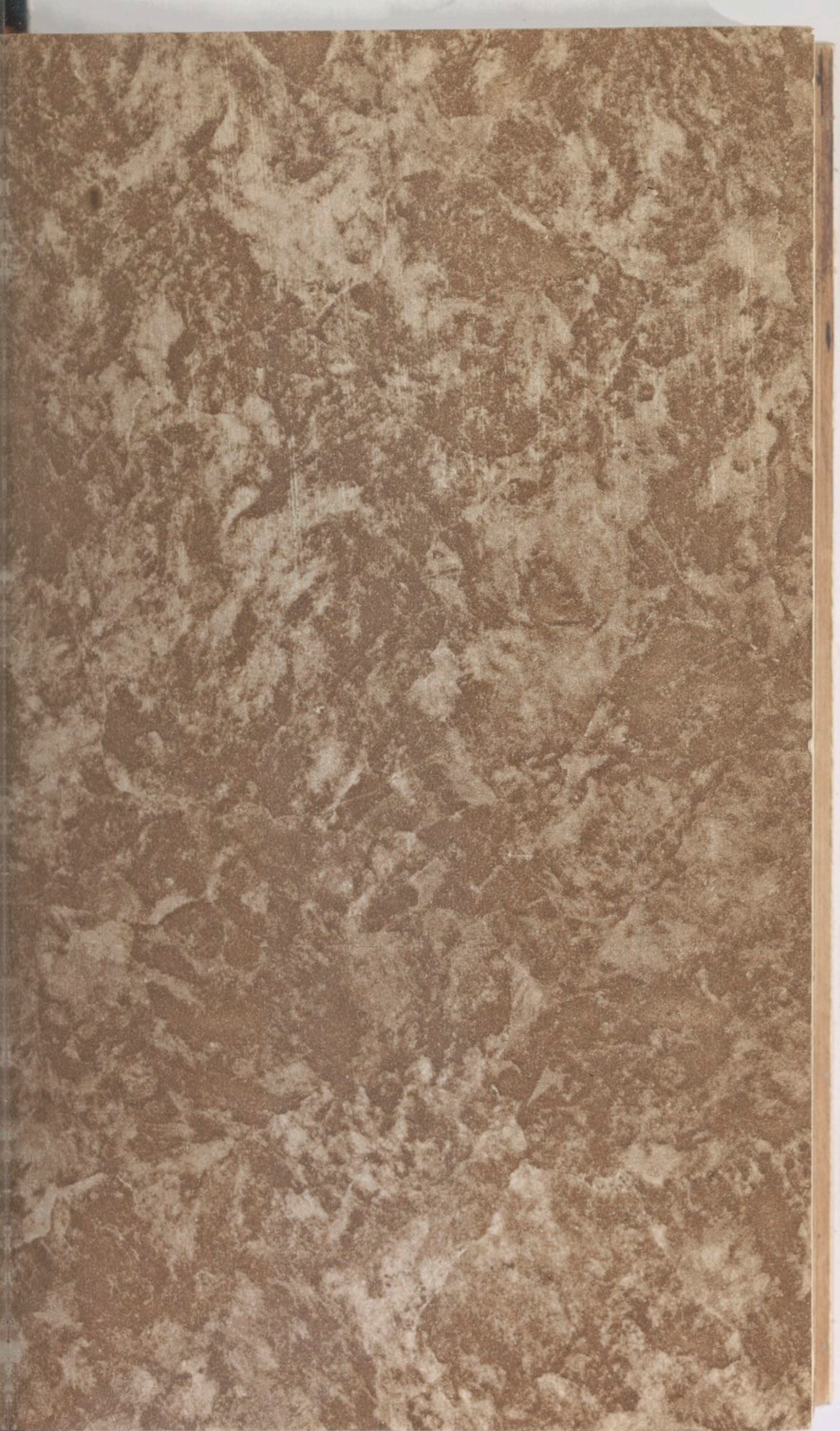
Pensées, essais et maximes de J. Joubert, suivis de Lettres à ses amis et précédés d'une notice sur sa vie, son [...]







ROBERT 1975

PENSÉES, ESSAIS
ET MAXIMES
DE J. JOUBERT

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce
7 RUE SAINT-BENOIT

PENSÉES, ESSAIS

ET MAXIMES

DE J. JOUBERT

SUIVIS

DE LETTRES A SES AMIS

ET PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE

SUR SA VIE, SON CARACTÈRE ET SES TRAVAUX



TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN

9 RUE SAINT-GERMAIN-DES PRÉS

1842

PENSÉES

ESSAIS ET MAXIMES

DE J. JOUBERT

TITRE XXVI.

DE L'ÉDUCATION.

L'idée de l'ordre en toutes choses, c'est-à-dire de l'ordre littéraire, moral, politique et religieux, est la base de toute éducation.

Les enfants n'obéissent aux parents que lorsqu'ils voient les parents obéir à la règle.

L'ordre et la règle, une fois établis et reconnus, sont la plus forte des puissances.

L'éducation doit être tendre et sévère, et non pas froide et molle.

Les enfants doivent avoir pour amis leurs camarades, et non pas leurs pères et leurs maîtres. Ceux-ci ne doivent être que leurs guides.

On pourrait tellement préparer l'éducation de l'homme, que tous ses préjugés seraient des vérités, et tous ses sentiments des vertus.

Il faut que les enfants aient un gouverneur en eux-mêmes; il y est mieux placé et plus assidu qu'à leurs côtés. Tous sont disposés à le recevoir; il y a toujours dans leur conscience une place prête pour lui.

Le discernement vaut mieux que le précepte, car il le devine et l'applique à propos. Donnez donc aux enfants la lumière qui sert à distinguer le bien du mal, en toutes choses, sans leur vouloir enseigner tout ce qui est mal et tout ce qui est bien, détail immense et impossible; ils le distingueront assez.

Il faut que les idées spirituelles et morales entrent les premières dans la tête; car si elles

y trouvaient la place prise par les dogmes de la physique, elles ne pourraient plus s'y faire jour. L'esprit alors, habitué à se contenter de notions grossières, en refuserait de meilleures.

Souvenons-nous en bien, l'éducation ne consiste pas seulement à orner la mémoire, et à éclairer l'entendement; elle doit surtout s'occuper à diriger la volonté.

On peut appliquer à l'enfance ce que M. de Bonald dit qu'il faut faire pour le peuple :

« Peu pour ses plaisirs;

« Assez pour ses besoins;

« Et tout pour ses vertus. »

La sévérité glace nos défauts et les fixe; souvent l'indulgence les fait mourir. Un bon approbateur est aussi nécessaire qu'un bon correcteur.

La crainte trempe les âmes, comme le froid trempe le fer.

Tout enfant qui n'aura pas éprouvé de grandes craintes, n'aura pas de grandes vertus; les puissances de son âme n'auront pas été remuées. Ce sont les grandes craintes de la honte qui

rendent l'éducation publique préférable à la domestique, parce que la multitude des témoins rend le blâme terrible, et que la censure publique est la seule qui glace d'effroi les belles âmes.

N'avoir reçu que l'éducation commune aux autres hommes, est un grand avantage pour ceux qui leur sont supérieurs, parce qu'ils leur sont plus semblables.

La crainte fixe l'amour, au moins dans les enfants.

Il y a, dans le premier de ces sentiments, quelque chose d'austère qui empêche l'autre de s'évaporer.

Apprenez aux enfants à être vertueux, mais non pas à être sensibles.

On peut être raisonnable de la raison d'autrui, et bienfaisant par maximes, car la vertu s'acquiert; mais la sensibilité d'emprunt est une hypocrisie odieuse: elle donne un masque pour un visage.

Ni en métaphysique, ni en logique, ni en morale, il ne faut placer dans la tête ce qui doit

être dans le cœur ou dans la conscience. Faites de l'amour des parents un sentiment et un précepte ; mais n'en faites jamais une thèse, une simple démonstration.

Il faut rendre les enfants raisonnables, mais non les rendre raisonneurs. La première chose à leur apprendre, c'est qu'il est raisonnable qu'ils obéissent, et déraisonnable qu'ils contestent. L'éducation, sans cela, se passerait en argumentations, et tout serait perdu, si tous les maîtres n'étaient pas de bons ergoteurs.

Quand les enfants demandent une explication, qu'on la leur donne et qu'ils ne la comprennent pas, ils se contentent néanmoins, et leur esprit demeure en repos. Et cependant qu'ont-ils appris ? Que ce qu'ils ne voulaient plus ignorer est très-difficile à connaître ; or, cela même est un savoir ; ils attendent, ils patientent, et avec raison.

On ne remarque pas assez à quel point les mœurs et les humeurs du maître, manifestées par sa physionomie, ont d'influence sur les enfants, et les forment ou les déforment.

L'éducation se compose de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire, de silences et d'instructions.

Il y a partout des *verenda*, *nefanda*, *silenda*, *tacenda*, *altò premenda.*

Conservons un peu d'ignorance, pour conserver un peu de modestie et de déférence à autrui : sans ignorance point d'amabilité.

Quelque ignorance doit entrer nécessairement dans le système d'une excellente éducation.

On ne voit dans les jeunes gens que des étudiants ; moi j'y vois de jeunes hommes.

Soufflez sur eux une molle indulgence, et faites fleurir leurs passions ! ils en recueilleront des fruits amers.

En élevant un enfant, songez à sa vieillesse.

Il n'est pas bon d'apprendre la morale aux enfants en badinant.

S'il doit y avoir, dans la vie humaine, quelque chose d'immuable et d'indépendant de nos goûts, de nos fantaisies, de notre volonté, c'est le devoir. C'est là le terme qu'il ne faut jamais

remuer, le rocher où l'on se sauve, et où le flux et le reflux de nos inclinations doit venir se briser, même dans les orages de la fortune et des passions. Il nous importe d'accoutumer notre esprit à le considérer comme ne devant jamais changer ni de solidité, ni de place.

Cependant, dans la plupart de leurs leçons badines, nos derniers moralistes font du devoir une espèce de jouet avec lequel ils prétendent exercer la jeunesse à bien faire. Ils lui donnent mille faces, et, l'asseyant sur le sable mouvant de notre imagination ou de notre sensibilité, ils veulent en faire l'objet de ce qu'il y a de plus léger et de plus variable en nous, notre plaisir. Ce n'est pas ainsi qu'il faut traiter cette grande affaire de la vie, d'où dépend toute la vertu. Il est essentiel de la conduire avec une gravité profonde, constante, uniforme ; et cela importe non seulement au bonheur des hommes, mais aux plaisirs mêmes de l'enfance.

Il y a, dans l'âme humaine, dès le moment où elle se forme, une partie sérieuse, aussi bien qu'il en est une légère et frivole. Les enfants participent à la fois de l'impulsion qui les jeta où ils sont venus et du progrès qui les entraîne où ils doivent aller. Ils sentent leur destination

éloignée, plus encore qu'ils ne se ressentent de leur origine si proche. S'il y a autour d'eux un mouvement qui les distrait, il y a devant eux une lumière qui les attire, lumière si convenable à leur nature, que, sans qu'ils la distinguent nettement, tout ce qui en participe les charme. Le sublime de tous les genres, celui des mots, celui des sentiments, leur cause toujours du plaisir; tous lui paient le tribut d'une admiration aveugle. Vous ne sauriez donc satisfaire à tous leurs besoins, en cherchant à les amuser par un éternel badinage. Leur esprit veut s'en reposer; et, quand vous leur présentez comme plaisant ce qui par sa nature est sérieux; quand vous leur faites pratiquer, en se jouant et comme un divertissement, ce qui doit être pratiqué posément et comme un sacrifice, ils sentent, malgré eux et malgré vous, dans leur conduite, le malaise secret et le mécontentement involontaire d'une fausse position.

Ne montrez aux enfants rien que de simple, de peur de leur gâter le goût, et rien que d'innocent, de peur de leur gâter le cœur.

Éloignez d'eux cette morale qui ressemble à une eau qui n'a pas de source, et ne leur faites boire que des eaux vives.

Le mot *sage* dit à un enfant, est un mot qu'il comprend toujours, et qu'on ne lui explique jamais.

Ce qu'on regrette de l'ancienne éducation, c'est ce qu'elle avait de moral, et non ce qu'elle avait d'instructif; c'est le respect qu'on avait pour les maîtres, et celui qu'ils avaient pour eux-mêmes ; c'est le spectacle de leur vie et de l'idée qu'on s'en faisait; c'est l'innocence de ce temps, et la piété qu'on inspirait à l'enfance pour les hommes et pour le ciel : bonheur de l'homme à tous les âges !

Everso succurrere seclo, devrait être la devise de l'Université.

Pour enseigner la vertu, dont il est tant parlé dans Platon, il n'y a qu'un moyen : c'est d'enseigner la piété.

C'est au prêtre seul à instruire les enfants dans la religion. Le maître d'école ne doit leur apprendre qu'à prier Dieu.

Le soin du corps et l'apprentissage des arts, la négligence de l'esprit et l'ignorance des devoirs, sont les caractères de l'éducation nouvelle.

Il ne faut ni que les pères, ni que les maîtres paraissent se mêler de l'animalité des jeunes gens.

Renvoyez cette sale et importante matière au confesseur, qui peut seul la traiter sans souillure pour l'élève et pour lui, parce que Dieu intervient et se place entre eux.

Il faut regretter, pour la jeunesse, les leçons de piété que jadis ses regards rencontraient partout, jusque sur les vitraux des cloîtres, dans l'aspect des monastères, et à la vue de ces prie-dieu au pied d'un crucifix, qui formaient, dans chaque maison, à la tête du lit du maître, une chapelle domestique.

Des écoles de piété ! elles nous paraîtraient, si nous étions sages, indispensables à cet âge qui a besoin qu'on le dresse à aimer le devoir, car il va aimer le plaisir.

La direction de notre esprit est plus importante que son progrès.

Il faut laisser à chacun, en se contentant de les perfectionner, sa mesure d'esprit, son caractère et son tempérament.

Rien ne sied à l'esprit que son allure naturelle; de là son aisance, sa grâce et toutes ses

facilités réelles ou apparentes. Tout ce qui le guinde lui nuit; en forcer les ressorts, c'est le perdre.

Nous portons tous quelques indices de nos destinations. Il ne faut pas les effacer, mais les suivre, sans quoi nous aurons inévitablement une fausse et malheureuse destinée.

Il faut que ceux qui sont nés délicats, vivent délicats, mais sains; que ceux qui sont nés robustes, vivent robustes, mais tempérants; que ceux qui ont l'esprit vif, gardent leurs ailes, et que les autres gardent leurs pieds.

Les secours donnés à l'esprit pour le rendre plus attentif et plus étendu, sont une force prétendue, une industrie acquise, qui le trompent également sur sa nature et sur ses forces naturelles : erreur grave et funeste.

Rien ne corrige un esprit mal fait : triste et fâcheuse vérité, qu'on apprend tard et après bien des soins perdus.

Aux enfants, en littérature, rien que de simple.

La simplicité n'a jamais corrompu le goût; tout ce qui est poétiquement défectueux est

incompatible avec elle. C'est ainsi que la limpidité de l'eau se détruit par le mélange de matières trop terrestres.

Notre goût alimentaire se corrompt par des saveurs trop fortes, et notre goût littéraire, pur dans ses commencements, par les expressions trop prononcées.

Ne donnez aux enfants que des modèles de bonhomie et de bon goût. Ne mettez entre leurs mains que des auteurs où leur âme trouve à la fois un mouvement et un repos perpétuels, qui les occupent sans efforts et dont ils se souviennent sans peine.

Il faut donner pour exemples, aux enfants, des phrases où l'accord entre l'adjectif et le substantif soit non seulement grammatical, mais moral.

L'épithète est un jugement, et le plus insinuant de tous, car il se glisse avec le mot; et si rien n'est plus important que les idées saines, rien n'est plus important aussi que cet accord.

Je dirai donc à nos faiseurs de thêmes : joignez toujours aux substantifs des adjectifs qui expriment l'idée et le sentiment qu'il faut avoir de chaque chose; mettez tout à sa place dans

l'esprit, en laissant tout à sa place dans le monde.

La préférence exclusive qu'on accorde aux mathématiques, dans l'éducation, a de grands inconvénients.

Les mathématiques rendent l'esprit juste en mathématiques, tandis que les lettres le rendent juste en morale.

Les mathématiques apprennent à faire des ponts, tandis que la morale apprend à vivre.

En apprenant le latin à un enfant, on lui apprend à être juge, avocat, homme d'état. L'histoire de Rome, même celle de ses conquêtes, enseigne à la jeunesse la fermeté, la justice, la modération, l'amour de la patrie. Les vertus de ses généraux étaient encore des vertus magistrales, et, sur leur tribunal militaire, ils n'avaient point une autre contenance que sur la chaise curule.

Les actions et les mots, les discours et les exemples, tout concourt, dans les livres latins, à former des hommes publics. Ces livres suffiraient pour apprendre au magistrat, qui connaîtrait l'histoire et la position de son pays, quels sont ses devoirs et quels doivent être ses mœurs, ses talents et ses travaux.

C'est ce que savait fort bien un magistrat illustre, qui, dans ce siècle où des livres excellents ont décrié l'éducation ancienne, et où beaucoup de gens n'approuvent que l'étude des langues modernes, disait, avec autant de courage que de raison : « Je veux que mon fils « sache beaucoup de latin. »

Les sciences sont un aliment qui enfle ceux qu'il ne nourrit pas; il faudrait le leur interdire. Ce mets vanté leur fait dédaigner une autre nourriture, qui serait meilleure pour eux, aveuglés et flattés qu'ils sont de leur faux embonpoint.

Votre géométrie est bonne peut-être à redresser l'esprit de l'homme ; mais elle raidit celui de l'enfant; elle est opposée à la docilité.

Il suffit, pour une éducation noble et lettrée, de savoir de la musique et de la peinture ce qu'en disent les livres.

La manie de classifier peut être bonne à l'endoctrinement, mais elle est inutile à la science.

Elle aide l'élève à répondre, et le docteur à

enseigner; mais elle n'apprend ni à l'un ni à l'autre à connaître. Elle est toute pédagogique, et rien au-delà.

Souvent on apprend, par la réunion, plus facilement que par la division et la simplicité. C'est ainsi qu'une médaille, en imprimant dans la mémoire le nom d'une ville, donne à l'enfant plus de facilité pour retenir celui d'une province, et que, partant de là comme d'un point connu, il se met plus aisément, de proche en proche, l'univers entier dans la tête. L'histoire et la numismatique rendent l'étude de la géographie moins laborieuse, quoiqu'elles paraissent la compliquer. C'est que cette complication apparente n'est, en effet, qu'une juxtaposition de simplicités réelles, dont chacune offre à l'esprit un degré, un échelon, une branche, à l'aide desquels il arrive au sommet, en sautant et en se jouant. Une analyse exacte et rigoureuse est donc quelquefois, et en un certain sens, un moyen d'ignorer plus qu'un moyen d'apprendre.

Une douce lumière, imperceptiblement insinuée dans les esprits, y porte une joie qui s'y augmente par la réflexion.

Qui n'a qu'un ton est monotone; qui est monotone devient ennuyeux.

Apprenez donc à la jeunesse toutes les formes du discours, et dressez-la à les mettre en œuvre avec facilité.

Le même ton ennuie, mais non la même voix; la même manière, mais non la même main; la même couleur, mais non le même pinceau.

Il y a une uniformité qui plaît. Virgile est Virgile partout; ainsi de Raphaël, de Greuze, de Fénelon, de Bossuet, de La Fontaine, de Racine; *vox hominem sonat;* on les retrouve et on les reconnaît avec délices, toujours les mêmes dans des ouvrages différents.

L'ouvrage déplaît, si l'on n'y reconnaît pas l'auteur. Celui-ci a opéré pendant que son âme était absente; c'est une œuvre de son pinceau, de sa plume, et non de lui; c'est l'art ou le métier tout seul; ce sont des lignes et des couleurs, de l'encre et du papier; mais il n'y a là qu'une apparence de livre, un mets insipide et froid : le maître y manque.

L'âme sommeille quelquefois, il est vrai, *bonus dormitat Homerus;* mais pourvu qu'on la sente, qu'on l'entrevoie, qu'on la devine, on est content. Elle plaît assoupie, oisive ou distraite.

Les fautes mêmes font plaisir, si elle y a contribué ; mais rien n'est beau sans elle.

Il est plus aisé de rendre la régularité belle que le désordre beau, parce que celui-ci repousse la beauté, et qu'il faut, pour l'introduire en lui, une puissance singulière, et que la nature seule peut donner. C'est donc la régularité qu'on doit donner pour modèle aux commençants. Les maîtres seuls ont le droit de s'en proposer un autre.

Le plaisir que les hommes goûtent à se sentir instruire suffirait à leur bonheur ; en être cause devrait aussi suffire à notre ambition ; mais nous ne nous contentons pas d'être utiles : nous voulons éblouir.

Craindre de passer pour un pédant, dans la profession de l'enseignement, c'est être un fat.

Enseigner, c'est apprendre deux fois.

Il faut que les livres d'un professeur soient le fruit d'une longue expérience, et l'occupation de son éméritat.

« Inspirez, mais n'écrivez pas », dit Lebrun ; c'est ce qu'il faudrait dire aux professeurs ; mais ils veulent écrire, et ne pas ressembler aux muses.

TITRE XXVII.

DES BEAUX-ARTS.

L'objet de l'art est d'unir la matière aux formes qui sont ce que la nature a de plus vrai, de plus beau et de plus pur.

Loin de reléguer les arts dans la classe des superfluités utiles, il faut les mettre au nombre des biens les plus précieux et les plus importants de la société humaine.

Sans les arts, il ne serait pas possible aux esprits sublimes de nous faire connaître la plupart de leurs conceptions. Sans eux, l'homme le plus parfait et le plus juste ne pourrait éprouver qu'une partie des plaisirs dont son excellence le rend susceptible, et qu'une partie du bonheur que lui destinait la nature.

Il est des émotions tellement délicates et des objets si ravissants, qu'on ne saurait les expri-

mer qu'avec des couleurs ou des sons. On doit regarder les arts comme une sorte de langue à part, comme un moyen unique de communication entre les habitants d'une sphère supérieure et nous.

La doctrine qui considère l'imitation comme le principal fondement des beaux-arts, a un sens plus vrai et plus étendu qu'on ne le pense.

L'homme se peint lui-même dans ses ouvrages, et ne parvient à les trouver beaux qu'en leur donnant des proportions correspondantes aux siennes : je ne veux pas dire à celles qu'il distingue nettement en lui-même ; mais à celles qui y sont cachées, et qu'il ne se rend visibles que dans les imitations qu'il en fait à son propre insu.

Une imitation ne doit être composée que d'images. Si le poëte fait parler un homme passionné, il doit mettre dans sa bouche des expressions qui ne soient que l'image des mots qu'emploierait un homme réellement passionné. Si le peintre colore quelque objet, il faut de même que ses couleurs ne soient qu'une image des couleurs réelles. Un musicien ne doit employer que les images des sons réels, et non pas

les sons réels eux-mêmes. La même loi doit être observée par le comédien, dans le choix de ses tons et de ses gestes. C'est la grande règle, la règle première, la règle unique. Tous les excellents artistes l'ont entrevue et observée, quoique personne ne l'ait encore proposée. Je le fais aujourd'hui avec d'autant plus de confiance, qu'elle se prouve par son évidence, comme tous les principes qui naissent de l'essence des choses.

Les plus belles expressions, dans tous les arts, sont celles qui paraissent nées d'une haute contemplation.

L'intelligence doit produire des effets semblables à elle, c'est-à-dire des sentiments et des idées, et les arts doivent prétendre aux effets de l'intelligence.

Artiste ! si tu ne causes que des sensations, que fais-tu avec ton art, qu'une prostituée avec son métier, et le bourreau avec le sien, ne puissent faire aussi bien que toi ? S'il n'y a que du corps dans ton œuvre, et qu'elle ne parle qu'aux sens, tu n'es qu'un ouvrier sans âme, et n'as d'habile que les mains.

A l'exception de quelques représentations, où la médiocrité suffit à l'usage, comme dans les tableaux d'église, par exemple, tout le reste est inutile dans les arts, si le beau suprême ne s'y trouve pas.

Le vrai commun ou purement réel, ne peut être l'objet des arts.

L'illusion sur un fond vrai, voilà le secret des beaux-arts.

Il y a dans l'art beaucoup de beautés qui ne deviennent naturelles qu'à force d'art.

Il faut bannir des arts tout ce qui est rigoureusement appréciable, et pourrait être aisément contrefait; on ne veut pas y voir trop clairement d'où viennent les impressions. La naïade y doit cacher son urne; le Nil y doit cacher ses sources.

Un ouvrage de l'art doit être un être, et non une chose arbitraire. Il doit avoir ses proportions, son caractère et sa nature; un commencement, un milieu, des accessoires et une fin. Il faut qu'on y distingue un tronc, des membres, une statue, une personnalité enfin.

Dans une œuvre de l'art, quelle qu'elle soit, la symétrie apparente ou cachée est le fondement visible ou secret du plaisir que nous éprouvons.

Tout ce qui est composé a besoin de quelque répétition dans ses parties, pour être bien compris, bien retenu par la mémoire, et pour nous paraître un tout.

Dans toute symétrie, il y a un milieu; or, tout milieu est le nœud d'une répétition, c'est-à-dire, de deux extrémités semblables.

Les belles lignes sont le fondement de toute beauté. Il est des arts où il faut qu'elles soient visibles, comme l'architecture, qui se contente de les parer. Il en est d'autres, comme la statuaire, où l'on doit les déguiser avec soin. Dans la peinture, elles sont toujours suffisamment voilées par les couleurs.

La nature les cache, les enfonce et les recouvre dans les êtres vivants. Ceux-ci, pour être beaux, doivent peu montrer leurs lignes, car le squelette est dans les lignes, et la vie dans les contours.

Cherchez dans les arts cette ligne de vie et de beauté, qui, même en n'y exprimant rien, em-

bellit les corps qu'elle embrasse et les surfaces qu'elle parcourt.

Elle doit se dérouler, sans se briser, dans notre tête; mais il n'est pas possible à la main de la tracer sans s'interrompre et s'y reprendre à plusieurs fois.

L'élégance vient de la clarté dans les formes, qui les rend faciles à saisir, et même faciles à compter.

Être naturel dans les arts, c'est être sincère.

La grâce est le vêtement naturel de la beauté; la force sans grâce, dans les arts, est comme un écorché.

L'adolescence de l'art est élégante, sa virilité pompeuse, et sa vieillesse riche, mais surchargée d'ornements qui en dissimulent le dépérissement.

Il faut tendre sans cesse à ramener l'art à son âge viril, ou mieux encore, à son adolescence.

L'architecture doit peindre les hommes en peignant les lieux; il faut qu'un édifice annonce aux yeux celui qui l'habite. Les pierres, le

marbre, le verre, doivent parler et dire ce qu'ils cachent.

Comme on donne un piédestal à une statue, il faut en donner un à un édifice, et surtout aux temples, qui doivent, pour ainsi dire, être placés sur un autel.

De même que, dans la musique, le plaisir naît du mélange des sons et des silences, des repos et du bruit, de même il naît, dans l'architecture, du mélange bien disposé des vides et des pleins, des intervalles et des masses.

De beaux compartiments nous plaisent parce qu'ils impriment en nous, avec netteté, l'idée d'une portion de l'espace, comme une belle mélodie nous fait sentir, sans calcul et sans attention, le mouvement et le repos qui sont les éléments du temps.

Ce qui vit a son âme au dedans de soi; ce qui est peint la porte au dehors.

C'est autour de son attitude et de ses traits que peut se placer la vie et l'âme d'une statue.

On a fort bien dit que la grâce était l'âme extérieure de la beauté.

Il y a, parmi les antiques, une Vénus qui tient étendu un vêtement semblable à une voile enflée, et dont elle se prépare à se couvrir. C'est celle-là qu'on peut appeler *la Vénus pudique*, car, par la disposition de l'accessoire, sa nudité fait inévitablement penser à sa pudeur.

Il est une espèce d'hommes que l'amour des arts possède tellement, qu'ils ne regardent plus l'art comme une chose qui est faite pour le monde, mais le monde, les mœurs, les hommes et la société, comme des choses qui sont faites pour l'art. Subordonnant tout, même la morale, à la statuaire, ils regrettent la nudité, la gymnastique, les athlètes, par dévouement aux sculpteurs. C'est qu'ils aiment les arts plus que les mœurs, et les statues plus que leurs propres enfants.

Il y a dans l'Apollon quelque chose de semblable à l'attitude d'un orateur qui vient de décocher une ironie.

Pigalle avait reçu de la nature un œil savant, qui, dans chaque trait, découvrait mille traits, et, dans chaque partie, une infinité de parties. Il aimait à peindre ce qu'il savait voir.

Aucun artiste n'avait représenté avant lui cette multitude de détails que l'art aime à considérer nus, parce qu'il peut avoir besoin de les reproduire, mais que le bon goût se plaît à couvrir de voiles.

Jamais il ne pouvait exprimer assez à son gré tous les reliefs du corps humain, comme les anciens ne pouvaient jamais assez les ramener au contour.

Il semblait s'être fait une loi rigoureuse de n'imiter que la vérité, telle non seulement que les yeux peuvent la voir, mais telle que les mains pourraient la toucher. On eût dit qu'il ne traitait les passions que pour donner un plus grand nombre de modifications, d'inégalités et d'empreintes à la surface de ses statues.

Ce qui le frappait, dans les corps animés, ce n'était pas cette forme fugitive et déliée qui semble les environner dans leur ensemble, ni ces formes idéales et molles dont ils sont comme empreints à chaque trait, et qu'un philosophe appelait des apparences de l'âme.

Il y considérait d'abord ces lignes déterminées qui séparent l'individu, le concentrent en lui-même, et le détachent, pour ainsi dire, de l'air qui nous embrasse et nous lie à l'univers.

Il était comme amoureux d'une sorte d'excès

dans l'expression. On voit presque toujours, dans ses ouvrages, les deux états extrêmes de la vie humaine, celui où la nature, animant le corps avec vigueur, en fait saillir toutes les parties, et celui où, l'abandonnant, elle les découvre et les désunit.

Sans doute il a peint quelquefois la beauté, mais non cette ravissante beauté d'un corps « hôte d'une belle âme », pour employer, avec le poëte, une expression qui semble née au pied de quelque statue antique.

Les anciens, en effet, sans nuire à la fidélité de l'imitation, ne se privaient jamais entièrement de la représentation du beau physique, uni au beau moral.

Chez eux, la difformité offrait à la pensée une image invisible de la beauté absente. On reconnaissait, dans les traits de leurs vieillards, la place où fut la jeunesse, et leurs représentations de la maladie ou de la mort faisaient éprouver à la mémoire une sorte de ressouvenir de la vie et de la santé perdues.

Dans les ouvrages de Pigalle, au contraire, le vieillard offre des traits où l'on dirait que la jeunesse ne fut pas; le malade, un corps où l'on croirait que la santé ne put jamais être.

En un mot, il peignait la vieillesse extrême,

tandis que les anciens la peignaient vénérable ; il ne montrait que les ravages de la maladie, tandis que les anciens n'en représentaient que les langueurs.

C'est qu'il était né souverainement sculpteur, et que les anciens étaient nés souverainement poëtes.

Une idée leur suffisait pour un ouvrage, une statue pour un monument ; Pigalle, au contraire, était constamment réduit à la nécessité de multiplier ses personnages.

Lorsque, dans la statue du maréchal de Saxe, il eut peint l'homme robuste qui descend d'un pas ferme dans la tombe, il eut besoin, pour peindre le héros, de représenter un Hercule en deuil et la France en alarmes, au milieu des trophées. Lorsque, dans le monument de Reims, il eut représenté la prospérité de l'état, sous l'emblème d'un citoyen assis, dont les formes austères indiquent cet esprit qui ne demeure oisif que lorsque tous les besoins ont été prévus, et tous les périls écartés, il lui fallut, pour montrer la douceur du gouvernement, imaginer une femme conduisant un lion par quelques fils de sa crinière.

Ce luxe d'accessoires peut convenir à la magnificence de nos mœurs ; mais le génie de l'artiste se serait montré plus puissant, s'il eût fait

refléter le bonheur des sujets dans l'image même du prince, et peint, dans le guerrier mourant, le noble et grave orgueil des regrets qu'allait exciter sa perte.

Parmi les œuvres de Pigalle, il n'en est pas une, peut-être, qui ne mérite d'être exposée dans une académie; mais celles des grands artistes de l'antiquité semblaient destinées à être placées au milieu du monde.

Les anciens, il est vrai, vivaient dans d'autres temps; ils avaient d'autres mœurs, et voyaient une autre nature.

Leurs ateliers étaient les lieux d'exercices où l'amour de la fatigue et de la gloire tenait presque constamment la jeunesse dévêtue. C'est là qu'ils pouvaient choisir, pour modèles du beau physique, la jeunesse de leurs grands hommes, comme ils pouvaient, dans les autres lieux publics, choisir pour modèles du beau moral, leurs filles et leurs sœurs, leurs philosophes et leurs pères, les épouses et les mères de leurs citoyens les plus illustres. Chez eux, toutes les scènes de la nature pathétique se passaient à découvert, aux noces et aux funérailles, dans les victoires et les défaites, dans les bannissements et les triomphes, dans tous les succès et les revers de la patrie et de la famille.

Cette nature, qui, perpétuellement en dehors

chez les anciens, se déployait avec décence, ampleur et dignité, dans tous leurs gestes et toutes leurs habitudes, n'est parmi nous émue que par intervalles, et ne recourt, pour exprimer la douleur ou la joie, qu'aux brusques mouvements, aux expressions partielles et presque imperceptibles de l'homme solitaire retiré dans sa demeure.

Nos artistes ne peuvent considérer leur modèle que dans le coin obscur de quelque chambre étroite. Obligés de le placer aussi proche de leur vue que de leur pensée, ils ne l'étudient qu'au moment de le peindre, et avec cette attention excessive qui ne permet d'embrasser l'ensemble qu'en se détournant des détails, ou de saisir les détails qu'en se détournant de l'ensemble. Ils n'ont à copier, pour exprimer la nature morale, que des attitudes commandées, qu'ils sont forcés d'inventer ou d'emprunter au théâtre. Enfin, pour peindre l'homme, ils n'ont que des statues vivantes; car je ne saurais donner un autre nom à ces modèles gagés qui, n'étant animés par aucun sentiment personnel, n'offrent à l'artiste, dans leur ennui, que la froideur du marbre et son insensibilité.

On ne doit donc pas s'étonner de la supério-

rité des anciens. Ils voyaient l'objet de leur art aussi parfait que pouvait le souhaiter l'imagination même. Ils le voyaient toujours en haleine, toujours ému, toujours à sa place, et tel qu'ils devaient le peindre, je veux dire environné de l'univers.

Cependant, si les ouvrages de Pigalle causent de moins grands plaisirs que les leurs, et ne comblent pas, comme eux, la mesure de l'admiration, ils sont dignes d'estime par leur genre de perfection et d'exactitude.

Quoi que ce soit, en effet, que représente une imitation, elle rapproche son auteur des artistes les plus célèbres, quand elle est à ce point exacte et savante. Ce n'est pas simplement alors une image, mais un objet réel; ce n'est pas simplement un ouvrage, mais un être qui prend place dans le monde, au rang des êtres véritables, et s'y maintient comme un sujet éternel d'observation et d'étude.

Le bon goût, la religion et la politique s'accorderont un jour pour proscrire l'allégorie insensée dont nous décorons quelquefois nos monuments funèbres, en exhumant, pour ainsi dire, les ossements de nos morts, pour les représenter sur la pierre même qui les recouvre.

Les anciens renfermaient dans une urne jusqu'aux cendres de leurs amis ; et nous, que tout devrait rappeler sans cesse vers la dernière demeure des nôtres, nous l'environnons d'épouvantails capables d'en repousser jusqu'à nos pensées. Quand nous donnons à ces squelettes, armés de sables et de faux, des apparences de commandement et de pouvoir, des attitudes de colère et de menace, que faisons-nous autre chose, sinon travailler à rendre l'homme mort odieux ou ridicule aux yeux de l'homme vivant ?

Cette pureté de trait que l'on vante tant dans les ouvrages de Raphaël et des Grecs, dépend absolument du beau genre des natures qu'ils choisissaient. Elle eût été impraticable pour eux-mêmes, s'ils n'avaient eu à exprimer que des natures communes. Ainsi, il ne faut pas confondre le trait pur avec le trait exact. Rubens est un très-grand dessinateur ; mais la qualité des objets qu'il avait à peindre, leurs formes inégales et raboteuses, leurs gros contours, exigeaient qu'il donnât à son dessin une terminaison plutôt *bossante*, si je puis ainsi parler, que finie et arrêtée en ligne élégante et précise. Il en est de même des ouvrages de Pi-

galle, comparés à ceux de Bouchardon. Il n'y a qu'une nature pure, svelte, élémentaire, idéale, qui soit susceptible d'admettre et de recevoir la pureté du trait et la perfection du coloris.

Dans les peintures de la nature morale, ce que l'artiste doit le plus craindre, c'est l'exagération, comme, dans les peintures de la nature physique, ce qu'il a le plus à redouter, c'est la faiblesse.

Un crucifiement devrait à la fois représenter la mort d'un homme et la vie d'un dieu. Le peintre, en y offrant aux yeux un corps destiné à la sépulture, devrait cependant y faire entrevoir le principe et le germe d'une résurrection surnaturelle et prochaine. S'il choisit pour sujet de son tableau, le moment des douleurs du supplice, il faut qu'il peigne dans la victime un dieu qui éprouve comment l'homme souffre. L'impression de la divinité et de la béatitude doit se mêler à tous les caractères de la souffrance et de la mort.

L'esprit humain doit à la religion ce qu'il y a de plus élémentaire et de plus pur dans les

expressions de la nature morale, je veux dire le sentiment de la maternité unie à la virginité; idée inconnue à l'art ancien, qui n'en a point traité où fussent exigées autant de délicatesse et de retenue; idée où l'art moderne, épuisant toutes les beautés, sous les pinceaux de Raphaël, a peut-être surpassé toutes les merveilles précédentes.

Quand le peintre veut représenter un événement, il ne saurait mettre en scène un trop grand nombre de personnages; mais il n'en saurait employer trop peu, quand il ne veut exprimer qu'une passion.

Les sculpteurs et les peintres ne nous montrent guère que des corps inhabités. Les plus habiles, comme Gérard, prennent la vie pour dernier but, et ne font que des corps vivants.
Et pourtant il ne suffit pas même, pour atteindre l'objet de l'art, qu'un personnage semble animé d'une passion : il faut une passion où l'âme participe. Tout peintre et tout statuaire qui ne sait pas montrer, dans toutes ses figures, l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, ne produit rien qui soit vraiment beau.

C'est une si belle chose que la lumière, que Rembrandt, presque avec ce seul moyen, a fait des tableaux admirables. On ne conçoit point de rayons et d'obscurité qui appellent plus puissamment les regards. Il n'a, le plus souvent, représenté qu'une nature triviale, et cependant on ne regarde pas ses tableaux sans gravité et sans respect. Il se fait, à leur aspect, une sorte de clarté dans l'âme, qui la réjouit, la satisfait et la charme. Ils causent à l'imagination une sensation analogue à celle que produiraient les plus purs rayons du jour, admis, pour la première fois, dans les yeux ravis d'un homme enfermé jusque-là dans les ténèbres. Dans ses belles figures, comme son Rabbi, la lumière, il est vrai, n'est plus l'objet principal dont l'imagination soit occupée; mais elle est encore le principal moyen employé par l'artiste pour rendre le sujet frappant. C'est elle qui dessine ces traits, ces cheveux, cette barbe, ces rides et ces sillons qu'a creusés le temps.

Ce que Rembrandt a fait avec le clair-obscur, Rubens l'a fait avec l'incarnat. Rubens a régné par les couleurs, comme Rembrandt par la lumière. L'un savait rendre tout éclatant, l'autre tout illuminer; l'un est splendide, l'autre est magique; et si l'âme n'est pas toujours char-

mée par eux, l'œil humain leur doit, du moins, ses plus brillantes illusions.

Pour qu'un groupe se forme et soit réel à l'œil, il faut qu'il y ait une liaison entre le mouvement de chaque figure et de celle qui la suit; que les attitudes des personnages s'enchaînent l'une à l'autre; qu'il y ait dans les caractères de leur couleur, de leurs traits ou de leurs expressions, une gradation bien ménagée et des nuances qui se fondent; que l'esprit, aussi bien que l'œil, les embrasse d'un seul regard, et qu'enfin, suivant qu'il y a dans le tableau un seul ou plusieurs groupes, les personnages forment une seule ou plusieurs unités bien distinctes et dont le souvenir soit facile.

Dans le Bélisaire, la femme, l'enfant et le vieillard groupent parfaitement; mais le soldat ne groupe ni avec eux, ni avec les personnages peints dans le lointain, ni avec le lieu, ni, pour ainsi dire, avec lui-même. Pour qu'une figure groupe avec elle-même, en effet, il faut qu'elle ait une vérité d'expression comme de conformation, qui la replie sur son propre individu, et lui donne un mérite absolu, indépendant. C'est ce que celle-ci n'a aucunement; son attitude et son expression sont fausses et mentent

à la nature encore plus qu'au sujet. C'est peut-être par la même raison qu'elle ne groupe pas avec le lieu. Je me propose de l'examiner ailleurs.

Dans l'Endymion de Girodet, le personnage du zéphire donne un témoin à une scène qui ne devrait pas en avoir.

David, relève ton génie et ton Andromaque assise!

Regarder une mauvaise peinture avec respect, et une bonne avec délices, c'est la plus louable, et je dirai même la plus honorable disposition où puisse se trouver et se montrer une honnête ignorance.

L'art théâtral n'a pour objet que la représentation.

Un acteur doit donc avoir l'air demi-ombre et demi-réalité. Ses larmes, ses cris, son langage, ses gestes doivent sembler demi-feints et demi-vrais.

Il faut enfin, pour qu'un spectacle soit beau, qu'on croie imaginer ce qu'on y entend, ce qu'on y voit, et que tout nous y semble un beau songe.

L'objet de toute représentation est de donner une idée fixe et dont l'effet soit chaque fois infaillible. Or, pour y parvenir, il faut que la représentation soit très-déterminée, c'est-à-dire, très-exacte et très-achevée dans toutes les parties qui doivent produire l'effet auquel on vise.

Il serait bon que les spectacles dramatiques fussent entièrement publics, ne fût-ce que pour donner au peuple une idée d'un beau son, d'un beau geste, d'un beau langage et d'une belle voix.

Nos danseurs ennoblissent ce qui est grossier; mais ils dégradent ce qui est héroïque.

La danse doit donner l'idée d'une légèreté et d'une souplesse pour ainsi dire incorporelles.

Les beaux-arts ont pour mérite unique, et tous doivent avoir pour but, de faire imaginer des âmes par le moyen des corps.

Tout bruit modulé n'est pas un chant, et toutes les voix qui exécutent de beaux airs ne chantent pas. Le chant doit produire de l'enchantement. Mais il faut pour cela une dispo-

sition d'âme et de gosier peu commune, même parmi les grands chanteurs.

La mélodie consiste en une certaine fluidité de sons coulants et doux comme le miel d'où elle a tiré son nom.

La musique, dans les dangers, élève plus haut les pensées.

L'air périodique ne convient qu'à l'expression des sentiments où l'âme aime à circuler, pour ainsi dire, et dont elle ne peut se séparer qu'après un long détour.

Toutes les émotions qu'on n'exprime que pour les exhaler, et se rendre soi-même plus calme, n'admettent l'air périodique qu'autant qu'il est court et brisé, comme l'air fameux : *Che faro senza Euridice.*

Il n'est pas toujours nécessaire, dans la musique, d'exprimer un mouvement marqué ou une émotion distincte. Le chant lui-même peut être l'objet du chant. S'il peint une âme en harmonie, un talent qui s'élève et redescend par une belle échelle de sons, une existence qui, libre de soins et livrée à mille affections passa-

gères et rapides, s'égaie et se joue entre la terre et le ciel, enfin une intelligence désoccupée, qui vole au hasard, comme l'abeille, s'arrête sur mille objets, sans se fixer sur aucun, caresse toutes les fleurs et bourdonne son plaisir, cette peinture en vaut une autre.

TITRE XXVIII.

DE LA POÉSIE.

Qu'est-ce donc que la poésie? Je n'en sais rien en ce moment; mais je soutiens qu'il se trouve, dans tous les mots employés par le vrai poëte, pour les yeux un certain phosphore, pour le goût un certain nectar, pour l'attention une ambroisie qui n'est point dans les autres mots.

Platon enseignait que toutes les choses créées ne sont que le produit d'un moule, qui est dans l'esprit de Dieu, et qu'il appelle *idée.* L'idée est à l'image ce que la cause est au produit.

Or, prétendait ce philosophe, toutes choses n'étant qu'une copie de l'idée, l'image qu'une copie des choses, et les mots, à leur tour, qu'une expression de l'image, les poëtes qui sont si fiers de leur art, ne font cependant, dans leurs poëmes, que des copies de la copie

d'une copie, et, par conséquent, quelque chose d'infiniment imparfait, parce que cela est infiniment éloigné, et différent du vrai modèle.

Platon voulait condamner la poésie, et il lui faisait des reproches dignes d'elle et dignes de lui. Mais je veux la défendre, et, en entrant dans sa doctrine, je la tourne toute en faveur de cette poésie qu'il proscrivait, en lui donnant une couronne.

Je dis, n'en déplaise à Platon : Tout est périssable et défectueux ici-bas, excepté les formes qui sont l'empreinte de l'idée. Or, que fait le poëte? A l'aide de certains rayons, il purge et vide les formes de matière, et nous fait voir l'univers tel qu'il est dans la pensée de Dieu même. Il ne prend de toutes choses que ce qui leur vient du ciel. Sa peinture n'est pas la copie d'une copie; mais un plâtre de l'archétype, plâtre creux, si je puis dire, qu'on porte aisément avec soi, qui entre aisément dans la mémoire, et se place au fond de l'âme, pour en faire les délices dans les instants de son loisir.

Les accents inarticulés des passions ne sont pas plus naturels à l'homme que la poésie.

L'esprit n'a point de part à la véritable poé-

sie ; elle est un don du ciel qui l'a mise en nous ; elle sort de l'âme seule ; elle vient dans la rêverie ; mais, quoi qu'on fasse, la réflexion ne la trouve jamais.

L'esprit, cependant, la prépare, en offrant à l'âme les objets que la réflexion déterre, en quelque sorte.

L'émotion et le savoir, voilà sa cause, et voilà sa matière. La matière sans cause ne sert à rien ; la cause sans matière vaudrait mieux : une belle disposition qui demeure oisive, se fait au moins sentir à celui qui l'a, et le rend heureux.

La poésie n'est utile qu'aux plaisirs de notre âme.

La nature bien ordonnée, contemplée par l'homme bien ordonné, est la base, le fondement, l'essence du beau poétique.

C'est surtout dans la spiritualité des idées que consiste la poésie.

Rien de ce qui ne transporte pas n'est poésie. La lyre est, en quelque manière, un instrument ailé.

Il faut que le poëte soit, non seulement le Phidias et le Dédale de ses vers, mais aussi le Prométhée, et qu'avec la figure et le mouvement, il leur donne l'âme et la vie.

La haute poésie est chaste et pieuse par essence, disons même, par position ; car sa place naturelle la tient élevée au-dessus de la terre, et la rend voisine du ciel. De là, comme les esprits immortels, elle voit les âmes, les pensées, et peu les corps.

Quiconque n'a jamais été pieux ne deviendra jamais poëte.

L'exemple de Voltaire même ne dément pas cette assertion. Il fut enfant, et ce qui prouve qu'il avait été dominé par les impressions religieuses, c'est qu'il passa sa vie à les rappeler, à les décrier et à les combattre.

Même quand le poëte parle d'objets qu'il veut rendre odieux, il faut que son style soit calme, que ses termes soient modérés, et qu'il épargne l'ennemi, conservant cette dignité qui vient de la paix d'une âme supérieure à toutes choses. Qu'il se souvienne de ce beau mot de Lucain :

. . . . Pacem summa tenent.

Voulez-vous connaître le mécanisme de la pensée, et ses effets ? lisez les poëtes.

Voulez-vous connaître la morale, la politique ? lisez les poëtes.

Ce qui vous plaît chez eux, approfondissez-le : c'est le vrai. Ils doivent être la grande étude du philosophe qui veut connaître l'homme.

Les poëtes sont enfants avec beaucoup de grandeur d'âme et avec une céleste intelligence.

Le poëte s'interroge ; le philosophe se regarde.

Les poëtes ont cent fois plus de bon sens que les philosophes. En cherchant le beau, ils rencontrent plus de vérités que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai.

Les poëtes qui, dans l'épique, représentent une communication perpétuellement ouverte, de la terre au ciel, et entretenue par des êtres intermédiaires entre les hommes et les dieux, n'ont fait qu'imaginer et que peindre confusément le véritable état du monde, dans ce qu'il y a de plus digne d'être connu et de plus caché à nos yeux.

Le vrai poëte a des mots qui montrent sa pensée, des pensées qui laissent voir son âme, et une âme où tout se peint distinctement. Il a un esprit plein d'images très-claires, tandis que le nôtre n'est rempli que de signalements confus.

Les poëtes sont plus inspirés par les images que par la présence même des objets.

Pour être bon et pour être poëte, il faut vêtir d'abord ce qu'on regarde, et ne rien voir tout nu. Il faut au moins mettre sa bienveillance et une certaine aménité entre tous les objets et soi.

Les autres écrivains placent leurs pensées devant notre attention; les poëtes gravent les leurs dans notre souvenir. Ils ont un langage souverainement ami de la mémoire, moins encore par son mécanisme que par sa spiritualité. Il sort des figures de leurs mots et des images des choses qu'ils ont touchées.

Il faut que les pensées des poëtes soient légères, nettes, distinctes, achevées, et que leurs paroles ressemblent à leurs pensées.

Les beaux vers sont ceux qui s'exhalent comme des sons ou des parfums.

Tous les vers excellents sont comme des impromptus faits à loisir. On peut dire de ceux qui ne sont pas nés comme d'eux-mêmes, et sortis tout à coup des flancs d'une paisible rêverie : *Prolem sine matre creatam.* Ils ont tous quelque chose d'imparfait et de non achevé.

Chaque parole du poëte rend un son tellement clair, et présente un sens tellement net, que l'attention, qui s'y arrête avec charme, peut aussi s'en détacher avec facilité, pour passer aux paroles qui suivent, et où l'attend un autre plaisir, la surprise de voir tout à coup des mots vulgaires devenus beaux, des mots usés rendus à leur fraîcheur première, des mots obscurs couverts de clartés.

L'élocution, dans l'éloquence, roule ses flots comme les fleuves. Mais, dans la poésie, il y a plus d'art : des jets, des cascades, des nappes, des jeux de mots de toute espèce y sont ménagés avec soin, et en augmentent le charme par leur variété.

Le caractère de la poésie est une clarté suprême. Il faut que les vers soient de cristal ou diaphane ou coloré : diaphane, quand ils ne doivent nous donner que la vue de l'âme ou de sa substance; coloré, quand ils ont à peindre les passions qui l'altèrent, ou les nuances dont l'esprit de l'homme se teint.

Il y a des vers qui, par leur caractère, semblent appartenir au règne minéral : ils ont de la ductilité et de l'éclat; d'autres, au règne végétal : ils ont de la séve; d'autres, enfin, au règne animal ou animé, et ils ont de la vie.

Les plus beaux sont ceux qui ont de l'âme; ils appartiennent aux trois règnes, mais à la muse encore plus.

Les vers ne s'estiment ni au nombre ni au poids, mais au titre.

Les belles poésies épiques, dramatiques, lyriques, ne sont autre chose que les songes d'un sage éveillé.

Dans l'ode, il faut laisser au poëte, pour repos et pour délassement, le plaisir de parler de lui.

Le poëte ne doit point traverser au pas un intervalle qu'il peut franchir d'un saut.

Il est des vers qu'on croit rapides, et qui ne sont que remuants; ils marquent plus le mouvement que le progrès; ils n'ont pas d'ailes, mais des pattes, des pieds, des articulations où l'on voit la secousse.

Il faut que le vers sérieux avance à grands pas, et non en piétinant. Il doit donner à la rapidité, quand il veut la peindre, la marche des dieux d'Homère : « Il fait un pas, et il arrive ».

Dans le langage ordinaire, les mots servent à rappeler les choses; mais quand le langage est vraiment poétique, les choses servent toujours à rappeler les mots.

Une des causes principales de la corruption et de la dégradation de la poésie est que les vers n'aient plus été faits pour être chantés.

Le chant est le ton naturel de l'imagination. On raconte l'histoire, mais on chante les fables; la raison parle, mais l'imagination fredonne. Si les maximes et les lois offrent une sorte de me-

sure, c'est que la mémoire aime les cadences, et que le souvenir se plaît aux symétries.

Il faut que son sujet offre au génie du poëte, une espèce de lieu fantastique qu'il puisse étendre et resserrer à volonté. Un lieu trop réel, une population trop historique emprisonnent l'esprit et en gênent les mouvements.

Tout ouvrage de génie, épique ou didactique, est trop long s'il ne peut être lu dans un jour.

On doit bannir avec soin du poëme épique, tout appareil combiné trop fastueux, et s'y interdire également les attitudes et les décorations du théâtre.

Tout ouvrage étendu ne peut être bien composé que par une égale continuité de force, de mouvement et d'attention. De là vient que la nature elle-même veut que les poëmes épiques soient écrits avec la même espèce de vers, et avec celui de tous qui demande, pour être bien fait, le plus de calme et de sagesse.

Il est nécessaire, pour le succès d'un poëme

épique, que la moitié des idées et de la fable soit dans la tête des lecteurs.

Il faut que le poëte ait affaire à un public curieux d'apprendre ce que lui-même est désireux de raconter.

C'est ainsi que l'auteur et les lecteurs ont à la fois la tête épique, conjonction ou conjoncture qui est réellement indispensable.

On ne peut trouver de poésie nulle part, quand on n'en porte pas en soi.

La poésie construit avec peu de matière, avec des feuilles, avec des grains de sable, avec de l'air, avec des riens.

Mais, qu'elle soit transparente ou solide, sombre ou lumineuse, sourde ou sonore, la matière poétique doit toujours être artistement travaillée. Le poëte peut donc construire avec de l'air ou des métaux, avec de la lumière ou des sons, avec du fer ou du marbre, avec de la brique même ou de l'argile : il fera toujours un bon ouvrage, s'il sait être décorateur dans les détails et architecte dans l'ensemble.

Les mots s'illuminent quand le doigt du poëte y fait passer son phosphore.

Les mots des poëtes conservent du sens, même lorsqu'ils sont détachés des autres, et plaisent isolés comme de beaux sons. On dirait des paroles lumineuses, de l'or, des perles, des diamants et des fleurs.

Il faut que les mots, pour être poétiques, soient chauds du souffle de l'âme, ou humides de son haleine.

Comme ce nectaire de l'abeille qui change en miel la poussière des fleurs, ou comme cette liqueur qui convertit le plomb en or, le poëte a un souffle qui enfle les mots, les rend légers et les colore. Il sait en quoi consiste le charme des paroles, et par quel art on bâtit avec elles des édifices enchantés.

TITRE XXIX.

DU STYLE.

Lorsque les langues sont formées, la facilité même de s'exprimer nuit à l'esprit, parce qu'aucun obstacle ne l'arrête, ne le contient, ne le rend circonspect, et ne le force à choisir entre ses pensées. Dans les langues encore nouvelles, il est contraint de faire ce choix, par le retardement que lui imprime la nécessité de fouiller dans sa mémoire, pour trouver les mots dont il a besoin.

On ne peut écrire, en ce cas, qu'avec une grande attention.

L'homme aime à remuer ce qui est mobile, et à varier ce qui est variable; aussi chaque siècle imprime aux langues quelque changement; et le même esprit d'invention qui les créa, les détériore en subsistant toujours.

C'est toujours par l'*au-delà*, et non par l'*en-deçà*, que les langues se corrompent; par l'*au-delà* de leur son ordinaire, de leur naturelle énergie, de leur éclat habituel.

C'est le luxe qui les corrompt, et le fracas qui accompagne leur décadence.

Les mots dont le son, la clarté et, pour ainsi dire, le volume sont amoindris, c'est-à-dire, qui n'expriment rien que d'adouci, sont dans le langage ce que les demi-tons sont dans la musique; ils y forment un genre *achromatique*. Ces mots prennent faveur, lorsqu'une langue ayant acquis toute son énergie, et en ayant abusé, son affaiblissement devient, quand il est élégant, une nouveauté qui frappe et qui plaît. Les esprits très-cultivés s'en contentent longtemps.

En littérature, il faut remonter aux sources dans chaque langue, parce qu'on oppose ainsi l'antiquité à la mode, et que d'ailleurs, en trouvant dans sa propre langue, cette pointe d'étrangeté qui pique et réveille le goût, on la parle mieux et avec plus de plaisir.

Quant aux inconvénients, ils sont nuls. Des défauts vieillis et abolis ont perdu tout leur ma-

léfice : on n'a plus rien à redouter de leur contagion.

On n'aime pas à trouver dans un livre les mots qu'on ne pourrait pas se permettre de dire, et qui détournent l'attention, non par leur beauté, mais par leur singularité.

Mais on les tolère, on les aime même dans les vieux auteurs, parce qu'ils sont là un fait de l'histoire littéraire ; ils montrent la naissance du langage, tandis que, dans les modernes, ils n'en montrent que la dépravation.

Remplir un mot ancien d'un sens nouveau, dont l'usage ou la vétusté l'avait vidé, pour ainsi dire, ce n'est pas innover, c'est rajeunir. On enrichit les langues en les fouillant. Il faut les traiter comme les champs : pour les rendre fécondes, quand elles ne sont plus nouvelles, il faut les remuer à de grandes profondeurs.

Toutes les langues roulent de l'or.

Rendre aux mots leur sens physique et primitif, c'est les fourbir, les nettoyer, leur restituer leur clarté première ; c'est refondre cette monnaie, et la remettre plus luisante dans la

circulation ; c'est renouveler, par le type, des empreintes effacées.

Le nom d'une chose n'en montre que l'apparence. Les noms bien entendus, bien pénétrés, contiendraient toutes les sciences.

La science des noms ! nous n'en avons que l'art, et même nous en avons peu l'art, parce que nous n'en avons pas assez la science.

Quand on entend parfaitement un mot, il devient comme transparent ; on en voit la couleur, la forme; on sent son poids, on aperçoit sa dimension, et on sait le placer. Il faut souvent, pour en bien connaître le sens, la force, la propriété, avoir appris son histoire.

La science des mots enseignerait tout l'art du style. Voilà pourquoi, quand une langue a eu plusieurs âges, comme la nôtre, les vieux livres sont bons à lire. Avec eux, on remonte à ses sources, et on la contemple dans son cours.

Pour bien écrire le français, il faudrait entendre le gaulois.

Notre langue est comme la mine où l'or ne se trouve qu'à de certaines profondeurs.

Il est une foule de mots usuels qui n'ont qu'un demi-sens, et sont comme des demi-sons.

Ils ne sont bons qu'à circuler dans le parlage, comme les liards dans le commerce. On ne doit pas les étaler, en les enchâssant dans des phrases, quand on pérore ou qu'on écrit. Il faut bien se garder surtout de les faire entrer dans des vers ; on commettrait la même faute que le compositeur qui admettrait, dans sa musique, des sons qui ne seraient pas des tons, ou des tons qui ne seraient pas des notes.

Il y a dans la langue française de petits mots dont presque personne ne sait rien faire.

Dans la langue française, les mots tirés du jeu, de la chasse, de la guerre et de l'écurie, ont été nobles.

Il est important de fixer la langue dans les sciences, surtout dans la métaphysique, et de conserver, autant qu'il se peut, les expressions dont se sont servis les grands hommes.

Quand les mots n'apprennent rien, c'est-à-dire, lorsqu'ils ne sont pas plus propres que d'autres à exprimer une pensée, et qu'ils n'ont avec elle aucune union nécessaire, la mémoire ne peut se résoudre à les retenir, ou

ne les retient qu'avec peine, parce qu'elle est obligée d'employer une sorte de violence pour lier ensemble des choses qui tendent à se séparer.

Avant d'employer un beau mot, faites-lui une place.

Toutes les belles paroles sont susceptibles de plus d'une signification. Quand un beau mot présente un sens plus beau que celui de l'auteur, il faut l'adopter.

Il faut que les mots se détachent bien du papier; c'est-à-dire, qu'ils s'attachent facilement à l'attention, à la mémoire; qu'ils soient commodes à citer et à déplacer.

Les mots liquides et coulants sont les plus beaux et les meilleurs, si on considère le langage comme une musique; mais si on le considère comme une peinture, il y a des mots rudes qui sont fort bons, car ils font trait.

Les hommes qui n'ont que des pensées communes et de plates cervelles, ne doivent employer que les mots les premiers venus. Les

expressions brillantes sont le naturel de ceux qui ont la mémoire ornée, le cœur ému, l'esprit éclairé et l'œil perçant.

Un seul beau son est plus beau qu'un long parler.

Les plus beaux sons, les plus beaux mots sont absolus, et ont entre eux des intervalles naturels qu'il faut observer en les prononçant. Quand on les presse et qu'on les joint, on les rend semblables à ces globules diaphanes, qui s'aplatissent aussitôt qu'ils se touchent, perdent leur transparence, en se collant les uns aux autres, et ne forment plus qu'un corps pâteux, quand ils sont ainsi réduits en masse.

Pour qu'une expression soit belle, il faut qu'elle dise plus qu'il n'est nécessaire, en disant pourtant avec précision ce qu'il faut; qu'il y ait en elle abondance et économie; que l'*étroit* et le *vaste*, le *peu* et le *beaucoup* s'y confondent; qu'enfin le son en soit bref, et le sens infini.

Tout ce qui est lumineux a ce caractère. Une lampe éclaire à la fois l'objet auquel on l'applique, et vingt autres auxquels on ne songe pas à l'appliquer.

Que de soin pour polir un verre ! Mais on voit clair et on voit loin ; image de ces mots de choix. On les place dans la mémoire, et on les y garde chèrement. Ils occupent peu de place devant nos yeux, mais ils en ont une grande dans l'esprit ; l'esprit en fait ses délices, et cette gloire est assez grande, ce sort est assez beau.

Les mots, comme les verres, obscurcissent tout ce qu'ils n'aident pas à mieux voir.

Nous devons reconnaître, pour maîtres des mots, ceux qui savent en abuser, et ceux qui savent en user ; mais ceux-ci sont les rois des langues, et ceux-là en sont les tyrans.

Il faut assortir les phrases et les mots à la voix, et la voix aux lieux. Les mots propres à être ouïs de tous, et les phrases propres à ces mots, sont ridicules, lorsqu'on ne doit parler qu'aux yeux et, pour ainsi dire, à l'oreille de son lecteur.

Il y a harmonie pour l'esprit, toutes les fois qu'il y a parfaite propriété dans les expressions. Or, quand l'esprit est satisfait, il prend peu garde à ce que désire l'oreille.

Quoi qu'on en dise, c'est la signification surtout qui fait le son et l'harmonie ; et, comme dans la musique c'est l'oreille qui flatte l'esprit, dans l'harmonie du discours, c'est l'esprit surtout qui fait que l'oreille est flattée.

Exceptez-en un petit nombre de mots très-rudes et d'autres qui sont très-doux, les langues se composent de mots d'un son indifférent, et dont le sens détermine l'agrément, même pour l'ouïe.

Dans le vers de Boileau, par exemple,

« Traçât à pas tardifs un pénible sillon, »

on remarque peu, ou même on ne remarque point le bizarre rapprochement de toutes ces syllabes : *tra-ça-ta-pas-tar*..... ; tant il est vrai que le sens fait le son !

« Moi j'en étais haïe et ne puis lui survivre. »

La douceur du son, dans le mot *haïe*, en tempère le sens et adoucit ce qu'il a de rude. De ce mélange de la rigueur du sens et de la douceur du son, il ne résulte qu'un mot triste : et les mots tristes sont beaux.

Ce n'est pas tant le son que le sens des mots,

qui tient si souvent en suspens la plume des bons écrivains. Bien choisis, les mots sont des abrégés de phrases. L'habile écrivain s'attache à ceux qui sont amis de la mémoire, et rejette ceux qui ne le sont pas.

D'autres mettent leurs soins à écrire de telle sorte, qu'on puisse les lire sans obstacle, et qu'on ne puisse en aucune manière se souvenir de ce qu'ils ont dit; ils sont prudents.

Les périodes de certains auteurs sont propres et commodes à ce dessein. Elles amusent la voix, l'oreille, l'attention même, et ne laissent rien après elles. Elles passent, comme le son qui sort d'un papier feuilleté.

Il serait singulier que le style ne fût beau que lorsqu'il a quelque obscurité, c'est-à-dire, quelques nuages; et peut-être cela est vrai, quand cette obscurité lui vient de son excellence même, du choix des mots qui ne sont pas communs, du choix des tours qui ne sont pas vulgaires. Il est certain que le beau a toujours à la fois quelque beauté visible et quelque beauté cachée. Il est certain encore qu'il n'a jamais autant de charmes pour nous, que lorsque nous le lisons attentivement dans une langue que nous n'entendons qu'à demi.

C'est un grand art de mettre dans le style des incertitudes qui plaisent.

Quelquefois le mot vague est préférable au terme propre. Il est, selon l'expression de Boileau, des obscurités élégantes; il en est de majestueuses; il en est même de nécessaires: ce sont celles qui font imaginer à l'esprit ce qu'il ne serait pas possible à la clarté de lui faire voir.

Bannissez des mots toute indétermination, et faites-en des chiffres invariables: il n'y aura plus de jeu dans la parole, et dès lors plus d'éloquence et plus de poésie. Tout ce qui est mobile et variable, dans les affections de l'âme, demeurera sans expression possible.

Je dis plus : si vous bannissez des mots tout abus, il n'y aura plus même d'axiomes. C'est l'équivoque, l'incertitude, c'est-à-dire, la souplesse des mots qui est un de leurs grands avantages, et qui permet d'en faire un usage exact.

Le sens caché dans les mots dont on fait usage, sens souvent très-étendu et très-important, mais d'une importance et d'une étendue

qu'on sent et qu'on n'aperçoit pas, est comme une lueur dans un brouillard.

C'est la lampe du ver luisant qui éclaire un point unique, mais qui l'éclaire sûrement. Elle est en lui, mais loin de ses yeux, et lui fait tout voir, sans qu'il la voie.

Il y a des mots qui sont à d'autres ce que le genre est à l'espèce, ou ce que l'espèce est au genre.

Les mots *genre* ont un sens plus large et plus vague; ils ont de l'ampleur et sont flottants. C'est pour cela qu'ils conviennent mieux au style très-noble. Les mots *espèce* conviennent au style concis, parce qu'ils pressent le sens, le serrent et s'y ajustent. C'est le justaucorps, le vêtement d'utilité. Les autres sont toges et manteaux, habits de décence, de dignité et de parade.

Que le mot n'étreigne pas trop la pensée; qu'il soit pour elle un corps qui ne la serre pas. Rien de trop juste! grande règle pour la grâce, dans les ouvrages et dans les mœurs.

Nous bégayons longtemps nos pensées, avant d'en trouver le mot propre, comme les enfants

bégaient longtemps leurs paroles, avant de pouvoir en prononcer toutes les lettres.

Les mots qui ont longtemps erré dans la pensée, semblent être mobiles encore et comme errants sur le papier. Ils s'en détachent, pour ainsi dire, dès qu'une vive attention les fixe, et, accoutumés qu'ils étaient à se promener dans la mémoire de l'auteur, ils s'élancent vers celle du lecteur, par une sorte d'attraction que leur imprima l'habitude.

Jamais les mots ne manquent aux idées; ce sont les idées qui manquent aux mots. Dès que l'idée en est venue à son dernier degré de perfection, le mot éclot, se présente, et la revêt.

Rejeter une expression qui ne blesse ni le son, ni le sens, ni le bon goût, ni la clarté, est un purisme ridicule, une pusillanimité.

Une bonne raison, pour se faire comprendre, n'a jamais besoin que d'un mot, si on le sait bien.

Quand on se contente de comprendre à demi, on se contente aussi d'exprimer à demi, et alors on écrit facilement.

Il est des écrits et des sortes de style où les mots sont placés pour être comptés. Il en est d'autres où ils ne doivent être pris qu'au tas, au poids, et, pour ainsi dire, en sacs.

Les meilleurs temps littéraires ont toujours été ceux où les auteurs ont pesé et compté leurs mots.

« Le style, dit Dussault, est une habitude « de l'esprit ».

Heureux ceux dans lesquels il est une habitude de l'âme !

Chez les uns, le style naît des pensées ; chez les autres, les pensées naissent du style.

La Bruyère dit qu'il faut prendre ses pensées dans son jugement ; oui ; mais on peut en prendre l'expression dans son humeur et dans son imagination.

L'art de bien dire ce qu'on pense est différent de la faculté de penser : celle-ci peut être très-grande en profondeur, en hauteur, en étendue, et l'autre ne pas exister.

Le talent de bien exprimer n'est pas celui de

concevoir ; le premier fait les grands écrivains, et le second les grands esprits. Ajoutez que ceux mêmes qui ont les deux qualités en puissance, ne les ont pas toujours en exercice, et éprouvent souvent que l'une agit sans l'autre.

Que de gens ont une plume et n'ont pas d'encre! Combien d'autres ont une plume et de l'encre, mais n'ont pas de papier, c'est-à-dire, de matière où puisse s'exercer leur style!

Tenez votre esprit au-dessus de vos pensées, et vos pensées au-dessus de vos expressions.

Il y a des pensées qui n'ont pas besoin de corps, de forme, d'expression. Il suffit de les désigner vaguement et de les faire bruire : au premier mot, on les entend, on les voit.

Il est une classe d'idées tellement belles par elles-mêmes, que, quoique susceptibles d'être produites par la plupart des esprits, elles mettent de niveau, aux yeux du philosophe, et maintiennent au premier rang, presque tous les esprits qui les ont. Il suffit qu'elles soient exprimées avec clarté, pour plaire, satisfaire et charmer. La grandeur, l'énergie, l'originalité de l'expression, n'en augmentent que peu le

mérite, et leur beauté native semble rendre inutile l'agrément de la draperie.

Appliquez cette observation aux pensées de Nicole ou de Pascal, et vous la trouverez juste.

Mais si l'on veut que ces belles idées soient répandues et citées, et l'on doit en rendre digne tout ce qui est digne d'être connu, il devient nécessaire de les exprimer avec soin. L'art seul impose aux hommes ; ils n'osent ignorer rien de ce qui peut être loué comme chef-d'œuvre, et méconnaissent même ce qui est beau, s'il n'a l'empreinte d'un talent extraordinaire.

Il faut que les pensées naissent de l'âme, les mots des pensées, et les phrases des mots.

Il est beaucoup d'idées et de mots qui ne servent de rien pour s'entretenir avec les autres, mais qui sont excellents pour s'entretenir avec soi-même; semblables à ces choses précieuses qui n'entrent point dans le commerce, mais qu'on est heureux de posséder.

Quand une fois il a goûté du suc des mots, l'esprit ne peut plus s'en passer ; il y boit la pensée.

On dirait qu'il en est de nos pensées comme de

nos fleurs. Celles qui sont simples par l'expression, portent leur semence avec elles; celles qui sont doubles par la richesse et la pompe, charment l'esprit, mais ne produisent rien.

Lorsque la forme est telle qu'on en est plus occupé que du fond, on croit que la pensée est venue pour la phrase, le fait pour le récit, le blâme pour l'épigramme, l'éloge pour le madrigal, et le jugement pour le bon mot.

Il y a, dans l'art d'écrire, des habitudes du cerveau, comme il y a des habitudes de la main dans l'art de peindre; l'important est d'en avoir de bonnes. Un esprit trop tendu, un doigt trop contracté nuisent à la facilité, à la grâce, à la beauté.

L'habitude d'esprit est artifice; l'habitude d'âme est excellence ou perfection.

Il y a des formes de pensées et des formes de phrases; celles-ci, quand elles sont seules, forment les écrivains inférieurs; parmi les autres, il faut distinguer celles qui viennent de la mémoire seulement, de celles qui viennent de l'âme. Ces dernières font les écrivains excellents.

Chaque auteur a son dictionnaire et sa manière. Il s'affectionne à des mots d'un certain son, d'une certaine couleur, d'une certaine forme, et à des tournures de style, à des coupes de phrase où l'on reconnaît sa main, et dont il s'est fait une habitude.

Il a, en quelque sorte, sa grammaire particulière, sa prononciation, son genre, ses tics et ses manies.

On reconnaît souvent un excellent auteur, quoi qu'il dise, au mouvement de sa phrase et à l'allure de son style, comme on peut reconnaître un homme bien élevé, à sa démarche, quelque part qu'il aille.

Quand votre phrase est faite, il faut lui ôter avec soin les coins et les autres empreintes de votre calibre particulier. Il faut l'arrondir, afin qu'elle puisse entrer facilement dans les autres esprits, dans les autres mémoires.

Toutes les formes de style sont bonnes, pourvu qu'elles soient employées avec goût ; il y a une foule d'expressions qui sont défauts chez les uns, et beautés chez les autres.

Il y a, dans la grande langue, une espèce de langue particulière et que j'appellerais volontiers langue historique, parce qu'elle n'exprime que des choses relatives à nos mœurs présentes, à nos gouvernements actuels, à tout cet état de choses enfin qui change chaque jour, et qui doit passer.

Quiconque veut se faire un style durable, ne doit en user qu'avec une extrême sobriété.

Il est un style qui n'est que l'ombre, la vague image, le dessin de la pensée; un autre qui en est comme le corps et le portrait en sculpture.

Le premier convient à la métaphysique, où tout est vague et étendu, et aux sentiments de piété, qui ont quelque chose d'infini. Le second convient mieux aux lois et aux maximes de morale. Le meilleur des deux est celui qui se montre le mieux assorti à ceux qui le parlent, et à ce qu'ils veulent exprimer.

De même donc qu'il y a deux sortes de styles, il y a deux sortes d'écrivains; les uns qui dessinent ou peignent leur pensée, la laissant, pour ainsi dire, collée à leur papier, comme un tableau à la toile; les autres qui y gravent la leur, l'y enfoncent ou l'en détachent, en lui donnant

un relief qui la fait nettement ressortir. Ces derniers sont particulièrement propres à exprimer les pensées qui doivent être connues de tous, offertes à tous, et exposées, comme en une place publique, à l'attention universelle; de cette espèce sont les lois, les inscriptions, les maximes, les proverbes; tout ce qui, chez les anciens enfin, pouvait être appelé *nómes*, et qui dépend, chez les modernes, du genre sentencieux.

La logique du style exige une droiture de jugement et d'instinct supérieure à celle qui est nécessaire pour enchaîner avec perfection toutes les parties du système le plus vaste; car le nombre des mots et de leurs combinaisons est infini, et un système, quelque grand qu'on le suppose, ne saurait embrasser cette multitude d'innombrables détails.

Ajoutez que les pensées offrent une certaine étendue, par conséquent, une multitude de points, et qu'il suffit qu'elles se touchent par un point. Dans le style, au contraire, chaque chose est si déliée et si fine, qu'elle échappe, en quelque sorte, au contact. Et cependant il faut que ce contact soit parfait, car il ne peut être qu'entier ou nul. Il n'y a qu'un seul point par

lequel, selon l'occurrence, un mot corresponde avec un autre mot.

Il faut, pour être un grand écrivain, une perspicacité d'esprit, une finesse de tact plus grandes que pour être un grand philosophe.

L'art de grouper ses paroles et ses pensées exige que la pensée, la phrase et la période s'encadrent de leurs propres formes, subsistent de leur propre masse, et se portent de leur propre poids.

La Bruyère, disait Boileau, s'était épargné la peine des transitions. Oui; mais il s'en était donné une autre, celle des aggroupements. Pour la transition, un seul rapport suffit; mais, pour l'agrégation, il en faut mille; car il faut une convenance entière, naturelle, unique.

Il y a une sorte de netteté et de franchise de style qui tient à l'humeur et au tempérament, comme la franchise du caractère.

On peut l'aimer, mais on ne doit pas l'exiger.

Voltaire l'avait; les anciens ne l'avaient pas.

Ces Grecs inimitables avaient toujours un style vrai, convenable, aimable; mais ils n'avaient pas un style franc.

Cette qualité est d'ailleurs incompatible avec

d'autres qui sont essentielles à la beauté. Elle peut s'allier avec la grandeur, mais non avec la dignité. Il y a en elle quelque chose de courageux et de hardi, mais aussi quelque chose d'un peu brusque et d'un peu pétulant.

Le seul *Drancès*, dans Virgile, a le style franc ; et en cela il est moderne, il est français.

La vérité dans le style est une qualité indispensable, et qui suffit pour recommander un écrivain.

Si, sur toutes sortes de sujets, nous voulions écrire aujourd'hui comme on écrivait du temps de Louis XIV, nous n'aurions point de vérité dans le style, car nous n'avons plus les mêmes humeurs, les mêmes opinions, les mêmes mœurs.

Un écrivain qui voudrait faire des vers comme Boileau, aurait raison, quoiqu'il ne soit pas Boileau, parce qu'il ne s'agit là que de prendre un masque : on joue un rôle plutôt qu'on n'est un personnage.

Mais une femme qui voudrait écrire comme madame de Sévigné, serait ridicule, parce qu'elle n'est pas madame de Sévigné.

Plus le genre dans lequel on écrit tient au

caractère de l'homme, aux mœurs du temps, plus le style doit s'écarter de celui des écrivains qui n'ont été modèles que pour avoir excellé à montrer, dans leurs ouvrages, ou les mœurs de leur époque, ou leur propre caractère.

Le bon goût lui-même, en ce cas, permet qu'on s'écarte du meilleur goût, car le goût change avec les mœurs, même le bon goût. Quant à ce qui ne peut être dit et peint que par le mauvais goût, on doit s'abstenir toujours de le peindre et de le dire.

Il est cependant des genres et des matières immuables. Les mœurs et les opinions ecclésiastiques, par exemple, doivent toujours être les mêmes, car il ne s'agit point là d'humeurs; et je crois qu'un orateur sacré ferait bien d'écrire et de penser toujours comme aurait écrit et pensé Bossuet.

Toutes les choses qui sont aisées à bien dire ont été parfaitement dites; le reste est notre affaire ou notre tâche: tâche pénible!

Tout son dans la musique doit avoir un écho; toute figure doit avoir un ciel dans la peinture; et nous qui chantons avec des pensées et qui peignons avec des paroles, nous devrions aussi,

dans nos écrits, donner à chaque mot et à chaque phrase leur horizon et leur écho.

L'esprit du lecteur est charmé lorsque, par la contexture de la phrase, un des mots indique la cause dont un autre a marqué l'effet.

Dans le style, il faut que les tours se lient aussi bien que les mots.

Prendre garde, en écrivant, d'enfoncer tellement le soc, qu'on ne puisse plus le retirer d'un sillon, pour le transporter dans un autre: c'est un principe important, mais difficile à observer, pour peu qu'on écrive avec force.

Le style littéraire consiste à donner un corps et une configuration à la pensée par la phrase.

L'attention est d'étroite embouchure. Il faut y verser ce qu'on dit avec précaution, et, pour ainsi dire, goutte à goutte.

C'est un grand art que de savoir darder sa pensée et l'enfoncer dans l'attention.

Il y a des sortes de styles agréables à la vue,

harmonieux à l'oreille, soyeux au toucher, mais inutiles à l'odorat et insipides au goût.

Le plus humble style donne le goût du beau, s'il exprime la situation d'une âme grande et belle.

Le style tempéré seul est classique.

Il en est des expressions littéraires comme des couleurs : il faut souvent que le temps les ait amorties, pour qu'elles plaisent universellement.

Une mollesse qui n'attendrit pas, une énergie qui ne fortifie rien, une concision qui ne dessine aucune espèce de traits, un style dans lequel ne coulent ni sentiments, ni images, ni pensées, ne sont d'aucun mérite.

Les oppositions et les symétries doivent être extrêmement marquées, dans toutes les choses solides, comme dans l'architecture, et dans les pensées très-décidées, comme les maximes et la satire véhémente. Mais dans tout ce qui est épanchement, abandon, mollesse, il vaut mieux qu'elles soient indiquées seulement que parfaites.

Au plaisir de la suspension peut se comparer celui de l'attente trompée, mais trompée agréablement. Cette espèce de jeu est ordinairement produite par des symétries brisées, ou des *pentes rompues*, comme on peut l'observer dans quelques airs champêtres, et dans le style de Fénelon ; pratique qui donne au chant une apparence naïve, et au style de la douceur.

Mêlez, pour bien écrire, les métaphores trop vives à des métaphores éteintes, et les symétries marquées à des symétries effacées.

Le style concis appartient à la réflexion. On moule ce qu'on dit, quand on l'a pensé fortement. Quand on ne songe pas, ou quand on songe peu à ce qu'on dit, l'élocution est coulante et n'a pas de forme ; ainsi ce qui est naïf a de la grâce et manque de précision.

Concision ornée, beauté unique du style.

Ceux qui ne pensent jamais au-delà de ce qu'ils disent, et qui ne voient jamais au-delà de ce qu'ils pensent, ont le style très-décidé.

Remarquez comme, dans la dispute, cha-

cun donne à son opinion un tour sentencieux.

C'est que, de toutes les formes du discours, c'est la plus solide. Elle répond à la forme carrée en architecture.

Et comme, dans la dispute, chacun cherche à se fortifier, chacun asseoit son opinion de la manière que l'instinct lui indique être la plus propre à résister à l'attaque.

Quant aux choses d'une vérité reconnue, et qui n'ont à craindre aucune contradiction, aucune hostilité, si j'ose ainsi dire, on leur donne ordinairement une certaine rondeur, une expression à contours, forme qui réunit la grâce à la solidité, et la simplicité à la richesse.

Or, dans le style, il faut établir les vérités comme si elles étaient universellement reconnues.

Le style académique est le seul qui convienne à un homme de lettres, parlant à des hommes de lettres.

Il est un style *livrier*, qui sent le papier et non le monde, les auteurs et non le fond des choses.

Le style oratoire a souvent les inconvénients

de ces opéras dont la musique empêche d'entendre les paroles : ici les paroles empêchent de voir les pensées.

Il entraîne celui qui écrit, et le fait se mentir à lui-même, comme il entraîne celui qui lit, et le dispose à se laisser tromper.

Défiez-vous des piperies du style.

Le style familier est ennemi du nombre, et il faut rompre celui-ci pour que celui-là paraisse naturel.

C'est par les mots familiers que le style mord et pénètre dans le lecteur. C'est par eux que les grandes pensées ont cours et sont présumées de bon aloi, comme l'or et l'argent marqués d'une empreinte connue.

Ils inspirent de la confiance pour celui qui s'en sert à rendre ses pensées plus sensibles; car on reconnaît, à un tel emploi de la langue commune, un homme qui sait la vie et les choses, et qui s'en tient rapproché.

De plus, ces mots font le style franc. Ils annoncent que l'auteur s'est depuis long-temps nourri de la pensée ou du sentiment exprimé, qu'il se les est tellement appropriés et rendus

habituels, que les expressions les plus communes lui suffisent pour exprimer des idées devenues vulgaires en lui par une longue conception.

Enfin, ce qu'on dit en paraît plus vrai; car rien n'est aussi clair, parmi les mots, que ceux qu'on nomme familiers, et la clarté est tellement un des caractères de la vérité, que souvent on la prend pour elle.

Les idiotismes semblent, par leur familiarité même, témoigner une plus grande sincérité. Ils plaisent parce qu'ils montrent encore plus l'homme que l'auteur. Mais ils doivent se placer dans le style, comme des plis dans une draperie ; des largeurs autour d'eux peuvent seules les excuser.

Le style boursouflé fait poche partout; les pensées y sont peu attachées au sujet, et les paroles aux pensées. Il y a entre tout cela de l'air, du vide, ou trop d'espace. L'épithète *boursouflé*, appliquée au style, est une des plus hardies, mais des plus justes métaphores qu'on ait jamais hasardées. Aussi tout le monde l'entend, et personne ne s'en étonne.

Le style enflé est autre chose. Il a plus de

consistance que l'autre ; il est plus plein ; mais sa plénitude est difforme, ou du moins excessive. Il est trop gros, ou trop gras, ou même trop grand.

Il n'y a point de beau et bon style qui ne soit rempli de finesses, mais de finesses délicates.

La délicatesse et la finesse sont seules les véritables indices du talent.

Tout s'imite, la force, la gravité, la véhémence, la légèreté même ; mais la finesse et la délicatesse ne peuvent être longtemps contrefaites. Sans elles, un style sain n'annonce rien qu'un esprit droit.

Ce n'est pas assez de faire entendre ce qu'on dit, il faut encore le faire voir ; il faut que la mémoire, l'intelligence et l'imagination s'en accommodent également.

Si l'on veut rendre apparent ce qui est très fin, il faut le colorer.

Les images et les comparaisons sont nécessaires, afin de rendre double l'impression des idées sur l'esprit, en leur donnant à la

fois une force physique et une force intellectuelle.

Il faut, dans les comparaisons, passer du proche au loin, de l'intérieur à l'extérieur, et du connu à l'inconnu.

La figure qui résulte du style, doit entrer dans l'esprit tout à coup, et tout entière, dès qu'elle est achevée.

Ce qui en reste dans le livre, sans s'en détacher de lui-même, pour s'appliquer au souvenir, est un défaut, quelque limé que cela soit, et quelque achevé que cela paraisse d'abord.

Lorsqu'au lieu de substituer les images aux idées, on substitue les idées aux images, on embrouille son sujet, on obscurcit sa matière, on rend moins clairvoyants l'esprit des autres et le sien.

Quand l'image masque l'objet, et que l'on fait de l'ombre un corps; quand l'expression plaît tellement qu'on ne tend plus à passer outre, pour pénétrer jusqu'au sens; quand la figure enfin absorbe l'attention tout entière, on est arrêté en chemin, et la route est prise

pour le gîte, parce qu'un mauvais guide nous conduit.

On peut concevoir et s'expliquer par les images, mais non pas juger et conclure.

Le poli et le fini sont au style ce que le vernis est aux tableaux; ils le conservent, le font durer, l'éternisent en quelque sorte.

On n'est correct qu'en corrigeant.

La netteté, la propriété dans les termes, la clarté sont le naturel de la pensée. La transparence est sa beauté.

Il en résulte que, pour se montrer naturelle, il faut de l'art à la pensée.

Il n'en faut pas au sentiment: il est chaleur, l'autre est lumière.

Souvent les pensées ne peuvent toucher l'esprit que par la pointe des paroles.

Les tournures ingénieuses de phrases dirigent et contiennent l'esprit.

Le style frivole a depuis longtemps atteint parmi nous sa perfection.

Quand il y a du recherché dans un bon style, c'est plutôt un malheur qu'un défaut; car cela vient de ce que l'auteur n'a pas eu le temps ou la bonne fortune de trouver ce qu'il cherchait. Ce n'est pas le goût qui lui a manqué, mais le succès.

Il y a tel écrivain dont on pourrait dire qu'il écrit à petits plis.

Le tour antithétique, énigmatique, recherché, est indispensable au *raccourci* dont on est obligé d'user, quand on veut faire tenir sa pensée, son humeur ou son sentiment, dans un espace trop borné de paroles et de temps. Ce tour est alors naturel, et sa nécessité en fait l'excuse et le mérite.

Les saillies naissent quelquefois parce que l'esprit, après avoir vu tous les côtés, saisit rapidement celui qu'il faut choisir, pour piquer la curiosité, et abandonne tous les autres à l'attention avertie.

Elles sont la ressource des gens impatients d'être entendus, et qui veulent tout montrer, mais non pas tout dire. Elles naissent d'un grand besoin d'être compris, en s'expliquant

très-vite. Leurs traits sont des aiguillons qui réveillent l'intelligence.

Une sagacité extrême en donne le talent, parce qu'elle rend ce talent nécessaire.

Dans le style, le substantif est de nature et de nécessité, l'épithète de réflexion et d'ornement. Il y a, dans l'emploi de l'un, quelque chose de sobre et de suffisant, et dans l'usage fréquent de l'autre, de la pompe, de l'ambition et du superflu. La simplicité, même celle qui est ornée, disparaît, si les épithètes ne sont pas rares et clairsemées.

Les écrivains qui en font abus n'ont rien ou ne montrent rien qui ne soit vêtu. On ne trouve chez eux que de l'éclat; aucune nature ne s'y rencontre dans sa propre sincérité. Ils teignent tout des couleurs naturelles à leur esprit; *proprio fucata succo depromunt.*

Un assez bon nombre de nos poëtes ayant écrit en prose, le style ordinaire en a reçu un éclat et des hardiesses qu'il n'aurait point eus sans eux.

Peut-être aussi quelques prosateurs nés poëtes, sans naître versificateurs, ont-ils contribué à parer notre langue, jusque dans ses

familiarités, de ces richesses et de cette pompe qui avaient été jusque-là le partage exclusif de l'idiome poétique.

La Grèce et Rome eurent peut-être aussi des prosateurs nés poëtes, Platon, Tacite et quelques autres. Mais ils étaient poëtes par l'extase, tandis que les modernes le sont par la vivacité et la rapidité des aperçus. Ce n'est pas là ce que le génie poétique a de plus beau. Un œil contemplatif a un caractère plus céleste qu'un œil perçant.

Comme il y a des vers qui se rapprochent de la prose, il y a une prose qui peut se rapprocher des vers.

Presque tout ce qui exprime un sentiment ou une opinion décidée, a quelque chose de métrique ou de mesuré. Ce genre ne tient pas à l'art, mais à l'influence, à la domination du caractère sur le talent.

Quand la pensée fait le mètre, il faut le laisser subsister, et il y a quelquefois, dans tel écrivain, des phrases qui ne sont insupportables que parce que, sa pensée faisant le mètre, sa diction ne le fait pas.

Lorsque le langage, dans les livres, n'a pas de pompe ou d'harmonie, et souvent il ne doit point en avoir, il faut qu'il ait au moins du mouvement ou de la cadence, de l'onction ou de l'abandon, de l'épanchement ou du flottant, comme les nuages dans le ciel.

Le style qui sent l'encre, c'est-à-dire, celui qu'on n'a jamais que la plume à la main, se compose de mots qui paraîtraient étranges, hors du discours où ils sont contenus, et qui, n'existant point dans le monde, ne se trouvent que dans les livres, et n'ont d'utilité que par l'enchaînement.

Ces mots n'ont pas naturellement d'accès dans la mémoire, parce qu'elle aime la netteté, et que, demi-clairs et demi-obscurs, ils n'y porteraient qu'un nuage, une figure informe. Comme ils sont nés de l'écritoire, leur seul terrain est le papier.

Il faut qu'il y ait, dans notre langage écrit, de la voix, de l'âme, de l'espace, du grand air, des mots qui subsistent tout seuls, et qui portent avec eux leur place.

Pour que la beauté ait le mérite de la dissonance, il faut qu'elle soit employée par un homme qui connaît l'harmonie, et qui y pense

en la fuyant; comme il faut, pour le mérite de la caricature, qu'elle soit traitée par un homme qui a en lui le type du grand, et qui y pense en s'en écartant.

Pour conserver aux pensées et aux phrases, dans l'enchaînement du discours, leur liberté, leur air dégagé et mobile, il faut donner à chacune son orbite et son disque, son étendue et ses limites.

Il faut que la phrase soit semblable à la pensée, c'est-à-dire, qu'elle n'en excède pas les dimensions, qu'elle n'en altère point la forme, qu'enfin elle ne reste en-deçà, et n'aille au-delà d'aucun de ses termes.

C'est la rondeur du sens, dans les mots et dans les incises, qui fait le vers de la pensée. Cette rondeur s'acquiert quand les pensées et les mots ont longtemps roulé dans la mémoire.

Achever sa pensée! cela est long, cela est rare, cela cause un plaisir extrême; car les pensées achevées entrent aisément dans les esprits; elles n'ont pas même besoin d'être belles pour plaire; il leur suffit d'être finies. La situation de l'âme qui les a eues se communique aux autres âmes, et y transporte son repos.

TITRE XXX.

DES QUALITÉS DE L'ÉCRIVAIN ET DES COMPOSITIONS LITTÉRAIRES.

Dans les qualités littéraires, les unes tiennent aux organes, d'autres à l'âme, quelques-unes à la culture, quelques autres à la nature.

La verve, par exemple, nous est donnée, et le bon goût s'acquiert. L'intelligence vient de l'âme, et le métier de l'habitude.

Mais ce qui vient de l'âme est plus beau, et ce qui nous est naturel plus divin.

L'esprit humain a, dans tous les siècles, les mêmes forces, mais non pas la même industrie, ni d'aussi heureuses directions.

Il est des siècles où règne une température qui lui est plus favorable, et lui fait produire de plus beaux fruits.

En morale, pour atteindre le milieu, il faut

aspirer au faîte; en littérature, au contraire, pour atteindre aisément le faîte, il faut n'aspirer qu'au milieu; tout effort use les forces nécessaires pour monter.

Heureux en littérature ceux qui viennent après les pires ! Malheur à ceux qui viennent après les excellents! Au contraire, dans la vie et dans le monde.

Les savants fabriqués sont les eaux de Baréges faites à Tivoli. Tout y est, excepté le naturel. Elles ne valent que par l'emploi, et non par leur essence.

Les vrais savants, les vrais poëtes deviennent tels par le plaisir plus que par le travail. Ce qui les précipite et les retient dans leurs études, ce n'est pas leur ambition, mais leur génie.

Chacun se plaît à mettre son talent en œuvre. Si les architectes avaient une toute-puissance divine, ils ne seraient occupés qu'à démolir et à reconstruire le monde.

Tous les hommes d'esprit valent mieux que leurs livres.

Les hommes de génie, et peut-être les savants valent moins, comme le rossignol vaut moins que son chant, le vers à soie moins que son industrie, et l'instinct plus que la bête.

L'abeille et la guêpe sucent les mêmes fleurs; mais toutes deux ne savent pas y trouver le même miel.

Tout grand talent vient d'un contre-poids mal établi, où le vital est le plus faible, et l'organique le plus fort; sorte de désordre animal, mais force et santé d'esprit; dérangement conforme à l'ordre moral, car il provient uniquement de ce qu'entre nos deux principes, l'excellent a prédominé. Cette prédominance, cependant, a ses mesures, et ne doit pas aller jusqu'à l'excès. Sans quelque proportion, il y aurait ruine; ce ne serait plus seulement l'équilibre qui se romprait, mais la balance.

En quelques-uns, écrire est leur occupation, leur affaire, leur vie; en quelques autres, leur amusement, leur distraction, leur jeu. En ceux-là c'est magistrature, fonction, devoir, inspiration; en ceux-ci tâche, métier, calcul, commerce, propos délibéré. Les uns écrivent pour répandre ce

qu'ils jugent meilleur à tous; les autres, pour étaler ce qu'ils estiment meilleur à eux. Aussi les uns veulent bien faire, et les autres faire à propos, se proposant pour fin, les premiers la vérité, et les seconds le profit.

Le sage ne compose point. Entre ses idées, il en admet peu ; il choisit les plus importantes, les livre telles qu'elles sont, et ne perd point son temps aux déductions.

Triptolême, quand il donna le blé aux hommes, se contenta de le semer; il laissa à d'autres le soin de le moudre, de le bluter et de le pétrir.

J'appelle tyrans, dans la littérature, ces auteurs prestigieux dont l'esprit empêche d'aimer aucun autre esprit que le leur. Magiciens malfaisants, qui nous trompent par des plaisirs tantôt sombres, tantôt riants, ils se rendent maîtres du monde, non par leur intelligence, mais par la vapeur qu'ils répandent et qui voile tous les objets. Leur venue est un fléau qu'on célèbre, qu'on loue, et dont leurs sectateurs se félicitent, sur les débris et les ruines qu'ont causés leurs fascinations, et parmi le sang et les pleurs que leur puissance a fait répandre.

Les productions de certains esprits ne viennent pas de leur sol, mais de l'engrais dont il a été couvert.

Naturellement l'âme se chante à elle-même tout ce qu'il y a de beau, ou tout ce qui semble tel.

Elle ne se le chante pas toujours avec des vers ou des paroles mesurées, mais avec des expressions et des images où il y a un certain sens, un certain sentiment, une certaine forme et une certaine couleur qui ont une certaine harmonie l'une avec l'autre, et chacune en soi.

Quand il arrive à l'âme de procéder ainsi, on sent que les fibres se montent et se mettent toutes d'accord. Elles résonnent d'elles-mêmes et malgré l'auteur, dont tout le travail consiste alors à s'écouter, à remonter la corde qu'il entend se relâcher, et à détendre celle qui rend des sons trop hauts, comme sont contraints de le faire ceux qui ont l'oreille délicate, quand ils jouent de quelque harpe.

Ceux qui ont produit quelque pièce de ce genre m'entendront bien, et avoueront que, pour écrire ou composer ainsi, il faut faire de soi d'abord, ou devenir à chaque ouvrage, un instrument organisé.

En poésie, en éloquence, en musique, en peinture, en sculpture, en raisonnement même, rien n'est beau que ce qui sort de l'âme ou des entrailles. Les entrailles, après l'âme, c'est ce qu'il y a en nous de plus intime.

Ce sont les enchantements de l'esprit et non les bonnes intentions qui produisent les beaux ouvrages.

Celui qui, en toutes choses, appellerait un chat un chat, serait un homme franc et pourrait être un homme honnête, mais non pas un bon écrivain; car, pour bien écrire, le mot propre et suffisant ne suffit réellement pas.

Il ne suffit pas d'être clair et d'être entendu; il faut plaire, il faut séduire, et mettre des illusions dans tous les yeux; j'entends de ces illusions qui éclairent, et non de celles qui trompent, en dénaturant les objets.

Or, pour plaire et pour charmer, ce n'est pas assez qu'il y ait de la vérité : il faut encore qu'il y ait de l'homme; il faut que la pensée et l'émotion propres de celui qui parle se fassent sentir. C'est l'humaine chaleur et presque l'humaine substance qui prête à tout cet agrément qui nous enchante.

L'enthousiasme est toujours calme, toujours lent, et reste intime.

L'explosion n'est point l'enthousiasme, et n'est pas causée par lui : elle vient d'un état plus violent.

Il ne faut pas non plus confondre l'enthousiasme avec la verve : elle remue, et il émeut; elle est, après lui, ce qu'il y a de meilleur pour l'inspiration.

Boileau, Horace, Aristophane, eurent de la verve; La Fontaine, Ménandre et Virgile, le plus doux et le plus exquis enthousiasme qui fut jamais. J.-B. Rousseau eut plus de verve que Chaulieu, et Chaulieu plus d'enthousiasme que Rousseau. Quant à Racine, ce n'est pas là ce qui le distingue : il eut la raison et le goût éminemment. Dans ses ouvrages, tout est de choix, et rien n'est de nécessité. C'est là ce qui constitue son excellence.

Il faut de l'enthousiasme dans la voix, pour être une grande cantrtrice; dans la couleur, pour être un grand peintre; dans les sons, pour être un grand musicien, et dans les mots, pour être un grand écrivain; mais il faut que cet enthousiasme soit caché et presque insensible : c'est lui qui fait ce qu'on appelle le charme.



Il y a deux sortes de génie : l'un qui pénètre d'un coup d'œil ce qui tient à la vie humaine; l'autre, ce qui tient aux choses divines, aux âmes.

On n'a guère le premier pleinement et parfaitement, sans avoir aussi quelques parties du second; mais on peut avoir le second sans le premier.

C'est que les choses humaines dépendent des choses divines, et y touchent de toutes parts, sans qu'il y ait réciprocité. Le ciel pourrait subsister sans la terre, non la terre sans le ciel.

Buffon dit que le génie n'est que l'aptitude à la patience. L'aptitude à une longue et infatigable attention est en effet le génie de l'observation; mais il en est un autre, celui de l'invention, qui est l'aptitude à une vive, prompte et perpétuelle pénétration.

Patience et pénétration font tout le génie; mais il faut ajouter facilité et promptitude, dans son opération dernière, l'exécution.

Voltaire eut les dernières qualités, et n'eut pas les deux autres.

Rousseau possède les premières, mais les deux dernières lui manquent.

Les premières, au surplus, sont les plus importantes : avec elles on a du moins du génie pour soi, sinon pour tout le monde ; au lieu qu'avec les dernières, on a une espèce de génie pour les autres, mais on n'en a aucun pour soi, et l'on ne jouit ni de ses sentiments ni de ses idées.

Certains hommes ont le génie dans le corps ; d'autres ne l'ont que dans l'âme.

Il y a une sorte de génie qui semble tenir à la terre ; c'est la force.

Une autre qui tient de la terre et du ciel ; c'est l'élévation.

Une autre, enfin, qui tient de Dieu ; c'est la lumière et la sagesse, ou la lumière de l'esprit. Toute lumière vient d'en haut.

Sans emportement, ou plutôt sans ravissement d'esprit, point de génie.

Un caractère voilé et transparent tout à la fois : c'est là le charme.

Où il n'y a aucune délicatesse, il n'y a point de littérature.

Un écrit où ne se rencontrent que de la force et un certain feu sans éclat, n'annonce que le caractère. On en fait de pareils, si l'on a des nerfs, de la bile, du sang et de la fierté.

Écrire un livre, ou écrire un ouvrage, sont deux choses. On fait un ouvrage avec l'art, et un livre avec de l'encre et du papier.

On peut faire un ouvrage en deux pages, et ne faire qu'un livre en dix volumes in-folio.

Le beau ! c'est la beauté vue avec les seuls yeux de l'âme.

Il faut avant tout, pour qu'une personne, une chose, une production soient belles, que l'espèce ou le genre en soient beaux. Sans cette condition, il n'y aura point là de beauté intérieure et qui puisse toucher l'âme ; car rien n'est touchant, rien n'est pénétrant que ce qui vient de Dieu, de l'âme et du dedans.

Le beau est plus utile à l'art ; mais le sublime est plus utile aux mœurs, parce qu'il élève les esprits.

Il y a deux manières d'être sublime : par les idées, ou par les sentiments.

Dans le second état, on a des paroles de feu qui pénètrent et qui entraînent.

Dans le premier, on n'a que des paroles de lumière, qui échauffent peu, mais qui ravissent.

L'eau qui tombe du ciel est plus féconde.

Souvent on ne peut éviter de passer par le subtil, pour s'élever et arriver au sublime, comme, pour monter aux cieux, il faut passer par les nuées. Si donc on se sert du subtil comme d'un moyen pour atteindre à de hautes réalités, on doit l'admettre ; mais si on voulait s'y arrêter, il faudrait l'interdire; c'est-à-dire, qu'il faut l'admettre comme chemin, et l'interdire comme but.

Le sublime est la cime du grand.

Quand on dépasse le sublime, on tombe dans l'extravagance.

Dans le tempéré, et dans tout ce qui est inférieur, on dépend malgré soi des temps où l'on vit, et, malgré qu'on en ait, on parle comme ses contemporains.

Mais dans le sublime, et dans tout ce qui y

participe, on sort des temps; on ne dépend d'aucun, et l'on peut être parfait, dans quelque siècle qu'on vive, avec plus de peine seulement en de certains temps que dans d'autres.

L'énergie gâte la plume des jeunes gens, comme le haut chant gâte leur voix. Apprendre à ménager sa force, sa voix, son talent, son esprit, c'est là l'utilité de l'art, et le seul moyen d'exceller.

La force n'est pas l'énergie; quelques auteurs ont plus de muscles que de talent.

Les livres, les pensées et le style modérés font sur l'esprit le bon effet qu'un visage calme fait sur nos yeux et nos humeurs.

Une imagination ornée et sage est le seul mérite qui puisse faire valoir un livre.

Les paroles, les ouvrages, la poésie où il y a plus de repos, mais un repos qui émeut, sont plus beaux que ceux où il y a plus de mouvement.

Le mouvement donné par l'*immobile* est le plus parfait et le plus délicieux; il est sembla-

ble à celui que Dieu imprime au monde ; en sorte que l'écrivain qui l'opère, exerce une action qui a quelque chose de divin.

Tout ce qui est brillant et qui passe devant les yeux, sans donner le temps de le regarder, éblouit. Il faut que l'ombre succède à l'éclair pour le rendre supportable.

On trouve dans certains livres des lumières artificielles, assez semblables à celles des tableaux, et qui se font par la même sorte de mécanisme, en amoncelant les obscurités dans certaines parties, et en les délayant dans d'autres.

Il naît de là une certaine magie de clair-obscur, qui n'éclaire rien, mais qui paraît donner quelque clarté à la page où elle se trouve.

La splendeur est un éclat paisible, intime, uniforme dans tous les points ; le brillant, un éclat qui ne règne pas dans toute la masse, ne la pénètre pas, et ne se rencontre que dans les parties.

Il est bon, il est beau que les pensées

rayonnent; mais il ne faut pas qu'elles étincellent, si ce n'est fort rarement. Qu'elles reluisent est le meilleur.

Nos idées, comme nos peintures, se composent d'ombres et de clartés, d'obscurités et de lumières.

Il y a des pensées lumineuses par elles-mêmes; il en est d'autres qui ne brillent que par le lieu qu'elles occupent : on ne saurait les déplacer, sans les éteindre.

Quelques écrivains se créent des nuits artificielles, pour donner un air de profondeur à leur superficie, et plus d'éclat à leurs faibles clartés.

La véritable profondeur vient des idées concentrées.

Soyez profond en termes clairs, et non pas en termes obscurs.

Les choses difficiles deviendront à leur tour aisées; mais il faut porter du charme dans ce qu'on approfondit, et faire entrer, dans ces cavernes sombres, où l'on n'a pénétré que de-

puis peu, la pure et ancienne clarté des siècles, moins instruits, mais plus lumineux que le nôtre.

Il est permis de s'écarter de la simplicité, lorsque cela est absolument nécessaire pour l'agrément, et que la simplicité seule ne serait pas belle.

L'affectation tient surtout aux mots; la prétention, à la vanité de l'écrivain.

Par l'une, l'auteur semble dire : *Je veux être clair*, ou *je veux être exact*, et il ne déplaît pas; il semble dire par l'autre : *Je veux briller*, et on le siffle.

Règle générale : toutes les fois que l'écrivain ne songe qu'à son lecteur, on lui pardonne; s'il ne songe qu'à lui, on le punit.

L'affectation de l'excellent est la pire, sans contredit; mais l'excellent est le meilleur.

On reproche de la recherche à certains auteurs. Pour moi, je recherche beaucoup dans les livres l'expression juste, l'expression simple, l'expression la plus convenable au sujet mis en question, à la pensée qu'on a, au sentiment

dont on est animé, à ce qui précède, à ce qui suit, à la place qui attend le mot.

On parle de naturel ! mais il y a le naturel vulgaire, il y a le naturel exquis. L'expression naturelle n'est pas toujours la plus usitée, mais celle qui est conforme à l'essence. L'habitude n'est pas nature, et le meilleur n'est pas tout ce qui se présente le premier, mais ce qui doit rester toujours.

La manière est à la méthode ce que l'hypocrisie est à la vertu ; mais c'est une hypocrisie de bonne foi ; celui qui l'a en est la dupe.

On appelle maniéré, en littérature, ce qu'on ne peut pas lire, sans l'imaginer aussitôt accompagné de quelque gesticulation menue, de quelque mouvement peu franc, peu partagé par la totalité de l'homme. Le précieux ou l'afféterie fait imaginer le pincement. Le ridicule donne une idée de contorsion. On ne peut lire certains auteurs, sans leur attribuer un certain air de tête, facile à contrefaire.

Il y a quelquefois dans Montesquieu, par exemple, une sorte de pincement. C'est comme ce froncement des sourcils que fait la pénétration, pour ne laisser rien échapper.

Le naturel ! il faut que l'art le mette en œuvre, qu'il file et lisse cette soie.

Quand on écrit avec facilité, on croit toujours avoir plus de talent qu'on n'en a. Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise.

La facilité est opposée au sublime. Voyez Cicéron : rien ne lui manque, que l'obstacle et le saut.

Il faut être capable du trop, et n'en être jamais coupable; car si le papier est patient, le lecteur ne l'est pas, et sa satiété est plus à craindre que son regret.

Les anciens critiques disaient : *Plùs offendit nimiùm quàm parùm.* Nous avons presque retourné cette maxime, en donnant des louanges à toute abondance.

Gardez-vous de trop étendre ce qui est très-clair. Ces explications inutiles, ces exposés trop continus n'offrent que l'uniforme blancheur d'une longue muraille, et nous en causent tout l'ennui.

On n'est pas architecte parce qu'on a construit un grand mur, et l'on n'a pas fait un ouvrage, parce qu'on a écrit un gros livre.

La prodigalité des paroles et des pensées décèle un esprit fou. Ce n'est pas l'abondance, mais l'excellence qui est richesse.

L'économie, en littérature, annonce le grand écrivain. Sans bon ordre et sans sobriété, point de sagesse; sans sagesse, point de grandeur.

L'élégance et le soin sont nécessaires l'un à l'autre, et plaisent l'un par l'autre.

Quand le soin a produit l'élégance, il devient, par cet agrément, facilité.

L'aisance est importante dans l'ouvrage, mais non pas dans l'ouvrier, si ce n'est pour son plaisir propre. Pour celui du lecteur, il suffit que la peine l'ait produite.

Il est des agréments efféminés. On entend dans beaucoup de discours, des voix de femmes plutôt que des voix d'hommes.

Celle de la sagesse tient le milieu, comme une voix céleste, qui n'est d'aucun sexe. Telle est celle de Fénelon et de Platon.

Quand un ouvrage sent la lime, c'est qu'il n'est pas assez poli; s'il sent l'huile, c'est qu'on a trop peu veillé.

La perfection se compose de minuties. Le ridicule n'est pas de les employer, mais de les mettre hors de leur place.

L'oisiveté est nécessaire aux esprits, aussi bien que le travail. On se ruine l'esprit à trop écrire; on se rouille à n'écrire pas.

L'ignorance qui, en morale, atténue la faute est elle-même, en littérature, une faute capitale.

On ne sait bien quoi que ce soit, que longtemps après l'avoir appris.

Il est impossible de devenir très-instruit si on ne lit que ce qui plaît.

Ce ne serait peut-être pas un conseil peu important à donner aux écrivains, que celui-ci : n'écrivez jamais rien qui ne vous fasse un grand plaisir.

L'émotion se propage aisément de l'écrivain au lecteur.

Dans les travaux littéraires, la fatigue avertit l'homme de l'impuissance du moment.

Les jeunes écrivains donnent à leur esprit beaucoup d'exercice, et peu d'aliments.

La conscience des auteurs tombés ou malades calomnie leur talent ; ils sentent alors leur faiblesse, mais ils ne sentent plus leur force.

Rendre agéable ce qui ne l'avait pas encore été, est une espèce de création.

Les lieux-communs ont un intérêt éternel. C'est l'étoffe uniforme que, toujours et partout, l'esprit humain a besoin de mettre en œuvre, quand il veut plaire. Les circonstances y jettent leur variété.

Il n'y a pas de musique plus agréable que les variations des airs connus.

Le mot de Léandre : « Ne me voyez qu'à mon « retour, » est, au fond, le même que celui d'Ajax : « Fais-nous périr à la clarté du jour. » Mais, par les circonstances, le mot d'Ajax est héroïque, et celui de Léandre n'est que galant.

Les circonstances forment une espèce de lieu

qui moule sur soi, et rapetisse ou agrandit ce qui se passe ou ce qui se dit au milieu d'elles.

Le génie commence les beaux ouvrages; mais le travail seul les achève.

Il faut que l'ouvrier ait la main hors de son ouvrage, c'est-à-dire, qu'il n'ait pas besoin de l'appuyer par ses explications, ses notes, ses préfaces, et que la pensée soit subsistante hors de l'esprit, c'est-à-dire, hors des systèmes ou des intentions de l'auteur.

Vouloir se passer de ce qui est nécessaire, ou employer ce qui est inutile : sources de maux dans la composition.

Il est bon d'écrire ses vues, ses aperçus, ses idées, mais non pas ses jugements. L'homme qui écrit toujours ses jugements, place partout, devant ses yeux, des *Calpe* et des *Abila*. Il en fait des *nec plus ultra*, et ne va pas plus loin.

Il ne faut jamais pousser hors de soi toute sa pensée, excepté celle dont il est bon de se débarrasser.

Exhalez la colère tout entière, mais non

pas l'amitié ; l'injure, et non pas la louange.

N'éteignez pas l'esprit ; ne le videz pas non plus. Retenez toujours une portion de ce qu'il a produit, et laissez un peu de son miel à cette abeille, afin qu'elle s'en nourrisse.

Il faut éviter, dans toutes les opérations littéraires, ce qui sépare l'esprit de l'âme. L'habitude du raisonnement abstrait a ce terrible inconvénient.

Pour produire une pensée, il ne faut que de la chaleur et du mouvement, je veux dire, une conviction et un jugement.

Mais une idée est le résultat, l'esprit, la pure essence d'une infinité de pensées. Pour la mettre au jour, il faut une notion exacte et claire, et des paroles transparentes. Or, on ne saurait y parvenir, sans laisser longtemps fumer sa tête, afin que l'esprit soit plus net ; sans donner à son premier aperçu le temps de quitter sa lie, enfin sans polir ses mots, comme les verres se polissent.

Les beaux sentiments et les belles idées que nous voulons étaler avec succès dans nos écrits, doivent nous être très-familiers, afin qu'on sente

dans leur expression la facilité et le charme de l'habitude.

Les pensées qui nous viennent valent mieux que celles que nous trouvons.

On devrait ne croire ce qu'on sent qu'après un long repos de l'âme, et s'exprimer, non pas comme on sent, mais comme on se souvient.

Il ne faut décrire les objets que pour décrire les sentiments qu'ils nous font éprouver, car la parole doit à la fois représenter la chose et l'auteur, le sujet et la pensée.

Ce n'est pas ce qu'on dit, mais ce qu'on fait entendre, ce n'est pas ce qu'on peint, mais ce qu'on fait imaginer, qui est important dans l'éloquence et dans les arts.

Il faut qu'un ouvrage de l'art ait l'air, non pas d'une réalité, mais d'une idée. Nos idées, en effet, sont toujours et plus nobles, et plus belles, et plus propres à toucher l'âme, que les objets qu'elles représentent, quand, d'ailleurs, elles les représentent bien.

Loin d'employer la réalité, c'est toujours avec des clartés qu'on doit représenter les ombres, et avec des beautés qu'il faut figurer les défauts.

L'esprit conçoit avec douleur; mais il enfante avec délices.

Trois choses sont nécessaires pour faire un bon livre : le talent, l'art et le métier, c'est-à-dire, la nature, l'industrie et l'habitude.

On doit, en écrivant, songer que les lettrés sont là; mais ce n'est pas à eux qu'il faut parler.

Quand on a fait un ouvrage, il reste une chose bien difficile à faire encore; c'est de mettre à sa surface un vernis de facilité, un air de plaisir qui cachent et épargnent au lecteur toute la peine que l'auteur a prise.

Par la nature de notre goût, par les qualités nécessaires à un sujet vrai ou feint, pour plaire à l'imagination et pour intéresser le cœur, enfin, par la condition donnée et l'immutabilité de la nature humaine, il est peu de sujets épiques,

peu de tragiques, peu de comiques, et, par nos combinaisons pour en créer de nouveaux, nous tentons souvent l'impossible.

Il faut que la fin d'un ouvrage fasse toujours souvenir du commencement.

Que le dernier mot soit le dernier. C'est comme une dernière main qui met la nuance à la couleur : on n'y peut rien ajouter.

Mais aussi que de précautions à prendre, pour ne pas dire le dernier mot le premier !

Parler est de nécessité: parlons donc comme nous pourrons; mais écrire, mais imprimer! il ne s'agit là que d'honneur. N'écris donc pas, si tu n'excelles, et pour exceller, écris peu.

Faire d'avance un plan exact et détaillé, c'est ôter à son esprit tous les plaisirs de la rencontre et de la nouveauté dans l'exécution ; c'est se rendre cette exécution insipide, et par conséquent impossible, dans les ouvrages qui dépendent de l'enthousiasme et de l'imagination.

Il n'en est pas de même dans les œuvres dont l'achèvement mécanique dépend de l'œil ou de la main. Les formes et les couleurs qui naissent

à chaque instant, sous le ciseau du sculpteur ou le pinceau du peintre, leur offrent une foule de ces rencontres indispensables au génie pour lui faire trouver du plaisir dans le travail.

Mais il ne faut à l'orateur, au poëte, au philosophe, qu'un plan entrevu et non pas arrêté; il leur suffit de connaître, par avance, le commencement, le milieu et la fin de leur ouvrage, de choisir leur diapazon, leur repos et leur but.

L'ordre littéraire et poétique tient à la succession naturelle et libre des mouvements.

Le beau désordre dont parle Boileau, est un désordre apparent et un ordre réel.

L'esprit est conduit au but, après l'avoir désiré, et y parvient par un labyrinthe délicieux.

Il y a, dans le *lucidus ordo* d'Horace, quelque chose de sidéral. Notre sèche méthode est plutôt un *ordo ligneus vel ferreus ;* tout s'y tient par des crampons, ou s'y enchâsse par des mortaises.

Il faut se faire de l'espace pour déployer ses ailes. Si l'incohérence est monstrueuse, une

cohésion trop stricte détruit toute majesté dans les beaux ouvrages.

Je voudrais que les pensées se succédassent, dans un livre, comme les astres dans le ciel, avec ordre, avec harmonie, mais à l'aise et à intervalles, sans se toucher, sans se confondre, et non pourtant sans se suivre, s'accorder et s'assortir.

Je voudrais, enfin, qu'elles roulassent, sans se tenir, en sorte qu'elles pussent subsister indépendantes, comme des perles défilées.

Rien ne se groupe, ne se drape et ne se dessine dans l'eprit de certains écrivains. Leurs livres offrent une surface plane, sur laquelle roulent des mots.

L'ouverture, l'exorde, le prélude, servent à l'orateur, au poëte, au musicien, à disposer leur propre esprit, et aux auditeurs à préparer leur attention.

Il doit y régner je ne sais quelle lenteur, participant du silence qui précède et du bruit qui va suivre.

L'artiste y doit faire montre de ses ressources, afin de donner des gages de sa capacité, mais avec la modestie et la réserve d'un homme dont

les sens s'éveillent, pour ainsi dire, et n'entrent en jeu que l'un après l'autre.

Ce n'est que lorsque l'esprit a pris son vol, et l'attention sa stabilité, que l'opération commence et que le sujet se déploie.

Les épisodes rendent, par l'entrelacement, la trame plus solide et la fable plus vraisemblable.

La seconde fable, en se mêlant à la première, accoutume l'esprit à y trouver plus de réalité, et semble, par une plus longue durée, lui donner plus d'existence.

Il y a des citations dont il faut faire usage, pour donner au discours plus de force, pour y ajouter des tons plus tranchants, en un mot, pour en fortifier les pleins.

Il en est d'autres qui sont bonnes pour y jeter de l'étendue, de l'espace, et, pour ainsi dire, du ciel, par des teintes plus délayées. Telles sont celles de Platon.

En composant, on ne sait bien ce qu'on voulait dire que lorsqu'on l'a dit.

Le mot en effet est ce qui achève l'idée et lui donne l'existence. C'est par lui qu'elle vient au jour, *in lucem prodit.*

Ce qui fait qu'on cherche longtemps, quand on compose ou qu'on crée, c'est qu'on ne cherche pas où il faut, et qu'on cherche où il ne faut pas. Heureusement, en s'égarant ainsi, on fait plus d'une découverte; on a des rencontres heureuses, et l'on est souvent dédommagé de ce qu'on cherche, sans le trouver, par ce qu'on trouve, sans le chercher.

De même que nous avons dans les mains des lignes qui sont des puissances, comme le levier, de même il y en a dans la rhétorique, dans la poétique, et jusque dans les opérations de l'esprit seul avec lui-même. Souvent, après s'être donné une idée inutile, il se la souffre et la manie, pour en faire venir une autre.

C'est ainsi que, dans les écrits et dans les arts, certaines phrases et certaines couleurs ne sont là que pour en faire mieux apercevoir d'autres. Seules, elles ne seraient rien; mais elles deviennent puissances par leur effet, et cet effet n'est pas dû à leur nature ou à leur valeur propre, mais à la place qu'elles occupent, à l'application qu'on en fait. Leur voisinage en fait le prix, leur isolement le néant.

Il ne faut qu'un sujet à un livre ordinaire;

mais, pour un bel ouvrage, il faut un germe qui se développe de lui-même dans l'esprit, comme une plante.

Il n'y a de beaux ouvrages que ceux qui ont été, sinon travaillés, du moins rêvés.

Pour faire un grand ouvrage, il faut avoir eu plus d'une idée gigantesque. L'excès, réduit à la juste mesure, donne la grandeur dans ses proportions.

Ce n'est pas tant la ressemblance que l'essence de nos pensées, leur suc, leur extrait, leur vertu, qui doivent entrer dans nos discours.

Une pensée n'est parfaite que lorsqu'elle est disponible, c'est-à-dire, lorsqu'on peut la détacher et la placer à volonté.

Il ne faut qu'un moment à la sagacité pour tout apercevoir. Il faut des années à l'exactitude pour tout exprimer.

La déclamation naît de l'exaltation.

Elle diffère de l'éloquence, en ce que celle-ci expose toujours de grandes idées, et celle-là de grands mots.

L'orateur est occupé de son sujet, et le déclamateur de son rôle; l'un agit, l'autre feint. Le premier est une personne, et le second un personnage.

L'éloquence et les sciences sont nées aux lieux d'où nous vient le soleil.

Notre Occident voit tout mourir.

« C'est du Nord aujourd'hui que nous vient « la lumière », disait Voltaire; le Nord glacera tout.

Il y a deux sortes d'éloquence : l'une tend à communiquer nos enthousiasmes, et l'autre nos passions. Dans la première, tout vise au repos et à la lumière. Tout, dans la seconde, au contraire, tend à l'ardeur et au mouvement.

Il faut dire ce qu'on pense, pour être content de soi et de ce qu'on dit; mais pour être éloquent, fécond, varié, abondant, en un mot, pour être orateur, il est peut-être nécessaire de n'avoir à dire que ce qu'on pense à demi, vaguement, depuis peu, à l'instant même. La chaleur des pensées, en effet, vient de leur nouveauté, et leur surabondance, des indécisions mêmes de l'esprit. Le sage, c'est-à-dire, celui

qui ne met au grand jour que ce qu'il a mûri, le sage peut être éloquent comme un oracle; mais il ne sera jamais disert comme Cicéron. Pour faire aisément de beaux discours, il faut opérer sur soi-même comme on veut opérer sur son auditeur, c'est-à-dire, se persuader, à proportion qu'on parle, de la vérité de ce qu'on dit.

L'éloquence courte est naturellement celle du peuple et des enfants ; elle admet des expressions riches, et de plus riches même que l'autre.

Toute éloquence doit venir d'émotion, et toute émotion donne naturellement de l'éloquence.

On ne persuade aux hommes que ce qu'ils veulent. Il ne s'agit donc, pour les dissuader, que de leur faire croire que ce qu'ils veulent, en effet, n'est pas ce qu'ils pensent vouloir.

Beaucoup de choses sont des motifs, et ne sont pas des raisons; je veux dire que beaucoup de choses déterminent la volonté, et lui impriment son mouvement, qui ne déterminent pas l'intelligence et n'y portent point de clarté.

L'orateur doit employer et les motifs et les raisons, car il tend plus à déterminer qu'à instruire ; mais le but où il se propose d'arriver et d'amener les autres, doit être le plus sage et le plus juste, aux yeux de sa propre raison et de sa propre intelligence. Il faut que son mobile unique soit l'équité, ou la légitimité de sa cause préalablement démontrée à sa conscience.

Le talent a-t-il donc besoin de passions ? Oui, de beaucoup de passions réprimées.

On doit traduire largement les orateurs et les moralistes verbeux, et strictement les poëtes et les écrivains sentencieux. Leur nature le veut ainsi.

Dans le discours, la passion, qui est véhémente, ne doit être que la dame d'atours de l'intelligence qui est tranquille. Il est permis, il est même louable de parler avec son humeur ; mais il ne faut juger et penser qu'avec sa raison.

Tout n'est pas grave et important dans l'histoire des peuples, et souvent on y rencontre avec plaisir des minuties qu'on se plaît à y regarder, et qui n'y sont point inutiles, soit parce

qu'elles détendent et amusent l'attention, soit parce qu'elles entrent facilement dans l'esprit, et, s'attachant à la mémoire, y fixent les faits principaux, dont elles sont des dépendances. Quelques détails, après les masses, introduisent la variété.

Les petits faits sont des traits excellents pour le signalement. Ils doivent leur existence aux mœurs du temps, à l'humeur d'un personnage, à ses goûts, ses habitudes, ses manies. C'est un fonds qui les a produits, un terrain où on les a vus. Les grands événements naissent des choses et de l'enchaînement des causes ; mais les petits naissent de l'homme, productions spontanées dont la semence est dans le sol, et qui en décèlent la qualité.

La couleur qu'on nomme historique est d'autant meilleure qu'elle sert en quelque sorte de vêtement. Employez-la donc dans les figures nues ; mais, dans les figures vètues, peignez soigneusement la chair.

Il faut que la nudité porte toujours son voile avec elle, et que jamais le vêtement ne cache toute la nudité.

Il faut, enfin, dans les œuvres de l'art, que le feint et le vrai jouent perpétuellement ensemble.

Les récits coupés et rapides, en entraînant le lecteur, le cahottent.

La description d'une bataille devrait être une leçon de morale. Il faudrait n'en parler avec quelques détails, que pour montrer l'empire que le sang-froid, les précautions, la prévoyance, ont sur la fortune, ou l'empire que la fortune a quelquefois sur tout le reste, afin que les audacieux soient prudents, et que les heureux soient modestes.

Mais, au lieu de leçons de morale, on ne trouve guère, dans l'histoire, que des leçons de politique et d'art militaire.

Il ne faut mêler aux récits historiques que des réflexions telles que l'intelligence d'un lecteur judicieux ne suffirait pas pour les lui suggérer.

Il y a un grand charme à voir des faits à travers des mots, parce qu'alors on les voit à travers une pensée.

Les contes qui ont passé par la veillée en valent mieux ; la nature y fait l'art.

L'histoire a besoin de lointain, comme la perspective.

Les faits et les événements trop attestés ont, en quelque sorte, cessé d'être malléables.

Il faut que l'auteur comique et le tragique se maintiennent méditatifs, celui-ci pour être égal à son ouvrage, et celui-là pour être supérieur au sien.

Le comique naît du sérieux du personnage ; le pathétique, de la patience ou du repos de celui qui souffre.

Il n'y a donc point de comique sans gravité, ni de pathétique sans modération.

Celui qui fait rire doit oublier qu'il est risible, et celui qui pleure, ignorer ou retenir ses larmes.

Le plaisir propre de la comédie est dans le rire, et celui de la tragédie dans les larmes.

Mais il faut, pour l'honneur du poëte, que le rire qu'il excite soit agréable, et que les larmes soient belles. Il faut, en d'autres termes, que la tragédie et la comédie nous fassent rire et pleurer décemment.

Ce qui force le rire et ce qui arrache les larmes n'est pas louable.

Le vrai comique excite, non pas seulement de la gaieté, mais de la joie. C'est qu'il y a, dans le vrai comique, beaucoup de lumière et d'espace; les caractères y sont montrés dans un jour vrai et tout entiers; l'attention en fait le tour.

La comédie ne corrige que les travers et les manières, et souvent elle les corrige aux dépens des mœurs.

La comédie doit s'abstenir de montrer ce qui est odieux.

Les théâtres doivent divertir noblement, mais ne doivent que divertir. Vouloir en faire une école de morale, c'est corrompre à la fois la morale et l'art.

Une morale héroïque et poétique peut y avoir son utilité sans doute; mais la morale usuelle, quand on l'enseigne sur ces tréteaux, en contracte je ne sais quoi de comique ou de tragique, qui n'en fait plus qu'un verbiage de comédien.

Pour être dramatiquement beau, l'homme flétri par le malheur doit l'être, par un long malheur : tel Œdipe. Il faut qu'on découvre dans

ses traits la destinée qui l'attend, comme on prévoit le sacrifice jusque dans l'arrangement des fleurs dont la victime est couronnée.

Niobé doit conserver la trace, et, pour ainsi dire, la beauté de sa prospérité passée.

Il faut toujours représenter le méchant fou, et fou par suite de quelque passion.

La littérature des peuples commence par les fables, et finit par les romans.

Avec la fièvre des sens, le délire du cœur et la faiblesse de l'esprit ; avec les orages du temps et les grands fléaux de la vie, la faim, la soif, le déshonneur, les maladies et la mort, on fera tant qu'on voudra des romans qui feront pleurer ; mais l'âme dit : « Vous me faites mal. »

« J'ai faim, j'ai froid, donnez. » Il y a là matière à une bonne œuvre, mais non à un bon ouvrage.

Il y a beaucoup de choses qu'il faut laisser dans la vie, et ne pas mettre dans les livres.

Lasciva est nobis pagina, vita proba ; ce

n'est pas là une excuse. *Pagina lasciva* importe; *vita proba* importe moins.

Il n'est pas nécessaire qu'il y ait de l'amour dans un livre, pour nous charmer; mais il est nécessaire qu'il y ait beaucoup de tendresse.

Hélas! il faut, pour plaire aux peuples corrompus, leur peindre des passions désordonnées comme eux.

Ces âmes, à qui leur désordre a rendu les grandes émotions nécessaires, sont avides d'excès, dans leur implacable faim.

C'est ainsi que les hommes accoutumés à la crainte de la tempête, à l'espérance du calme, à tous les grands mouvements qu'apportent de longues et périlleuses navigations, ne goûtent plus le repos de la terre, et demandent sans cesse la mer et ses écueils, l'orage et ses horreurs.

Il vaut cent fois mieux assortir un ouvrage à la nature de l'esprit humain, qu'à ce qu'on appelle l'état de la société.

Il y a quelque chose d'immuable dans l'homme; c'est pour cela qu'il y a des règles immuables dans les arts, et, dans les ouvrages

de l'art, des beautés qui plairont toujours, ou des arrangements qui ne plairont que peu de temps.

Peignez au moins, dans les passions exclusives et dominantes, le cri de la nature qu'elles tourmentent, et l'effort de l'âme qu'elles épuisent.

Tu seras toujours contente de toi: voilà la récompense que les arts d'imitation doivent montrer à la vertu. Ce serait lui faire une promesse imprudente et menteuse, que de lui dire : *Toujours tu seras contente du sort.*

Les beaux ouvrages n'enivrent pas, mais ils enchantent.

Recherchons les écrits qui, participant aux plus exquises qualités des choses agréables, l'odeur, la saveur, les couleurs, donnent à la fois du plaisir aux trois facultés de l'esprit qui correspondent à l'ouïe, à la vue et au goût : l'attention, l'imagination et le discernement.

Il est des poëmes et des tableaux où il n'y a pas précisément une belle poésie, ou une belle peinture; mais ils en donnent l'idée, et tout

ce qui donne l'idée du beau charme l'esprit.

On rencontre, dans l'art et dans la nature, des individus et des ouvrages qui plaisent plus qu'eux-mêmes, en quelque sorte, parce qu'ils appartiennent visiblement à un beau genre; c'est l'espèce alors qui, belle par elle-même, embellit seule la personne ou la chose qui en est empreinte.

Anacharsis, par exemple, donne l'idée d'un beau livre, et ne l'est pas.

Racine et Fénelon, eux-mêmes, donnent de leur génie ou de leur âme, une idée supérieure à ce qu'ils en laissent voir.

Le beau parfait exerce à la fois toutes les facultés de l'homme, développées dans toute leur étendue.

Il en résulte un plaisir que toute l'âme approuve.

La perfection ne laisse rien à désirer, dès le premier coup d'œil; mais elle laisse toujours quelque beauté, quelque agrément, quelque mérite à découvrir.

Ce qui étonne, étonne une fois; mais ce qui est admirable est de plus en plus admiré.

Le goût est la conscience littéraire de l'âme.

La verve a plus de mouvement ; le goût un mouvement plus ordonné. Il y a, dans la première, plus de vie, et plus d'âme dans le second. L'une s'élance en sautant, l'autre procède avec mesure. L'une est plus bruyante, l'autre plus harmonieux.

La verve est une passion, une impulsion, un besoin : elle cherche à se contenter. Le goût est un sentiment : il voudrait plaire à tout le monde.

L'esprit dominant la matière, la raison domptant les passions, et le goût maîtrisant la verve, sont les caractères du beau.

Le goût sert plus souvent de mesure au plaisir que de discernement de ce qui est bien.

Que de gens, en littérature, ont l'oreille juste, et chantent faux !

L'homme raisonnable veut la solidité, l'homme d'esprit l'apparence, l'homme de goût la saveur. La matière suffit à l'un, la forme à l'autre ; il faut au dernier les délices et la salubrité.

En littérature, ce sont les premières saveurs qui forment ou déforment le goût.

Ceux qui sont simples, par état et par nature, aiment peu la simplicité dans les arts ; elle les étonne trop peu. De là vient que les rois et les grands ont un meilleur goût littéraire.

Un goût sûr est celui qui sait distinguer la matière de la forme, et séparer les vices de la forme de l'excellence du fond, et les vices du fond de l'excellence de la forme.

Tous les écrivains qui ont dans l'esprit ce que nous appelons de l'originalité, corrompent le goût, à moins que le public ne sache bien, et par eux-mêmes, qu'il ne faut pas les imiter.

Le goût augmente la mémoire : on se souvient de ce qui a plu.

Il y a aussi la mémoire de l'imagination : on se souvient de ce qui a charmé.

La mémoire n'aime que ce qui est excellent.

Le goût est naturellement ennemi de ce qui est obscur.

Dans les moments d'émotion universelle, il n'est pas un seul homme qui n'ait du goût.

Voyez, aux spectacles, combien les âmes émues ont le tact rapide et le discernement exquis!

Le mauvais goût consiste à aimer ce qui n'est pas aimable, et le faux enthousiasme, à s'enflammer pour ce qui naturellement n'enflamme point.

La critique est un exercice méthodique du discernement.

La connaissance des esprits est le charme de la critique; le maintien des bonnes règles n'en est que le métier et la dernière utilité.

Les critiques de profession ne sauraient distinguer et apprécier ni les diamants bruts, ni l'or en barres. Ils sont marchands, et ne connaissent, en littérature, que les monnaies qui ont cours; leur critique a des balances, un trébuchet; mais elle n'a ni creuset ni pierre de touche.

Où n'est pas l'agrément et quelque sérénité,

là ne sont plus les belles-lettres. Quelque aménité doit se trouver, même dans la critique. Si elle en manque absolument, elle n'est plus littéraire.

La critique, sans bonté, trouble le goût et empoisonne les saveurs.

Les choses littéraires sont du monde intellectuel ; en parler avec les passions de celui-ci, est contraire à la convenance, aux proportions, au bon esprit et au bon sens.

Le zèle amer de certains critiques pour le bon goût, leurs indignations, leurs véhémences, leurs flammes sont ridicules ; ils écrivent sur les mots, comme il n'est permis d'écrire que sur les mœurs.

Il faut traiter les choses de l'esprit avec l'esprit, et non avec le sang, la bile, les humeurs. De tels combats ne doivent se livrer qu'entre les habitants de l'air.

Lorsqu'il naît, dans une nation, un individu capable de produire une grande pensée, il en naît un autre capable de la comprendre et de l'admirer.

Les écrivains qui ont de l'influence ne sont

que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore.

Nous trouvons éloquent, dans les livres, non seulement tout ce qui augmente nos passions, mais aussi tout ce qui augmente nos opinions.

C'est dans le fond des esprits que sont les littératures.

Ne réprouvons pas ce qui sort du bon goût, pour entrer dans le grand goût.

L'esprit a parfois de grands traits, des mouvements, des coups de maître qui ne dépendent pas de lui. Parfois se produisent de certaines beautés d'imagination ou de sentiment absolument nouvelles. On les remarque, elles étonnent, et leur nouveauté rend indécis ; on craindrait, en les approuvant, de hasarder son jugement, de compromettre l'honneur de son opinion ; on n'ose donc les goûter, et on laisse l'épreuve se faire. Puis on est tout étonné, un jour, longtemps après qu'on les a vues pour la première fois, de se sentir charmé et subjugué par elles.

C'est qu'il y a, dans les beautés littéraires,

quelque chose qui vient du ciel, et qui échappe aux efforts des hommes quand ils veulent le dépriser.

Quand on se souvient d'un beau vers, d'un beau mot, d'une belle phrase, on les voit devant soi, et les yeux semblent les suivre dans l'espace. Un passage vulgaire, au contraire, ne se détache point du livre où on l'a lu, et c'est là que la mémoire le voit d'abord, quand on le cite.

Le *je ne sais quoi*, en littérature, se moule à chaque esprit, à chaque goût; c'est comme un mets exquis, où se trouvent réunies toutes les sortes de saveurs, et qui se change, au goût de ceux qui s'en nourrissent, en l'aliment que chacun d'eux préfère.

Peu de livres peuvent plaire toute la vie. Il y en a dont on se dégoûte avec le temps, la sagesse ou le bon sens.

Les livres qu'on se propose de relire dans l'âge mûr, sont assez semblables aux lieux où l'on voudrait vieillir.

Il résulte de tous les ouvrages bien faits une sorte de forme incorporelle, qui s'attache aisément à la mémoire.

Ce ne sont pas les opinions des auteurs, et la partie de leurs doctrines qu'on peut appeler des assertions, qui instruisent et nourrissent le plus l'esprit. Il y a, dans la lecture des grands écrivains, un suc invisible et caché; c'est je ne sais quel fluide inassignable, un sel, un principe subtil plus nourricier que tout le reste.

Il est des livres où l'on respire un air exquis.

Quand on lit un ouvrage bien fait, il y a toujours dans l'esprit une netteté de plus, ne fût-ce que par l'idée ou le souvenir que l'on en garde.

Entre l'estime et le mépris, il y a, dans la littérature, un chemin tout bordé de succès sans gloire, qu'on obtient aussi sans mérite.

La vogue des livres dépend du goût des siècles. Même ce qui est ancien est exposé aux variations de la mode. Corneille et Racine, Virgile et Lucain, Sénèque et Cicéron, Tacite et

Tite-Live, Aristote et Platon, n'ont eu la palme que tour à tour. Que dis-je ? Dans la même vie, selon les âges, dans la même année, selon les saisons, et quelquefois dans le même jour, selon les heures, nous préférons un livre à l'autre, un style à un autre style, un esprit à un autre esprit.

L'esprit, dans nos ouvrages, s'évapore en passant à travers les siècles : il n'y a que ce qu'ils ont de vrai suc et de solidement substantiel qui puisse subsister longtemps.

C'est là ce qui fait que les premières générations les recommandent aux suivantes, et que celles-ci s'accoutument successivement à les transmettre comme à les recevoir.

Le mérite passé de nos livres leur fait, jusqu'à la fin, un bien présent.

Si l'on n'a quelque condescendance et quelque respect pour l'auteur, la moitié d'un livre sérieux impatiente toujours, quand il est nouveau et qu'il dit des choses nouvelles : nous n'entendons rien de ce que nous n'avons jamais pensé.

Il faut entrer dans les idées des autres, si l'on

veut retirer quelque profit des conversations et des livres.

Quand il y a, dans un ouvrage dogmatique, des clartés qui pourront nous plaire, il importe de souffrir les obscurités préliminaires qui pourraient nous rebuter.

Il faut se faire un lointain, se créer une perspective et se choisir un point de vue, quand on veut juger d'un ouvrage, même d'un ouvrage d'esprit, d'un mot, d'un livre, d'un discours.

En littérature, et dans les jugements établis sur les auteurs, il y a plus d'opinions convenues que de vérités.

Le médiocre est l'excellent pour les médiocres.

« Ton sort est d'admirer, et non pas de savoir. »

Un pareil sort est un bonheur plus grand encore que celui de l'homme qui peut, à la fois, et savoir et admirer.

Le savoir qui ôte l'admiration est un mauvais savoir : par lui la mémoire se substitue à la

vue, et tout est interverti. Un homme devenu tellement anatomiste qu'il a cessé d'être homme, ne voit, dans la plus noble et la plus touchante démarche, qu'un jeu de muscles, comme un facteur d'orgues qui n'entendrait, dans la plus belle musique, que les petits bruits du clavier.

Naturellement l'esprit s'abstient de juger ce qu'il ne connaît pas. C'est la vanité qui le force à prononcer quand il voudrait se taire.

Les esprits faibles demandent si le conte est vrai; les esprits sains examinent s'il est moral, s'il est naïf, s'il se fait croire.

Il y a, pour le connaisseur, des pensées remarquables partout, même dans la conversation des sots et dans les écrits les plus médiocres. Ces pensées sont en circulation, comme les pièces d'or dont tout le monde fait usage, et dont presque personne ne remarque l'éclat, la valeur intrinsèque et la beauté. On peut cependant en faire des joyaux; mais l'art est de savoir les mettre en œuvre.

Ce qui est douteux ou médiocre a besoin de suffrages pour faire plaisir à l'auteur; mais ce

qui est parfait porte avec soi la conviction de sa beauté.

Dans toutes les sortes d'ouvrages de goût et de génie, la forme est la partie essentielle, et le fond n'est qu'un accessoire.

On dit que les livres sont bientôt lus; mais ils ne sont pas bientôt entendus. Le point important est de les digérer. Pour bien entendre une belle et grande pensée, il faut peut-être autant de temps que pour la concevoir.

Même pour le succès du moment, il ne suffit pas qu'un ouvrage soit écrit avec les agréments propres au sujet; il faut encore les agréments propres aux lecteurs.

Il faut qu'un livre rappelle son lecteur, comme on dit que le bon vin rappelle son buveur. Or, il ne peut le rappeler que par l'agrément.

Un certain agrément doit se trouver même dans les écrits les plus austères.

Décomposez un poëme excellent; désunissez-en toutes les expressions, et faites-en un amas, un chaos. Donnez ce chaos à débrouiller

à un écrivain médiocre, et, de ces parcelles éparses, dites-lui de créer, à sa fantaisie, un monde, un ouvrage : s'il n'ajoute rien, il est impossible qu'il fasse de tout cela quelque chose qui ne plaise pas.

De même, changez l'ordre de toutes les pensées d'un beau discours; mettez les conséquences avant les principes, et ce qui suit avant ce qui doit le précéder; démolissez, ruinez tant qu'il vous plaira : il y aura toujours, dans ces matériaux renversés, de quoi retenir et satisfaire les regards d'un observateur.

Il était dans l'ordre de la providence céleste de faire exister des modèles, afin que le monde littéraire lui-même eût sa beauté; ces modèles ont existé.

Les plus beaux livres sont ceux qui ont été faits pour des peuples demi-polis.

Je vois partout, dans les livres, la volonté; je n'y vois pas l'intelligence. Des idées! qui est-ce qui a des idées? On a des approbations et des improbations; l'esprit opère avec ses consentements ou ses refus; il juge, mais il ne voit pas.

Il n'y a, dans la plupart des livres agréables, qu'un caquet qui n'ennuie pas.

C'est à la mode des portraits qu'on doit les Caractères de La Bruyère. Plus d'un mauvais genre a été, en littérature, l'origine d'un chef-d'œuvre.

Il est beaucoup d'écrits dont il ne reste, comme du spectacle d'un ruisseau roulant quelques eaux claires sur de petits cailloux, que le souvenir des mots qui ont fui.

Rien n'est pire au monde qu'un ouvrage médiocre qui fait semblant d'être excellent.

Il y a des fantômes d'auteurs et des fantômes d'ouvrages.

Évitez d'acheter un livre fermé.

La littérature que M. de Bonald appelle l'expression de la société, n'est souvent que l'expression de nos études, de notre humeur, de notre personnalité; et cette dernière est la meilleure.

Il y a des livres tellement beaux que la litté-

rature n'y est que l'expression de ceux qui les ont faits.

Hélas! ce sont les livres qui nous donnent nos plus grands plaisirs, et les hommes qui nous causent nos plus grandes douleurs.

Quelquefois même les pensées consolent des choses, et les livres consolent des hommes.

L'utilité ou l'inutilité essentielle de nos pensées est le seul principe constant de leur gloire ou de leur oubli.

Il ne suffit pas qu'un ouvrage soit bon ; il faut encore qu'il soit fait par un bon auteur, et qu'on y voie, non seulement la beauté qui doit lui être propre, mais encore l'excellence de la main qui l'a fait. C'est toujours l'idée de l'ouvrier qui cause l'admiration. La trace du travail, l'empreinte de l'art, si tout le reste est achevé, sont un agrément de plus.

Le talent doit donc traiter tous les sujets, et disposer toutes ses œuvres, de manière à pouvoir s'y montrer sans affectation : *Simul denique eluceant opus et artifex.*

Ce sont les pensées seules, et prises isolément,

qui caractérisent un écrivain. On a raison de les nommer des traits, et de les citer ; elles montrent la tête et le visage, pour ainsi dire ; le reste ne fait voir que les mains.

Le ciel est le climat des livres.

Je ne vois, dans la plupart des livres, que leur matière amoncelée, une distribution grossière et presque de hasard, aucun jeu d'architecture, et quelques constructions seulement qu'il a fallu au maçon pour distinguer ses matériaux.

Il n'est rien de plus beau qu'un beau livre.

On ne trouve guère dans un livre que ce qu'on y met. Mais dans les beaux livres, l'esprit trouve une place où il peut mettre beaucoup de choses.

L'étendue d'un palais se mesure d'orient en occident, ou du midi au septentrion ; mais celle d'un ouvrage, d'un livre, se toise de la terre au ciel ; en sorte qu'il peut se trouver autant d'étendue et de puissance d'esprit, dans un petit nombre de pages, dans une ode, par exemple, que dans un poëme épique tout entier.

Quelques mots dignes de mémoire peuvent suffire pour illustrer un grand esprit.

Il y a telle pensée qui contient l'essence d'un livre tout entier; telle phrase qui a les beautés d'un vaste ouvrage; telle unité qui équivaut à un nombre; enfin telle simplicité si achevée et si parfaite, qu'elle égale en mérite et en excellence, une grande et glorieuse composition.

Ce qui est exquis vaut mieux que ce qui est ample.

Les marchands révèrent les gros livres; mais les lecteurs aiment les petits : ils sont plus durables et vont plus loin.

Virgile et Horace n'ont qu'un volume. Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Térence n'en ont pas davantage. Ménandre, qui nous charme, est réduit à quelques feuillets.

Sans Télémaque, qui connaîtrait Fénelon? Qui connaîtrait Bossuet, sans ses oraisons funèbres et son Discours sur l'histoire universelle?

Pascal, Labruyère, Vauvenargues et La Rochefoucauld; Boileau, Racine et La Fontaine, n'occupent que peu de place, et ils font les délices des délicats.

Les très-bons écrivains écrivent peu, parce

qu'il leur faut beaucoup de temps pour réduire en beauté leur abondance ou leur richesse.

Rappelons-nous le mot cité de saint François de Salles, à propos de l'*Imitation* :

« J'ai cherché le repos partout, et je ne l'ai « trouvé que dans un petit coin, avec un « petit livre. »

Heureux est l'écrivain qui peut faire un beau petit livre!

TITRE XXXI.

JUGEMENTS LITTÉRAIRES.

I.

ÉCRIVAINS DE L'ANTIQUITÉ.

Homère a peint la vie humaine. Chaque village a son Nestor, son Agamemnon, son Ulysse; chaque paroisse, son Achille, son Diomède, son Ajax; chaque siècle, son Priam, son Andromaque, son Hector.

Il n'y aura jamais de traduction d'Homère supportable, si tous les mots n'en sont choisis avec art et pleins de variété, de nouveauté et d'agrément. Il faut, d'ailleurs, que l'expression soit aussi antique, aussi nue que les mœurs, les événements et les personnages mis en scène. Avec notre style moderne, tout grimace dans Homère, et ses héros semblent des grotesques qui font les graves et les fiers.

Toute belle poésie ressemble à celle d'Homère, et toute belle philosophie à celle de Platon.

Platon est le premier des théologiens spéculatifs. La révélation naturelle n'eut point d'organe plus brillant.

Platon trouva la philosophie faite de brique, et la fit d'or.

J'admire dans Platon cette éloquence qui se passe de toutes les passions, et n'en a plus besoin pour triompher. C'est là le caractère de ce grand métaphysicien.

Il y a dans Platon une lumière toujours prête à se montrer, et qui ne se montre jamais. On l'aperçoit dans ses veines, comme dans celles du caillou; il ne faut que heurter ses pensées pour l'en faire jaillir.

Il amoncelle des nuées; mais elles recèlent un feu céleste, et ce feu n'attend que le choc.

Esprit de flamme par sa nature, et non pas seulement éclairé, mais lumineux, Platon brille de sa propre lumière.

C'est toujours de la splendeur de sa pensée que le langage de Platon se colore. L'éclat en lui naît du sublime.

Platon parlait à un peuple extrêmement ingénieux, et devait parler comme il le fit.

Il s'élève des écrits de Platon je ne sais quelle vapeur intellectuelle.

Ne cherchez dans Platon que les formes et les idées : c'est ce qu'il cherchait lui-même. Il y a en lui plus de lumière que d'objets, plus de forme que de matière.

Il faut le respirer et non pas s'en nourrir.

Longin reprend, dans Platon, des hardiesses qu'autorisait la rhétorique du dialogue, du sujet et du moment.

La haute philosophie a ses licences, comme la haute poésie. Au même titre, elle a les mêmes droits.

Platon ne fait rien voir, mais il éclaire, il met de la lumière dans nos yeux, et place en nous une clarté dont tous les objets deviennent ensuite illuminés. Il ne nous apprend rien, mais

il nous dresse, nous façonne, et nous rend propres à tout savoir. Sa lecture, on ne sait comment, augmente en nous la susceptibilité à distinguer et à admettre toutes les belles vérités qui pourront se présenter. Comme l'air des montagnes, elle aiguise les organes, et donne le goût des bons aliments.

Dans Platon l'esprit de poésie anime les langueurs de la dialectique.

Platon se perd dans le vide ; mais on voit le jeu de ses ailes ; on en entend le bruit.

Des détours, quand ils ne sont pas nécessaires, et l'explication de ce qui est clair, sont les défauts de Platon. Comme les enfants, il trouble l'eau limpide pour se donner le plaisir de la voir se rasseoir et s'épurer. A la vérité, c'est afin de mieux établir le caractère de son personnage ; mais il sacrifie ainsi la pièce à l'acteur, et la fable au masque.

Le Phédon est un beau tableau, admirablement composé ; il y a de belles couleurs, mais fort peu de bonnes raisons.

Aristote a rangé, dans la classe des poésies épiques, les dialogues de Platon.

Il a eu raison, et Marmontel, qui le contredit, a mal connu la nature et le caractère de ces dialogues, et mal entendu Aristote.

Platon doit être traduit d'un style pur, mais un peu lâche, un peu traînant. Ses idées sont déliées; elles ont peu de corps, et, pour les revêtir, il suffit d'une draperie, d'un voile, d'une vapeur, de je ne sais quoi de flottant. Si on leur donne un habit serré, on les rend toutes contrefaites.

Platon, Xénophon et les autres écrivains de l'école de Socrate, ont les évolutions du vol des oiseaux; ils font de longs circuits; ils embrassent beaucoup d'espace; ils tournent longtemps autour du point où ils veulent se poser, et qu'ils ont toujours en perspective; puis enfin ils s'y abattent. En imaginant le sillage que trace en l'air le vol de ces oiseaux, qui s'amusent à monter et à descendre, à planer et à tournoyer, on aurait une idée de ce que j'ai nommé *les évolutions de leur esprit et de leur style.*

Ce sont eux qui bâtissent des labyrinthes, mais des labyrinthes en l'air.

Au lieu de mots figurés ou colorés, ils choisissent des paroles simples et communes, parce que l'idée qu'ils les emploient à tracer, est elle-même une grande et longue figure.

Aristote redressa toutes les règles et ajouta, dans toutes les sciences, aux vérités connues, des vérités nouvelles. Son livre est un océan de doctrines. C'est l'encyclopédie de l'antiquité.

Si tous les livres disparaissaient, et que ses écrits fussent conservés par hasard, l'esprit humain ne souffrirait aucune perte irréparable, excepté celle de Platon.

Xénophon écrivait avec une plume de cygne, Platon avec une plume d'or, et Thucydide avec un stylet d'airain.

Les choses mémorables de Xénophon sont un fil délié, dont il a l'art de faire une magnifique dentelle, mais avec lequel on ne peut rien coudre.

Homère écrivait pour être chanté, Sophocle pour être déclamé, Hérodote pour être récité, et Xénophon pour être lu. De ces différentes destinations de leurs ouvrages, devait naître

une multitude de différences dans leur style.

Il semble qu'Ennius écrivit tard, Salluste rarement, Tacite difficilement, Pline le jeune de bonne heure et souvent, Thucydide tard et rarement.

Térence était africain, et cependant il semble avoir été nourri par les grâces athéniennes. Le miel attique est sur ses lèvres; on croirait aisément qu'il naquit sur le mont Hymette.

Cicéron est, dans la philosophie, une espèce de lune. Sa doctrine a une lumière fort douce, mais d'emprunt, lumière toute grecque, que le romain a adoucie et affaiblie.

Cicéron, dans son érudition, montre plus de goût et de discernement que de véritable critique.

Aucun écrivain n'eut, dans l'expression, plus de témérité que Cicéron. On le croit circonspect et presque timide; jamais langue, pourtant, ne le fut moins que la sienne.

Son éloquence est claire; mais elle coule à gros bouillons et cascades, quand il le faut.

Il y a mille manières d'apprêter et d'assaisonner la parole; Cicéron les aimait toutes.

On trouve, dans Catulle, deux choses dont la réunion est ce qu'il y a de pire au monde : la mignardise et la grossièreté.

En général, cependant, l'idée principale de chacune de ses petites pièces est d'une tournure heureuse et naïve; ses airs sont jolis, mais son instrument est baroque.

Horace contente l'esprit, mais il ne rend pas le goût heureux.

Virgile satisfait autant le goût que la réflexion. Le souvenir de ses vers est aussi délicieux que leur lecture.

Otez sa bile à Juvénal, et à Virgile sa sagesse : vous aurez deux mauvais auteurs.

Plutarque, dans ses morales, est l'Hérodote de la philosophie.

Je regarde les Vies des Hommes Illustres comme un des plus précieux monuments que l'antiquité nous ait légués.

Ce qui a paru de plus grand dans l'espèce

humaine s'y montre à nos yeux, et ce que les hommes ont fait de meilleur, nous y sert d'exemple. La sagesse antique est là tout entière.

Je n'ai pas pour l'écrivain l'estime que j'ai pour sa compilation. Louable de mille vertus, lui qui ne laissait vendre ni ses vieux esclaves, ni les animaux que le travail ou des accidents avaient mutilés à son service, il ne l'est pas de cette pusillanimité qui le laisse flotter entre les opinions des philosophes, sans avoir le courage de les contredire ou de les appuyer, et qui lui donne, pour tous les hommes célèbres, le respect qu'on ne doit qu'à ceux qui furent vertueux ou justes.

Il fait luire un jour doux même sur les crimes.

Avec un excellent jugement, Plutarque a cependant une singulière frivolité d'esprit. Tout ce qui l'amuse, l'attire et l'occupe. C'est un maître écolier, dans la force de ses études.

Je ne dis rien de sa crédulité. Il ne faut pas blâmer, à cet égard, ceux qui écrivent les faits dont le philosophe doit se servir pour composer l'histoire.

La pensée de Plutarque, dans ses morales, se teint de la pourpre de tous les autres livres. Il y dit ce qu'il sait plutôt que ce qu'il pense.

Le style de Tacite, quoique moins beau, moins riche en couleurs agréables et en tournures variées, est pourtant plus parfait peut-être que celui de Cicéron même; car tous les mots en sont soignés, et ont leur poids, leur mesure, leur nombre exact; or, la perfection suprême réside dans un ensemble et dans des éléments parfaits.

Dans les narrations de Tacite, il y a un intérêt de récit, qui ne permet pas de peu lire, et une profondeur, une grandeur d'expression, qui ne permettent pas de lire beaucoup. L'esprit, comme partagé entre la curiosité qui l'entraîne et l'attention qui le retient, éprouve quelque fatigue.

Le style de Tacite était propre à peindre les âmes noires et les temps désastreux

II.

ÉCRIVAINS RELIGIEUX.

Pascal a le langage propre à la misanthropie chrétienne, misanthropie forte et douce. Comme peu ont ce sentiment, peu aussi ont eu ce style.

Il concevait fortement; mais il n'a rien inventé, c'est-à-dire, rien découvert de nouveau en métaphysique.

La plupart des pensées de Pascal, sur les lois, les usages, les coutumes, ne sont que les pensées de Montaigne qu'il a refaites.

Derrière la pensée de Pascal, on voit l'attitude de cet esprit ferme et exempt de toute passion. C'est là surtout ce qui le rend très-imposant.

Nicole est un Pascal sans style. Ce n'est pas ce qu'il dit, mais ce qu'il pense, qui est sublime ; il ne l'est pas par l'élévation naturelle de son esprit, mais par celle de ses doctrines.

On ne doit pas y chercher la forme, mais la

matière, qui est exquise. Il faut le lire avec un désir de pratique.

Dans les *Essais* de Nicole, la morale de l'Évangile est peut-être un peu trop raffinée par des raisonnements subtils.

Virgile n'eût été, au temps de Numa, qu'un villageois jouant du chalumeau.

Si Fénelon eût vécu sous Hugues Capet, et n'avait eu pour père qu'un laboureur, il n'eût été qu'un humble et pieux religieux, ou un doux curé de village.

Tertullien et Jurieu auraient bouleversé le leur, eussent-ils été des valets.

Bossuet, chez tous les peuples, dans tous les temps et dans toutes les conditions, se fût montré un homme d'un grand sens, d'un grand esprit, et serait devenu l'oracle de sa ville, de son canton, de son hameau, de sa tribu, de ses voisins et de sa famille.

Bossuet n'aurait pas trouvé de nos jours, en France, la langue dont il aurait eu besoin.

Dans le style de Bossuet, la franchise et la bonhomie gauloises se font sentir avec grandeur.

Il est pompeux et sublime, populaire et presque naïf.

Voltaire est clair comme de l'eau, et Bossuet comme le vin; mais c'est assez : il nourrit et il fortifie.

Bossuet emploie tous nos idiomes, comme Homère employait tous les dialectes. Le langage des rois, des politiques et des guerriers; celui du peuple et du savant, du village et de l'école, du sanctuaire et du barreau; le vieux et le nouveau, le trivial et le pompeux, le sourd et le sonore : tout lui sert; et de tout cela il fait un style simple, grave, majestueux. Ses idées sont, comme ses mots, variées, communes et sublimes.

Tous les temps et toutes les doctrines lui étaient sans cesse présents, comme toutes les choses et tous les mots. C'était moins un homme qu'une nature humaine, avec la tempérance d'un saint, la justice d'un évêque, la prudence d'un docteur et la force d'un grand esprit.

Fénelon habite les vallons et la mi-côte; Bossuet, les hauteurs et les derniers sommets. L'un a la voix de la sagesse, et l'autre en a l'autorité;

l'un en inspire le goût; mais l'autre la fait aimer avec ardeur, avec force, et en impose la nécessité.

Fénelon sait prier, mais il ne sait pas instruire. C'est un philosophe presque divin, et un théologien presque ignorant.

M. de Beausset dit de Fénelon : « Il aimait plus « les hommes qu'il ne les connaissait. » Ce mot est charmant; il est impossible de louer avec plus d'esprit ce qu'on blâme, ou de mieux louer en blâmant.

Fénelon laisse plus souvent tomber sa pensée qu'il ne la termine. Rien en lui n'est assez moulé.

Le style du Télémaque ressemble à celui d'Homère, mais de l'Homère de madame Dacier.

Les pensées de Fénelon sont traînantes, mais aussi elles sont coulantes.

Fénelon nage, vole, opère dans un fluide; mais il est mou; il a plutôt des plumes que des ailes. Son mérite est d'habiter un élément pur.

Dans ses préceptes, il ne parle que de véhémence, et il n'en a point. Oh! qu'il eût bien mieux dit, s'il eût parlé d'élévation et de délicatesse, qualités par lesquelles il excelle.

Je lui attribue de l'élévation, non qu'il se porte et qu'il se tienne jamais très-haut, mais parce qu'il ne touche presque jamais la terre.

Il est subtil, il est léger, mais d'une subtilité de nature, et non de pratique.

Cet esprit demi-voilé et entrevu, *qualem aliquis vidit, aut vidisse putat, per nubila lunam,* plaît à la fois par le mystère et la clarté.

Ce qui impatiente, c'est qu'on l'a loué jusqu'ici sans précision, et avec une exagération peu conforme aux habitudes de ses goûts, à sa manière et aux règles de sa poétique et de sa critique.

Ordinairement ce qu'il dit échappe à la mémoire, mais n'échappe pas au souvenir; je veux dire, qu'on ne se rappelle pas ses phrases, mais qu'on se souvient du plaisir qu'elles ont fait. Cette perfection de style, qui consiste à incorporer de telle sorte la parole avec la pensée, qu'il soit impossible de se rappeler l'une sans l'autre, n'est pas la sienne; mais il en a une autre: sa construction molle indique l'état de son âme, la douceur de son affection. Si l'on

y voit moins bien ses pensées, on y voit mieux ses sentiments.

Fénelon avait cet heureux genre d'esprit, de talent et de caractère, qui donne infailliblement de soi à tout le monde, l'idée de quelque chose de meilleur que ce qu'on est.

C'est ainsi qu'on attribue à Racine ce qui n'appartient qu'à Virgile, et qu'on s'attend toujours à trouver, dans Raphaël, des beautés qui se rencontrent plus souvent, peut-être, dans les œuvres de deux ou trois peintres, que dans les siennes.

Fénelon eut le fiel de la colombe, dont ses reproches les plus aigres imitaient les gémissements; et parce que Bossuet parlait plus haut, on le croyait plus emporté.

L'un avait plus d'amis, et, pour ainsi parler, plus d'adorateurs que l'autre, parce qu'il avait plus d'artifices. Il n'y a point d'ensorcellement sans cet art et sans habileté.

L'esprit de Fénelon avait quelque chose de plus doux que la douceur même, de plus patient que la patience. Un ton de voix toujours égal, et une douce contenance toujours grave et polie, ont l'air de la simplicité, mais n'en sont pas. Les plis, les replis et l'adresse qu'il

mit dans ses discussions, pénétrèrent dans sa conduite. Cette multiplicité d'explications; cette rapidité, soit à se défendre tout haut, soit à attaquer sourdement; ces ruses innocentes; cette vigilante attention pour répondre, pour prévenir, et pour saisir les occasions, me rappellent, malgré moi, la simplicité du serpent, tel qu'il était dans le premier âge du monde, lorsqu'il avait de la candeur, du bonheur et de l'innocence : simplicité insinuante, non insidieuse cependant; sans perfidie, mais non sans tortuosité.

De Saci a rasé, poudré, frisé la Bible; mais au moins il ne l'a pas fardée.

L'abbé Fleury est à Fénelon ce que Xénophon est à Platon, un demi-Fénelon, un Fénelon rustique.

Il n'y a, en Bourdaloue, ni précision parfaite, ni volubilité.

Il faut admirer, dans Fléchier, cette élégance où le sublime s'est caché; cet éclat tempéré à dessein; cette beauté qui s'est voilée; cette hauteur qui se réduit au niveau du commun des

hommes; ces formes vastes, et qui occupent si peu d'espace; ces phrases qui, dans leur brièveté, ont tant de sens; ces pensées profondes, aussi limpides, aussi claires que ce qui est superficiel; cet art enfin où la nature est tout entière. Mais on voudrait plus de franchise, un plus haut vol.

Le plan des sermons de Massillon est mesquin; mais les bas-reliefs en sont superbes.

Massillon gazouille du ciel je ne sais quoi qui est ravissant.

III.

MÉTAPHYSICIENS.

Bacon porta son imagination dans la physique, comme Platon avait porté la sienne dans la métaphysique; aussi hardi et aussi hasardeux à établir des conjectures, en invoquant l'expérience, que Platon était magnifique à étaler des vraisemblances.

Platon, du moins, donne ses idées pour des idées; mais Bacon donne les siennes pour des

faits. Aussi trompe-t-il en physique plus que l'autre ne trompe en métaphysique. Voyez son histoire de la vie et de la mort.

Tous deux, au reste, étaient de grands et beaux esprits. Tous deux ont fait un grand chemin dans les espaces littéraires ; Bacon d'un pied léger et ferme, Platon avec de grandes ailes.

Hobbes était, dit-on, humoriste ; je n'en suis pas surpris. C'est la mauvaise humeur surtout qui rend l'esprit et le ton décisifs ; c'est elle qui nous porte irrésistiblement à concentrer nos idées. Elle abonde en expressions vives ; mais, pour devenir philosophique, il faut qu'elle naisse uniquement de la déraison d'autrui, et non pas de la nôtre ; du mauvais esprit du temps où l'on vit, et non de notre mauvais esprit.

Descartes semble vouloir dérober son secret à la divinité, comme on dit que Prométhée déroba aux dieux le feu du ciel, afin d'introduire et de multiplier les arts sur la terre.

Cela est si vrai, qu'une hypothèse à l'aide de laquelle on peut arriver à ce but, lui paraît, de son propre aveu, aussi utile, aussi belle, aussi précieuse que la vérité même.

Il n'y a pas d'homme à qui la probabilité ait plus suffi, pour déterminer ses opinions, pourvu que cette probabilité fût établie sur des raisons qui lui fussent propres.

Tout est tellement plein dans le système de Descartes, que la pensée même ne peut s'y faire jour et y trouver place. On est toujours tenté de crier, comme au parterre : de l'air ! de l'air ! on étouffe, on est moulu !

Locke a raisonné avec une sorte de rigueur plus adroite que sincère et ingénue. Il a abusé de la simplicité et de la bonne foi des scolastiques. C'est un philosophe sournois. Leibnitz est plus franc, plus sincère, plus éclairé.

Le livre de Locke est imparfait. Son sujet n'y est point tout entier, parce que l'auteur ne l'avait pas dans l'esprit par avance.

Il se jette sur des parcelles qu'il divise et subdivise à l'infini. Il quitte le tronc pour les branches, et son ouvrage est trop rameux.

Locke se montre presque toujours logicien inventif, mais mauvais métaphysicien, anti-métaphysicien. Il n'était pas seulement, en effet,

dépourvu de métaphysique : il en était incapable et ennemi. Bon questionneur, bon tâtonneur, mais sans lumière, c'est un aveugle qui se sert bien de son bâton.

Malebranche a fait une méthode pour ne pas se tromper, et il se trompe sans cesse.

On peut dire de lui, en parlant son langage, que son entendement avait blessé son imagination. Tout occupé des vérités de sa chère physique, il veut absolument en faire naître la morale.

Ce Malebranche est bien hardi à se moquer des hardiesses ! Les siennes ont plus d'excès que toutes celles qu'il reprend.

Il y a pourtant en lui des choses admirables ; mais ce n'est pas ce qu'on en a cité.

Malebranche me semble avoir mieux connu le cerveau que l'esprit humain.

Tout ricanement déplacé vient de petitesse de tête, et Malebranche en a de tels.

Le mot de *beau*, pris substantivement, ne se trouve pas une seule fois dans Malebranche.

Il paraît qu'il n'en avait jamais eu l'idée. Le beau étant, en effet, le bien de l'imagination, et cette faculté lui paraissant essentiellement nuisible, son bien devait lui sembler un véritable mal.

Leibnitz ne s'arrêtait pas assez aux vérités qu'il découvrait; il passait outre, et allait trop tôt et trop vite en chercher de nouvelles. Il y avait en lui de cette légèreté qui fait qu'on voit de loin, mais qu'on ne regarde rien fixement.

Condillac est plein de demi-vérités; de sorte qu'il n'est au pouvoir de l'esprit ni de lui refuser toute attention, ni de lui en donner une entière. C'est là ce qui le rend fatigant. On éprouve, en le lisant, une sorte de malaise et de tiraillement. La pensée est perpétuellement, avec lui, dans une fausse position.

Condillac parle beaucoup de la pensée, et la connaît assez bien; mais il n'a pas entrevu l'âme. C'est le Saunderson de la métaphysique.

Condillac me semble substituer un cerveau

artificiel et mécanique, à un cerveau vivant et naturel.

Je méprise cet homme par synthèse ; ne me questionnez donc pas par analyse.

Kant paraît s'être fait à lui-même un langage pénible, et comme il lui a été pénible à construire, il est pénible à entendre. De là vient sans doute qu'il a pris souvent son opération pour sa matière. Il a cru se construire des idées, en ne se construisant que des mots.

Ses phrases et ses appréhensions ont quelque chose de tellement opaque, qu'il ne lui était guère possible de ne pas croire qu'il s'y trouvait quelque solidité.

Nos transparences et nos légèretés nous trompent moins.

Il y a un sujet à traiter ; le voici :

« Des tromperies que l'esprit se fait à lui-« même, selon la nature du langage qu'il em-« ploie ».

On est perpétuellement tenté de dire à Kant : « Dégagez l'inconnue » ; on ne la voit jamais.

Kant a toujours devant les yeux quelque

lueur, mais jamais aucune clarté : « Je me pique », dit-il quelque part, « d'ignorer ce que tout le « monde sait ».

Il est, au reste, doué de la faculté de se représenter longtemps ses propres abstractions, et de leur donner à ses yeux de la consistance et une durée presque absolue. Il a une grande puissance et une grande patience d'attention.

Esprit tenace, il est par là devenu propre à établir très-bien certains principes généraux de la morale.

Il semble croire que nous avons, dans nos idées, quelque chose de plus invariable et de plus indestructible que dans nos sentiments et dans nos penchants naturels eux-mêmes.

Voilà pourquoi il regarde le mot *devoir* comme un mot si fort et si important. Toute bonté lui paraît molle et presque fluide ; tout sens du *droit* lui semble inflexible, et il en tire la règle.

Saint Martin a la tête dans le ciel, mais dans un ciel nébuleux et noir, d'où s'échappent quelques éclairs, qui ne laissent voir que des nuées.

Il s'élève aux choses divines, avec des ailes de chauve-souris.

IV.

PROSATEURS, PHILOSOPHES, PUBLICISTES, ETC.

Toute l'ancienne prose française fut modifiée par le style d'Amyot et le caractère de l'ouvrage qu'il avait traduit. Il n'y eut plus que des scoliastes. Plutarque lui-même n'est pas autre chose : scoliaste, non de mots, mais de pensées.

En France, la traduction d'Amyot est devenue un ouvrage original.

L'Abbé Arnaud, avec des vérités, du savoir, et des observations quelquefois très-fines et très-solides, donne du génie et de la littérature grecs une idée parfaitement fausse.

Balzac, un de nos plus grands écrivains, et le premier entre les bons, si l'on consulte l'ordre des temps, est utile à lire, à méditer, et excellent à admirer; il est également propre à instruire et à former, par ses défauts et par ses qualités.

Souvent il dépasse le but ; mais il y conduit : il ne tient qu'au lecteur de s'y arrêter, quoique l'auteur aille au-delà.

Balzac ne sait pas rire ; mais il est beau quand il est sérieux.

Les beaux mots ont une forme, un son, une couleur et une transparence qui en font le lieu convenable où il faut placer les belles pensées, pour les rendre visibles aux hommes. Ainsi leur existence est un grand bien et leur multitude un trésor ; or, Balzac en est plein : lisez donc Balzac.

Plein de belles pensées et de belles raisons, Balzac habite constamment les hautes régions de la pensée et de la langue. Grand artisan de la parole, il introduisit la pompe et les hauteurs du style noble dans le style familier ; ses phrases ont presque toujours un beau son et un beau sens ; mais il a raison trop magnifiquement, et ne sait pas assez se jouer de ses grands mots.

Ce qui a manqué à Balzac, c'est de savoir mêler les petits mots avec les grands. Tout,

dans son style, est construit en blocs; mais tout y est de marbre, et d'un marbre lié, poli, éclatant.

L'emphase de Balzac n'est qu'un jeu, car il n'en est jamais la dupe.

Ceux qui le censurent avec amertume et gravité, sont des gens qui n'entendent pas la plaisanterie sérieuse, et qui ne savent pas distinguer l'hyperbole de l'exagération, l'emphase de l'enflure, la rhétorique d'un homme, de la sincérité de son personnage, enfin ce qui tient à l'art, de ce qui tient à l'artiste.

Mézerai, qu'on pourrait appeler le dernier des Gaulois, n'avait pas une idée juste de la liberté de l'histoire. Il fut plutôt un écrivain hardi qu'un historien savant et sage.

D'Aguesseau a trop d'égalité dans la marche de sa raison.

Il n'y a rien de si clair que le badinage, rien de si leste et de si gai que le libertinage d'esprit.

Le badinage du comte de Grammont et d'Hamilton est moins élégant que celui de Voltaire;

mais il est plus exquis, plus agréable, plus parfait.

Tous les ouvrages de Montesquieu ne sont que des considérations.

La tête de Montesquieu est un instrument dont toutes les cordes sont d'accord, mais qui est trop monté et rend des sons trop aigus. Quoiqu'il n'exécute rien contre les règles, il a, dans ses vibrations trop continues et trop précipitées, quelque chose d'au-delà de toutes les clefs d'une belle et sage musique.

Montesquieu fut une belle tête sans prudence.

Il sort perpétuellement de l'esprit de Montesquieu, des étincelles qui éblouissent, qui réjouissent, qui échauffent même, mais qui éclairent peu. C'est un esprit plein de prestiges; il en aveugle ses lecteurs.

Montesquieu avait les formes propres à s'exprimer en peu de mots; il savait faire dire aux petites phrases de grandes choses.

La phrase vive de Montesquieu a été longtemps méditée ; ses mots, légers comme des ailes, portent des réflexions graves. Il y a en lui des élans, comme pour sortir d'une profondeur.

Voltaire a répandu dans le langage une élégance qui en bannit la bonhomie.

Rousseau a ôté la sagesse aux âmes, en leur parlant de la vertu.

Buffon remplit l'esprit d'emphase.

Montesquieu est le plus sage ; mais il semble enseigner l'art de faire des empires ; on croit l'apprendre en l'écoutant, et toutes les fois qu'on le lit, on est tenté d'en construire un.

Voltaire eut l'esprit mûr vingt ans plus tôt que les autres hommes, et le conserva dans sa force, trente ans plus tard.

L'agrément que nos idées prêtent quelquefois à notre style, son style le prêtait à toutes ses idées.

Voltaire conserva toute sa vie, dans le monde et dans les affaires, une très-forte impression de l'esprit de ses premiers maîtres.

Impétueux comme un poëte, et poli comme

un courtisan, il savait être insinuant et rusé comme un jésuite.

Personne n'a observé plus soigneusement, mais avec plus d'art et de mesure, la fameuse maxime dont il s'est tant moqué : *Se faire tout à tous.*

Il avait le besoin de plaire, plus encore que celui de dominer, et trouvait plus de plaisir à mettre en jeu ses séductions que sa force.

Il mit surtout un grand soin à ménager les gens de lettres, et ne traita jamais en ennemis que les esprits qu'il n'avait pu gagner.

Voltaire, esprit habile, adroit, faisant tout ce qu'il voulait, le faisant bien, le faisant vite, mais incapable de se maintenir dans l'excellent.

Il avait le talent de la plaisanterie, mais il n'en avait pas la science ; il ne sut jamais de quelles choses il faut rire, et de quelles il ne le faut pas.

C'est un écrivain dont on doit éviter avec soin l'extrême élégance, ou l'on ne pensera jamais rien de sérieux.

A la fois actif et brillant, il occupait la région placée entre la folie et le bon sens, et il allait perpétuellement de l'une à l'autre.

Il avait beaucoup de ce bon sens qui sert à la satire, c'est-à-dire, une grande pénétration pour découvrir les maux et les défauts de la société ; mais il n'en cherchait point le remède. On eût dit qu'ils n'existaient que pour sa bile ou sa bonne humeur ; car il en riait ou s'en irritait, sans s'arrêter jamais à les plaindre.

Voltaire aurait lu avec patience trente ou quarante volumes in-folio, pour y trouver une petite plaisanterie irréligieuse. C'était là sa passion, son ambition, sa manie.

Voltaire est quelquefois triste ; il est ému ; mais il n'est jamais sérieux. Ses grâces mêmes sont effrontées.

Il y a en lui du *cadédis*.

Il est des défauts difficiles à apercevoir, qui n'ont pas été classés, déterminés, et qui n'ont pas de nom. Voltaire en est plein.

Voltaire connut la clarté, et se joua dans la lumière, mais pour l'éparpiller et en briser tous les rayons, comme un méchant.

C'est un farfadet que ses évolutions font quelquefois paraître un génie grave.

Voltaire avait le jugement droit, l'imagination riche, l'esprit agile, le goût vif, et le sens moral détruit.

Voltaire, dans ses écrits, n'est jamais seul avec lui-même. Gazetier perpétuel, il entretenait chaque jour le public des événements de la veille.

Son humeur lui a plus servi, pour écrire, que sa raison ou son savoir. Quelque haine ou quelque mépris lui a fait faire tous ses ouvrages. Ses tragédies mêmes ne sont que la satire de quelque opinion.

Mépriser et décrier, comme Voltaire, les temps dont on parle, c'est ôter tout intérêt à l'histoire qu'on écrit.

Voltaire est l'esprit le plus débauché, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'on se débauche avec lui.

La sagesse, en contraignant son humeur, lui aurait incontestablement ôté la moitié de son esprit. Sa verve avait besoin de licence pour circuler en liberté. Et cependant jamais homme n'eut l'âme moins indépendante. Triste condition, alternative déplorable, de n'être, en ob-

servant les bienséances, qu'un écrivain élégant et utile, ou d'être, en ne respectant rien, un auteur charmant et funeste !

Ceux qui le lisent tous les jours s'imposent à eux-mêmes, et d'une invincible manière, la nécessité de l'aimer. Mais ceux qui, ne le lisant plus, observent de haut les influences que son esprit a répandues, se font un acte d'équité, une obligation rigoureuse et un devoir de le haïr.

Il est impossible que Voltaire contente, et impossible qu'il ne plaise pas.

Voltaire a, comme le singe, les mouvements charmants et les traits hideux.

On voit toujours en lui, au bout d'une habile main, un laid visage.

Cette autorité oratoire dont parlent les anciens, on la trouve dans Bossuet plus que dans tous les autres ; et, après lui, dans Pascal, dans La Bruyère, dans J.-J. Rousseau même ; mais jamais dans Voltaire.

Voltaire eut l'art du style familier. Il lui donna toutes les formes, tout l'agrément, toute la

beauté même dont il est susceptible ; et parce qu'il y fit entrer tous les genres, son siècle abusé crut qu'il avait excellé dans tous.

Ceux qui le louent de son goût, confondent perpétuellement le goût et l'agrément : on ne le goûte point, mais on l'admire. Il égaie, il éblouit ; c'est la mobilité de l'esprit qu'il flatte, et non le goût.

Voltaire entre souvent dans la poésie, mais il en sort aussitôt ; cet esprit impatient et remuant ne saurait s'y fixer, même pour un instant.

Ses vers passent devant l'attention rapidement, et ne peuvent s'y arrêter, par l'impulsion de vitesse que l'esprit du poëte leur imprima, en les jetant sur le papier.

Je vois bien qu'un Rousseau, j'entends un Rousseau corrigé, serait aujourd'hui fort utile, et serait même nécessaire ; mais en aucun temps un Voltaire n'est bon à rien.

Voltaire a introduit et mis à la mode un tel luxe, dans les ouvrages de l'esprit, qu'on ne peut plus offrir les mets ordinaires que dans des plats d'or ou d'argent.

Au surplus, tant d'attention à plaire à son

lecteur, annonce plus de vanité que de vertu, plus d'envie de séduire que de servir, plus d'ambition que d'autorité, plus d'art que de nature, et tous ces agréments exigent plutôt un grand maître qu'un grand homme.

Voltaire a, par son influence et le laps du temps, ôté aux hommes la sévérité de la raison. Il a corrompu l'air de son siècle, donné son goût à ses ennemis mêmes, et ses jugements à ses critiques.

Il meurt tous les jours quelque Voltaire; empêchez seulement qu'il n'en naisse.

J.-J. Rousseau avait l'esprit voluptueux.

Dans ses écrits, l'âme est toujours mêlée avec le corps, et ne s'en sépare jamais.

Aucun homme n'a fait mieux sentir que lui l'impression de la chair qui touche l'esprit, et les délices de leur hymen.

« Son visage ennuyé n'a plus rien que d'affreux : »

C'est ce qu'on pourrait dire de J.-J. Rousseau, si on dépouillait ses pensées de leur faste, qu'on en essuyât les couleurs, qu'on en ôtât,

pour ainsi dire, la chair et le sang qui s'y trouvent.

Donnez de la bile à Fénelon et du sang-froid à J.-J. Rousseau, vous en ferez deux mauvais auteurs. Le premier avait son talent dans sa raison, le second, dans sa folie.

Tant que rien ne remua les humeurs de celui-ci, il fut médiocre : tout ce qui le rendait sage en faisait un homme vulgaire. Fénelon, au contraire, trouvait son génie dans sa sagesse.

Quand on a lu M. de Buffon, on se croit savant. On se croit vertueux quand on a lu Rousseau. On n'est cependant pour cela ni l'un ni l'autre.

Donner de l'importance, du sérieux, de la hauteur et de la dignité aux passions, voilà ce que J.-J. Rousseau a tenté. Lisez ses livres : la basse envie y parle avec orgueil; l'orgueil s'y donne hardiment pour une vertu; la paresse y prend l'attitude d'une occupation philosophique, et la grossière gourmandise y est fière de ses appétits.

Il n'y a point d'écrivain plus propre à rendre le pauvre superbe.

On apprend avec lui à être mécontent de tout, hors de soi-même.

L'esprit de Jean-Jacques habite le monde moral, mais non l'autre qui est au-dessus.

Une piété irréligieuse, une sévérité corruptrice, un dogmatisme qui détruit toute autorité : voilà le caractère de la philosophie de Rousseau.

La vie sans actions, toute en affections et en pensées demi-sensuelles ; fainéantise à prétention ; voluptueuse lâcheté ; inutile et paresseuse activité, qui engraisse l'âme, sans la rendre meilleure, qui donne à la conscience un orgueil bête, et à l'esprit l'attitude ridicule d'un bourgeois de Neufchâtel se croyant roi ; le bailli suisse de Gessner, dans sa vieille tour en ruines ; la morgue sur la nullité ; l'emphase du plus voluptueux coquin, qui s'est fait sa philosophie, et qui l'expose éloquemment ; enfin le gueux se chauffant au soleil, et méprisant délicieusement le genre humain : tel est J.-J. Rousseau.

Je parle aux âmes tendres, aux âmes ardentes, aux âmes élevées, aux âmes nées avec un de ces caractères distinctifs de la religion, et

je leur dis : « Il n'y a que J.-J. Rousseau qui « puisse vous détacher de la religion, et il n'y « a que la religion qui puisse vous guérir de « J.-J. Rousseau. »

Fontenelle. C'était une ombre d'homme qui n'avait qu'une ombre de voix. On ne l'entendait plus ; mais on l'écoutait avec soin. Il ressemblait au vieux Titon, quand il fut changé en cigale.

Buffon a du génie pour l'ensemble, et de l'esprit pour les détails.

Mais il y a en lui une emphase cachée, un compas toujours trop ouvert.

Marmontel n'avait que l'esprit qu'il s'était fait. Singulier talent et bien singulier pouvoir que celui de se donner de l'esprit, quand on n'en a pas !

Les règles ont une raison qui est la règle des règles, et qui en détermine à la fois les limites et l'étendue.

Les exceptions viennent de la raison des règles.

Qui connaît le métier connaît les règles ; qui

connaît l'art connaît la raison de ces règles, ou la sent et y obéit. C'est là ce qui fait les modèles.

Laharpe savait le métier, mais il ne savait rien de l'art.

La facilité et l'abondance avec lesquelles il parle le langage de la critique, lui donnent l'air habile ; mais il l'est peu.

Cet élégant petit esprit n'était habitué qu'à juger des mots. On voit qu'il est dépaysé quand il s'agit des choses ; il chancelle, et quelque bonne mine qu'il fasse, on sent qu'il n'est plus là sur son terrain. Aussi cherche-t-il à se raccrocher promptement à quelque passage de livre.

Thomas a la tête concave : tout s'y peint grossi et exagéré.

Raynal était amoureux de paroles et de *grandissonnance*.

D'Alembert, dans son style, semble ne tracer que des figures géométriques.

Diderot et les philosophes de son école prenaient leur érudition dans leur tête, et leurs raisonnements dans leurs passions ou leur humeur.

Diderot est moins funeste que J.-J. Rousseau.

La plus pernicieuse des folies est celle qui ressemble à la sagesse.

Diderot ne vit aucune lumière, et n'eut que d'ingénieuses lubies.

Il avait des idées fausses sur le but et les beautés de l'art; mais il les a bien exprimées.

Condorcet, il est vrai, ne dit que des choses communes; mais il a l'air de ne les dire qu'après y avoir bien pensé, et c'est là ce qui le distingue.

Il y a, dans les écrits de Cerutti, plus de vibrations que d'émotions; on y sent le nerf plutôt que le cœur. Son élocution renferme plus de figures que d'images, et plus de feu que de chaleur. Ses pensées ont plus de lumière que d'éclat, et presque toutes ses opinions viennent plutôt d'éblouissement que de clarté. Il y a enfin, dans la marche de son esprit, plus de mouvement que de progrès.

En tout, cet écrivain a peu de ce qui se communique; car on n'aime et on ne reçoit avec plaisir la vibration que par l'émotion, la figure que par l'image, le feu que par la chaleur, et

le mouvement littéraire que par le progrès.

Rivarol caresse les surfaces de la vérité ; mais il ne pénètre pas plus avant.

Dans son discours préliminaire, il brode des obscurités, et couvre de ses filigranes la simplicité des questions qu'il soulève.

En admettant comme solides les abstractions de Condillac, il a pris un brouillard pour une terre.

Rivarol avait plus d'urbanité que Voltaire. Celui-ci pensait au public, tandis que l'autre ne pensait qu'aux délicats. On peut dire qu'il avait, en littérature, plus de volupté que d'ambition.

Il n'y a pas, dans les écrits de Rivarol, une grande fermeté de pensées, mais il y a une grande fermeté de diction. Son goût et son imagination, en le retenant dans les limites de ce qui peut plaire, sauvaient son esprit de bien des écarts. Aussi son expression est-elle ordinairement meilleure et plus saine que ses opinions.

Le système de Bernardin-de-Saint-Pierre n'est qu'un épicuréisme extatique, une morale gravement anacréontique.

Ceux qui partagent ce système ne ramènent pas tout à Dieu, dans leurs mouvements religieux les plus vifs ; mais ils ramènent Dieu à eux, sorte d'égoïsme moral, par lequel on ne se conforme pas à la règle, mais on ajuste la règle à soi.

Il y a, dans le style de Bernardin-de-Saint-Pierre, un prisme qui lasse les yeux. Quand on l'a lu long-temps, on est charmé de voir la verdure et les arbres moins colorés, dans la campagne, qu'ils ne le sont dans ses écrits. Ses harmonies nous font aimer les dissonances qu'il bannissait du monde, et qu'on y trouve à chaque pas.

La nature a bien sa musique ; mais elle est rare heureusement. Si la réalité offrait les mélodies que ces messieurs trouvent partout, on vivrait dans une langueur extatique, et l'on mourrait d'assoupissement.

Les Necker et leur école.

Jusqu'à eux on avait dit quelquefois la vérité en riant ; ils la disent toujours en pleurant, ou du moins avec des soupirs et des gémissements. A les entendre, toutes les vérités sont mélancoliques. Aussi M. de Pange m'écrivait-il : « Triste « comme la vérité. »

Aucune lumière ne les réjouit; aucune beauté ne les épanouit ; tout les concentre. Leur poétique est héraclitienne.

Le style de M. Necker est une langue qu'il ne faut pas parler, mais qu'il faut s'appliquer à entendre, si l'on ne veut pas être privé de l'intelligence d'une multitude de pensées utiles, importantes, grandes et neuves.

Madame Necker ne s'occupait des hommes et des événements que pour les comparer aux livres. Les littératures furent son monde.

Dupuis, dans tout son livre, est un savant en colère et furieux. Aussi se dément-il et se contredit-il le plus souvent, comme les hommes emportés et qui se fâchent.

L'abbé Barthélemy fait minauder son esprit. Son érudition est fausse, et ment pour trop vouloir être agréable.

Le style de Dussault est un agréable ramage, où l'on ne peut démêler aucun air déterminé.

Que disaient-ils, que M. de Bonald ne sait

pas écrire ? Il sait écrire, et écrire parfaitement; mais il ne sait pas plaire. On trouve souvent en lui des idées aimables et platoniques, unies au ton dogmatique, impérieux, austère, des raisonneurs de l'école moderne. Il donne à ses expressions un rigorisme de sens qui tyrannise l'attention.

M. de Bonald jette un filet sur les esprits, et ce filet a des couleurs; mais il est tellement serré, qu'on ne peut rien voir au travers, lorsqu'une fois on est dedans.

On rencontre quelquefois chez M. de Bonald de singulières conséquences. Il semble qu'on y tombe par un casse-cou, et l'esprit se sent quelque chose de démis.

Il n'y a souvent, dans ce qu'écrit M. de Bonald, que l'attitude et l'insistance d'un homme qui affirme résolument. Il se trompe avec une force !...

M. de Beausset a retrouvé le fil perdu de la narration continue, ce fil ductile qui se plie et se replie en mille manières, sans se brouiller et sans se rompre.

Une élégance simple, une facilité soignée, une

modération vraie, rien de cherché, voilà ce qui est rare aujourd'hui, ou plutôt ce qu'on ne voit plus, et ce qui distingue éminemment cet écrivain.

Dans Fénelon, il avait à enchâsser des perles, et il les a entourées plus richement. Dans Bossuet, il avait à montrer des blocs, et il les a isolés, cultivant les *Muses sévères*. Ses citations sont, dans le cours de son récit, comme des îles toutes pleines de monuments. En le lisant, on croit descendre un fleuve, par un beau temps, et au milieu d'un beau pays. Le siècle qu'il traverse, est montré à droite et à gauche.

Il a rendu son caractère au genre tempéré, le seul qui soit classique et propre à nous ramener aux beautés saines qui charment l'âme, sans en altérer la lumière, sans la troubler par des passions.

Mais on dirait, hélas ! qu'il faut au siècle présent des vertus molles, où il puisse soupçonner quelques blessures, des vertus malades, dont il puisse avoir pitié.

V.

POÈTES ET ROMANCIERS.

Pétrarque adora pendant trente ans, non pas la personne, mais l'image de Laure ; tant il est plus facile de conserver ses sentiments et ses idées que ses sensations ! C'est ce qui faisait la fidélité des anciens chevaliers.

Pétrarque estimait peu ses poésies italiennes qui l'ont immortalisé ; il leur préférait son latin.

C'est que son siècle aimait le latin, et n'aimait pas encore l'italien.

Le *dic mihi*, *musa*, manque aux nouvelles de Boccace. Il n'ajoute rien à ce qu'on lui a dit, et ses inventions ne dépassent jamais le champ formé par sa mémoire. Son récit finit où a fini le conte vulgaire ; il le respecte comme il respecterait la vérité.

Il y a cet inconvénient, dans les Lettres de Voiture, qu'il y montre son masque plutôt que

son visage, ce qui les rend plus divertissantes d'abord, mais beaucoup moins longtemps intéressantes.

Très-agréable et très-ingénieux, il ressemble cependant un peu à ces portraits qui rient éternellement.

« Et souvent avec Dieu balance la victoire. »

C'est là le vice impardonnable du poëme de Milton.

On reproche à Corneille ses grands mots et ses grands sentiments; mais pour nous élever, et ne pas être salis par les bassesses de la terre, il nous faut en tout des échasses.

Il peut y avoir, dans l'âme, un degré de hauteur inutile à la pratique des arts, à la beauté des ouvrages, mais non pas au respect que doit inspirer le mérite de l'auteur, démontré par son œuvre.

Beaucoup plus parfait que Corneille, et moins grand, Racine doit être moins révéré.

Racine eut son génie en goût, comme les anciens. Son élégance est parfaite; mais elle n'est pas suprême comme celle de Virgile.

Racine est l'homme du monde qui s'entend le mieux à filer les mots, les sentiments, les pensées, les actions, les événements; et chez lui, les événements, les actions, les pensées, les sentiments et les paroles, tout est de soie.

Pradon a quelquefois aussi des paroles de soie; mais il ne faisait que brouiller.

Le talent de Racine est dans ses œuvres, mais Racine lui-même n'y est pas. Aussi s'en dégoûta-t-il.

Tibiis acta ludis megalensibus : il me semble que je lis ces mots à la tête de toutes les tragédies de Racine.

Ceux à qui Racine suffit sont de pauvres âmes et de pauvres esprits; ce sont des âmes et des esprits restés béjaunes et pensionnaires de couvent.

Admirable, sans doute, pour avoir rendu poétiques les sentiments les plus bourgeois et les passions les plus médiocres, il ne tient lieu que de lui-même. C'est un écrivain supérieur, et, en littérature, c'est tout dire. Mais ce n'est point un écrivain inimitable. Pradon, lui-même, a fait beaucoup de vers pareils aux siens.

Boileau est un grand poëte, mais dans la demi-poésie.

Racine et Boileau ne sont pas des eaux de source. Un beau choix dans l'imitation fait leur mérite. Ce sont leurs livres qui imitent des livres, et non leurs âmes qui imitent des âmes. Racine est le Virgile des ignorants.

Alfieri n'est qu'un forçat condamné par la nature aux galères du Permesse italien.

Molière est comique de sang-froid; il fait rire et ne rit pas; c'est là ce qui constitue son excellence.

Molière s'est joué, dans *Tartuffe*, de la forme des affections religieuses, et c'est là, sans doute, un grand mal.

Regnard est plaisant comme le valet, et Molière comique comme le maître.

Il y a, dans La Fontaine, une plénitude de poésie qu'on ne trouve nulle part dans les autres auteurs français.

Il n'est pas bon de donner à certains mots une valeur qu'ils n'ont pas, et un sens qu'ils ne sauraient avoir, comme on l'a fait récemment du vers de La Fontaine :

« Notre ennemi c'est notre maître , »

en disant de Louis XIV:

« Il craint même, étrange faiblesse!
« L'Homère du peuple bêlant ,
« Et mon La Fontaine le blesse
« D'un mot de son âne parlant. »

La fable de l'Ane et du Vieillard est plus ancienne que l'histoire. Connue en Grèce sous le nom d'Ésope, elle l'est, en Orient et aux Grandes-Indes, sous ceux de Lokman et de Pilpay. Elle a, de temps immémorial, circulé dans le monde, sans y causer aucun désordre, et sans inquiéter les esprits les plus ombrageux. Ni Crésus, ni Cyrus, ni Aureng-Zeb, ni Cha-Abbas, ni aucun potentat connu, avant l'année 1700, ne s'en sont trouvés offensés.

Il ne nous paraît pas probable que Louis XIV en ait eu peur, et que le naïf La Fontaine ait fait trembler ce monarque, pour un vers mal interprété, lui qui ne put fâcher personne, lorsqu'il le voulut faire, et qui, malgré les trois

querelles célèbres dans sa vie, n'eut jamais un seul ennemi qui ne l'appelât le *bonhomme*, même après qu'il s'était vengé. Tant il se montra peu terrible, dans ses plus vifs ressentiments! tant il eut un génie heureux! tant sa bonté fut fortunée!

On dénigre l'enfant des muses,

« Un enfant des neuf sœurs, enfant à barbe grise, »

quand, pour lui faire honneur, sans doute, mais à tort et à contre-temps, on l'érige ainsi tout à coup en épouvantail politique.

On dégrade un monarque illustre, en le frappant d'un tel effroi.

On déguise l'esprit du temps, et on le fait méconnaître, lorsqu'on place, sous un tel règne, de pareils effarouchements.

Le mot de l'âne n'attaque pas les empereurs plus que les pâtres, et les rois plus que les meuniers. En se l'appliquant à lui seul, Louis XIV eût commis une usurpation dont son grand sens le rendit toujours incapable. Tous les âniers de son royaume y avaient autant de droits que lui; il tombe sur tout ce qui est maître; et qui ne l'est pas, dans ce monde? L'aveugle est maître de son chien, et, comme

dit notre proverbe, charbonnier est maître chez lui.

C'est, dans le monde, un mot d'humeur qu'exhale, dans ses lassitudes, la servitude impatientée, et qu'on lui pardonne aisément. C'est, en littérature, un mot comique par son genre, qui est subalterne. C'est, dans l'auteur français, un mot plaisant; car La Fontaine l'égaya avec un art qui lui est propre, lorsqu'il donna à l'animal qui profère cet apophthegme, et dont la bouche le décrie, il faut l'observer en passant, une épithète qui est gaillarde, et la bonne humeur d'un gourmand.

Ce mot sert de pendant à l'adage bourgeois : *Nos valets sont nos ennemis*. Ils se balancent et se contiennent l'un par l'autre. Le premier n'est pas plus un signe de rébellion, que le second un signe d'oppression et de tyrannie. Ce sont des mots de situation, et non pas de doctrine; mots très-abusifs, très-malsonnants, mais sans aucune conséquence. En leur donnant de l'importance et une sorte de dignité, on s'expose à les introduire dans la société par l'histoire, et à les mettre ainsi à la portée de deux sortes d'esprits, qui peuvent être amusants, mais dont il ne faut pas entretenir la manie : je veux dire, ceux qu'une bile mal ré-

glée rend frondeurs par tempérament, et ceux dont la légèreté, comme a si bien dit Saint-Lambert :

« Craint le pilote et non l'orage. »

Gardons-nous d'ôter aux hommes un des plus grands plaisirs du bon sens et de la raison, celui d'admirer ce qu'il y a de plus beau dans les spectacles politiques, l'autorité suprême en des mains fortes et capables de la porter.

Quand le xviiie siècle n'eût pas été éloigné, par sa morale et par ses mœurs, de faire servir la sagesse à blesser ceux qu'il respectait, il en eût été détourné par l'excellence de son goût. Tout ce que la disposition à l'insulte produit, n'est jamais beau que d'une sorte de beauté sombre, et qui ne peut donner un plaisir parfait, ni à l'écrivain qui l'a produit, ni au lecteur même qui l'admire. En faisant cet emploi de leur talent, les écrivains de ce temps n'auraient pu se contenter. Aussi évitaient-ils avec soin ce genre de mérite, que leurs successeurs ont tant recherché.

Auteur aussi modeste, lorsqu'à la fin de son livre, il disait de la leçon qui le termine :

« Je la présente aux rois, je la propose aux sages, »

qu'habitant paisible du monde et citoyen soumis à la loi de tous les pays, lorsqu'à propos d'un autre âne et des deux voleurs, il écrivait :

« L'âne c'est quelquefois une pauvre province ;
« Le voleur est tel et tel prince,
« Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois :
« Au lieu de deux j'en nomme trois, »

La Fontaine fut, de tous les hommes de son temps, le moins enclin à tout attentat, même indirect, contre la majesté royale. Incapable de cet orgueil qui se repaît de sa propre audace et se sert à lui-même de spectacle, et de ce courage qui n'est que la peur surmontée d'un danger créé à plaisir, il ne songeait qu'à exprimer l'utile et l'agréable, sans aucun retour sur lui-même, et sans aucune application directe. Le fablier se couvrit de ses fleurs, exhala ses parfums et porta ses fruits, sans blesser jamais d'aucune épine les mains qui s'empressaient à les cueillir.

Les vers de J. B. Rousseau sont trop *pensés*. Leur harmonie est plus exacte qu'agréable. Il chante juste, mais non pas divinement.

Le talent de J. B. Rousseau remplit l'intervalle qui se trouve entre La Mothe et le vrai poëte.

L'abbé Delille n'a dans la tête que des sons et des couleurs ; mais voyez l'usage qu'il en fait !

Delille moule assez fortement les vers, mais il ne les anime pas.

Les Géorgiques de Delille me semblent être les Géorgiques d'Ovide.

Des blasphèmes mielleux, ou plutôt des ordures vernissées, d'où le blasphème découle avec douceur, comme un miel empoisonné, voilà Parny. Le *puritas impuritatis* de Juste Lipse, est fait pour lui.

Il a le cœur et l'âme eunuques. Son impuissance sans doute a quelque grâce ; mais il ne se montre insinuant que parce qu'il est énervé.

La sophistique littéraire est l'art de farder les pensées par des mots.

Les mots fardent les pensées, quand ils leur donnent de l'éclat, sans y ajouter de la beauté.

Il y a un lustre nécessaire à un bon style, qui n'est pas précisément du fard ; il n'est que de la propreté.

Le style a quelquefois un éclat semblable à

celui des métaux. Ceux qui l'emploient ne fardent pas, à proprement parler, mais ils dorent ce qu'ils disent. On croirait qu'ils écrivent avec une encre plus luisante, ou qu'ils ont jeté, sur leur encre encore fraîche, de la poudre de diamants ou de la poussière d'ailes de papillons. Tout cela ne va ni à l'âme ni au goût, mais s'arrête aux yeux de l'esprit, qui, d'abord ébloui, en est insensiblement fatigué.

Esménard offre un exemple perpétuel de cette espèce d'artifice.

On dit que les Allemands ont excellé dans le genre pastoral : cela n'est pas vrai. Ils s'y sont appliqués, l'ont affecté, l'ont contrefait ; mais ils n'y ont point excellé. Dans leurs pastorales, il n'y a de pastoral que les mots. Leurs bergers sont plus grimaciers que ceux de Fontenelle ; ils minaudent la vertu, l'innocence et les mœurs champêtres ; ils affectent la simplicité, bien plus que Fontenelle n'affectait la finesse et la galanterie ; ils parodient l'âge d'or.

Je suis effrayé de dire, mais très-fondé à assurer, que jamais homme n'eut un esprit moins naturel et moins naïf que Gessner. Ses ouvrages sont de la mauvaise poésie, fardée avec de la morale.

Il n'a de naturel ni dans ses poëmes, ni dans ses lettres à son fils ; et malgré sa réputation de bonhomie, et sa physionomie un peu rustique, je suis sûr que, même dans sa conversation familière et domestique, il y avait de l'affectation, l'affectation de cette bonhomie qu'on lui attribue à un degré supérieur. C'était un Suisse, un paysan, un Allemand précieux, un petit-maître d'Arcadie.

Cervantes a, dans son livre, une bonhomie bourgeoise et familière, à laquelle l'élégance de Florian est antipathique.

En traduisant Don Quichotte, Florian a changé le mouvement de l'air, la clef de la musique de l'auteur original. Il a appliqué aux épanchements d'une veine abondante et riche, les sautillements et les murmures d'un ruisseau : petits bruits, petits mouvements, très-agréables sans doute, quand il s'agit d'un filet d'eau resserré, qui roule sur des cailloux, mais allure insupportable et fausse, quand on l'attribue à une eau large, qui coule à plein canal sur un sable très-fin.

On peut dire des romans de Le Sage, qu'ils ont l'air d'avoir été écrits dans un café, par un

joueur de dominos, en sortant de la comédie.

Berquin excella dans un art où personne, avant lui, n'avait prétendu exceller, celui de parler aux enfants le langage le plus propre à leur plaire, et dont leur jeune esprit s'est fait secrètement un modèle. Cet âge, comme tous les autres, a son idiôme, et cet idiôme a ses élégances. Son caractère est d'être mêlé de justesse et de naïveté. Cette langue qui leur est particulière, les enfants savent la trouver dans la langue commune, et sont industrieux à l'en extraire. C'est une chose à remarquer que le nombre de mots qui, dans les langues mêmes les plus ingrates, servent à signifier les mêmes pensées ou les mêmes objets, surtout lorsqu'il s'agit des qualités et des sentiments. Chaque couleur n'a pas plus de nuances, que n'en a chaque manière d'exprimer une même chose. Observez les êtres humains, que l'éducation n'a pas soumis à l'uniformité, et vous verrez avec quelle variété, non-seulement chaque idiôme, mais chaque dialecte est parlé. Les pauvres surtout et les enfants s'en forment un, composé d'expressions toutes très-connues, et qu'ils arrangent cependant d'une manière si nouvelle, que celles de l'enfant se ressentent toujours de son âge, comme celles

du pauvre de sa fortune. Les uns et les autres se plaisant à oublier leur misère et leur faiblesse, aiment quelquefois à entendre parler magnifiquement ; mais si l'on entretient les enfants de leurs jeux, et les pauvres de leur misère, on ne les contente qu'en en parlant comme ils voudraient en parler eux-mêmes, c'est-à-dire, naïvement et pathétiquement. Encore faut-il, pour les satisfaire, être naïf et pathétique avec plus de raison et d'élégance qu'ils ne pourraient l'être eux-mêmes ; il faut qu'on réalise à leur oreille et à leur esprit, le modèle idéal que chacun d'eux porte secrètement en soi.

C'est là ce que Berquin a fait pour ses petits amis. On a dit de lui avec beaucoup de vérité :

> « De l'enfance naïve observateur fidèle,
> « Il parla son langage en s'exprimant mieux qu'elle, »

et ce n'est pas seulement son langage qu'il sait imiter ; il peint avec plus d'exactitude encore et de perfection, ses manières et ses humeurs : en sorte qu'il offre en même temps aux enfants le tableau de ce qu'ils imaginent, et celui de ce qu'ils font. Il leur donne à la fois le plaisir du modèle et celui du miroir.

Madame de Genlis a peint, en général, des

figures humaines. Quelquefois cependant elle a fait des demi-monstres; mais je connais d'elle des demi-anges qui m'ont ravi.

Si elle a suivi ou donné de fort mauvais exemples, elle ne l'a pas approuvé. Elle recommande la règle, peut-être même avec aigreur.

Enfin, malgré quelques écarts répréhensibles, qu'on peut et qu'on doit reprocher à ses écrits, par habitude et par principes, sa plume est prude, et son génie collet monté.

Il y a dans le monde une femme d'une âme vaste et d'un esprit supérieur..... Madame de Staël était née pour exceller dans la morale; mais son imagination a été séduite par quelque chose qui est plus brillant que les vrais biens: l'éclat de la flamme et des feux l'a égarée. Elle a pris les fièvres de l'âme pour ses facultés, l'ivresse pour une puissance, et nos écarts pour un progrès. Les passions sont devenues à ses yeux une espèce de dignité et de gloire. Elle a voulu les peindre comme ce qu'il y a de plus beau, et, prenant leur énormité pour leur grandeur, elle a fait un roman difforme.

VI.

SUR LES ROMANS DE DELPHINE ET D'AMÉLIE DE MANSFIELD.

Dans les romans, vus du côté de l'art, il s'agit d'une flamme à peindre, et l'on y peint un brasier. Réaliser, en effet, les destinées que ces dames imaginent, ce serait jeter une vie en enfer.

Pour être beau et pour intéresser, il faut que le malheur vienne du ciel, ou que du moins il tombe de haut. Ici, il frappe d'en bas et de trop près : les malheureux l'ont dans le sang.

La tragédie a ses malheurs; mais ils sont finement tissus; ils sont d'un autre temps, d'un autre monde; ils ont peu de poids, peu de corps, et ne durent qu'un moment; ils intéressent.

Ici, le malheur est présent; il est durable; il est de fer, et grossièrement fabriqué; il fait horreur.

On aime assez les catastrophes; mais on n'aime pas les supplices. Or, on ne nous donne là que les martyrs de l'amour, les uns étendus sur le chevalét de l'attente, d'autres déchirés

de remords, tous avec une passion qui leur dévore le cœur.

Malgré toutes les belles qualités dont on étale pompeusement les noms sur ces théâtres, il est très-vrai de dire qu'on y voit moins des événements déplorables que des personnages mal nés. Aussi on les plaint peu, ou, si ou les plaint, on les plaint mal.

Quelques-uns ont dit : « La vie humaine est « une toile noire où se mêlent quelques fils « blancs ; »

D'autres : « C'est une toile blanche où se mê- « lent quelques fils noirs. »

Dans ces romans, la vie humaine est une toile rouge et noire ; le mal y est seul, ou n'est mêlé que de mal.

Qu'on se représente une terre qui dévore ses habitants ; un ciel sans astres, où l'on ne voit que des éclairs ; un sol brûlé, où ne tombe aucune rosée ; enfin, un horizon d'airain, où les noms des plus belles choses retentissent en grondant, avec un son lugubre et creux : voilà le pays des romans.

J'ai remarqué qu'un des plus beaux mots de la langue, le mot bonheur, y résonne comme sous les voûtes infernales ; celui de plaisir y est affreux. Il s'exhale de leurs pages une sensibi-

lité malsaine et fausse. La jeunesse y apparaît comme un âge de feu, dévoré par sa propre flamme; la beauté, comme une victime toujours destinée aux couteaux; la souffrance y est sans relâche, le délire perpétuel, et la vertu elle-même, soit par les choses qu'elle éprouve, soit par les sentiments qu'elle inspire, y est incessamment souillée. Il n'est pas une héroïne de ces livres dont on ne puisse dire avec raison : C'est une rose sur laquelle on a marché.

J'ai vu les loges de la Salpêtrière et les fureurs de la révolution, et il me semble toujours, par une liaison d'idées dont je ne distingue que le nœud, apercevoir, au fond de ces scènes monstrueuses, la chemise des folles et la houppelande de Marat.

Je crois même y respirer quelque chose de l'odeur de ce livre infect, qui porte un beau mot dans son titre et un cloaque dans son sein. Ces livres honnêtes et ce livre infâme, que je ne veux pas nommer, de peur que l'air n'en soit souillé, sont nés visiblement sous la même atmosphère et dans le temps de la même peste; ces papiers-là se sont touchés : ils sont marqués des mêmes taches, mélanges d'amour et de sang.

Que si cette comparaison indigne les âmes

délicates, je leur dirai qu'elle m'indigne aussi; mais elle se fait malgré moi; je l'écarte et elle me poursuit...... tant l'abîme appelle l'abîme, tant l'horreur appelle l'horreur!

Il y a des livres dont l'effet naturel et inévitable est de paraître pires qu'ils ne sont, comme l'effet naturel et inévitable de quelques autres est de paraître meilleurs qu'eux-mêmes; ceux-ci, parce qu'ils donnent une idée de beauté, de bonté, de perfection, qui en devient comme inséparable; ceux-là, parce qu'ils nous transportent dans des régions où sont toutes les idées du laid, qui en deviennent inséparables aussi.

Quand la fiction n'est pas plus belle que le monde, elle n'a pas droit d'exister. Aussi ces monstruosités existent dans la librairie; on les y voit pour quelques francs, et on en parle quelques jours; mais elles n'ont pas de rang dans la littérature, parce que, dans la littérature, l'objet de l'art, c'est le beau. Au-delà, est l'affreuse réalité. Si, oubliant l'ancien précepte: « Hors du temple et du sacrifice, ne montrez « pas les intestins », les arts tombent dans son domaine, ils sortent des limites et sont perdus.

La nature a fait assez de passions. Le bien, et le seul bien des livres, est de rendre les hommes

plus sages et mieux ordonnés ; les romans mêmes doivent rendre l'amour parfait. On ne peut aimer que follement des folles ; les belles âmes, on les aime parfaitement : tout amour né de la perfection est, par lui-même, une harmonie.

Les livres causent beaucoup de mal quand, au lieu de nous tempérer, ils nous agitent ou nous dépravent, en jetant de l'éclat sur ce qu'il y a de pire, l'excès ou le désordre, et de l'obscurité sur ce qu'il y a de meilleur, la modération et la règle.

Chose remarquable, que des femmes aient méconnu ces bienséances, et que ce soit par des femmes auteurs que ces règles aient pour la première fois été franchies !

Il y a pourtant une morale littéraire, et elle est plus sévère que l'autre, puisqu'elle établit les règles du goût, faculté plus chaste que ne l'est la chasteté même.

FIN DES PENSÉES, ESSAIS ET MAXIMES.

CORRESPONDANCE.

Villeneuve-le-Roi, le 19 octobre 1788.

A M. le baron de J, à Paris.*

Monsieur,

Je veux vous parler de M. de Fontanes.

Ses talents sont rares, son caractère élevé, sa naissance honorable. Il est fait pour prétendre à tout.

Son père, d'une très-ancienne famille protestante que la religion avait ruinée, est mort, dans la force de l'âge, inspecteur-général du commerce, et digne d'en être le ministre. Sa mère était une Fourquevaux, maison considérable du Languedoc, dont la splendeur subsiste encore. Il ne reste à M. de Fontanes que des sœurs, filles de sa mère, qui tiennent à Niort, en Poitou, un rang distingué. C'est à Niort que M. de Fontanes est né.

Sa fortune est modique; ce n'est pas qu'il soit sans patrimoine; seulement il a le cœur trop grand pour ne pas s'y trouver resserré.

Il a trente-et-un ans; ses sentiments sont droits et forts; ses principes sont sains. Son seul défaut est une

certaine mobilité d'opinions, très-agréable en lui, et dont ses amis seraient bien fâchés de le voir corrigé. Cependant il la perdra, dès qu'il verra son sort fixé.

M. de Laharpe et M. Ducis vous diront ce qu'ils pensent de son talent qu'ils connaissent, et que je connais mieux qu'eux, parce qu'il ne leur a montré que ses ouvrages, et qu'il m'a fait voir plus d'une fois tout son génie. Il sera certainement un des plus grands poëtes que notre siècle ait produits, et on peut le regarder comme un homme destiné à faire, un jour, le plus grand honneur à son pays.

Quoique le Verger soit un poëme très-agréable, il ne faut pas le juger par le Verger ; comme il ne faudrait pas juger la voix de mademoiselle C*** par une ariette, quoiqu'elle chante les ariettes à merveille. Elle est faite pour les grands airs, et lui pour les grands sujets. Il fait les vers comme elle chante.

C'est là l'époux qui lui conviendrait. Si j'ai bien su l'apprécier, en effet, il lui faut pour mari un homme célèbre, et si je connais bien les hommes célèbres qui existent en ce moment, M. de Fontanes est le plus digne d'elle, et le seul qui soit propre à remplir parfaitement toutes vos vues.

Il est jeune ; il est aux portes de l'Académie ; il a déjà de la gloire, et son mérite est de cette espèce verte et robuste qui ne fait que croître avec le temps. En le mariant, en lui donnant de la fortune et une fille charmante, propre à entretenir en lui un perpétuel enchantement, vous rendriez un grand service aux beaux arts et à la France : vous hâteriez l'achèvement d'un grand homme. Il faut que les grands talents, pour acquérir leur maturité, aient été battus par l'adversité

passée, et qu'ils soient favorisés par la prospérité présente. Ce sont là leurs vents et leur soleil.

Ni les goûts ni les travaux de M. de Fontanes n'éloigneraient de vous mademoiselle C*** que vous aimez. Il pourrait demeurer six mois de l'année à Lyon. Quelques voyages à Paris lui suffiraient, pour y visiter ses amis. Sa société augmenterait tous vos plaisirs; lui-même est charmé de la vôtre. Ni votre simplicité ni votre générosité ne le gêneraient. Il a un parler qui fait penser et qui réveille; singulièrement aisé à vivre, il a toujours vécu noblement. Enfin il aime, comme vous, les arts, les artistes et toutes les sortes de mérite. C'est le dernier ami qui puisse vous être nécessaire.

Je vous le propose : il n'en sait rien. Ce projet, que j'ai mûrement examiné, vient de moi seul; je me suis cependant assuré qu'il ne me dédirait pas.

Rien ne vous serait plus facile que de trouver, à Paris, des renseignements exacts sur tout ce que j'ai eu l'honneur de vous attester. Ne négligez pas cet avis. J'ose vous assurer que c'est ici une affaire digne de toute votre attention.

Vous avez, pour votre aimable filleule, des sentiments bien honorables pour votre cœur, et dont elle paraît bien digne par sa candeur, ses grâces et sa modestie. C'est très-probablement son bonheur que je vous propose. Il se présente à vous de lui-même, ou du moins offert par la main du hasard. Si vous m'en croyez, vous voudrez le prendre.

Quelle convenance digne d'être désirée manquerait à ces heureux jeunes gens? L'inégalité même de leurs fortunes en est une très-grande. Si l'on veut être heureux par la fortune, en se mariant, il faut la donner ou

la recevoir. On gagne en ceci tout ce qu'on perd, quand toutefois on choisit bien, ce qui n'est pas toujours facile.

Maintenant j'ai tout dit. Vous avez l'âme belle ; madame de C*** a l'esprit observateur et pénétrant : ce que vous déciderez l'un et l'autre sera certainement le meilleur parti. Quant à moi, je vous aurai dit la vérité. Il y a dix ans que M. de Fontanes est mon intime ami. Je dois beaucoup à ses sentiments ; mais je n'ai rien payé qu'à son mérite.

Certes il vaut plus d'un million ; mais mademoiselle C*** le vaut lui-même. Je suis, etc.

Montignac, 21 novembre 1792.

A mademoiselle Moreau de Bussy.

Il n'y a pas assez de douleurs pour vous plaindre, Mademoiselle. C'est à la raison et au temps que je livre votre affliction : eux seuls peuvent vous consoler. Au nom du ciel, ne rejetez pas l'avenir et laissez couler le présent. Vous avez fait d'irréparables pertes ; mais vous n'avez pas encore atteint le milieu de votre carrière, et la vie, en son étendue, peut vous offrir des compensations inconnues. Ne faites pas à la Providence l'outrage de croire qu'elle est épuisée à votre égard et qu'elle n'a, dans ses trésors, rien qui puisse vous dédommager. De grands biens peuvent encore vous attendre. La nature, qui est pleine de douleurs, est pleine aussi de consolations. Vous ne seriez pas sage de les repousser. Jusqu'à ce qu'elles se présentent, acceptez du moins

les distractions légères que vous offrent tous les objets dont vous êtes entourée. Il y a dans celle de nos facultés morales que nous appelons sensibilité, une disposition à l'excès, une sorte d'irritabilité qui a besoin d'être tempérée par les jouissances pures et paisibles des sens. Quand on tient ses sens dans l'inaction, dans la contrainte et le néant, l'âme devient aride comme une plante sans rosée. Mêlez, je vous en supplie, quelques sensations à vos sentiments ; aimez quelques odeurs, quelques couleurs, quelques sons et quelques saveurs, ou vous ne serez point assez sage. Le ciel a fait des biens divers. Il en a créé pour l'âme ; il en a créé pour le corps. Oseriez-vous n'accepter que la moitié des dons que sa main vous offre, dédaigner et rejeter l'autre? Certes, vous en seriez punie.

Pour moi, s'il m'est permis de me citer en exemple, je remplis de mon mieux, dans toutes les circonstances, l'obligation d'être heureux. Je le suis toujours autant que je le puis, et quand je le suis peu, je dis à Dieu : « Vous le voyez, Seigneur, je ne puis faire davantage! « pardonnez à mon infirmité et au cours des événe« ments. »

Je ne prétends être insensible, en effet, à aucun des accidents de la vie, et je serais même bien fâché de l'être. Mais, dans la multitude infinie de manières dont nous pouvons être affectés, il n'est pas un de ces événements, heureux ou tristes, qui ne soit capable de produire en nous un sentiment sublime et beau. C'est ce sentiment que je cherche. Je passe rapidement par tous les autres, pour ne m'arrêter qu'à lui. Lorsque mon âme a pu y parvenir, elle s'y tient, et pour toujours. Mes douleurs ainsi que mes joies sont éternelles.

J'en éprouve chaque jour qui durent depuis mon berceau. Mais ces douleurs pures valent de la joie, et je sais, par mon propre exemple, que l'affliction même n'est pas ennemie du bonheur, c'est-à-dire, de l'état où l'âme goûte en soi une constante satisfaction. Il importe peu qu'elle soit contente des événements, pourvu que sa manière de les sentir la rende contente d'elle-même. Elle l'est, par la perfection de cette sensibilité qui, bien apprise et bien menée, sait extraire du miel de tout. Il y en a jusque dans les peines.

Mais vous craignez, dites-vous, en acceptant des consolations, d'outrager et de blesser les *chères ombres*, les *mânes sacrés* de vos amis. Il y a là une exagération de sentiment et de langage que je ne saurais ménager.

Aucune affection honnête ne peut blesser des êtres bons. Si, dans notre imperfection terrestre, nous éprouvons des jalousies, elles cessent et se déposent avec le limon qui environne notre nature. Au-delà de cette vie, tout est clarté, tout est bonté. Eh! sur cette terre même, on ne trouverait pas d'âme grande qu'un sentiment doux pût blesser, si, dans l'enveloppe grossière où nos cœurs sont cachés, et dans l'aveuglement où nous tient notre orgueil, nous ne supposions pas que les amours dont d'autres que nous sont l'objet, donnent une exclusion humiliante aux amours qu'on avait pour nous, et que toujours on nous ôte ce qu'on accorde, on nous chasse quand on admet, on nous dépouille s'il y a partage. Nous voulons être aimés seuls, de peur de n'être point aimés.

Mais les intelligences célestes sentent bien différemment. Flattées uniquement de la partie spirituelle et pure de nos sentiments, elles nous permettent de dis-

poser de tout le reste. Il y a, dans nos affections, une partie huileuse et grasse, si je puis dire, qui ressemble à la fumée de nos flambeaux : celle-là est pour les vivants. Il en est une autre subtile, excellente et céleste, qui peut être comparée à la lumière, à la flamme, et qu'on garde en la communiquant : celle-là est pour les amis que vous avez perdus. C'est d'elle seulement qu'ils peuvent se soucier ; car elle est seule digne d'eux. Ceux qui y participent ici-bas ne leur en dérobent rien. L'idée de partage qui, pour nous aveugles, est inséparable de l'idée de diminution, parce que l'un ne s'opère point sans l'autre, sur les objets matériels que nos mains tâtonnent sans cesse, n'offre à ces êtres clairvoyants qu'une impression d'étendue qui leur plaît et les réjouit.

Ah! si nous devenons des anges (et que pouvons-nous devenir autre chose dans une meilleure vie?) sans doute alors nous désirons que ceux qui nous furent chers, puissent être assez semblables à nous-mêmes, pour aimer comme nous, d'un amour entier et parfait, tous les êtres sensibles et bons. Cela ne leur est pas possible, hélas! leur cœur est trop borné. Mais du moins, la part de tendresse que nous exigeons d'eux, par un ressouvenir des impressions reçues au temps de la mortalité, est-elle compatible avec toutes les affections qu'ils sont capables d'éprouver, dans leur prison passagère, et dont leur condition sur la terre leur fait un devoir autant qu'un plaisir.

Il n'y a là d'autre exaltation que celle qu'il faut pour s'élever au-dessus de la vie présente. Il vous en faut bien davantage pour vos *ombres* et vos *mânes*, mots qui, en enveloppant d'une espèce de corps vaporeux les

esprits de vos chers amis, vous les représentent encore imbus des passions et des grossièretés humaines, et ne les laissent se peindre à votre imagination que sombres, et tristes et morts; idées injurieuses et fausses, si l'opinion de l'immortalité, qui est la vôtre et que je partage, est vraie, consolante et belle....

Il m'est venu, pendant que j'écrivais ces vagues conceptions, une foule d'autres lueurs qui, dans leur course rapide, n'ont fait que passer devant ma vue, et dont l'apparition légère me pénétrait d'une lumière dont rien n'égale les douceurs. Elles ne me trompaient pas, assurément; il me semblait y voir la vérité, la sentir et la toucher; il me semblait entrevoir ce qui est au ciel. Elles ne me trompaient pas, car il n'appartient point à l'erreur de donner sans effort, sans action, et par le seul effet de son approche, un contentement si complet et si calme à l'âme humaine : il n'y a pas entre elles assez d'analogie pour cela.

Montignac, le 16 janvier 1795.

A mademoiselle Moreau de Bussy.

Aucune des lettres que vous m'avez écrites ne m'a autant affligé que la dernière. C'est là que je vois combien votre plaie est profonde et, en quelque sorte, irremédiable. Votre esprit s'est mis du parti de votre désolation, et raisonne comme il plaît à celle-ci. Tout se change en douleur pour vous, et vos réflexions n'aboutissent qu'à tirer de toutes choses quelque sujet d'accablement. J'ai pris une mauvaise route. Je vous ai

trop occupée de votre malheur, en voulant vous le rendre plus léger. Toute votre âme est malade ; mais, puisque je l'ai imprudemment provoquée à raisonner sur son mal, je ne veux pas laisser sans réponse quelques-unes de vos observations, ni sans explication celles de mes opinions que je n'ai pas assez développées.

Non, les amis que nous avons perdus ne sont point honorés par ces douleurs excessives, qui n'honorent personne, parce qu'elles supposent plus la faiblesse et l'entêtement des âmes qui les éprouvent, que la grandeur des pertes qu'on a faites. Il y a telle femme dans le monde qui, pour la mort d'un enfant de quatre jours, s'est plus désolée, a plus pleuré, et s'est obstinée à se désoler plus longtemps qu'on ne le fait pour des êtres dont la vie avait un grand prix. Ce qui honore ceux qui ne sont plus, c'est une douleur modérée, à qui sa modération même permet d'être aussi durable que la vie de celui qui l'éprouve, parce qu'elle ne fatigue ni son âme ni son corps ; une douleur haute, qui permet aux occupations, et même aux délassements de la vie, de passer, en quelque sorte, sous elle ; une douleur calme, qui ne nous met en guerre ni avec le sort, ni avec le monde, ni avec nous-mêmes, et qui pénètre une âme en paix, dans les moments de son loisir, sans interrompre son commerce avec les vivants et avec les morts.

Qu'il me soit permis un moment de dire comment je voudrais être regretté. J'expliquerai ainsi comment je trouve beau de l'être.

Je voudrais que mon souvenir ne se présentât jamais à mes amis sans amener une larme d'attendrissement

sous leur paupières et le sourire sur leurs lèvres. Je voudrais qu'ils pussent penser à moi, au sein de leurs plus vives joies, sans qu'elles en fussent troublées, et qu'à table même, au milieu de leurs festins, et en se réjouissant avec des étrangers, ils fissent quelque mention de moi, en comptant parmi leurs plaisirs le plaisir de m'avoir aimé et d'avoir été aimés de moi. Je voudrais avoir eu assez de bonheur et assez de bonnes qualités, pour qu'il leur plût de citer souvent, à leurs nouveaux amis, quelque trait de ma bonne humeur, ou de mon bon sens, ou de mon bon cœur, ou de ma bonne volonté, et que ces citations rendissent tous les cœurs plus gais, mieux disposés et plus contents. Je voudrais que, jusqu'à la fin, ils se souvinssent ainsi de moi, qu'ils fussent heureux, et qu'ils eussent une longue vie, pour s'en souvenir plus longtemps. Je voudrais avoir un tombeau où ils pussent venir en troupe, dans un beau temps, dans un beau jour, pour parler ensemble de moi, avec quelque tristesse, s'ils voulaient, mais avec une tristesse douce, et qui n'exclût pas toute joie. Je voudrais surtout, et j'ordonnerais, si je le pouvais, que, pendant cette tendre cérémonie, pendant l'aller et le retour, il n'y eût, dans les sentiments et dans les contenances, rien de lugubre et rien de repoussant, en sorte qu'ils offrissent un spectacle qu'on fût bien aise d'avoir vu. Je voudrais, en un mot, exciter des regrets tels que ceux qui en seraient témoins ne craignissent ni de les éprouver, ni de les inspirer eux-mêmes. C'est l'image des regrets affreux que l'on doit laisser après soi, qui rend en partie la mort si amère ; ce sont les horreurs dont on a environné la mort qui rendent, à leur tour, les regrets des survivants si ter-

ribles. Ces deux causes agissent perpétuellement l'une sur l'autre, et bouleversent les âmes dans leurs sentiments les plus louables et les plus inévitables. Nos passions ont fait de notre dernière heure un sujet de désespoir et d'effroi, un moment haï, d'où la prévoyance et le souvenir se détournent également. Nos institutions et nos coutumes en ont fait, à leur tour, un événement dont on se hâte d'oublier, le plus vite qu'on peut, l'épouvantable appareil. Au lieu de nous accoutumer dès l'enfance, par la pensée et par les sens, à ne regarder cette séparation que comme le moment du départ pour un voyage sans retour, voyage que nous ferons un jour nous-mêmes, sans doute pour nous réunir dans des régions invisibles, on n'a rien oublié de ce qui était propre à en faire un objet d'horreur. On nous l'a fait considérer comme un châtiment, comme le coup porté par un exécuteur tout puissant, comme un supplice, enfin ; et nos amis, nos proches, quand nous avons cessé de vivre, quittent notre lit de repos comme ils quitteraient l'échafaud où l'on nous aurait mis à mort.

Élevez-vous, je vous en conjure, au-dessus de ces sentiments vulgaires. Vous en êtes digne, et vous en avez besoin; vous en êtes même plus capable que vous ne pensez, car votre douleur, en ce moment, calomnie votre raison.

En attendant que celle-ci prenne le dessus, agréez les assurances de l'estime d'un homme qui ne pourra jamais vous oublier, et qui sent plus vivement tout ce que vous valez, depuis qu'il y a sur la terre moins de cœurs pour vous aimer.

Montignac, le 1er mai 1795.

A mademoiselle Moreau de Bussy.

Je suis, hélas! et j'en gémis, votre ami le plus ancien, lorsque tant d'autres ne sont plus; c'est du fond de mon cœur que ce titre vient se placer sous ma plume. Songez que vous m'êtes chère à bien des titres; j'ai réuni sur vous tous les sentiments que m'inspirait la société dont vous viviez entourée. J'aime en vous, et vous, et votre frère, et votre amie, et ce pays qui m'a tant plu, et des souvenirs que mon âme gardera précieusement.

Vous êtes un dépôt que vos malheurs m'ont confié; un dépôt que je dois garder et conserver à tous les prix; un dépôt que je veux mettre à ma portée, pour veiller sans cesse sur lui. Oui, je vous veux auprès de moi, et je me veux auprès de vous. A quoi sert tout ce que je vous dis, et tout ce que je pourrais vous dire? Je répands de bonnes liqueurs dans un vase rempli de larmes; il faudrait d'abord les détourner et les tarir, et nulle main ne peut le faire, si ce n'est peut-être la mienne. Je la consacre à cet emploi. Il dépend de vous de me faire perdre mon temps, ma santé, mon âme et mon corps, en soins, en efforts, en prières, ou de m'épargner tout cela et d'en laisser l'usage à ce qui en a besoin, en consentant les yeux fermés à ce qui ne peut manquer d'arriver, si vous vivez et si je vis. Consentez-y donc sur-le-champ : je ferai ensuite ce que vous voudrez; consentez-y de confiance : je la justifierai assez; cousentez-y malgré vous et avec répugnance : je me moque maintenant de tout cela; la volonté aura

son tour. Si je n'avais que vingt-cinq ans, je vous donnerais dix années pour réfléchir et pour répondre. Je viens d'en avoir trente-huit ; je ne vous donne donc pas un jour, une heure, une minute, et je m'opiniâtrerai. Épargnez-moi beaucoup de peines, et, terminant par un seul mot, dites-moi : *Eh bien! j'y consens, en attendant que je le veuille.*

Villeneuve-le-Roi, le 3 février 1794.

A M. l'abbé de Vitry, à Lyon.

Monsieur, vous avez de l'âge ; vous avez vu beaucoup d'années ; vous perdîtes beaucoup d'amis. Je n'oserais être le vôtre : trop de respect me l'interdit ; mais j'aurai bientôt quarante ans, et j'ai le droit de vous chérir.

Si vous devenez mon voisin, il y aura près de vous un homme que flattera votre commerce, qu'occupera votre repos.

J'ai désiré de vous le dire ; puissiez-vous aimer à l'apprendre !

P. S. Il y a un petit presbytère où je voudrais bien vous loger. Ce presbytère a une cour en terrasse sur la rivière, un jardin sur la campagne, un appartement assez clos, entre bibliothèque et cuisine. Nous avons un forte-piano.

Je suis fort affairé à distribuer tous ces biens, et je me dis souvent, en rêvant dans mes oiseuses promenades : Cette campagne est pour Fontanes ; le forte-piano pour Chantal ; la chambre close est pour sa mère ; la cour pour sa petite fille ; le jardin pour le bon parent.

Que tout cela n'est-i là moi, et que ne veut-on me le revendre ce soir ! Demain, vous l'appelleriez vôtre.

Villeneuve-le-Roi, 7 février 1794.

A madame de Fontanes, à Lyon.

Je n'ai guère, dans ce bas monde, pour tous meubles et presque pour tous biens, qu'un forte-piano qui est à ma nièce, deux estampes qui sont à moi, et la moitié d'un pain de sucre que nous consommons en commun.

Venez jouir de ces trésors ; je puis en disposer en maître, et vous les offre de bon cœur.

J'aurais bien voulu vous procurer, dans mon voisinage, une cabane au pied d'un arbre, et j'ai tout tenté pour cela, jusqu'à me résoudre à en acheter une, moi qui hais la propriété ; je n'ai pas pu y parvenir.

Je serai réduit à vous loger dans une chaumière au pied d'un mur. Cela n'est pas bien magnifique ; mais fussions-nous déjà bien sûrs de disposer de ce taudis ! c'est encore ce que le pays a de meilleur en ce moment. On s'y bat pour le moindre trou, tant les logements y sont rares. Fontanes n'a qu'à se presser ; s'il attend, nous n'aurons plus rien. Cette chaumière, au pied d'un mur, est une maison de curé au pied d'un pont. Vous y auriez notre rivière sous les yeux, notre plaine devant vos pas, nos vignobles en perspective, et un bon quart de notre ciel sur votre tête. Cela est assez attrayant.

Une cour, un petit jardin dont la porte ouvre sur la campagne, des voisins qu'on ne voit jamais, toute une

ville à l'autre bord, des bateaux entre les deux rives et un isolement commode, tout cela est d'assez grand prix; mais aussi vous le paieriez: le site vaut mieux que le lieu.

Le lieu n'est qu'une habitation où l'on ne se mouillerait pas, où l'on ne gèlerait pas, où l'on pourrait même dormir, sans s'entasser dans un seul lit; mais on n'y aurait pas non plus des appartements bien complets. Votre mère aurait une alcôve, un cabinet et de la vue; vous auriez une grande chambre; le bon parent une à côté. J'ai fait les descriptions à Fontanes; il dit que cela suffirait; moi je trouve cela fort peu; mais on ne trouve rien de mieux.

Armez-vous donc d'un grand courage, et si vous êtes résolue à ne pas vous trouver à plaindre, lorsque vous serez mal logée, préparez vite le chausson où vous mettrez vos équipages, et tenez-vous prête à partir, quand le signal sera donné.

Vous trouverez, en débarquant, un homme qui vous recevra avec un respect bien profond et une affection bien tendre.

P. S. J'ai écrit deux mots au bon parent et à madame votre mère. Veuillez bien les leur remettre.

Je vous prie, tous tant que vous êtes, d'être bien persuadés que les sentiments que je vous exprime si brièvement, et que j'ai pour vous avec tant d'étendue, je les éprouve et vous les paie, non pas à cause de Fontanes, quoique assurément cela pût me suffire, mais à cause de vous tout seuls. Je vous honore et vous aime, parce que je vous ai connus.

Je sens fort vivement le désagrément de n'avoir à vous offrir que de médiocres bons offices; il faut que

je devienne grand terrien. Si j'avais seulement un petit palais, dans une île enchantée, voyez quel plaisir je trouverais à dire à votre mère : « Je suis fort aise, Ma-« dame, qu'il ne vous reste pas pierre sur pierre, à « madame votre fille et à vous, puisque cela me pro-« cure l'occasion de vous prouver que je suis votre ser-« viteur, en vous logeant sous mes lambris. »

On a tort de se moquer du médecin de la comédie, qui désire de bonnes fièvres à ceux qu'il aime, pour avoir le plaisir de les guérir. C'était un bon petit cœur d'homme, et je n'oserai plus rire de sa manie à l'avenir, car je sens que je la partage, ou peu s'en faut.

J'ai une compagne qui pense comme moi sur votre compte. Cela me fait un grand plaisir. Elle avait retiré tous ses sentiments de la société, pour les renfermer dans sa chambre. Ils en sont tous sortis, à la nouvelle de vos désastres, et ne cessent d'errer sur les ruines de vos maisons.

Je lui connus du mérite et des agréments. Elle a perdu ses agréments ; mais elle a gardé son mérite. Il se montre tout entier à mes regards dans cette grande circonstance. Tout son regret est de ne pouvoir vous être bonne à rien personnellement. Comme l'alouette de la fable, après avoir trop tardé à se rendre mère, elle est prête à le devenir, et à peine a-t-elle la force de suffire à faire son nid. Vous me rendrez un grand service, madame votre mère et vous, si, avec le temps et peu à peu, vous lui faites prendre à votre société l'intérêt que lui inspirent si bien vos malheurs. Au reste, personne ne la voit ici, et tout le monde vit tout seul, comme nous faisons en vous attendant.

Villeneuve-le-Roi, 5 novembre 1794.

A M. de Fontanes, à Paris.

Vous avez sans doute déjà vu mon jeune frère, et il vous aura remis les pelotons que vous demandez. Il aura pu vous dire aussi combien nous avons été sensibles à la perte de votre pauvre enfant. Nous nous étions amusés à faire, pour le recevoir, de petits préparatifs dignes de son âge. Ces soins d'un moment ont été cruellement trompés. Ils nous avaient donné avec elle une espèce de liaison et de société qui a fort augmenté nos regrets.

Votre femme et vous, vous êtes jeunes et bien portants. Celui qui console, le temps, ne vous manquera pas. Employez-le promptement à réparer le vide que cette affreuse petite vérole a si tôt fait dans votre famille. Ces êtres d'un jour ne doivent pas être pleurés longuement comme des hommes; mais les larmes qu'ils font couler sont amères. Je le sens, quand je songe que votre malheur peut à chaque instant devenir le mien, et je vous remercie d'y avoir pensé comme moi. Je ne doute point qu'en pareil cas, vous ne fussiez prêt à partager mes sentiments, comme je partage les vôtres. Les consolations sont un secours que l'on se prête, et dont tôt ou tard chaque homme a besoin à son tour. Je m'adresserai à vous avec confiance quand le jour de ce besoin viendra.

Je vous écris bien rarement. C'est que vos diables de lettres me fournissent toujours à traiter des matières qui excitent dans mon esprit une si grande activité, que je suis las et tout *recru* de la fatigue de penser, quand il est temps de vous répondre. Je prends le parti

de me taire et de vous oublier tout net, pour reprendre un peu de vigueur.

Ma santé n'en a point du tout. J'ai le cœur, le poumon, le foie et tous les organes de la vie fort sains ; je vis avec une régularité et une sagesse dont l'inutilité m'ennuie excessivement ; je ne perds rien, et rien ne me répare. Mon esprit me maîtrise assez souvent, à la vérité, et la faiblesse de mon corps le rend tout à fait intraitable ; mais souvent aussi, après l'avoir désarçonné, je me mets dans mon écurie, me couche sur ma litière, et vis des mois entiers en bête, sans en être plus délassé. Vous voyez que mon existence ne ressemble pas tout à fait à la béatitude et aux ravissements où vous me supposez plongé. J'en ai quelquefois cependant, et si mes pensées s'inscrivaient toutes seules sur les arbres que je rencontre, à proportion qu'elles se forment, vous trouveriez, en venant les déchiffrer dans ce pays, après ma mort, que je vécus, par-ci par-là, plus Platon que Platon lui-même, *Platone platonior*. Je trouve que cela même démontre que je me sépare du monde, et que je deviens pur esprit. En tous cas, si je tiens trop peu à la vie par ces liens gros et solides, la santé et les appétits, dont je fais un cas infini, quoique assez rigide en morale, jusque à mon dernier moment, je tiendrai à tous ceux que j'aime, par le désir de leur bonheur, qui ne pourra s'éteindre en moi qu'avec la pensée et le souffle. Comptez-y bien pour votre part. Tout ceci au reste est mon secret. Ne m'en parlez point dans vos lettres. Je veux épargner à ceux qui m'aiment autour de moi, des peurs qui seraient un grand mal. Il ne faut tout dire qu'aux hommes, lorsque l'on parle de ses maux.

Je vous ai envoyé quatre douzaines de petits pains; c'est, à mon grand regret, tout ce que j'ai pu. Mon intention, au surplus, est d'empêcher, autant que mes forces peuvent s'étendre, que vous n'en fassiez mauvais usage, et je vous défends à vous-même, par toute l'autorité que votre complaisance peut me donner sur vous, d'en employer plus d'un ou deux, en manière d'essai, à votre usage personnel. Avec la capacité d'estomac dont mon frère m'a assuré que vous étiez toujours doué, et dont je vous félicite de tout mon cœur, vous auriez bientôt absorbé toute la pacotille, si l'on vous permettait d'en user, à votre faim, dans les liqueurs chaudes du déjeuner, où, dit-on, ces pains sont exquis. Laissez-en donc au moins quarante-six pour le chocolat de ces dames. C'est à leur intention que je les ai fait faire, par un boulanger allemand, le seul habitant du pays qui s'y entende, et qu'on ne peut cependant déterminer à allumer son four qu'une ou deux fois par an, dans les grandes circonstances. J'associe à vos dames M. l'abbé de Vitry, leur digne ami et mon ancien correspondant, à qui je voudrais procurer tous les petits plaisirs possibles. Quant à vous et à vos pareils, je vous exclus absolument de toute part à ces gâteaux.

Il me reste à vous dire, sur les livres et sur les styles, une chose que j'ai toujours oubliée. Achetez et lisez les livres faits par les vieillards, qui ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge. J'en connais quatre ou cinq où cela est fort remarquable. D'abord le vieil Homère; mais je ne parle pas de lui. Je ne dis rien non plus du vieil Eschyle; vous les connaissez amplement, en leur qualité de poëtes. Mais

procurez-vous un peu *Varron*, *Marculphi formulæ* (ce Marculphe était un vieux moine, comme il le dit dans sa préface dont vous pourrez vous contenter); *Cornaro, de la Vie sobre;* j'en connais, je crois, encore un on deux; mais je n'ai pas le temps de m'en souvenir. Feuilletez ceux que je vous nomme, et vous me direz si vous ne découvrez pas visiblement, dans leurs mots et dans leurs pensées, des esprits verts, quoique ridés, des voix sonores et cassées, l'autorité des cheveux blancs, enfin des têtes de vieillards. Les amateurs de tableaux en mettent toujours dans leur cabinet. Il faut qu'un connaisseur en livres en mette dans sa bibliothèque.

J'ai froid et je vais me chauffer; portez-vous bien.

Je vous vois où vous êtes avec grand plaisir. Le temps permet enfin aux gens de bien de vivre partout où ils veulent. La terre et le ciel sont changés. Heureux ceux qui, toujours les mêmes, sont sortis purs de tant de crimes, et sains de tant d'affreux périls!

Villeneuve-le-Roi, 24 novembre 1794.

A M. de Fontanes, à Paris.

Conseillez à votre femme d'aller à Lyon, afin qu'elle vienne nous voir. Quant à vous, il vous faudra, en temps et lieu, hasarder un petit voyage ici pour passer dix jours avec moi. Il me paraît fort nécessaire que nous nous donnions le loisir de renouveler connaissance; car il me semble que nous nous sommes un peu oubliés.

Je mêlerai volontiers mes pensées avec les vôtres, lorsque nous pourrons converser ; mais pour vous rien écrire qui ait le sens commun, c'est à quoi vous ne devez aucunement vous attendre. J'aime le papier blanc plus que jamais, et je ne veux plus me donner la peine d'exprimer avec soin que des choses dignes d'être écrites sur de la soie ou sur l'airain. Je suis ménager de mon encre ; mais je parle tant que l'on veut. Je me suis prescrit cependant deux ou trois petites rêveries dont la continuité m'épuise. Vous verrez, quelque beau jour, que j'expirerai au milieu d'une belle phrase, et plein d'une belle pensée. Cela est d'autant plus probable, que, depuis quelque temps, je ne travaille à exprimer que des choses inexprimables.

Je m'occupais, ces jours derniers, à examiner nettement comment était fait mon cerveau. Voici comment je le conçois. Il est sûrement composé de la substance la plus pure, et a de hauts enfoncements ; mais ils ne sont pas tous égaux. Il n'est point du tout propre à toutes sortes d'idées. Il ne l'est point aux longs travaux.

Si la moëlle en est exquise, l'enveloppe n'en est pas forte. La quantité en est petite, et ses ligaments l'ont uni aux plus mauvais muscles du monde. Cela me rend le goût très-difficile, et la fatigue insupportable; cela me rend en même temps opiniâtre dans le travail, car je ne puis me reposer que quand j'atteins ce qui m'échappe. Mon âme chasse aux papillons, et cette chasse me tuera. Je ne puis ni rester oisif, ni suffire à mes mouvements. Il en résulte, pour me juger en beau, que je ne suis propre qu'à la perfection ; du moins, elle me dédommage, lorsque je puis y parvenir, et d'ailleurs

elle me repose, en m'interdisant une foule d'entreprises; peu d'ouvrages et de matières, en effet, sont susceptibles de l'admettre. La perfection m'est analogue, car elle exige la lenteur autant que la vivacité. Elle permet qu'on recommence, et rend les pauses nécessaires. Je veux, vous dis-je, être parfait. Cela seul me sied et peut me contenter. Je vais donc me faire une sphère un peu céleste et fort paisible, où tout me plaise et me rappelle, et dont la capacité, ainsi que la température, se trouve exactement conforme à l'étendue et à la nature de mon pauvre petit cerveau. Je prétends ne plus rien écrire que dans l'idiome de ce lieu. J'y veux donner à mes pensées plus de pureté que d'éclat, sans pourtant bannir les couleurs, car mon esprit en est ami. Quant à ce qu'on nomme force, vigueur, nerf, énergie, élan, je prétends ne plus m'en servir que pour monter dans mon étoile. C'est là que je résiderai quand je voudrai prendre mon vol, et lorsque j'en redescendrai pour converser avec les hommes, pied à pied et de gré à gré, je ne prendrai jamais la peine de savoir ce que je dirai, comme je fais en ce moment, où je vous souhaite le bonjour.

Villeneuve-le-Roi, 26 décembre 1794.

A madame de Beaumont, à Passy.

J'ose, Madame, être fort aise que vous ne soyez point partie, et fort impatient d'avoir l'honneur de vous revoir.

Votre chaumière couverte de neige aurait eu déjà

mon hommage, si je n'avais craint d'effaroucher votre bonté par un trop grand empressement.

Je me suis un peu enrhumé, et je serais un téméraire d'aller tousser près de vous, par cet hiver de 1709. Ma politique est, Madame, de ne vous faire que des visites qui ne me coûtent rien, afin qu'en y prenant peu garde, vous les permettiez plus souvent.

Je ne tarderai sûrement pas à avoir besoin de braver tous les frimas, par un principe de santé, et je dirigerai tout naturellement mes promenades vers Passy ; l'air de ce lieu m'est favorable.

Jusque là, Madame, agréez l'hommage du profond respect avec lequel j'approcherai toujours des lieux que vous habiterez.

Villeneuve-le-Roi, le 29 mars 1795.

A madame de Beaumont, à Passy.

J'ai, Madame, l'honneur de vous envoyer le troisième volume, dont je suis si excessivement mécontent, que je n'ai pas voulu coucher avec lui dans la même chambre, et que je l'ai banni de moi toute la nuit.

Je me suis armé de résolution, pour rendre ce matin aux deux autres les entrées de mon appartement. Je me ferai effort pour les lire.

Dans ce que j'ai pu parcourir, le crime qui interroge garde une sorte de dignité, et semble avoir un peu raison, tandis que l'innocence qui répond et qui s'excuse, consent presque à avoir tort. C'est une histoire exécrable et menteuse, et si votre exemplaire existait

seul dans l'univers, malgré le respect dont je suis pénétré pour tout ce qui vient de vos mains, je le brûlerais tout à l'heure.

J'aurais trop à dire, et les raisons sur lesquelles ma manière de sentir est fondée sont encore dans une trop vive fermentation, pour que je n'en renvoie pas les détails au temps où j'aurai le bonheur de vous revoir.

Agréez, Madame, les assurances des regrets que je donnerai toute ma vie à vos départs, toutes les fois que la destinée me fera votre voisin.

Villeneuve-le-Roi, 26 avril 1795.

A madame de Beaumont, à Paris.

Je dois bien des remercîments à vos récits et à ceux de madame de Sérilly. Il y a long-temps que j'y pense, et que je m'abstiens de vous les adresser, parce que, dans la pointe d'humeur que la médecine me donne, je ne saurais rien faire avec grâce.

Je me contenterai aujourd'hui d'avoir *sonné* la lettre de votre cousine. Si, dans votre bienfaisance, vous voulez augmenter ma reconnaissance et mon plaisir, sonnez à toutes cloches l'histoire de sa détention.

Riouffe a trop allongé la sienne. Je n'aime point son Ibrascha, ni sa comparaison de Robespierre à Jésus-Christ. Il n'avait mis que sa raison et son mérite dans sa première édition. Il a mis, ce me semble, un peu trop de sa jeunesse et de ses défauts dans la seconde. Au surplus, je suis, comme Werther, ami exclusif de

toutes les premières éditions possibles, quand elles m'ont plu. On ne doit jamais rien ajouter à ce qui a suffi.

J'avouerai cependant qu'il y a des traits admirables dans ces additions de Riouffe. Vous souvenez-vous de ce qu'il dit, en parlant de la nature humaine : « *Sa dou-* « *leur lui échappe comme son plaisir ?* » Un mot pareil vaut tout un livre.

Madame de Staël en a fait un, dit-on, sur la nécessité de la paix. Si je n'ai pas le plaisir de le lire avant votre retour, c'est un bonheur que je devrai probablement à votre complaisance. De toutes les femmes qui ont imprimé, je n'aime qu'elle et madame de Sévigné.

Je vois souvent madame de Sérilly, et je vous désire souvent dans son parc, non pas que je fasse à son mérite l'injustice de ne pas me plaire avec elle ; mais vous avez des droits d'aînesse qui ne me permettront d'être souverainement heureux, à Passy, que lorsque je vous y rencontrerai.

J'y vois M. de Pange avec une grande utilité. Son esprit est austère et fort, et son rire même est profond. En m'en retournant, je pense volontiers à tout ce qu'il m'a dit ; mais, en allant, je me sens plus pressé du désir de l'entendre, que de celui de lui parler.

Si vous étiez ici, Madame, en grimpant la haute montagne, je me sentirais mu, poussé et soutenu par une double impatience.

Avec lui, mon imagination est un peu contrainte et n'ose pas se livrer à tous ses caprices. Avec vous, elle est plus à l'aise. Il veut qu'on marche, et j'aime à voler ou tout au moins à voleter. Mes petites ailes de mouche me démangent, aussitôt que je pense à vous.

Agréez, Madame, les assurances de mon profond respect.

P. S. Souffrez que j'ajoute un mot pour vous parler de ce bon Durans. Il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Le pauvre malheureux ! Je voudrais bien qu'il vous arrivât quelque grand bonheur, pour combler son âme de joie.

———

Villeneuve-le-Roi, 1795.

A madame de Beaumont, à Passy.

Ce n'est pas Desprez, Madame, qui vous a calomniée dans mon esprit, c'est vous-même.

Je suis bien aise de vous dire que je ne pourrai vous admirer à mon aise, et vous estimer tant qu'il me plaira, que lorsque j'aurai vu en vous le plus beau de tous les courages, le courage d'être heureux.

Il faudrait, pour y atteindre, avoir d'abord le courage de vous soigner, le désir de vous bien porter, et la volonté de guérir.

Je ne vous en croirai capable que lorsque vous aurez bien perdu votre belle fantaisie de mourir, en courant la poste, dans quelque auberge de village. Vous voyez que, dans ma colère même, je suis capable de bons procédés, puisque je n'ai rien dit de ce bel article dans ma lettre d'hier à madame de Sérilly, dont je savais d'avance l'opinion très-opposée à votre goût.

Je n'ai pas voulu laisser venir cet énorme grief au bout de ma plume ; mais je l'ai gardé sur le cœur.

Tout cela, Madame, est extrêmement sérieux, et,

pour l'honneur de l'esprit, de la raison, de l'humanité et de la vertu, je vous conjure, dès que vous serez arrivée à Paris, de consulter d'abord un bon médecin, et de faire ce qu'il vous dira. Vous n'avez pas seulement besoin de régime et de tranquillité; vous avez besoin de remèdes. Votre docteur de Sens est honnête homme et beau joueur, à ce qu'on dit; mais c'est un pauvre guérisseur.

Je suis payé pour vous désirer de la santé, puisque je vous ai vue; j'en connais l'importance, puisque je n'en ai pas. Un événement de ma vie m'a trop appris combien l'insouciance sur ce point peut devenir funeste, pour que je transige avec la vôtre.

Enfin, Madame, je suis tourmenté depuis trois mois de l'inquiétude que vous me causez à cet égard, à un tel excès, que j'aimerais encore mieux vous savoir cet été à Plombières qu'à Passy, et assurément c'est tout dire.

Un homme habile, bien consulté et bien écouté, peut rendre ce voyage inutile; mais si vous tardez à prendre des précautions, votre éloignement nous deviendra indispensable, et ne produira peut-être aucun fruit.

« Cela, dites-vous, serait plus tôt fait. » Plus tôt, oui, mais non pas bientôt. On meurt longtemps, et si, brutalement parlant, il est quelquefois agréable d'être mort, il est affreux d'être mourant pendant des siècles. Enfin, il faut aimer la vie quand on l'a : c'est un devoir. Les *pourquoi* seraient infinis; je m'en tiens à l'assertion. Elle vous fâchera peut-être; mais, fût-ce pour vous plaire, je ne puis pas vous taire cette vérité.

Je n'avais pas eu le temps d'ouvrir la lettre de madame de Sérilly, quand votre envoyé m'a quitté. Elle

me demande Louvet ; je l'ai tout neuf, tout frais arrivant, et n'ai nul besoin de le lire. Priez-la de le garder longtemps ; je l'envoie par une femme du village que j'ai sous ma main. Je ne puis rien ajouter, Madame, de tout ce que je voudrais vous dire, si ce n'est que je suis quelquefois tenté de me couper les deux oreilles.

P. S. La bonne femme est partie subitement, pendant que je relisais. Elle n'est point si bonne femme !

Villeneuve-le-Roi, 16 janvier 1797.

A madame de Pange, à Passy.

On dit, Madame, que, depuis quatre ou cinq jours, vous êtes rentrée en possession de votre maison d'Étigny. Cette maison vous serait-elle utile ? Si elle vous était inutile, voudriez-vous la louer ? Si, en sage et prévoyante administratrice du bien de vos enfants, vous consentiez à la louer, me prendriez-vous pour locataire ?

J'avais d'abord songé à vous demander un recoin de Passy ; mais ma femme, qui a une bonne judiciaire, a décidé que nous ne pourrions former là l'établissement que j'avais dans la tête ; j'en reviens donc à Étigny. Il offre bien quelques inconvénients ; mais j'y serais chez vous ; mais je ne l'habiterais que l'été ; mais il y a une allée de charmille, dans un assez vaste enclos ; j'aurais à moi un jardin, un verger, une cour, une vache, des poules, et une chambre basse à deux lits, que je n'ai pas vue, mais dont, au bout du compte, un chanoine se contentait. Cela rappelle son penseur, quand il n'y

a pas moyen d'être plus près de vous sans de graves inconvénients.

Voici, Madame, mes conditions. Je veux votre jardin pour ce qu'il vaut, et votre maison pour ce qu'en donnerait un amateur du jardinage. Je veux votre agent, l'honnête Dujeu, pour rien, c'est-à-dire, par-dessus le marché du jardin et de la maison. A la vérité, si vous cédez gratuitement un si honnête homme, vous serez trop généreuse, et je serai trop bien traité; mais nous ne voulons pas nous ruiner, et ma femme pense avec moi que, dans notre isolement et dans une telle demeure, un hôte pareil est sans prix.

Ce Dujeu trouverait en moi toutes les facilités et tous les ponts qu'il pourrait désirer. Voici, à boule-vue, le parti que je lui proposerais. Il serait, dans la maison, votre concierge, chargé de veiller aux toits, clôtures et sûretés, et comme tel, il aurait de plein droit le logement, en le choisissant où il lui plairait, pourvu qu'il fût séparé des chambres les plus logeables. Il aurait communauté pleine dans les écuries, étables, fournils, etc. Ses volailles et les nôtres pourraient jucher sur le même bois. Il y a dans le clos une vigne dont il me paraît amoureux; je la lui donnerais jusqu'au dernier cep, à l'exception des chasselas. Vous avez une luzerne dont je me réserverais *in petto* le plaisir de lui laisser part, en lui offrant tous les matins le lait nécessaire à son ménage. Enfin, je lui ferais tous les autres avantages que vous jugeriez convenables.

Consultez dès aujourd'hui, s'il se peut, Madame, vos gens d'affaires, et faites-les s'expliquer net sur mes propositions. Nous ne pouvons nous livrer à aucune

nouvelle délibération, qu'au préalable leur avis ne nous soit connu.

Ma femme est raisonnable ; mais elle est un peu malade ; toutes les douleurs la tuent, comme moi tous les plaisirs.

Je me borne à vous assurer de mon profond respect. Ce sentiment en moi est assez vaste pour contenir tous les autres ; ils s'y rangent, sans se gêner, comme de petits ronds dans un grand cercle. Agréez tous mes dévouements.

Villeneuve-le-Roi, 22 janvier 1797.

A madame de Pange, à Passy.

J'ose vous prier de mettre le comble à vos bontés, Madame, en me liant au plus tôt d'un nœud indissoluble, par un bail à long terme, et revêtu de toutes les clauses et formalités de style qui pourront le rendre inattaquable. J'ai besoin d'avoir en poche un pareil roc, pour l'opposer aux flots de propositions séduisantes dont mes beaux-frères commencent à nous assaillir. Je crains la puissance du vœu commun ; il a sur moi un irrésistible empire, quand je ne me suis pas prémuni. Je ne voudrais pas mécontenter l'amitié de ceux qui m'entourent ; mais je veux pouvoir vivre quelque temps à l'écart, et y paraître comme forcé par quelque engagement antérieur à la manifestation définitive de leur bonne volonté. Si mes engagements sont clairs, mon beau-frère l'abbé trouvera tout simple qu'obligé de payer, je veuille *gagner mon argent*, en passant au moins six mois à votre campagne. Nous pourrons alors,

de temps en temps, venir jeter les yeux sur la maison commune, à Villeneuve, et consentir, sans inconvénient, à y passer la mauvaise saison.

Je vous enverrai cette après-midi un petit commissionnaire qui me rapportera, si vous voulez bien l'en charger, l'état de tout ce qui est à louer autour de la maison, avec l'estimation de chaque article. Nous choisirons, puisque vous nous le permettez, ce qui sera indispensable au bien-être de la vache, de l'âne, du cheval et des poules, dont j'espère que madame de Beaumont viendra quelquefois manger les œufs frais : je leur recommanderai de les faire bons.

J'ai à consoler ma femme de la mort de ma belle-mère. Malgré la fermeté de son caractère, elle est toujours restée dans la timidité de l'enfance, à l'égard de la durée de ses parents ; son esprit n'avait jamais osé savoir qu'ils étaient mortels. « Il faut bien que je me « désole », me disait-elle tout à l'heure ; « sans moi, qui « pleurerait ma pauvre mère ? » Les pauvres, lui ai-je répondu ; et, en effet, cette excellente femme avait, sous une écorce de rudesse très-remarquable, le cœur le plus compatissant, et les mains les plus libérales, avec l'air le plus négatif.

Du reste, je ne trouve pas sa fille trop effarouchée des devoirs que lui imposera votre voisinage. Elle se souvient avec grand plaisir du temps qu'elle a passé auprès de vous. De toutes les absences qu'elle a faites hors de son ménage, depuis que nous sommes ensemble, c'est la seule qui ne lui ait coûté aucun regret. Vous et madame de Beaumont êtes plus fortes que ses dégoûts invétérés. Elle ne partagerait volontairement les plaisirs et les amusements de qui que ce fût ; mais

elle a partagé bien vivement toutes vos peines. Vos dernières pertes, surtout, n'ont pas trouvé d'âme plus empressée à les sentir. Elle sait à merveille, d'ailleurs, que vous n'êtes pas du monde ; que vous êtes au-dessus de lui, et par conséquent hors de lui ; c'est ce qui la dispose à violer sans scrupule, en votre faveur, son vœu de fuir les humains. En s'exposant au plaisir de vous voir fréquemment, elle est en paix ; sa conscience ne lui reproche rien : je ne sais quelle séduction lui persuade qu'elle est toujours inébranlable dans ses résolutions de sauvagerie. Il est avec le ciel des accommodements ; il en est aussi avec soi-même : elle l'éprouve à son insu. Je la compare à ce dévot qui avait promis à Dieu de ne jamais manger de sel, et qui se permettait le sucre. Quand vous l'aurez tout à fait apprivoisée, vous saurez si elle vous honore. Elle ne vous le dira pas, cependant ; mais vous pourrez l'apercevoir. Je compte beaucoup sur votre discernement pour démêler des sentiments et un mérite qu'elle a la mauvaise habitude de ne pas étaler assez. Autrefois, quand je la rencontrais dans sa société, il me semblait toujours voir une violette sous un buisson. Depuis, le destin a marché sur elle ; ses douleurs l'ont foulée aux pieds, et ses feuilles la cachent aux yeux.

Vous le voyez, Madame, cette maison est peuplée de cœurs qui sont d'accord avec le mien, et qui sont tout remplis de vous.

P. S. Je vous prie de dire à madame de Beaumont que, dans tout ce que je vous donne, sa part d'aînesse est prélevée. Elle a, sur mes prédilections, un droit que rien au monde ne peut lui ôter, pas même l'ennui que pourrait lui causer Platon.

Villeneuve-le-Roi, mai 1797.

A madame de Beaumont, à Theil.

Vos lettres m'ont fait un grand plaisir. Il y règne une liberté d'esprit et d'imagination qui plaît et qui rassure sur votre bonheur. Pour être heureuse et rendre les autres heureux, vous n'avez qu'à laisser faire à la nature, et consentir à être vous.

Nous n'avons pas à nous plaindre ici. Alexandrine est guérie, et descendra demain au salon ; ma femme va son train ordinaire ; l'abbé est parti hier pour aller dîner aujourd'hui, à trois lieues d'ici, chez un confrère où il soupçonne quelque pâté ; Victor n'a d'autre embarras dans la vie que l'incertitude où il est, depuis une heure, de savoir si certain animal qu'il m'a montré dans la Maison rustique, et que je lui ai dit être un renard, est un renard en effet, ou ne serait pas une fouine ; car vous lui avez dit que c'était une fouine, à ce qu'il m'a avoué un peu trop tard pour son repos. Vous voyez qu'il se souvient de vous et de vos dires. Pour moi, je suis enfoncé dans Aristote. Après avoir achevé ses Morales, me voilà jeté à corps perdu dans ses Métaphysiques ; il faudra le lire tout entier. Il me tuera ; mais je ne puis plus m'en défendre.

Ne vendez pas votre Voltaire à Sens ; vous n'en auriez rien. Je vous en tirerai un meilleur parti à Paris. Quant à moi, je vous en remercie. Dieu me préserve d'avoir jamais en ma possession un Voltaire tout entier !

Si vous aimez mieux voir madame de Staël ici qu'à

Sens, votre chambre verte est à votre service. Je serai, je crois, assez fort pour ne pas céder au désir de la voir, et pour fuir le danger de l'entendre ; ainsi, consultez votre commodité.

Soignez-vous bien ; portez-vous bien ; gardez mes livres, et écrivez-moi. Ma femme vous recommande de vous rendre agréables les derniers jours que vous passerez dans votre Theil. Si nous étions au printemps, elle consentirait, dit-elle, volontiers, à vous y aller soigner en famille, pendant une quinzaine de jours. Passer quinze jours hors de son ménage ! j'ai trouvé cela très-galant de sa part. Mais vous faites ici des miracles. Bonjour.

P. S. Ayez soin de faire resserrer la gourmette du petit cheval, et vous en ferez un mouton. *L'art de tomber*, dont vous êtes douée, a son mérite assurément; mais il y aurait quelque avantage d'obliger vos gens à mettre en pratique *l'art de brider*.

Sens, 26 juin 1797.

A madame de Pange, à Paris.

Je ne suis pas digne de vous remercier, Madame; j'ai une extinction d'esprit et de voix.

Je n'en suis pas moins pénétré de reconnaissance pour tous les envois dont vous avez bien voulu m'honorer. Ils m'ont été remis un peu tard par votre page à cheveux gris. Il ne m'a apporté que le 1er floréal votre lettre du 20 germinal. Je l'accuse pour m'excuser. Sans cette triste nécessité, son âge, et la candeur

de sa barbe, auraient fait expirer ma plainte dans le silence du respect.

J'avais eu l'honneur de vous écrire, le jour de votre départ, en vous renvoyant le Don Quichotte espagnol. Un page de mon choix, et qu'on prendrait à sa mine pour l'arrière-petit-fils du vôtre, partit d'ici à sept heures du matin, pour revenir, à midi, m'assurer qu'il était arrivé trop tard. Je m'imaginai qu'il s'était amusé à jouer à la fossette tout le long du chemin. On ne sait plus à qui se fier. Tout le monde est trop jeune ou trop vieux, et je vois bien que les vrais milieux, même en messagerie, sont aussi difficiles à reconnaître qu'à garder.

Je suis en conscience obligé de démentir le docteur, ce qui me fâche, et je suis encore plus fâché qu'il se trompe. Il a beau me voir éteint, gisant, maigre, muet, et incapable de souffrir le moindre travail et même le moindre plaisir, sans en être épuisé, il me croit en fort bon état. Je ne sais comment ses yeux se sont fascinés ; mais, depuis qu'il n'a plus de nouveau remède à m'ordonner, il me voit guéri, le croit de bonne foi, et le dit à tout le monde. La vérité est que je suis toujours également malade, mais avec plus de variété, ce qui est au moins un agrément. Je suis aussi un peu plus accoutumé à mes maux, et je vois plus clair dans ma maladie. Ce sont là, si l'on veut, des mieux dont je sens vivement le prix ; mais je ne puis pas convenir que j'en éprouve d'autres. Pourtant, je me suis bien trouvé de l'air de Sens. J'y habite un petit tertre qui m'enchante. J'ai sous les yeux, dans le lointain, la verdure la plus riante et la plus riche. Mes ruelles (vous ne savez pas ce que c'est) sont

bordées de maisons où le bonheur semble habiter, derrière des haies et sous des treilles. Un peuple poli m'environne, et il n'a pas l'air malaisé. Rien de ce qui me touche, rien de ce que je contemple ici ne me déplaît, et je souhaite souvent que vous et madame de Beaumont puissiez m'y voir. C'est vous dire que tout semble concourir à me faire porter en ce moment aussi bien qu'il est possible, et cependant je suis malade, quoi que prétende le docteur. Les vents, à la vérité, en sont un peu la cause ; mais quand on a une santé qui dépend éternellement du beau temps et de la pluie, on est condamné à se porter mal partout et toute la vie.

Si telle est ma destinée, je m'y résignerai, Madame ; je rendrai même grâce à la Providence, si, dans la situation où je serai réduit, elle me laisse toujours la capacité d'être heureux par des idées et des sentiments fort doux, qui me remplissent assez souvent de leurs délices, et si à ce bienfait elle ajoute celui de me laisser disposer librement, une fois par mois, de ma main et de ma pensée, pour écrire à votre cousine et à vous, quand je ne pourrai pas vous voir. Sans ce dernier point, tous mes biens auraient des épines, et tous les plaisirs de mon âme seraient gâtés par un remords.

Quiconque chante pouilles à Benjamin Constant, semble prendre une peine et se donner un soin dont j'étais chargé : je me sens soulagé d'autant. Je crois donc vous devoir de la reconnaissance, à madame de Beaumont et à vous ; à elle, de tout le mal qu'elle m'en dit, et à vous, Madame, de celui que vous en pensez. Cet homme est pour moi

« Comme un violon faux qui jure sous l'archet »,

tout ce qu'il dit me blesse l'esprit. D'abord il écrit mal, très-mal, et en vrai suisse à prétentions. Il exprime avec importance, et avec une sorte de perfection travaillée, des pensées extrêmement communes, signe de médiocrité le plus grand que je connaisse. Ensuite je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus insupportable et de plus révoltant que *le faux* dans l'erreur. Or, Madame, examinez les erreurs de Benjamin Constant, et dites-moi si vous croyez qu'elles soient en lui un effet de la bonne foi, et une simple méprise de l'esprit. On sent qu'elles lui viennent du cœur, et que son ambition les a fabriquées de toutes pièces. J'avais lu déjà plusieurs passages de son livre, quand madame de Beaumont a eu la bonté de me le faire parvenir. J'avais trouvé et je trouve le choix de ses expressions et de ses tournures mauvais ou déplacé, et le choix de ses opinions encore plus insoutenable. Dans cet ouvrage, tout repousse l'indulgence ; tout y tend à détruire l'humanité. Vous voyez à ma colère que je dois m'interdire d'en parler. Je lui préfère mille fois la bonne gouvernante de madame de Beaumont, dont je ne parle pas, mais que j'ai vue avec grand plaisir. Je lui ai fait une visite expresse, introduit par Saint-Germain, et paré de toutes les fleurs du jardin.

Notre inoculé se porte fort bien ; mais sa mère m'a bien fait enrager. Figurez-vous que ce qu'il y a de plus problématique au monde, c'est qu'elle ait eu la petite-vérole, et que ce qu'elle a le moins pu se résoudre à faire, malgré sa parole donnée, a été de laisser toucher son fils par d'autres mains que par les siennes. J'ai vécu dans de grandes transes ; mais j'en suis revenu. Pour elle, elle s'est entêtée à ne rien craindre, et

actuellement, elle persifle ma prudence, avec une insolence que je serais bien fâché qu'elle n'eût pas. Cette insolence envers moi ne l'empêche pas d'être pénétrée pour vous du respect le plus senti et le mieux fondé. Regardez-la toute sa vie, Madame, comme une des âmes où votre mérite est le mieux connu et le plus honoré.

Villeneuve-le-Roi, 26 août 1797.

A madame de Beaumont, à Theil.

Non-seulement j'ai résolu d'aller vous voir, mais ma femme et mon fils veulent vous aller voir aussi, et passer avec vous au moins une demi-semaine. Ils partiront dès que vous vous porterez bien, et que vous aurez un *Obadiah* et deux forts chevaux à nous envoyer. Tout cela sans doute se pourra, non pas demain, mais quelque jour, dans quelque temps, et d'ici à la fin du siècle, quand vos lits auront des petits.

Je vous recommande à tous les saints et à toutes les saintes de Theil, à sa caverne de verdure, à ses lacs d'air et de clarté, et à ce fleuve de lumière qui coule du côté de Sens. Je vous recommande aussi à ces trumeaux où se mirent toutes vos herbes. M. Shandy vante beaucoup les pièces d'eau; il prétend qu'il sort de leur sein une vertu consolatrice. Puisse votre âme être imbibée d'une si divine vapeur !

Je sais très-mauvais gré à ceux dont la société vous a dégoûtée de la solitude, et, s'ils s'en font un compliment, moi je leur en fais une injure. Mais pourquoi

aller vivre aussi avec ces esprits remuants? Ils ont pour tête un tourbillon qui court après tous les nuages. Ils veulent brider tous les vents dont ils ne sont que le jouet. Leur tournoiement vous a gâtée ; mais vous vous raccommoderez.

Je ne crois pas que rien au monde soit plus ennemi du bonheur, ainsi que de toute sagesse, que les passions de l'esprit, quand on les éprouve à toute heure. Celles du sang sont plus sensées ; car, remarquez, je vous prie, que les premières ne peuvent être satisfaites ni tous les jours, ni tous les mois, ni tous les ans, ni quelquefois tous les vingt ans. Or, y a-t-il rien de plus maladroit et de plus propre à tourmenter, que de retenir dans son sein, et d'alimenter en soi-même, à tous les instants de la vie, des désirs sans possession et des voracités sans proie ?

La passion même du bien public serait en ce moment une folie. Le monde est livré au hasard. Ceux qui prétendent l'arrêter, en jetant à ses vagues le gravier et le sable fin des petites combinaisons, sont ignorants de toutes choses. Je leur préfère de bien loin celui qui, sans prétention, s'amuse, à ses heures perdues, à faire des ronds dans son puits. Il se croit du moins inutile. Les autres se croient importants, et Dieu sait tout ce qu'ils perdent de temps, de raison, de mérite, pour le devenir en effet ! Je ne vois en eux qu'un besoin de tracas et de mouvement, semblable à celui des enfants, une puérile activité qui les excite à déplacer, non des chaises, mais des couronnes, et à façonner de leurs mains des débris de sceptres brisés. Ils vantent leur sollicitude, et ils ne sont rien qu'inquiets. L'inquiétude se démène, va, revient, monte et redes-

cend ; la sollicitude attentive est aux aguets et se tient coi : voilà ce que nous devons faire.

Ayez le repos en amour, en estime, en vénération, je vous en supplie à mains jointes. C'est, je vous assure, en ce moment, le seul moyen de ne faire que peu de fautes, de n'adopter que peu d'erreurs, de ne souffrir que peu de maux. J'en suis si persuadé que je viens d'écrire à Paris qu'on ait à ne plus m'envoyer aucun journal dont l'auteur sache lire et écrire. Je ne veux pas ignorer ce qui se passe ; mais je ne veux plus m'en occuper.

Quand madame de Pange sera de retour, je vous supplierai d'oublier jusqu'au nom même de la guerre, et de ne plus songer à d'autres fortifications qu'à celles que pourrait élever, dans votre boulingrin, le caporal *Trim-Saint-Germain*.

Je me porte comme Yorick, quand il ne pouvait plus monter sur son cheval maigre. J'ai à peu près le bonheur dont il jouissait, quand il ne se sentait pas gai. Je vous aime comme il vous eût lui-même aimée, s'il vous avait vue une fois.

P. S. Ma femme est très-sensible à votre souvenir. Sa justesse et votre mérite cadrent ensemble si parfaitement, que je ne puis rien dire, en votre honneur et gloire, qu'elle ne le pense.

Le petit se souvient non-seulement de vous, mais aussi de Theil, et d'une certaine carriole sans roues qui a fait son bonheur, parce qu'il pouvait y monter tout seul. Que de gens aiment les siéges renversés, parce qu'ils peuvent s'y asseoir !

Par un très-singulier hasard, c'est moi qui lis *Young*, lorsque vous lisez le *Tristram*. Ce *Young* ne me rend

point farouche, et son *lilia burello* m'amuse tout comme un autre.

Il n'y a que Benjamin Constant qui ne m'amuse pas. J'en ai parlé tout de travers. J'en ai dit, non pas trop de mal, mais d'autre mal que celui qu'il fallait en dire. J'en suis fâché, car, si je le battais jamais, je voudrais que le coup portât et l'ajustât comme un habit. Portez-vous mieux : je me radoucirai peut-être.

Villeneuve-le-Roi, le 27 août 1797.

A madame de Beaumont, à Theil.

Votre régime me fait un bien infini, *rien seulement que d'y penser*. Je suis persuadé que vous vous en trouverez à merveille.

Je ne vous ai pas dit que ma femme était *enclouée*, c'est-à-dire, qu'elle avait un fort gros clou sous le bras. C'est probablement un rejeton de la petite vérole de son fils, soignée avec trop de hardiesse. Elle me charge de vous dire que, sans ce désagrément, qui durera encore quelques jours, nous vous aurions priée de nous envoyer sur-le-champ *Obadiah* et les grands chevaux.

Je vous ai écrit hier une grande lettre où je me suis embourbé dans le temps présent, comme Coulanges, quand il voulut plaider, s'embourba dans la mare à Colin. Je conseille à votre attention de sauter à pieds joints ce long article, et d'aller droit à la moralité : aimez le repos, le repos ! Laissez les tracassiers se tracasser, et si nous montons sur quelque bâton, ne le choisissons pas d'épines.

J'ai mangé beaucoup de fruits ces jours-ci, et je m'en trouve si bien, depuis hier après midi, que ce matin j'ai été tenté deux ou trois fois de faire claquer mes doigts, comme Yorick redevenu gai. La belle disposition pour aller vous voir! et qu'il est fâcheux qu'*Obadiah* ne soit pas là, et que le clou ne soit pas loin !

Je coupe court, parce que la petite Marie se dit fort pressée. Ne me faites grâce d'aucun détail, quand vous me parlerez de votre régime, et parlez-m'en souvent, si vous voulez que je me sente comblé de vos bontés. De tous les journaux de ce siècle, il n'en est point qui puisse autant m'intéresser que celui de votre pot au feu.

Vous nous promettez une chère qui passe notre gourmandise de fort loin. Vos lits ont donc fait des petits ? En ce cas la fin du siècle est arrivée, et Theil nous verra très-certainement. Merci. Soignez-vous.

Villeneuve-le-Roi, 22 septembre 1797.

A madame de Beaumont, à Passy.

Je vous préviens qu'à l'avenir, nous ne voudrons de vous que lorsque vous vous trouverez insupportable. Vous avez donc eu tort de prendre votre médecine. Une autre fois, gardez votre ipécacuanha pour les gens qui ne sont pas dignes de vous aimer triste et maussade ; réservez-leur tous vos rayons, et portez-nous tous vos nuages.

On vendangera mercredi prochain dans ce pays-ci ; mais nous ne commencerons nos propres vendanges que dans la semaine suivante. Cette opération cause

assez de tumulte et de désordre dans les maisons; mais on n'y dîne et on n'y soupe pas moins, et si ce tracas pouvait vous amuser, je vous assure que vous ne gêneriez ici personne. Je ne prends personnellement à tout cela que la part qui me fait plaisir ; mon régime ordinaire n'éprouve aucune interruption ; mes beaux-frères n'en perdent pas un coup de dent ; ma femme garde la maison ; nous vivons enfin à peu près comme de coutume. Les servantes seules sont un peu en l'air et un peu déroutées ; mais, à quelques petites attentions près, dont je suis sûr que vous sauriez fort bien vous passer, elles auraient du temps de reste pour vous rendre leurs devoirs.

Venez donc hardiment vendanger, si le bruit ne vous fait pas peur ; venez avant que l'on vendange, si vous aimez mieux le repos. Voilà ce que la franchise de ma femme et la mienne ont à vous dire.

Mes frères sont ici et vous attendent avec impatience. Votre chambre a déjà été balayée trois fois pour vous recevoir. Ma femme a peur que vous ne soyez mal ; je lui dis, moi, que vous vous trouviez bien chez Dominique Paquereau, et je me moque de ses craintes.

Je vous aurais fait bien bonne mine, si j'avais eu le bonheur de vous voir, ces huit derniers jours. Il y a eu des moments où je me suis cru presque capable d'aller vous chercher jusqu'à Theil ; mais un brouillard a tout détruit. Mon beau temps reviendra peut-être. Venez attendre ici le vôtre, et portez-y votre migraine. Nous sommes encore plus propres et plus disposés à vous soigner qu'à vous distraire, et votre appartement est plus digne de la migraine que de la santé.

J'oubliais de vous dire que, parmi les désagréments

de la vendange, il y en a un dont je serais fâché pour vous; c'est que vous ne verriez point du tout mademoiselle Piat, la plus fervente vendangeuse qui soit dans tous nos environs. Je dois aussi vous représenter que si vous tardez trop, les plants de roi seront coupés, et que ce ne sera pas pour vous.

J'apprends avec plaisir qu'avant de quitter Theil, vous y lisez Cook. Ses voyages ont fait dix ans les délices de ma pensée. Je connaissais Otahïti beaucoup mieux que mon Périgord. Je me souviens encore de *Tupia*, de *Teina mai*, de *Towa*, de *Toubouraï*, de *Tamaïdé*, etc. Lisez bien le second voyage, et ne lisez pas le premier, si vous n'avez pas commencé par là. Cet Hawkerstorf a tout gâté, et m'a dégoûté pour la vie des manieurs de relations.

Il faut finir. Bonsoir.

Villeneuve-le-Roi, 15 mai 1798.

A madame de Beaumont.

Madame de Pange doit vous envoyer un livre. Je l'attends, et ne sais ce que c'est.

Je vous en envoie un autre; c'est l'Esprit des journaux, dont j'entends que vous soyez, tôt ou tard, ainsi que moi, l'abonnée à vie. Ce journal-là a l'avantage de dispenser de lire les autres, ce qui n'est pas peu. Il suffit pour connaître le bon et le mauvais esprit du siècle, ce qui est quelque chose, et même beaucoup.

Je vous ai en effet conseillé de lire les lettres de Voltaire. J'ai eu en cela le mérite de deviner votre

goût. Je me pique d'avoir ce talent, et il me tourmente, car je suis sûr que votre esprit ne s'est point encore occupé des objets les plus propres à lui donner des jouissances ravissantes, et je suis impatient de voir en votre possession, les ouvrages les plus propres à y ramener votre attention : cela me rend fort affairé.

Si Dieu me prêtait vie et mettait devant mes yeux les hasards que je lui demande, il ne me faudrait cependant que trois semaines, pour amasser tous les livres que je crois dignes d'être placés, non pas dans votre bibliothèque, mais dans votre alcôve ; et si je parviens à me les procurer, il me semblera que je n'ai plus rien à faire au monde.

Je ne savais pas que La Bruyère était si fort de vos amis. Je ne vous envoyais le petit livre que pour vous familiariser avec lui. Vous faites fort bien de l'aimer. Il y a d'aussi beaux et de plus beaux livres que le sien ; mais il n'en est point d'aussi absolument parfait. La notice qui vous a plu n'est point de l'auteur que vous voulez dire ; mais on l'a un peu imité.

Ma santé est dans une de ses baisses, ce qui ne me permet pas de vous écrire plus longuement. Beauchêne s'est vanté à moi-même de vous avoir fait, de ma manière de vivre, une description où il n'y a rien d'exact, que le temps qu'il prétend que j'emploie à dire du bien de vous. Si je disais tout celui que j'en pense, les jours ne me suffiraient pas. Soyez sûre que plus j'y songe, plus je trouve qu'on ne peut pas vous surpasser, tout rabattu et tout compté. Portez-vous bien ; c'est tout ce qui vous reste à faire, et ce que je vous recommande le plus. J'ai dit.

Villeneuve-le-Roi, 20 avril 1799.

A madame de Beaumont, à Paris.

Vous vous occupez peut-être en ce moment du triste soin de m'annoncer l'événement qui vous afflige. Je le sais déjà ; Desprez est venu hier me l'apprendre. Ayez soin de vous-même, ménagez-vous, prenez de loin des précautions pour arranger un jour votre avenir, et revenez dans ce pays au plus tôt, si vous êtes peu nécessaire à vos affaires dans les lieux où vous êtes. Ne revoyez plus Theil ; venez près de nous. Nous parlerons à notre aise de celle qui n'est plus, et dont personne dans le monde, pas même vous, ne pourra regretter la perte, autant qu'elle l'eût mérité, si sa destinée eût permis à ceux qui l'aimaient, de ne s'occuper que de ses qualités. Il est impossible de se désoler autant qu'on le voudrait, et j'avoue que cette réflexion me désespère. Le cœur et la mémoire, le jugement et le sentiment se heurtent l'un contre l'autre, dans ce premier moment. Le temps épurera les souvenirs, et je suis persuadé que, dans dix ans, l'idée de cette pauvre *Grande* sera plus doucement et plus intimement présente à la pensée de ses amis, qu'elle ne peut l'être aujourd'hui. Il est des douleurs que les âmes délicates doivent ajourner, passez-moi ce mot trop moderne, pour les éprouver plus entières, plus parfaites, plus absolues. Ne vous livrez pas à la vôtre à contre-temps. Pensez aux enfants ; quand ils auront de sûrs appuis, nous pleurerons alors leur mère. Pour moi, j'ai trouvé une manière de penser à elle, qui n'est point à votre usage, et qui me permet de me livrer, sans mélange et

sans contrariété, à tous les sentiments que j'avais pour elle. Grâce à mon secret, je n'ai pas, comme vous et le reste du monde, besoin du temps, besoin d'attendre ; je lui paie dès à présent, et lui paierai toute ma vie les tributs d'estime et d'affection qui lui sont dus.

J'avoue pourtant que c'est vous surtout qui m'occupez. Quittez Paris; restez peu à Versailles, si vous y allez, et venez ici : voilà ce que je désire sur toutes choses. Si vous aviez besoin d'argent, pardonnez tant de brusquerie, mon frère en a à votre service. Pour mon compte, je n'en ai pas besoin. Depuis hier, je ne veux plus aller à Paris qu'au mois d'août, en partant pour le Périgord. Peut-être ma femme s'y rendra-t-elle seule pour huit jours. Je lui ai arraché la plume pour la prendre, car il m'était impossible de ne pas vous dire au moins un mot, dans cette affreuse circonstance, qui, quoique prévue, certaine, inévitable, n'en fait pas moins sentir le coup frappant de la réalité.

Vous savez si nous vous aimons.

Montignac, 31 décembre 1799.

A madame de Beaumont, *à Paris.*

Je voudrais bien voir quelle mine vous faites aux associés de Bonaparte. Pour moi, je ne crois pas qu'on puisse jamais dire d'eux :

« Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort. »

La nature avait fait tous ces hommes-là pour servir de piliers à quelque obscur musée, et on en fait des colonnes d'état ! Il est fâcheux de ne sortir de l'hor-

rible règne des avocats, que pour passer sous celui de la librairie.

Il y a deux classes d'hommes, dont les uns sont au-dessus et les autres au-dessous de la société : les beaux esprits en titre et les coquins de profession. « Il faut », me disait autrefois quelqu'un, « mettre ceux-ci à Bicêtre « et ceux-là à l'Académie, sans jamais les tirer de là. » Ce quelqu'un avait raison, et tellement raison, que si je devenais à mon tour consul et maître, j'en ferais volontiers mon penseur ; mais, pour être conséquent, je n'en ferais pas mon ministre.

Ceux qui ont passé leur vie dans des ports de mer, à donner des leçons de pilotage, seraient de très-mauvais pilotes, et nous avons pis que cela. Notre pauvre flotte est confiée à des sous-maîtres qui ont toujours raisonné de la manœuvre, sans la connaître, et qui ne sauraient pas même conduire un batelet dans des eaux douces.

Une fausse science va succéder à l'ignorance, et une fausse sagesse à la folie. On fera mal avec méthode, avec sérénité et avec une inaltérable satisfaction de soi-même. Chacun, content de ses principes et de ses bonnes intentions, nous fera périr de langueur, dans de certaines règles et avec art. On a modifié un mauvais système, mais on se gardera bien d'y renoncer. Eh comment se pourrait-il qu'on y renonçât ? Nos gens d'esprit n'ont d'esprit que par lui, et n'ont pas d'autre esprit que lui. Il faudrait, s'ils se désabusaient de leurs doctrines, qu'ils se désabusassent aussi de tout le mérite qu'ils ont, et de tout celui qu'on leur croit. Il faudrait ce qui ne se peut :

« Convertir un docteur est une œuvre impossible. »

Que le ciel désengoue Bonaparte de ces messieurs, et, à ce prix, qu'il le conserve ; car, malgré nos anciens dires, la nature et la fortune l'ont rendu supérieur aux autres hommes, et l'ont fait pour les gouverner. Mais je n'attendrai rien de bon de son pouvoir ni de sa capacité, tant qu'il sera assez sot pour croire que Sièyes même a plus d'esprit que lui. Cet homme a, dans la tête, une grandeur réelle qu'il applique à tout ce qui se trouve avoir, autour de lui, une grandeur de circonstance. Il confond les individus avec les essences ; il prend l'Institut pour les sciences, les écrivains pour des savants, et les savants pour de grands hommes. Son esprit vaste porte en soi les erreurs et les vérités d'un siècle qu'il admire trop. Sa raison le détrompera avec le temps ; mais, en attendant, ses préjugés régleront sa conduite en beaucoup de points essentiels, et ses conseillers épaissiront ses préjugés. Quel dommage qu'il soit si jeune, ou qu'il ait eu de mauvais maîtres ! Il laissera, je crois, dans les têtes humaines, une haute opinion de lui ; mais, s'il vit peu, il ne laissera rien de durable, ni qui soit digne de durer.

Voilà ce que je pense sur un homme et des changements qui occupent certainement beaucoup votre attention, comme ils ont occupé la mienne. Je n'ai partagé ni vos ravissements, ni ceux de mon frère ; mais j'ai pris à tout un intérêt aussi vif que celui que vous avez pu ressentir. J'ai peu espéré pour l'avenir ; mais j'ai joui avec délices de ce moment de liberté, dont tous les partis, tous les hommes, se sont sentis tout à coup en possession, et dont presque tous ont usé. J'en fais usage à mon tour, dans ce peu de politique, dont j'ai cru devoir le tribut à la confiance qui

règne entre nous, et à celle que je prends en la modération d'un gouvernement digne de plus d'estime que tous ceux qui l'ont précédé, mais non pas digne de louanges. *Un* homme eût pu en mériter; mais *tant* n'en mériteront point. S'il n'y avait, sous le chapeau de Bonaparte, d'autre esprit que le sien, et dans les conseils qu'un petit nombre d'hommes sensés, j'espérerais des temps meilleurs; je croirais même que nous y sommes arrivés; mais avec une pareille cohue d'avis et de talents divers, je suis fortement persuadé que nous allons changer d'époque, sans changer d'esprit et de sort.

Portez-vous mieux; c'est le seul changement que je désire en vous.

Je laisse la plume à ma bonne compagne, qui va se plaindre de ce qu'il fait froid.

Montignac, 1800.

A madame de Beaumont, à Paris.

Êtes-vous bien démariée? Il me reste sur ce point une incertitude qui arrête et tient en suspens tous les mouvements de ma joie. Votre acte d'affranchissement est-il dressé, signé, paraphé, expédié? C'est ce que je vous prie de nous faire savoir au plus vite, afin que je prenne un parti : celui d'être bien content, si vous parvenez enfin à ne dépendre que de vous-même, et à n'être appelée que d'un nom qui vous aura toujours appartenu.

Ce nom, quel sera-t-il, à votre avis? Pauline de Montmorin est bien joli et bientôt dit. Mais, dans la société,

nous ne dirons pas Pauline de Montmorin, lorsque nous parlerons de vous. Comment vous appellerons-nous? Je vous déclare d'avance et hautement que je ne veux pas de madame de Montmorin : vous auriez l'air de n'être qu'une de vos parentes, une Montmorin par alliance et par hasard, une Montmorin comme une autre. Si donc vous reprenez ce nom que je révère et qui me plaît, appelez-vous mademoiselle ; si vous ne voulez pas qu'on vous dise mademoiselle, prenez le nom de Saint-Hérem. Au couvent que vous aimiez tant on vous appelait Saint-Hérem. Madame de Saint-Hérem vous siéra fort bien. Une madame de Saint-Hérem est une Montmorin voilée. Madame de Sévigné qui, comme vous savez, m'est toutes choses, parle d'ailleurs des Saint-Hérem. Enfin, ou cachez votre nom, ou ne cachez pas votre filiation, à laquelle je tiens beaucoup. En attendant que vous vous soyez mûrement décidée sur cet article, qui est pour moi plus sérieux que vous ne pensez peut-être, nous userons de la suscription ordinaire, avec une extrême impatience de pouvoir en employer une nouvelle, à juste titre et à bon droit.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de Victor, ni même de Bonaparte, qui est un inter-roi admirable. Cet homme n'est point parvenu ; il est arrivé à sa place. Je l'aime.

Sans lui, on ne pourrait plus sentir aucun enthousiasme pour quelque chose de vivant et de puissant. Ce jeu de la réalité, placée en son vrai point de vue, et que vous nommez *illusion*, quand elle nous plaît et nous charme, ne s'opérerait dans notre âme, sans cet homme extraordinaire, en faveur de rien d'agissant. Je lui souhaite perpétuellement toutes les vertus,

toutes les ressources, toutes les lumières, toutes les perfections qui lui manquent peut-être, ou qu'il n'a pas eu le temps d'avoir. Il a fait renaître, non-seulement en sa faveur, mais en faveur de tous les autres grands hommes, pour lesquels il le ressent aussi, l'enthousiasme qui était perdu, oisif, éteint, anéanti. Ses aventures ont fait taire l'esprit et réveillé l'imagination. L'admiration a reparu et réjoui une terre attristée, où ne brillait aucun mérite qui imposât à tous les autres. Qu'il conserve tous ses succès; qu'il en soit de plus en plus digne ; qu'il demeure maître longtemps. Il l'est, certes, et il sait l'être. Nous avions grand besoin de lui!.... Mais il est jeune, il est mortel, et je méprise toujours infiniment ses associés !

Je ne vous ai pas encore parlé de ma bonne et pauvre mère. Il faudrait de trop longues lettres pour vous dire tout ce que notre réunion me fait éprouver de triste et de doux. Elle a eu bien des chagrins, et moi-même je lui en ai donné de grands, par ma vie éloignée et philosophique. Que ne puis-je les réparer tous, en lui rendant un fils à qui aucun de ses souvenirs ne peut reprocher du moins de l'avoir trop peu aimée !

Elle m'a nourri de son lait, et « jamais, » me dit-elle souvent, « jamais je ne persistai à pleurer sitôt que « j'entendis sa voix. Un seul mot d'elle, une chanson, « arrêtaient sur-le-champ mes cris, et tarissaient toutes « mes larmes, même la nuit et endormi.» Je rends grâce à la nature qui m'avait fait un enfant doux ; mais jugez combien est tendre une mère qui, lorsque son fils est devenu homme, aime à entretenir sa pensée de ces minuties de son berceau.

Mon enfance a pour elle d'autres sources de souvenirs maternels qui semblent lui devenir plus délicieux tous les jours. Elle me cite une foule de traits de ma tendresse, dont elle ne m'avait jamais parlé, et dont elle me rappelle fort bien tous les détails. A chaque moment que le temps ajoute à mes années, sa mémoire me rajeunit; ma présence aide à sa mémoire.

Ma jeunesse fut plus pénible pour elle. Elle me trouva si grand dans mes sentiments, si éloigné des routes ordinaires de la fortune, si net de toutes les petites passions qui la font chercher, si intrépide dans mes espérances, si dédaigneux de prévoir, si négligent à me précautionner, si prompt à donner, si inhabile à acquérir, si juste, en un mot, et si peu prudent, que l'avenir l'inquiéta.

Un jour qu'elle et mon père me reprochaient ma générosité, avant mon départ pour Paris, je répondis très-fermement « que je ne voulais pas que l'âme d'au« cune espèce d'hommes eût de la supériorité sur la « mienne; que c'était bien assez que les riches eussent « par-dessus moi les avantages de la richesse, mais que « certes ils n'auraient pas ceux de la générosité. »

Elle me vit partir dans ces sentiments; et, depuis que je l'eus quittée, je ne me livrai qu'à des occupations qui ressemblent à l'oisiveté, et dont elle ne connaissait ni le but, ni la nature. Elles m'ont procuré quelquefois des témoignages d'estime, des possibilités d'élévation, des hommages même dont j'ai pu être flatté. Mais rien ne vaut, je l'éprouve, ces suffrages de ma mère. Je vous parlerai d'elle pendant tout le temps que nous nous reverrons, car j'en serai occupé tant que pourra durer ma vie. La sienne est bien affaiblie. Elle ne

mange presque pas, et souffre souvent d'un asthme sec qui est l'infirmité décidée où la délicatesse de son tempérament a abouti. Elle dit cependant qu'elle se porte bien ; mais elle se trompe et nous trompe. Sa résignation domine maintenant sur toutes les autres perfections qui avaient autrefois tant d'éclat.....

Je ne sais trop ce que j'ai pu vous dire dans cette lettre. Suppléez à tout ce qui peut y manquer, car pour rien au monde je ne la relirais. La dernière m'avait soulagé ; mais j'ai mal pris mon temps pour celle-ci. Hier a été un mauvais jour, et je m'en ressens aujourd'hui. Ne vous en mettez pas en peine, car je serai guéri demain, ou tout au moins après-demain.

Je vous supplie de nous écrire plus souvent, et d'être persuadée qu'en cela vous avez à craindre notre appétit plus que notre satiété. Il y a *l'encore* de la faim, *l'encore* du désir, *l'encore* aspiratif, *l'encore* des enfants ; Werther en parle ; c'est celui-là que nous disons toujours, après avoir lu vos lettres, et jamais l'autre : il n'est pas fait pour vous.

Montignac, 2 mai 1800.

A Madame de Beaumont, à Paris.

J'ai ri, mais je ne me suis point moqué, lorsque vous m'avez dit que « la dévotion de La Harpe était « un tour que le diable jouait à Dieu. »

Mais que direz-vous de celle de M. de la Vauguyon, que je viens d'apprendre par les gazettes ? Pour moi, je la regarde comme la plus violente persécution qui

ait jamais été suscitée contre l'église, dans votre esprit et dans le mien.

Je ne sais pas trop bien pourquoi vous n'aimez pas Lalande, ni pourquoi j'aime un peu Mercier. Je ne connais rien de leurs querelles ; mais ce dernier me paraît aussi pardonnable, lorsqu'il veut détrôner Newton, que lorsqu'il sauta sur Descartes. Il est vrai qu'en ce dernier cas, il troublait la paix de l'école, ce qui était un mal ; mais ce n'était pas une bêtise.

Je veux vous raconter un fait. Un Anglais, né aveugle, et qui le fut toute sa vie, (il se nommait Saunderson, Diderot vous en a parlé), a donné des leçons d'optique, pendant trente ou trente-cinq ans, dans l'université d'Oxford ; et il était sans contredit un des plus savants newtoniens et des plus habiles professeurs de l'Europe. Cela prouve, ne vous déplaise, qu'avec notre admirable philosophie moderne, on peut savoir et enseigner beaucoup de choses, sans en avoir la moindre idée.

Que me parlez-vous de Manès ? Je déteste ce vilain nom, et je ne me souviens pas de m'être jamais permis de l'écrire ou de le prononcer, même en badinant.

J'aime assez les erreurs naïves et les sottises naturelles ; mais quant aux savantes erreurs qui se fabriquent avec art, je les hais autant que ces erreurs de mauvaise foi, ces erreurs fausses que notre Benjamin Constant m'a le premier fait distinguer. Je crois même que je n'aime pas les vérités qui ne sont telles que par réflexion : autre grief contre ce siècle, où l'on n'a guère que des idées et des sentiments calculés.

Votre Manès était un fourbe, qui se trompait par vanité. Quoi qu'en dise votre cuisine, notre France et le monde entier, ne laissez pas entrer un seul moment

dans votre esprit aimable, cette opinion gigantesque et ténébreuse des deux principes ; cela n'est point du tout plaisant. De bonnes gens ont cru au diable ; mais il n'est qu'un mauvais valet, et cela, du moins, est naïf. Mais imaginer deux principes ! Que d'efforts il faut pour cela, et quelle erreur laborieuse !

Il n'y en a qu'un, et il a fait ce qu'il a pu. Ne vous amusez plus à n'en rien savoir. Vous ressemblez quelquefois a un filleul que l'on m'a apporté hier, et dans les mains duquel on a mis quelques écus. Vous avez, au fond de vous-même, une foule d'excellentes pensées et de vérités admirables ; mais vous aimez mieux les jeter par terre, et les faire rouler, qu'en faire un véritable usage. Ne vous gênez pas cependant, ne contraignez pas votre esprit ; mais, parmi ses plaisirs, choisissez du moins les plus grands. En vous livrant toujours aux seuls amusements de la pensée, vous perdez souvent ses délices.

Pour moi, je suis en proie à ses épines. J'ai passé mon hiver à fouiller les derniers recoins des antres de l'érudition, en lisant M. Dupuis. J'ai passé de lui aux sciences. Je lis tous les physiciens ; j'étudie les corps, et ne rêve que d'eux. Il me tarde d'être quitte des opinions d'autrui, de connaître ce qu'on a su, et de pouvoir être ignorant en toute sûreté de conscience. C'est un bonheur que j'achète, que je paie, mais que j'aurai, si le *principe unique* veut me laisser tel que je suis, encore un peu de temps !

En pénétrant dans *ces puits* et dans ces sciences, je m'aperçois de plus en plus combien les ignorants ont naturellement de lumières et de clartés, et combien

nous désapprenons par l'instruction et par l'étude, faute d'être bien dirigés.

Portez-vous bien, je vous en conjure. Quittez Paris, s'il vous fait du mal; restez-y, s'il vous fait du bien, et parlez-moi beaucoup de vous, de lui et de Bonaparte, à qui j'ai permis de me séduire. Je l'aime toujours.

Villeneuve-le-Roi, 1er décembre 1800.

A madame de Beaumont.

Si vous arrivez jeudi, je pourrai vous aller voir vendredi ou samedi, car je suis abonné avec une cariole du pays, qui me roue quand il me plaît. Je m'y suis enrhumé avant-hier, et aucune toux, à dix lieues à la ronde, ne peut se comparer avec celle que j'avais hier. Je n'en suis cependant pas bien malade, et j'espère pouvoir essayer, après-demain, au plus tard, d'un grand rideau de vieille bergame, que mademoiselle Piat me fabrique, et qu'on mettra entre le vent et moi.

Votre Condillac m'a raidi et desséché l'esprit, pendant dix jours, avec une telle force, qu'il n'y avait pas en moi une fibre qui ne s'en ressentît, et ne se refusât à toute fonction. Il m'a fallu interrompre cette aride lecture, et me jeter, pour digérer, dans d'autres livres. Un Massillon, qui m'est tombé par hasard sous la main, m'a réussi : il m'a huilé et détendu. Monsieur Necker, qui est survenu, ne m'a pas nui : je suis tombé de l'huile dans la graisse, et je me sens tout rempâté.

Écoutez donc : il y a dans ce gros livre du ridicule,

et un ridicule qu'assurément on ne pardonnera pas; mais tant pis pour ceux qui ne sauront pas y trouver de l'utilité, et se borneront à en rire. Il y a de grands *profits* à y faire, en parlant comme M. Necker, pour sa vie et pour son esprit.

Je voudrais bien qu'il mît son rabat de ministre dans sa poche, qu'il jetât son froc aux orties, et qu'il nous redît tout cela, en habit de ville et sans masque. Il y aurait là et du grand et du beau, et du vrai et de l'important, que les citations de la Bible elles-mêmes ne dépareraient pas, car la plupart sont de grandes beautés littéraires, qu'on ne trouverait point ailleurs. Quant aux singularités, et même aux bizarreries de style qui y subsisteraient encore, on les pardonnerait au nom de l'homme, au pays où il est né, à celui où il a écrit, et au métier qu'il a quitté. Il faut qu'il y ait, dans ce vaste esprit, un coin de sottise bien déterminé, pour avoir fait, avec réflexion entière et pleine, une pareille gaucherie. Dieu veuille qu'il reprenne sa matière, et qu'il la repétrisse! Il en ferait un bel ouvrage, et qui serait bien nécessaire. Je fais des vœux pour sa santé; car, s'il vit, il remaniera ces grands sujets, et il ne les gâtera plus.

M. Peyron qui est là ne me permet pas de m'étendre. Gardez-vous bien de ne pas guérir tout à fait, et de venir plus tard que vous ne nous le promettez. Nous vous attendons toujours avec désir et impatience. Rappelez-nous au souvenir de vos jeunes et aimables compagnons de solitude. Nous vous sommes entièrement dévoués.

Villeneuve-le-Roi, 6 mars 1801.

A madame de Beaumont, à Paris.

Je ne partage point vos craintes, car ce qui est beau ne peut manquer de plaire ; et il y a dans cet ouvrage une Vénus, céleste pour les uns, terrestre pour les autres, mais se faisant sentir à tous.

Ce livre-ci n'est point un livre comme un autre. Son prix ne dépend point de sa matière, qui sera cependant regardée par les uns comme son mérite, et par les autres comme son défaut. Il ne dépend pas même de sa forme, objet plus important, et où les bons juges trouveront peut-être à reprendre, mais ne trouveront rien à désirer. Pourquoi ? Parce que, pour être content, le goût n'a pas besoin de trouver la perfection. Il y a un charme, un talisman qui tient aux doigts de l'ouvrier. Il l'aura mis partout, parce qu'il a tout manié, et partout où sera ce charme, cette empreinte, ce caractère, là sera aussi un plaisir dont l'esprit sera satisfait. Je voudrais avoir le temps de vous expliquer tout cela, et de vous le faire sentir, pour chasser vos poltronneries ; mais je n'ai qu'un moment à vous donner aujourd'hui, et je ne veux pas différer de vous dire combien vous êtes peu raisonnable dans vos défiances. Le livre est fait, et, par conséquent, le moment critique est passé. Il réussira, parce qu'il est de l'enchanteur. S'il y a laissé des gaucheries, c'est à vous que je m'en prendrai ; mais vous m'avez paru si rassurée sur ce point, que je n'ai aucune inquiétude. Au surplus, eût-il cent mille défauts, il a tant de

beautés qu'il réussira : voilà mon mot. J'irai vous le dire incessamment. Si j'étais garçon, je serais déjà parti.

Encore une quinzaine, et je pourrai vous gronder et vous regarder tout à mon aise. Portez-vous mieux, je vous en prie.

Paris, 1er août 1801.

A madame de Beaumont, à Savigny.

J'envoie à M. de Chateaubriand la traduction italienne d'Atala. Je vous prie de la lire ; c'est un mot à mot qui vous fera le plus grand plaisir. Recommandez à l'auteur d'être plus original que jamais, et de se montrer constamment ce que Dieu l'a fait. Les étrangers, qui composent les trois quarts et demi de l'Europe, ne trouveront que frappant ce que les habitudes de notre langue nous portent machinalement à croire bizarre, dans le premier moment. L'essentiel est d'être naturel pour soi : on le paraît bientôt aux autres. Que chacun garde donc avec soin les singularités qui lui sont propres, s'il en a de telles. On doit toute déférence à la raison ; on doit de la complaisance à la coutume ; mais on en doit aussi à sa coutume particulière, dont la pratique mêle à nos travaux un plaisir de caprice qui devient bientôt celui des lecteurs. L'accent personnel plaît toujours. Il n'y a que l'accent d'imitation qui déplaise, quand il n'est pas celui de tout le monde. Vous verrez quelle grâce incontestable a celui de M. de Chateaubriand en Italie.

Je voulais vous envoyer une lettre de mademoiselle Piat, où il est fort question de vous et de l'abbé. Mais ma femme a prétendu que cela ne pourrait vous faire aucun plaisir à Savigny, et que vous aviez besoin d'être dans notre atmosphère pour trouver du goût à de pareilles bonhomies.

J'ai reçu de nouveaux détails sur les derniers jours de ma pauvre mère. Je vous les montrerai, quand je pourrai vous parler en secret, et dire à votre oreille les *choses de la douleur*.

Je joins à tout ceci le feuilleton de notre journal d'aujourd'hui. Geoffroy y donne d'abord assez joliment la patte ; mais il finit par des ruades qui mettent trop en évidence les quatre fers attachés à ses quatre pieds.

Il y a, en outre, dans ce *Journal des Débats* que vous ne lisez pas, un article où l'on rend compte d'un ouvrage sur le divorce qui, par la nature et le caractère des idées, ne peut avoir pour auteur que ce M. de Bonald dont Fontanes et notre ami nous ont tant parlé. Si cela est, je ne conçois pas comment ils disent que M. de Bonald ne sait pas écrire, car il y a un morceau en citation qui certainement annonce la plume d'un maître. Quoi qu'il en soit, l'article, qui est grave et bien fait, se termine par une espèce d'apostrophe, où certainement votre compagnon de solitude est intéressé. Voici le passage :

« Grâces soient rendues à ces hommes forts qui re-
« paraissent aujourd'hui avec une vigueur nouvelle,
« pour attaquer toutes les erreurs, et rétablir toutes les
« vérités dans leurs droits. La philosophie, qui défend
« encore les derniers restes de son empire, trouve en
« eux de terribles adversaires. *Nourris à l'école du mal-*

« *heur, les uns, avec une imagination ardente et vive,*
« *nous ramènent aux vrais principes, par le charme des*
« *peintures les plus brillantes;* les autres, avec une lo-
« gique profonde et une instruction étendue, nous sub-
« juguent par la force d'une raison victorieuse, etc., etc.»

Vous sentez que ce que j'ai souligné ne peut s'entendre que de notre ami. Offrez à son esprit, à son talent et à son âme ce peu de justice qu'on lui a rendu en passant, et qui ne peut que lui faire du bien, dans l'état d'abattement où le réduisent, par-ci par-là, les rudesses de la critique.

Je me suis promené hier pendant quatre heures avec Fontanes. J'ai voulu lui prêcher l'amour des hauteurs et l'horreur des champs de bataille. Mais il n'est pas encore assez dépouillé *des choses de la bile et du sang.* Beaucoup de flegme cependant en tempérait hier la force, et il n'y a point eu d'explosion, mais un feu concentré. Je m'étais épuisé le matin à revoir et à noter le premier volume de Kant, pour le mettre en état de le juger en pleine connaissance de cause. J'avais relu, compulsé, extrait, comparé, à la sueur de tout mon être. J'étais en inquiétude d'avoir omis quoi que ce fût. Mon esprit en était tendu; ma mémoire et ma complaisance étaient montées au point le plus haut de l'effort. Mon homme arrive et, au premier mot que je dis, il me répond : « Phou! phou!! j'ai fait mon ex-
« trait. — Il n'y a rien de neuf dans tout cela, ni rien
« qui vaille la peine d'y penser. — Phou phou! phou
« phou! » Me voilà bien payé de ma matinée perdue, si je ne l'avais pas mieux employée pour moi que pour lui! Au surplus il m'a dit qu'il traitait Kant avec respect, et qu'il n'était tombé que sur son interprète. —

C'est tout ce que je demandais. Il s'est un peu réconcilié, par l'effet de notre conversation, avec la matière même qu'il avait d'abord traitée avec si peu de considération, et m'a dit : « J'imagine que le bonheur d'un « métaphysicien est celui de ce chartreux à qui l'on « demandait, à l'heure de sa mort, de quels plaisirs il « avait joui dans sa vie, et qui répondait, en homme fort « content: *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in « mente habui*, (j'ai occupé mon esprit des jours anciens « et des années éternelles) ». Précisément, lui dis-je, et avouez que ce plaisir en vaut bien un autre. Il en convint, et nous dîmes ensemble que tel n'avait pas été cependant le plaisir que Condillac, l'Institut et Locke lui-même avaient retiré de leurs doctrines.

Je ne sais à quoi je pense de tant bavarder. C'est l'influence de ma plume qui, en mon absence, a servi sans doute à quelque avocat venu chez mon frère. Elle est si usée qu'elle glisse sur le papier, malgré qu'on en ait, et qu'il serait pénible de l'arrêter. Je la retaillerai pour vous, l'hiver prochain, car il est probable que d'ici là je n'écrirai plus, surtout après un tel débordement d'encre.

J'en suis, pour la doctrine de Kant, sur ce que je vous ai dit en vous quittant; et j'ajoute qu'il s'est trompé du tout au tout sur *la mesure de toutes choses*. Je la fais remonter plus haut, et j'ai raison. La mesure de toutes choses est l'*immobile* pour le *mobile*, l'*infini* pour le *limité*, le *même* pour le *changeant*, l'*éternel* pour le *passager*. L'esprit n'est content d'aucune autre. Dieu est aussi nécessaire à la métaphysique qu'à la morale, et plus encore..... Mais où vais-je m'enfoncer, bons dieux !

Vous savez bien si je vous aime. Bonjour, et dites-nous quand vous viendrez.

Paris, 14 août 1801.

A madame de Beaumont, à Savigny.

Victor à la fièvre ; mais ce ne sera rien. Un peu de froid, un peu de pluie y ont contribué, je crois. Le repos seul le guérira.

Nous quitterons Paris d'ici à huit jours. Arrangez-vous, et que la paille légère que les tourbillons se disputent, s'arrange aussi. Venez avec elle ou sans elle ; mais venez, puisque vous nous l'avez promis.

J'ai été tenté dix fois, depuis huit jours, de vous envoyer un courrier extraordinaire, pour vous faire part officiellement et solennellement d'une nouvelle étrange et grande.

Kant, ce terrible Kant qui doit changer le monde, ce Kant qui tourne tant de têtes, qui occupait tant la mienne, et qui a fait rêver la vôtre, Kant enfin, le grand Kant,

« . . . . Ce Kant dont les sourcils
« Font trembler les *savants dans leurs chaires assis,* »

Kant est traduit, et traduit presque tout entier ; mais il n'est traduit qu'en latin ! J'ai ses critiques, toutes ses critiques, à l'exception de celle du droit que j'ai tenue entre mes mains et que j'aurai dès ce soir, si cela me plaît. Quatre gros et énormes volumes in-octavo, qui me coûtent, s'il vous plaît, trente-six grosses livres, argent

de France ! C'est le papier le plus cher de la librairie. Figurez-vous un latin allemand, dur comme des cailloux ; un homme qui accouche de ses idées sur son papier, et qui n'y met jamais rien de net, de tout prêt et de tout lavé ; des œufs d'autruche qu'il faut casser avec sa tête, et où la plupart du temps on ne trouve rien.

Il faut qu'il y ait entre l'esprit allemand et l'esprit français, dans leurs opérations intellectuelles, la même différence qui s'est trouvée, pendant toute la guerre, entre les mouvements des soldats des deux nations. J'ai ouï dire et vous savez qu'un soldat français se remuait vingt fois, dans le temps nécessaire à un soldat allemand pour se remuer une : voilà notre homme. Un esprit français dirait, en une ligne et en un mot, ce qu'il dit à peine dans un tome ; un créateur d'ombres opaques qui, séduit et séduisant les autres par cette opacité même, croit et fait croire qu'il y a, dans ses abstractions ténébreuses, une solidité qui, certes, n'y est pas ; des aperçus, quelques clairières cependant ; du sens, de l'esprit quelquefois ; des chimères de logique qui remplissent et détruisent assez bien les néants que la dernière école était si fière d'avoir établis, et qu'elle donnait pour du plein, avec une intrépidité si froide et un amour-propre si content.

Je me casserai la tête encore une fois et plus d'une fois, contre ces cailloux, ce fer, ces œufs de pierre et ces granits, pour essayer d'en retirer quelque lumière ; mais je n'y pourrai, je crois, gagner que des bosses au fr ot.

Que voulez-vous que je vous dise ? Je bats les champs, en parlant de cet homme, parce qu'il les bat aussi en

parlant à son lecteur. Il ne permet de juger vite ni de lui, ni de ce qu'il dit; il n'est pas clair. C'est un fantôme, un mont Athos taillé en philosophe. Enfin je suis las d'y penser. Nous en parlerons cet hiver.

En attendant, je vous prêterai ses *Considérations sur le beau et le sublime*, son *Traité de paix perpétuelle*, son idée d'une *Histoire universelle*, tout cela en français. Il y a de l'esprit et de la clarté dans le premier de ces ouvrages, qu'il publia en 1764. J'ai franchi de terribles hauteurs, escaladé bien des greniers à livres pour me procurer tout cela. Je veux aussi vous laisser *un Salon de* 1765 par Diderot, et vous reprendrez toutes vos anciennes admirations pour lui; les *Mémoires de Valentin Duval ;* c'est une connaissance à faire et qui ne vous déplaira pas.

Venez donc chercher tout cela, avec nos embrassades, qui en valent bien la peine, par la tendre et invariable affection dont elles sont le naïf et respectueux témoignage.

Ma femme et mon frère vous parleront affaires. Pour moi, je suis las d'avoir voulu vous parler, et de n'avoir su que vous dire de Kant. Mais cela même est en parler que de montrer la disposition d'esprit où il nous laisse. J'espérais trouver en lui une espèce de Klopstock de la philosophie; mais il s'en faut. Ce génie allemand peut se laisser monter très-haut, quand il est porté; mais il ne sait pas se remuer; il n'a point de *désinvolture*. Klopstock n'en avait pas besoin; mais Kant ne pouvait s'en passer. Fontanes, au surplus, a fait sur lui un fort bon article. J'ai été l'en féliciter et lui conter ma chance. Il a ri de l'un et de l'autre, me trouvant bien bon d'être assez consciencieux pour vouloir absolu-

ment peser et connaître les gens, avant de les juger.

J'ai rendu compte à M. de Chateaubriand de tout ce qui le concernait. Portez-vous bien et venez.

P. S. Kant, au surplus, est grand partisan de la *perfectibilité*, et je suis sûr qu'il regarde la révolution de France comme le plus heureux événement qu'ait pu compter l'*espèce humaine*.

Sa morale m'a paru plus neuve et plus belle que sa métaphysique ; mais je verrai.

Le salon est détestable.

Villeneuve-le-Roi, 12 septembre 1801.

A madame de Beaumont, à Savigny.

Je n'ai pas encore à moi l'Histoire ecclésiastique ; mais Fontanes en a une très-complète et assez joliment conditionnée, qu'il prête d'autant plus volontiers qu'il cherche à s'en défaire : elle est in-12, et il veut l'édition in-4°. Notre abbé a, de celle-ci, les vingt premiers volumes, c'est-à-dire, tout ce que Fleury en a écrit. Je trouverai facilement les autres par la ville. Ainsi M. de Chateaubriand ne manquera point ici de ce livre, si c'est ici qu'il veut le compulser, et il le fera venir aisément de la bibliothèque de Fontanes, s'il veut l'avoir à Savigny.

J'ai l'Histoire du Paraguay, par le père Charlevoix : six volumes in-12. J'écris un mot à madame de Bussy pour que M. de Chateaubriand puisse les prendre dans ma chambre, à Paris, s'il en a envie. Ils se trouvent

seuls sur la plus haute tablette de l'armoire qui est près de ma cheminée, du côté de la fenêtre.

Mon libraire Jardé m'a dit, il y a quelque temps, avoir dans son commerce l'Histoire de la nouvelle France, histoire qui vaut mieux que l'autre. Je lui écris pour en faire l'acquisition, et il la remettra certainement à M. de Chateaubriand, au vu de ma lettre. Je suis en compte courant avec lui. C'est un honnête garçon et un garçon honnête.

Quant aux Lettres édifiantes et aux Missions du Levant, elles ne sont certainement pas dans la bibliothèque de Passy, car je les aurais lues, si je les y avais vues, et je les aurais vues, si elles y eussent été de mon temps. Le bon Armand, qui part demain pour Paris, et qui vous ira voir, vous donnera là-dessus des éclaircissements plus positifs que les miens. Si ces livres avaient échappé au furetage de mon œil, et se trouvaient à Passy, contre mon attente, je les emprunterais volontiers en mon nom et pour l'usage de celui qui en a besoin. Armand, au surplus, vous avait expédié, à mon arrivée, tous les livres énormes que vous lui aviez demandés. Vous devez en ce moment les avoir reçus.

Ces Lettres édifiantes, en vingt-six volumes, édition la plus récente, se trouvent chez un nommé Bichois, libraire, près du Petit-Pont, dans une petite boutique imperceptible, adossée aux bâtiments neufs de l'Hôtel-Dieu. C'est le gîte où je me proposais de les rendre miennes, un jour, si elles s'y trouvaient encore, lorsque je pourrais en faire l'acquisition. Mon homme en demandait, je crois, 50 livres, et je crois aussi que je m'étais proposé de les avoir pour 40. Ce peu de renseignements est le seul bon office que je puisse rendre sur

ce point à notre auteur. Aucun liseur de ma connaissance n'a cet excellent recueil en sa possession, ce qui fait que moi-même je ne l'ai jamais lu en entier, à mon grand regret.

Rien n'en peut tenir lieu à M. de Chateaubriand ; mais les Opuscules de Fleury, en cinq volumes, que j'ai à moi, et ses Discours sur l'histoire ecclésiastique, que j'ai aussi, auraient pu remplacer très-utilement pour lui, son Histoire des moines, son Montfaucon, son d'Héricourt et la grande Histoire ecclésiastique de Fleury lui-même.

Ce bon et sage abbé Fleury a une érudition qui est de l'eau toute pure, toute claire et beaucoup plus limpide que les textes mêmes, qu'il indique d'ailleurs presque à chaque ligne, et qu'on peut consulter à son loisir, après avoir opéré sur sa parole avec toute la sécurité possible. C'est un excellent homme et un excellent auteur. Je le lis ou je le regarde, lorsque je veux me mettre en harmonie littéraire avec moi-même. Aucun esprit n'eut jamais autant de repos dans l'action que celui-là. Je veux que vous ayez à vous ceux de ses ouvrages que je viens de nommer, et qui sont plus siens que son histoire, où il n'a pas eu assez le temps de digérer et d'abréger les textes. Il y a là de la graisse, des os et de la peau ; dans ses opuscules, il n'y a que du suc, mais un suc parfait, où rien n'est dénaturé. Je veux donc que vous les ayez, dussiez-vous ne faire de sa doctrine que ce que j'en ai fait jusqu'ici : vous contenter d'en contempler le cours et d'en respirer la vapeur. En attendant, je les offre à M. de Chateaubriand, et je suis bien fâché de ne lui avoir pas plus tôt donné le sage conseil de se contenter de ce livre

pour toute son antiquité chrétienne. Cela lui eût épargné bien du temps, et facilité bien de l'instruction. Quant aux sauvages, qui sont l'antiquité moderne, les jésuites en sont seuls la loi et les prophètes, et je suis bien fâché que ce que je puis lui offrir en ce genre ne puisse pas lui suffire.

Dites-lui, au surplus, qu'il en fait trop ; que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées ; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux ; que c'est de la beauté, et non pas de la vérité, qu'on cherchera dans son ouvrage ; que son esprit seul, et non pas sa doctrine, en pourra faire la fortune ; qu'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non pas sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand. J'avouerai, à la suite de ce blasphème, qu'il ne doit rien dire, lui, qu'il ne croie la vérité ; que, pour le croire, il faut qu'il se le prouve, et que, pour se le prouver, il a souvent besoin de lire, de consulter, de compulser, etc. Mais, hors de là, qu'il se souvienne bien que toute étude lui est inutile ; qu'il ait pour seul but, dans son livre, de *montrer la beauté de Dieu* dans le christianisme, et qu'il se prescrive une règle imposée à tout écrivain, par la nécessité de plaire et d'être lu facilement, plus impérieusement imposée à lui qu'à tout autre, par la nature même de son esprit, esprit à part, qui a le don de transporter les autres hors et loin de tout ce qui est connu. Cette règle trop négligée, et que les savants mêmes, en titre d'office, devraient observer jusqu'à un certain point, est celle-ci : *Cache ton savoir.* Je ne veux pas qu'on soit un charlatan, et qu'on use en rien d'artifice ; mais je veux qu'on observe l'art. *L'art*

est de cacher l'art. Notre ami n'est point un tuyau, comme tant d'autres ; c'est une source, et je veux que tout paraisse jaillir de lui. Ses citations sont, pour la plupart, des maladresses ; quand elles deviennent des nécessités, il faut les jeter dans les notes. On se fâchait autrefois de ce qu'à l'Opéra on entendait le bruit du bâton qui battait les mesures. Que serait-ce si on interrompait la musique, pour lire quelque pièce justificative à l'appui de chaque air ? Écrivain en prose, M. de Chateaubriand ne ressemble point aux autres prosateurs ; par la puissance de sa pensée et de ses mots, sa prose est de la musique et des vers. Qu'il fasse son métier : qu'il nous enchante. Il rompt trop souvent les cercles tracés par sa magie ; il y laisse entrer des voix qui n'ont rien de surhumain, et qui ne sont bonnes qu'à rompre le charme et à mettre en fuite les prestiges. Ses in-folios me font trembler. Recommandez-lui, je vous prie, d'en faire ce qu'il voudra dans sa chambre, mais de se garder bien d'en rien transporter dans ses opérations. Bossuet citait, mais il citait en chaire, en mitre et en croix pectorale ; il citait aux persuadés. Ces temps-ci ne sont pas les mêmes. Que notre ami nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme ; à respirer, avec quelque plaisir, l'encens qu'il offre au ciel ; à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la religion. Si la poésie et la philosophie peuvent lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera bientôt réemparée, car elle a ses séductions et ses puissances, qui sont grandes. On n'entre point dans ses temples, bien préparé, sans en sortir asservi. Le difficile est de rendre

aujourd'hui aux hommes l'envie d'y revenir. C'est à quoi il faut se borner; c'est ce que M. de Chateaubriand peut faire. Mais qu'il écarte la contrainte; qu'il renonce aux autorités que l'on ne veut plus reconnaître; qu'il ne mette en usage que des moyens qui soient nouveaux, qui soient siens exclusivement, qui soient du temps et de l'auteur.

« Il me faut du nouveau n'en fût-il plus au monde, »

a dit le siècle. Notre ami a été créé et mis au jour tout exprès pour les circonstances. Dites-lui de remplir son sort et d'agir selon son instinct. Qu'il file la soie de son sein; qu'il pétrisse son propre miel; qu'il chante son propre ramage; il a son arbre, sa ruche et son trou: qu'a-t-il besoin d'appeler là tant de ressources étrangères?

Je le reprends, au reste, et je le blâme avec une grande défiance de moi-même. Je sais que, dans le travail, on est quelquefois arrêté par des scrupules, des curiosités, même par de vains caprices qu'il est plus utile et plus aisé de satisfaire que de vaincre. Mais je sais aussi combien serait quelquefois profitable un bon avertissement qui viendrait à propos, et je vous charge de lui faire part du mien. S'il vous dit qu'il y aurait bien des choses à dire là-dessus, répondez-lui qu'il y aurait aussi bien des choses à répliquer à ce qu'il répondrait.

J'ai lu ce petit Villeterque. Ce Desmahis de la philosophie est, en critique, un moucheron. Il a, en effet, comme une mouche, une petite trompe à l'aide de laquelle il goûte à ce qui est exquis. Mais, quand les excellences ont une certaine étendue en toutes dimen-

sions, et une sorte de solidité, il ne peut pas y pénétrer, et il murmure. Si tous ses goûts se ressemblent, il aime le sucre; mais je suis sûr qu'il n'en use qu'en poudre ou fondu, et qu'il ne l'a jamais croqué en morceaux. Il a aimé Atala, parce qu'il y a de l'onctueux à la surface; mais le serpent, qui est plus parfait, tout taillé en cubes, dans sa forme, tout marbre ou or, dans sa matière, il l'a trouvé trop dur.

Je suis las, et je n'écrirai pas à M. de Chateaubriand, comme je me l'étais proposé. Je n'ai d'ailleurs que deux mots essentiels à lui dire; les voici; ne les lisez pas.

« Le porc à s'engraisser coûtera peu de son; »

on l'en gorge, et dans peu de jours, il ne sera bon qu'à être tué. Mais il est amoureux de vos dents blanches, et ne veut être mangé que par vous. Venez donc, que nous puissions vous offrir le mets d'Eumée, les festins du divin porcher: la première graisse et les grillades opimes seront pour vous. Je salue et j'attends avec impatience votre ogrerie, qui me demandait d'un ton à faire trembler les étables: « Et le cochon! est-ce qu'il vivra toujours? » Vous aviez la fièvre canine, apparemment, en parlant d'une voix si forte, et avec cette impatience d'affamé. Je souhaite qu'il vous soit resté quelque pointe de cet effroyable appétit. Mais on est puni par où l'on pèche: vous vouliez dévorer, et l'on vous a mordue; vous savez bien? le Journal de Paris. Je suis fâché pourtant que vous l'ayez su, et que vous l'ayez senti. Cela n'en valait pas la peine. Vous devriez ne lire aucun journal, tant que vous serez en travail. Pour Dieu, fermez à tous ces vents folliculaires, les

fenêtres de votre tête, ou ils souffleront votre chandelle. Elle se rallumera d'elle-même avec le temps, il est vrai, mais ce sera du temps perdu, et du bon ouvrage de moins.

Portez-vous bien et achevez. Vous corrigerez à la fin.

Paris, 10 juillet 1803.

A M. Molé.

Envoyez-moi, je vous en supplie, vos manuscrits à Villeneuve. Là je serai tout à vous; je vous lirai avec toute mon attention, et pourrai vous juger avec une sévérité dont aucune distraction ne viendra ralentir les coups. Vous désirez qu'on vous maltraite ; je le ferai, avec la rigueur qu'un examen très-réfléchi inspire ordinairement à un esprit isolé de tous les objets, et qui n'a devant lui, pour termes de comparaison, que les modèles. Vous serez content de l'excès de mes sévérités. Ne demandez pas cependant que, pour vous plaire, je me montre pire que la vérité ne l'exige. Une censure injuste peut faire plus de mal qu'une louange déplacée; car il importe encore plus peut-être de ne point éviter le bien, que d'éviter le mal. Et, à ce propos, je vous préviens que, si je loue avec plaisir, je blâme avec une force qui me fait quelquefois dépasser les bornes mêmes de la sévérité. Ayant à vaincre, en effet, deux résistances que les vérités dures trouvent toujours en leur chemin, dans le cœur de celui qui les dit, et dans le cœur de celui qui les écoute, je procède à coups de collier, et mes expressions vont souvent au-delà de

ma pensée. Quand je blâme de vive voix, quelques mots d'explication corrigent vite cet excès ; mais quand j'écris, l'inconvénient est durable. Au surplus, mon opinion sur la nature et les qualités de votre esprit, est désormais fixée et invariable. Votre plume ne peut, à cet égard, rien m'apprendre. Faites bien, faites mal ; ayez raison ou ayez tort, cela n'importe en rien à mon jugement ; je n'en saurai pas moins ce que vous valez. Vous n'avez pas encore usé peut-être, et cela même est probable, de toutes les ressources qui sont en vous ; peut-être même vous en avez usé trop peu habilement. Je m'y attends, et, s'il le faut, je m'attends à pis encore. Mais, quand cela serait, je n'en croirais pas moins que l'instrument dont vous n'auriez pas admirablement joué, est admirable en soi, et que le ciel vous a donné une tête qui est d'or et de ce qu'il y a de plus précieux dans ses fabriques éternelles.

Ne différez donc pas plus longtemps des communications dont vous m'avez laissé le maître. Mon vif désir est de les recevoir sans délai. Je devrais me fâcher de ce que vous vous reprenez, dans votre lettre, après m'avoir annoncé votre envoi ; c'est résister au ciel. Aimez la confiance.

J'ai tardé beaucoup trop à vous répondre, et je vous en demande pardon. Ce mot est plus court que les excuses innombrables que je pourrais vous alléguer et qui vous seraient ennuyeuses. Au surplus, quand je serais coupable, je remets ma lettre en des mains qui portent avec elles les bontés dont on a besoin. N'oubliez pas que si l'automne est belle et la vendange bonne, je vous sommerai de venir nous voir, et que vous m'avez promis d'être complaisant.

Portez-vous bien. C'est à la fois un désir, un souhait, un vœu et un précepte littéraire; un principe pour faire bien et beaucoup, dans la vie et dans le cabinet; une règle de morale et de rhétorique; enfin un sentiment intime d'attachement que je vous exprime sous cette forme vulgaire.

Prenez bien soin de madame de Vintimille. Nous l'aimons jusqu'à vous la recommander.

Villeneuve-le-Roi, 26 juillet 1803.

A madame de Beaumont, au Mont-d'Or.

Vous voilà enfin en Auvergne! Le ciel en soit loué!

C'est ici le premier soin important et sérieux que vous ayez pris de votre santé. Ou brouillons-nous, ou donnez-lui désormais l'attention qu'elle mérite.

Gardez-vous de croire qu'elle est désespérée, quand même ce premier essai ne serait suivi d'aucun succès. Il est impossible que la vivacité qui vous anime avec une force si constante, ne tienne pas à un principe de vie parfaitement conservé. Votre esprit a tant et tellement tarabusté votre pauvre machine, qu'elle est lasse et surmenée : voilà, je crois, toute la cause de votre mal. Ranimez votre corps et faites reposer votre âme : nous ne tarderons pas à vous revoir telle que nous vous désirons.

Votre lettre m'a fait grand plaisir; je vous y vois active, vivante, occupée du monde et du genre humain

comme d'une variété ; enfin distraite sans être agitée. Cela seul serait un remède.

Vous me ferez grand plaisir de me citer quelques mots de chacune des lettres que vous recevrez de Rome. Je suis assuré que vous les choisirez toujours si bien, que, sans vous fatiguer, ils pourront suffire à me donner une idée du reste. Il faudra qu'un de ces jours j'écrive à notre pauvre ami. Je partage son deuil, et j'ai comme lui le cœur navré de cette Rome ; mais, sur ce point, c'est sans étonnement.

Fontanes m'a écrit une grande lettre que j'ai reçue avec la vôtre. Vous savez apparemment qu'il est à Neuilly, chez madame Bacciochi. Il me parle de la désolation où le laissent les départs de tous ses amis. Guéneau est le dernier qui l'a quitté. C'est, je crois, l'absence de celui-là surtout qui lui a fait sentir le désert. Il m'en fait l'apologie, et prétend que votre société ne l'aime pas, quoique je l'eusse positivement assuré que j'étais le seul qui eût le tort ou la raison de le goûter peu. Il m'entretient ensuite des beautés du livre de notre ami, qu'il relit, et dont Suard et Morellet contestent le mérite, à sa grande colère. Il finit par me recommander d'écrire, chaque soir, le résultat de mes méditations du jour, et m'assure qu'à la fin il se trouvera que j'aurai fait un beau livre, sans aucune peine. Cela assurément serait fort agréable ; mais, pour peu que je continue, je ne ferai qu'un livre blanc. Mon esprit n'est point mon maître ; je ne suis pas son maître non plus : il est absent, et je ne sais que vous en dire. A une ou deux pensées près, le reste n'a été qu'une uniforme et stupide considération d'un unique sujet : *l'âge où je vais entrer*. Ceux que j'y trouve par-

venus, à mon retour, me paraissent si décrépits et si finis, que ce spectacle me pétrifie. Je devins arbre pendant quelque temps, il y a deux ans; cette fois-ci je deviens marbre. Je sortirai de là par la résignation ou par quelque témérité : en tout comme il plaira à Dieu!

Je vous écrirai souvent pendant votre séjour au Mont-d'Or. Mais ayez soin de nous envoyer le bulletin de votre conduite et de vos remèdes, toutes les fois que vous le pourrez sans vous fatiguer. Nous recevrions trois lettres de vous par semaine avec reconnaissance. Qu'il me tarde de voir le timbre du lieu dont je vais écrire le nom à côté du vôtre! Je n'ai pas besoin de vous dire que madame Joubert partage cette impatience, ainsi que tous les tendres et inaltérables sentiments que vous me connaissez pour vous.

Villeneuve, 10 août 1803.

A M. Molé, à Paris.

Pourquoi dire, comme les autres, que *toutes nos idées nous viennent par les sens?* Je veux à ce sujet vous faire observer qu'il est bon peut-être de ne publier que ce qui peut s'établir et être défendu avec succès; mais qu'il faut, à part soi, avoir beaucoup d'opinions que l'argumentation peut renverser, mais qu'un sentiment sincère de soi-même maintiendra toujours dans le genre humain.

N'admettez pas d'idées innées, si vous le voulez; ces idées ne sont pas les miennes, et je conviens que leur dénomination offre quelque répugnance dans ses termes. Le mot *idée* porte avec soi une signification

de vue et de clarté qui exclut *l'inné*, quand on consulte l'expérience. Mais, au nom du ciel, ne prétendez pas que toutes nos idées viennent des sens. Attribuez à l'âme plus d'action et de domaine personnel ; ne faites pas de cette substance unique un simple lieu, un récipient où ce qui passe par les sens, d'une manière plus inexplicable que l'âme même, vient aboutir et se loger. S'il ne s'était agi que de la rendre capable de penser, et non pas digne du bonheur, par les combats et les victoires, Dieu, croyez-le bien, n'aurait pas eu besoin des sens ; il ne lui aurait fallu ni chair, ni sang, ni moelles, ni viscères. L'âme subit ici-bas son épreuve ; elle vit au milieu des obstacles où Dieu l'a voulu placer ; elle se forme dans le moule où il l'a jetée ; mais je ne puis admettre que son enveloppe passagère, que son habit et sa maison soient pour elle le chemin unique et presque la seule cause de ses plaisirs, de ses peines, de toutes ses perceptions. « Au moins sait-elle qu'elle « existe, et a-t-elle inné avec elle le sentiment de sa « personnalité, » disait Leibnitz ; et il avait raison. On ne peut méconnaître, en effet, qu'il y a en nous des dispositions, des goûts, des penchants, des sentiments innés. Or, qu'est-ce, je vous prie, que des dispositions, des goûts et des penchants pour l'âme ? D'où viennent-ils, si ce n'est de quelque aperçu faible, ignoré, secret ? Cet œil fermé par une paupière éternelle, pendant la vie, ne voit-il rien au dedans de lui ? Leibnitz ajoutait que « nous avions un « pressentiment et comme un aperçu des pensées qui « allaient nous venir, et qui n'existaient pas encore. » Consultez-vous de bonne foi et écoutez-vous avec attention : est-ce que cela n'est pas vrai ? Est-ce qu'en

écrivant votre essai, et surtout votre chapitre des penchants, vous ne l'avez pas éprouvé ? Pour moi, sur ce seul mot, je fermai mon Leibnitz, et je déclarai l'homme grand métaphysicien, c'est-à-dire, attentif et éclairé sur ce qui se passe en nous. J'ai depuis réfléchi sur le fait, encore plus que sur le mot, et je me suis demandé souvent : Qu'est-ce donc que cette vue de l'âme qui voit une pensée qui va naître, et qu'est-ce qu'une pensée qui se laisse voir ou entrevoir, avant même d'être formée ?

Je me souviens qu'à l'âge de vingt-cinq ans, je prétendais que l'oiseau tirait la forme et la construction de son nid, du sentiment qu'il avait de sa propre contexture, et que c'était sur ce modèle, touché par lui plutôt qu'aperçu, que son travail était moulé. Vous vous moquerez peut-être de cette imagination de ma jeunesse ; eh bien ! moi, je ne m'en moque pas du tout. Longtemps après l'avoir oubliée, je me suis dit : L'âme se peint dans les machines qu'étalent nos inventions. La réflexion était favorable à la boutade, et la fixait.

D'où croyez-vous, en effet, je vous prie, que nous tirions, souvent sans instruction, sans expérience et sans apprentissage, nos chefs-d'œuvre de mécanique, sinon du propre témoignage de notre secrète fabrication, naturellement déterminés à faire nos ouvrages comme nous-mêmes sommes faits ? D'où pensez-vous aussi que nous vienne la règle naturelle du juste et de l'injuste, du beau moral et du difforme, si ce n'est de ce modèle de justice et de beauté auquel, sans le voir, nous nous sentons portés à tout comparer ?

Oui, Dieu sensible à l'âme et devenant pour elle une règle qui la touche et qu'elle ne voit pas, mais à

laquelle, autant que peut le supporter sa liberté, elle est forcée de se conformer, parce qu'elle en a de toutes parts le sentiment ; Dieu devenant par sa présence perpétuelle, quoique cachée, le principe, la cause constante et l'auteur du sentiment du juste et de l'injuste, c'est là une idée qui est fixée en moi, qui vient, qui revient, qui se représente facilement, dans les agitations mêmes de l'existence extérieure, comme une chose vraie, solide et pleine de réalité.

Au surplus vos *idées nécessaires* me plaisent fort. Il faut que je cherche pourquoi, car une partie de notre esprit est toujours fort utilement employée à observer l'autre. Il me semble que la doctrine des *idées acquises* livre au hasard des rencontres, la vertu et la vérité, et une partie du mécontentement qu'elle fait éprouver à l'esprit pourrait tenir à la crainte secrète qu'elle inspire d'un tel danger. La doctrine des *idées innées* peut bien être une erreur, mais du moins elle ne donne point à l'esprit une mauvaise disposition. Loin de blesser les grandes vérités, elle les suppose et les rappelle. Il y a de la simplicité de cœur et une sorte de bonhomie philosophique à y croire, et l'on ne peut être d'un tel avis sans avoir Dieu et l'âme incorporelle présents à la pensée. L'opposition au spiritualisme a causé toute leur disgrâce, et les *idées acquises* n'ont fait fortune que par la raison opposée : le matérialisme y était à l'aise.

Avec vos *idées nécessaires*, vous sauvez tout. Elles suspendent la question, et, tranchant par une transaction ce qu'elle a de plus important, elles placent les contendants hors du besoin de disputer ; enfin elles suffisent à votre ouvrage. Dites ce mot, et sur le reste ne

décidez rien. Vous vous contenterez et vous contenterez les autres ; c'est un grand point, même pour la vérité.

En général, j'ai remarqué dans votre métaphysique un caractère conciliant et peu exclusif. Je vous le dis à sa grande louange, car, au fond, ces vérités élevées ressemblent un peu aux nuages, où l'on peut trouver, suivant la manière dont on les envisage, des figures de toute espèce. L'essentiel est de ne pas se tromper sur leur existence, et d'y démêler ce qui est réel pour nos besoins, abandonnant le reste à sa propre fantaisie et à celle d'autrui. Seulement, il n'est pas sans grande importance d'imaginer et de trouver, dans ces vapeurs, des apparences qui y fixent notre attention, et y appellent celle d'autrui. Cela les fait découvrir et observer, occupation qui, en réglant notre esprit et ses dispositions, règle la vie à beaucoup d'égards.

Voilà une comparaison qui n'est pas trop bonne. Celle-ci vaudrait mieux, si elle était bien exprimée ; tirez-en ce que vous pourrez. Le ciel, voyant qu'il y avait beaucoup de vérités que, par notre nature, nous ne pouvions pas connaître, et que notre intérêt cependant était de ne pas ignorer, a eu pitié de nous, et nous a accordé la faculté de les imaginer. Il nous en a donné des espèces de notions creuses, où chacun peut placer le sens qu'il veut. Par là, les esprits enfants, les esprits femmes et les esprits hommes, les esprits malades et les sains, les faibles et les forts, y prennent part, en les ajustant à eux-mêmes. Que si quelqu'un pouvait leur apprendre à imaginer avec plus d'agrément, de sagesse et de facilité, et à remplir de sens plus beaux les vides où ils font entrer leurs pensées ;

s'il parvenait à les convaincre que ce qu'ils imaginent de vrai est vrai, et qu'ils sont aussi sûrs de ce qu'ils pensent que de ce qu'ils voient, il leur deviendrait fort utile, et il en serait honoré comme un bienfaiteur. Vous seriez fort propre à ce dessein.

Laissez mon esprit se reposer de tant de figures de rhétorique. Je termine et je vous dis sans figure : En substituant de meilleures pensées à celles des autres, ne croyez pas que celles-ci soient dépourvues de tout bien ; car, comme le disait Fontenelle, et comme l'a presque dit Pascal, il est certain qu'en pareille matière surtout, tout le monde a raison.

Villeneuve-le-Roi, 23 août 1803.

A madame de Beaumont, au Mont-d'Or.

Quand vous ne recevez pas de nos lettres, c'est tout au plus pour vous un petit plaisir de moins dans le monde ; mais quand nous ne recevons pas des vôtres, nous souffrons un insupportable tourment. Ne fût-ce qu'en sa qualité de croyance du mal et d'opposé de l'espérance, la crainte est toujours en moi un sentiment contre nature. Jugez donc en quel état violent me réduisaient les peurs de toute espèce qui m'agitaient depuis huit jours, et dont vous étiez le sujet. J'avais tardé à m'effrayer ; mais, lorsque le temps que j'avais naturellement prescrit à mon attente, eut expiré ; quand ces courriers, qui passent trois fois la semaine, se furent succédé sans rien apporter de vos eaux ; lorsqu'enfin le terrible *Non* qu'on répondait toujours à la question :

Y a-t-il des lettres de madame de Beaumont? m'eut échauffé les oreilles, par son obstination et son uniformité, une espèce de tremblement s'empara de mon âme, et je désolai toute la maison de mes désolations. Enfin, enfin une lettre que j'ai reçue hier de madame de Vintimille, m'a appris que vous lui aviez écrit du Mont-d'Or ; que vous vous y ennuyiez mortellement, ce qui est toujours signe de vie, et que les eaux vous assoupissaient, ce qui vous repose d'autant. Je ne reverrai jamais son écriture sans un vif plaisir, non-seulement à cause d'elle, mais encore à cause de vous, et pour l'extrême soulagement qu'elle m'a apporté dans cette circonstance. Maintenant, que vos lettres arrivent quand il plaira à la poste, me voilà aguerri. Il n'y aura perte que de plaisir, et, après les agitations dont je suis sorti, tout me paraît repos et bonheur.

La lettre de madame de Vintimille m'avait été remise au moment où nous allions monter en voiture. Je ne l'avais pas ouverte, avant de partir, parce qu'il m'avait fallu du temps pour jurer, tempêter et gémir de ce que je n'en recevais pas d'autres que celle-là. Nous allions à Bussy tristement, lorsqu'en lisant cette lettre, à la lueur d'une des quatre lucarnes de notre fourgon, j'ai trouvé et articulé la mention qu'elle faisait de vous. La carrossée eut, comme moi, une surprise qui ragaillardit tout le monde, jusqu'aux enfants et au cheval. Songez donc quelquefois avec quelle incurable fidélité on vous aime dans ce petit coin de la terre, et que cela vous engage à guérir, et à nous faire part de ce que vous tenterez pour cette bonne œuvre.

Pour peu que vous tardiez, ce sera mon frère qui nous donnera de vos nouvelles. Il est à Vichy, à trente

lieues de vous. Son mal l'avait repris plus fortement qu'auparavant, en pleine joie, en plein appétit, en plein sommeil et au milieu des distractions les plus propres à le guérir. Tous ces biens se sont soudainement évanouis sans cause, et une accablante tristesse, un abattement insoutenable, auquel ni lui ni nous ne pouvions remédier ni suffire, le tourmentant chaque jour de plus en plus, nous l'avons forcé à recourir au grand remède. Il est parti et arrivé avec son beau-père, adroitement stimulé par nous, et que l'amour qu'il a pour son gendre, la peur que nous lui avons faite de ses coliques anciennes, et la dignité d'un voyage aux eaux ont déterminé tout d'un coup à cette mémorable expédition.

Dès que son temps de boire sera fini, mon frère laissera le beau-père à Moulins ou à Clermont, et ira comparer la chaleur de ses bains avec celle des vôtres. Il a rencontré à Vichy un M. de Chazal, possesseur d'un fort joli château, entre Briare et Montargis, et ancien conseiller au parlement. Ce M. de Chazal est un vieillard de soixante-seize ans, gai, spirituel, et médecin bénévole de tout le genre humain. Il a vécu moribond depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante, étudiant la médecine tous les jours de sa vie, et cherchant à se rendre anatomiste consommé. Il prétend que, pour vivre longtemps et se donner le temps de guérir, il ne s'agit que d'une chose, de *se tenir en appétit,* et que, pour se tenir en appétit, il n'y a qu'un moyen infaillible, qui est *de ne pas manger.* Une cuillerée à café de miel, dans un verre d'eau, tous les matins, avec une rôtie de pain bien grillé, lui paraît un régime excellent. Un peu de vin de Bordeaux pris à

jeun, avec du sirop de violette, est mis par lui au premier rang et à côté de la cuillerée de miel. Il est surtout important, selon lui, quand on a les maladies qu'il appelle vaporeuses, de dire à son imagination, dès les premières bouffées : *Tu es une menteuse*, et de croire toujours qu'on souffre moins qu'elle ne le prétend.

Il n'est pas, quoique bien portant aujourd'hui, tellement délivré de ses anciennes habitudes, qu'il ne soit réduit, de temps en temps, à recourir à la rôtie à l'eau; mais l'effet en est toujours infaillible.

J'ai voulu vous faire part de ces détails encourageants.

En voici un autre qui est sous nos yeux. La Supérieure que vous connaissez vit, depuis quatre mois, d'un verre d'eau rougie et sucrée, et supporte les quatre-vingts ans qui l'entraînent, avec cette seule nourriture, renforcée, dans les jours d'extraordinaire, d'un peu de café au lait pris le matin. Elle a encore assez de vie pour dire des choses flatteuses aux gens qui la visitent, et pour répéter, en se réjouissant de voir de son lit la rue et les passants : *J'aime bien ma petite maison !*

Vous n'avez que trente et peu d'années. Si vous pouvez vous résoudre à vivre quelquefois couchée, et à compter les solives souvent, vous vivrez autant que la Supérieure, et vous serez aussi vive, aussi gaie que le M. de Chazal de mon frère.

Nos compliments à madame Saint-Germain, qui est pour nous une personne considérable, depuis qu'elle est la seule de notre connaissance qui prenne soin de vous.

Villeneuve-le-Roi, 10 septembre 1803.

A M. Molé, à Paris.

J'ai pensé souvent que s'il m'était arrivé de trouver votre manuscrit sur nos grands chemins, lorsque je m'y promène, je l'aurais déroulé et j'aurais dit, en y jetant les yeux : Bon! voilà probablement de notre métaphysique à lieux-communs.

J'aurais lu les premières lignes avec ce doute. Hum! aurais-je dit à la seconde page, il y a du bon là-dedans. Puis, rentré chez moi, le cahier dans ma poche, j'aurais attendu, avec quelque impatience, l'heure où je puis permettre à mes yeux et à mon esprit une application suivie. Aux approches de cette heure, et après avoir regardé vingt fois à ma montre, je serais entré dans ma chambre, j'aurais tout lu, et je me serais dit : Qui diable a fait cela? Je voudrais bien le savoir! Il y a là de l'excellent.

Je me serais problablement informé, à la poste et dans les auberges, des voyageurs de passage, et ne découvrant rien, j'aurais pris le parti d'écrire à l'auteur inconnu, par la voie des journaux, pour lui apprendre ma trouvaille, en l'exhortant à me communiquer ce qu'il ajouterait à ces commencements, s'il voulait me récompenser de l'avis que je lui donnais, et faire beaucoup de plaisir à un esprit qui était fort content du bon usage qu'il avait fait du sien.

Ceci vous fera parfaitement entendre que ma critique n'est point un blâme, mais une simple observation. Il est impossible que j'aie désapprouvé les phrases

que vous me citez. Loin de là, je m'en sers positivement pour établir que, de même que des mots ou des sons purement harmonieux sont une bonne chose, une chose à sa place, qui a son sens et sa raison, dans la musique ou dans les vers, de même il y a, dans la métaphysique, de certaines idées vagues, comme les sons eux-mêmes, qu'il est bon, qu'il est utile et nécessaire d'employer. Elles servent à préparer ou à délasser l'esprit; elles le maintiennent à sa hauteur et dans sa sphère; commodes en cela et à l'auteur et au lecteur, qu'elles lui font entrevoir ou lui rappellent ce qu'il a vu ou ce qu'il doit voir. Dans ce qui est solide, même physiquement, tout n'est pas solide, et cependant ce qui n'est pas solide sert souvent beaucoup, comme dans un navire de haut bord, par exemple, les voiles, les petits cordages, la courbure de l'avant, la largeur plate de l'arrière, etc., etc. J'appliquais avec d'autant plus de plaisir, dans cette occasion, des idées qui ont chez moi trois ans d'âge, que cela me confirmait une autre idée qui m'était venue, il y a cinq ou six ans, et qui me faisait dire : La métaphysique est une espèce de poésie pour l'esprit ; la dévotion en est l'ode.

Il vous sera évident, par ces faits de l'histoire de mes pensées, que je me suis mal expliqué, et que vous m'avez mal entendu. En prêtant aux paroles dont je m'étais servi, un accent d'ironie qu'elles n'avaient pas (l'ironie est une figure que je n'ai employée de ma vie qu'en plaisantant de pure joie), vous avez pris une apologie pour une désapprobation. Moi-même, en lisant sur cette clef les passages de ma lettre que vous citez, je me suis un moment senti métamorphosé en auteur de l'Année littéraire ; il m'a semblé que j'avais

quatre jambes et quatre pieds. J'ai eu tort, puisqu'une inflexion de voix suffisait pour empoisonner mes paroles; mais je soutiens que vous avez vu mon tort en caricature, et me l'avez défiguré. Je déclare aussi, puisque l'occasion s'en présente, que vous êtes heureux à la réplique, et que toutes les fois que vous développez vos dires, vous me paraissez avoir raison.

Je veux, avant de finir, vous dire un grand mot que je me suis dit bien souvent. Sans y penser, sans le savoir, sans le vouloir, vous avez *platonisé*. Toute la dernière feuille de citations que je vous ai envoyée, le montre surtout évidemment, et je le montrerais par bien d'autres passages, si je voulais. Cela m'a prouvé, à ma grande satisfaction, ce que j'ai dit souvent, que naturellement, sans l'aimer et sans le connaître, on ressemblait à Platon, quand on excellait dans les matières élevées. La force du sujet le veut, car Platon est la métaphysique, comme Homère est la poésie. S'il fallait faire leur part à ses admirateurs, tel que je suis, et à ses non-partisans, tels que sont une infinité d'autres, je dirais qu'en le lisant on n'apprend rien, mais on se trouve transporté dans les régions où tout s'apprend. On voit, dans tous ses écrits, la lumière, mais pas un objet bien éclairé. Ne le lisez pas de longtemps : je vous le citerai assez. Quelque jour il vous ravira, car les yeux de l'esprit s'accoutument insensiblement à y découvrir ce qu'on ne peut y apercevoir sans être préparé et comme initié.

J'aurais eu encore beaucoup de petites choses à vous dire; mais le temps sur lequel j'avais compté ce matin, me manque. Avec le temps je dirai tout.

Je vais me mettre dans mon bain, où l'on m'appelle.

Villeneuve-le-Roi, 14 septembre 1803.

A Madame de Beaumont, à Lyon.

Je crois que votre vivacité serait très-capable de vous tuer ; mais je n'en suis pas moins persuadé qu'elle vient d'un grand fonds de vie. Ménagez-la, je vous en supplie, comme une bonne chose qui peut devenir dangereuse.

Je vous ai successivement conseillé le noir et le blanc, le vert et le sec. Ma pauvre imagination se tournait de tous les côtés pour vous chercher quelque soulagement, et pour se créer à elle-même quelques fondements d'espérance et de consolation. Ce n'est pas à ma médecine qu'il faut prendre garde, dans tout cela, mais à mon amitié, ardente à se plier et à se replier en cent opinions différentes, pour vous trouver un meilleur avenir.

Mon intention n'a point été du tout de vous mettre au régime de M. de Chazal. Sa doctrine m'a paru propre à tranquilliser ceux que la nature force impérieusement à vivre comme il le prescrit, et j'ai été quelquefois de ceux-là. Vous pourriez vous y voir réduite comme nous ; et encore est-il bon de savoir d'avance que ce que l'on fait, en pareil cas, par nécessité, n'est pas tellement une folie et un danger, que quelques personnes ne le trouvent une sagesse et un remède. Je suis, pour mon compte, et par expérience, de son avis ; et son système, si système il y a, me réjouit par son opposition avec celui de M. Vigaroux, qui conseille invariablement aux faibles ce que les forts

seuls peuvent pratiquer. Y a-t-il rien de plus désolant dans le monde que les maximes qui vous donnent, pour unique ressource, ce qui vous est un mal certain ? Tel est pour moi le *vigarousisme*. Et remarquez que mon M. de Chazal fait tout dépendre de l'appétit. *Conserver l'appétit*, c'est sa règle fondamentale. Quand on peut le conserver, et, à plus forte raison, le faire naître, en bien mangeant, il ne s'y oppose pas ; au contraire ; et lui-même, dans ses vieux ans, mange beaucoup. J'espère que cette circonstance, que j'avais omise, le réhabilitera dans votre esprit. Ne l'appariez pas, je vous en conjure, avec votre vieux commandeur, qui veut que la vie sorte toujours du mouvement, tandis que c'est le mouvement, au contraire, qui doit sortir de la vie. Comme je me suis tué par ma fidélité opiniâtre au dicton : *Courez et mangez*, je suis pour mon vieillard contre le vôtre et contre tous les *Vigaroux*.

Ma prieure vit toujours, avec son verre d'eau sucrée et rougie de vin. Il y eut l'autre jour une grande alarme parmi ses héritiers futurs : elle demanda et mangea la moitié d'un œuf ; on crut qu'elle allait rajeunir. Sa santé, cependant, serait moins favorable que son agonie à sa succession. Elle passe, depuis trois mois, le temps qui lui reste, à donner son argent aux domestiques qui l'ont servie, et ses bijoux à ses voisines. Elle appelle ses créanciers et des notaires, fait des remises d'intérêts échus, se réconcilie avec les parents qu'elle n'aimait pas, les trouve bons et se fait trouver bonne. C'est là vivre, certes ; et si le ciel voulait me laisser la libre et parfaite disposition de ma tête, avec d'amples moyens de satisfaire aux inclinations de mon cœur, tous les jours et à toutes les heures, je consentirais

avec joie à passer, comme elle, dans mon lit, et les fenêtres ouvertes, dix, vingt, trente et cinquante ans de ma vie, tout le temps, enfin, qu'il lui plairait. Vivre, c'est penser et sentir son âme; tout le reste, boire, manger, etc., quoique j'en fasse cas, ne sont que des apprêts du vivre, des moyens de l'entretenir. Si on pouvait n'en avoir aucun besoin, je m'y résignerais facilement, et je me passerais fort bien de corps, si on me laissait toute mon âme.

Cette vieille prieure n'est pas même privée de plaisirs dans ses cinq sens. Elle dit toujours, quand elle voit les gens qui passent dans la rue : « *Oh! que j'aime* « *ma petite maison!* » Voilà un beau plaisir! me direz-vous, et je vous répondrai : Heureux sont ceux qui s'en contentent, qui en jouissent sans rien désirer au-delà, et qui sont prêts à le perdre, sans songer à le regretter!

Votre activité s'indigne d'un pareil bonheur ; mais voyons si votre raison ne serait pas de cet avis. La vie est un devoir ; il faut s'en faire un plaisir, tant qu'on peut, comme de tous les autres devoirs, et un demi-plaisir, quand on ne peut pas mieux. Si le soin de l'entretenir est le seul dont il plaise au ciel de nous charger, il faut s'en acquitter gaiement et de la meilleure grâce qu'il est possible, et attiser ce feu sacré, en s'y chauffant de son mieux, jusqu'à ce qu'on vienne nous dire : c'est assez. Je fais intervenir le ciel, comme un ingrédient nécessaire, dans cette pâte à maximes. Si vous le séparez de la terre qu'il environne et de l'idée que vous en avez, je ne sais plus ce que c'est que le monde et la vie, pour ceux qui n'ont pas de santé, à moins qu'ils n'inspirent et n'éprouvent quelque amitié

qui les remplisse..... Hélas! je sens que ma plume mollit et que mon esprit se décourage. Il s'embrouille, il bégaye, il devient interdit en vous parlant ainsi, comme le fait toujours ma langue, quand je vois qu'on ne m'entend pas. J'attendrai, pour m'exprimer mieux, que quelque heureuse circonstance ait ranimé en vous ce fonds de raison admirable qui y est caché. Si jamais il s'y développe, vous voudrez vivre, vous vivrez et vous guérirez, en ne songeant plus à guérir. En attendant, adoptez au moins, par régime et par tolérance, mon dire principal : *la vie est un devoir*. En vous obstinant à la regarder seulement comme une affaire ou comme un simple amusement, vous la trouvez avec raison insupportable; mais c'est la considérer mal. Je brise là. J'ai eu bien de la peine à me retirer de cette pensée, où je me suis repenti d'être entré, dès le premier mot. J'étais tenté de l'effacer; mais ma plume et mon papier avaient été si propres jusque-là que, contre ma coutume, j'ai eu horreur de la rature, et j'ai mieux aimé, dans le cours de mon bavardage, une faute qu'une lacune. C'est, je crois, ce qui ne m'était pas encore arrivé. Mais je vieillis apparemment. Quoi qu'il en soit, vous voyez ce long papier-ci : eh bien ! imaginez que, pendant vingt-cinq ou vingt-six jours, j'ai constamment, deux ou trois fois par semaine, envoyé à M. Molé des lettres d'une taille aussi longue, écrites de ce caractère menu et contenant trois feuillets, pages, revers, coins et côtés remplis. Je vous dirai peut-être un jour à quel propos cette correspondance, qui n'en est encore qu'à la moitié, et pendant laquelle je l'ai déjà rendu heureux deux ou trois fois, et l'ai fait enrager deux ou trois autres.

J'ai écrit une fois à M. Pasquier, une fois à M. Julien, quatre fois à madame de Vintimille, deux fois à Fontanes. Il me reste à répondre à tous les susdits et à Chênedollé dont j'ai reçu une lettre hier. Tout ce monde me demande de vos nouvelles. Je suis le bureau où l'on s'adresse pour avoir votre bulletin. Véritablement, je suis tenté de me fâcher quand je vois à quel point vous êtes aimée, et combien vous le croyez peu, pour vous épargner probablement le désagrément de vous sentir un peu ingrate.

Je n'ose pas m'opposer au midi : il s'agit de tousser moins, et cela est sacré. Néanmoins je crois quelquefois que le vent du désert et le froid de l'isolement vous sont plus funestes que tous les autres. J'attends votre dernière décision avec impatience et inquiétude, comme on attend les nouvelles d'un grand procès où il s'agit de la fortune. Si le nord l'emportait, il faudrait passer tout votre hiver ici. Vous auriez une chambre au midi, madame Saint-Germain à côté de vous, un climat pire peut-être que celui de Paris, mais un repos que vous ne trouverez nulle part ailleurs, et qui est, à mon gré, le remède dont vous avez le plus besoin.

Mon frère est revenu, ignorant complétement qu'il a jamais été malade, et ne sachant pas qu'il se porte bien. Comme sa maladie n'était pas une maladie, sa guérison n'a pas été non plus une guérison. Nous l'attendons aujourd'hui.

Écrivez-moi des lettres courtes, (il y a bien de la force à vous donner un tel conseil), et ménagez-vous. Je ne demande que cela toute votre vie, pour me payer des tourments que vous me donnez.

Villeneuve, 17 septembre 1803.

A M. Molé, à Paris.

Je veux vous faire quelques observations sur *les moyens de conserver sa volonté*, car ce petit traité est une chose neuve, piquante, ingénieuse, utile, charmante. Réfléchissez, je vous prie, sur les points qui suivent :

1° La volonté agit sur la volonté, et par là elle peut beaucoup; mais elle n'a d'ailleurs de pouvoir direct sur aucune chose, excepté sur les muscles.

2° Les fous et les méchants ont plus de volonté que les sages et les bons, car ils veulent obstinément et invinciblement, même contre tout droit et contre toute raison.

3° Dire aux hommes : *Veuille et tu pourras*, n'est-ce pas les encourager à ce qu'ils ont tant fait, dans les fureurs des derniers temps, à vouloir l'impossible ?

La volonté est toute-puissante sur nous, et certes elle a par là une importance suprême; mais elle n'est point toute-puissante sur le monde. On a dit à ce sujet des choses aussi propres à rendre les hommes têtus qu'à les rendre fermes, plus propres à rendre les ambitions inflexibles que les vertus incorruptibles. A entendre certaines gens, on serait tenté de tenir sa tête à deux mains, pour la rendre bien invariablement opiniâtre. Cela me fait souvenir d'un ami de Fontanes, qui soutenait dans notre jeunesse, et très-sérieusement, que la volonté étant maîtresse de tout, on guérirait, quand on est malade, si on voulait fortement guérir, et

l'on ne mourrait jamais, si bien résolument on voulait ne pas mourir. Non ; on ne vit point, on n'a point de l'esprit, de la santé, de l'argent, des honneurs ou des terres, précisément parce qu'on en veut, mais parce que ce vouloir nous fait marcher dans la voie où il s'en trouve. La volonté ne crée rien ; elle ne porte qu'à user de ce qui est créé.

Je voudrais qu'on offrît aux hommes, dans la fermeté de la volonté, un moyen de vertu, mais non pas un moyen de succès ; et qu'on leur dît : *avec une volonté forte et bien réglée, tu établiras l'ordre en toi, chez toi, autour de toi ;* mais non pas : *si tu as assez de volonté, tu seras le maître du monde*. Il serait temps qu'ils comprissent que, pour le bonheur et le véritable succès, l'important n'est pas de vouloir *fort*, mais de vouloir *juste*.

Cela vous paraîtra vrai et clair dans le sens où tout le monde entend le mot de *volonté ;* mais peut-être n'est-ce plus aussi vrai dans le sens strict que la rigueur de l'école a quelquefois attaché à ce mot. Il ne s'agit plus alors que de savoir quel est le meilleur, pour être utile et pour être entendu, de prendre les mots dans le monde, ou de les prendre dans l'école.

Je soutiens qu'il vaut mieux les employer dans le sens populaire que dans le sens philosophique, et mieux encore, dans le sens naturel que dans le sens populaire. J'entends par le sens naturel, l'acception populaire et universelle, réduite à ce qu'elle a d'essentiel et d'invariable.

Prouver par la définition ne prouve rien, si celle-ci est purement philosophique ; car, selon moi, ces définitions n'obligent que ceux qui les font. Prouver par la

définition, lorsqu'elle exprime l'idée nécessaire, inévitable et claire qu'on se fait généralement de l'objet, dès qu'il est nommé, prouve tout au contraire, parce qu'on ne fait alors que montrer aux autres ce qu'ils pensent, malgré eux et à leur insu.

La règle qu'on est le maître de donner aux mots le sens qu'on veut, et qu'il ne s'agit que de fixer celui qu'on leur donne, est fort bonne pour la simple argumentation, et peut être admise dans les salles de cette espèce d'escrime ; mais, dans la métaphysique ingénue et noble, et dans le véritable monde littéraire, elle ne vaut rien.

Il faut ne jamais perdre les réalités de vue, et n'employer ses expressions que comme des milieux, des verres propres à mieux représenter ses pensées. Je sais, par ma propre expérience, combien cette règle est difficile à observer ; mais je juge de son importance par le malheur de toutes les métaphysiques. Aucune n'a prospéré, par la seule raison que, dans presque toutes, on a constamment usé de chiffres au lieu de valeurs, d'idées forgées au lieu d'idées natives, de jargon au lieu d'idiome. La plus belle, et la seule qui mérite qu'on y prenne garde, est celle qui du moins a donné des *images* au lieu de *raisons ;* car ces images plaisent ; elles amusent, elles remuent, elles donnent à l'esprit de belles dispositions.

Au surplus, vous avez évité l'inconvénient dont je me plains, dans tous les bons endroits de votre écrit. Vous y avez montré une métaphysique humaine, intelligible, pleine de bon goût et toute composée des notions communes à tous. Ne vous égarez pas en substituant des acceptions de mots privées à leur acception publique.

Il y a, dans ce chapitre sur *l'importance et les moyens de conserver sa volonté*, des choses simples, vraies, neuves, admirables. Je vous en parlerai quelque jour, pas trop indignement peut-être, car j'en suis fort enthousiasmé. En attendant, tournez autour de votre sujet; enflez-le des accessoires convenables, et pourtant n'excédez pas la mesure. C'est une personne; n'en faites pas une pure étendue. Tout ce qui dépasserait les pieds, les mains, le tronc, la tête, et l'espace indispensable pour loger tout cela, avec ses contours, serait de trop. Quand notre esprit produit, il enfante en lui-même, avec sa production, tout ce qu'il faut pour la nourrir et l'augmenter, si nous prenons le temps de la porter à terme, et que nous ayons le soin de la couver. Fouillez-vous; mais ne faites pas d'excursions; ayez soin même d'isoler, le plus que vous pourrez, votre véritable sujet. Beaucoup de pensées ne se tiennent entre elles que parce qu'elles tiennent ensemble à nous. Démêlez, divisez, séparez ce que vous avez dans la tête, pour ne mettre dans votre livre que ce qui est inséparablement lié à sa matière. En un mot, coupez le cordon.

J'ajoute pourtant à tous ces beaux conseils que s'il vous est bon de circonscrire votre plan, le plus que vous pourrez, il vous est encore meilleur de laisser votre esprit agir en liberté. J'aime les petits livres; mais, quand on commence surtout, il est peut-être profitable qu'un livre court soit extrait d'un long manuscrit. Si vous étiez porté à la diffusion, je vous recommanderais d'épargner le papier; mais, grâce au ciel, vous avez naturellement l'amour d'une concision nette et élégante. Laissez donc faire à votre esprit et à

votre plume ce qu'ils voudront : ce qu'il y aura de trop sera aisément retranché.

Je vous dirai le reste une autre fois.

Villeneuve-le-Roi, 12 octobre 1803.

A madame de Beaumont, à Rome.

Si je ne vous ai pas écrit, c'est de chagrin.

Votre départ, dans les fatigues dont vous sortiez, et votre immense éloignement m'ont accablé.

Je ne crois pas avoir éprouvé un sentiment plus triste que celui dont je m'abreuvais tous les matins, comme d'un déjeuner amer, en me disant à mon réveil, depuis votre dernière lettre : *Elle est maintenant hors de France, ou elle en est loin,* etc.

En d'autres temps, en d'autres circonstances, j'aurais eu, à vous savoir et à vous imaginer en Italie, précisément la moitié du plaisir que je ressentirais à y être moi-même. En ce moment je n'en ai que la douleur. Vous aviez besoin de repos, et vous allez chercher une activité qui vous épuisera. Il me semblait qu'à chaque pas que vous faisiez et à chaque regard que vous jetiez à droite et à gauche, pendant une si longue route, vous dispersiez par les chemins quelqu'une de vos forces.

Vous êtes arrivée en ce moment ; mais êtes-vous tranquille, êtes-vous en repos, êtes-vous réparée ? c'est ce qu'il me sera impossible de croire pendant longtemps. Votre centre est un tourbillon. Quand vous n'y seriez tenue en haleine ou en action, que par l'inévi-

table curiosité qui va vous agiter, elle suffirait pour vous nuire. Mon Dieu ! mon Dieu !... hâtez-vous, si vous voulez que je m'apaise, que je vous pardonne, que je retrouve un peu de paix, hâtez-vous de m'apprendre que vous vous portez mieux, ou je mourrai de rage mue.

Je n'ai jamais entendu dire que l'air de Rome fût bon à rien. Vous me ferez haïr et détester ce lieu, dont je rêvais avec tant de délices, par la seule raison que vous y êtes allée, ce me semble, mal à propos. Si je me trompe, je l'aimerai plus que jamais ; sinon, je le prendrai en guignon éternel, et de la vie je ne voudrai le voir, même en songe et en description.

J'ai rompu, dans ma tristesse et ma mauvaise humeur, toute correspondance avec le monde entier. Je laisse s'entasser les lettres qu'on m'écrit ; je ne les lis même pas tout entières. Je n'écris plus. Enveloppé de mon chagrin, comme d'un manteau brun, je m'y cache, je m'y enfonce, j'y vis sourd et taciturne.

Cependant il me faut, pour le supporter, quelques distractions, et j'ai pris pour amusement d'immenses et profondes lectures. Tout mon esprit m'est revenu ; il me donne de grands plaisirs ; mais une réflexion désespérante les corrompt : je ne vous ai plus, et sûrement je ne vous aurai de longtemps à ma portée pour entendre ce que je pense. Le plaisir que j'avais autrefois à parler est entièrement perdu pour moi. Je fais vœu de silence. Je reste ici l'hiver. Ma vie intime va tout entière se passer entre le ciel et moi. Mon âme conservera ses habitudes, mais j'en ai perdu les délices.

Vous me recommandez de vous aimer toujours.

Hélas ! puis-je faire autrement, quelle que vous soyez, et quoi que ce soit que vous vouliez ? Il y avait entre nous une sympathie à laquelle vous avez quelquefois opposé bien des obstacles et des contradictions. Mais, quand mes sentiments sont forts et bien fondés, rien ne peut les changer, les affaiblir ni les suspendre. Personne ne m'a jamais rempli d'un plus solide et plus fidèle attachement que vous.

Je vais écrire un mot à notre pauvre ami. Je lui dois depuis longtemps une réponse dont je ne puis que le payer bien mal, avec un cœur serré. Il a des peines, je le sais; au nom de toutes choses, adoucissez-les par votre présence, mais n'allez pas les partager : vous ne feriez que les doubler et rendre ses chagrins irremédiables par le mal que vous vous feriez.

Nous parlons sans cesse de vous, dans tous les coins de la maison, mon frère, madame Joubert et moi. Je ne leur dis pas à eux-mêmes la moitié de ce que je souffre, et nous n'avons encore parlé à personne de ce quartier d'hiver qui nous désole. Vous mettez cette amitié que nous avons pour vous et qui pourrait vous faire un peu de plaisir, à une épreuve bien rude, en nous réduisant, par le parti que vous avez pris, à l'impossibilité de vous être bons en quoi que ce soit.

Votre lettre datée de Milan, 1er octobre, est arrivée ici le 8. La date qui la terminait portait dans ses caractères une telle empreinte d'accablement et de fatigue, que les larmes m'en sont venues aux yeux.

Écrivez-nous le plus souvent que vous pourrez. Dans cette variété de lettres, il y en aura peut-être quelques unes qui me consoleront. J'en ai et j'en aurai longtemps besoin. Il y aurait eu peut-être plus de prudence

ou de ménagements à me taire à cet égard ; mais j'aurais trop blessé la vérité, et j'ose croire que vous aimerez mieux ma sincérité qu'une réserve qui, en vous laissant ignorer que vous m'avez affligé mortellement, vous aurait caché ce dernier et nouveau témoignage d'une affection sans bornes et que rien ne saurait diminuer le moins du monde.

Adieu, cause de tant de peines, qui avez été pour moi si souvent la source de tant de biens. Adieu. Conservez-vous, ménagez-vous, et revenez quelque jour parmi nous, ne fût-ce que pour me donner un seul moment l'inexprimable plaisir de vous revoir.....

Villeneuve-le-Roi, le 28 février 1803.

A M. Molé, à Paris.

A propos des inexactitudes dont vous avez quelque raison de vous plaindre, il faut que je vous dise une chose qui peut vous aider à me connaître, et réduire, en beaucoup de points, ce que j'appelle mes défauts à de pures nécessités, inhérentes par la nature et la délicatesse de mon pauvre tempérament, aux bonnes qualités mêmes de mon esprit. Je ne sais si je pourrai bien m'expliquer.

Il y a, selon moi, dans tout homme, deux choses qu'il faut y distinguer soigneusement : son organisation et sa constitution.

En supposant l'homme automate, j'appellerais organisation les ressorts de la machine, et constitution sa matière.

Or mes ressorts sont excellents, ce me semble ; mais le bois dont je suis construit est frêle, mou, délicat. Il nuit souvent au jeu de ma machine ; souvent même il lui rend impossibles les mouvements où elle est le plus portée, et auxquels elle est le plus propre.

Ce qui sert à la pensée abonde en moi, mais ce qui sert à la vie est en petite quantité. Vous me disiez, au beau milieu du Pont-Royal, la dernière fois que nous nous sommes vus, que je m'affectionnais trop à tout ce que je faisais ; oui, et trop à tout ce qui m'occupe. De là naissent je ne sais quelles déperditions, qui ne peuvent être réparées que par la cessation subite de l'opération qui m'a lassé ; de là, comme vous le sentez, une grande irrégularité et des discontinuités fréquentes dans mes communications intellectuelles. Que si je veux forcer nature, je produis des apparences sans réalité ; j'écris ou je parle sans rien dire ; ma plume et ma langue se remuent, mais ma pensée et mon sentiment ne s'expriment pas ; je ne fais que de vains efforts, beaucoup plus propres à mécontenter ceux qui me lisent ou m'écoutent, que ne le seraient mon inaction ou mon silence.

Voilà, depuis que je suis né, la cause et la seule origine des inégalités que j'ai toujours eues dans mes relations. On me croit paresseux ; je vous jure en toute vérité que je ne le suis point. Je ne suis pas changeant non plus ; je suis au contraire immuable ; mais mon sang et ma chair sont capricieux au lieu de moi. Rien ne peut les dompter, qu'un grand motif qui vient du cœur. Si, par exemple, je me sens évidemment nécessaire, aussitôt mon principe de mouvement se met en œuvre, avec une force, une égalité qui m'ont bien sou-

vent étonné. Un épuisement absolu me force seul à m'y soustraire, car cette faculté vit toujours en moi par la partie de ses racines qui tient à la volonté.

Il me semble certain, d'un autre côté, que j'ai naturellement l'âme et la fibre aussi haut montées que l'harmonie humaine le permet, et que, dès qu'elles éprouvent quelque irritation, je sors du diapason. Tout ce qui porte à mon cerveau plus d'esprits qu'il n'y en a d'ordinaire, le trouble et met obstacle à ses fonctions; tout ce qui porte dans mon cœur plus de feu, y produit le même embarras.

Voilà pourquoi, quant au premier point, une longue ou trop vive application me rend stérile, et pourquoi, quant au second, il me faudrait peu d'affections, peu d'amis. Ma tête et ma sensibilité auraient besoin, pour s'exercer avec succès, d'un mouvement qui dissipât ce qui s'y trouve, mais qui n'y amenât rien.

Le plaisir intellectuel qui m'est si nécessaire pour opérer, ce que je me reproche comme une espèce de vice spirituel, est peut-être cependant pour moi une ressource indispensable et que la Providence elle-même me prescrit. *Albus color disgregat visum*, disait l'école; voilà le cas où je me trouve. Ce qui me le démontre, c'est que les idées graves me viennent en abondance, quand je me joue, et s'arrêtent dès qu'elles m'ont beaucoup tendu. C'est ce qui fait aussi que mes bienveillances ont la tendresse et les feux des passions, et que toutes mes passions se sont promptement taries, en ne laissant rien d'elles-mêmes, quand tous mes sentiments laissaient en moi quelque racine indestructible. En tout il me faut quelque jeu. Si Dieu le veut, il n'y a rien à se reprocher; or, en m'examinant à fond, jusque

dans mon innocence première, car il est aussi important de ne pas se condamner que de ne pas s'absoudre mal à propos, j'ai trouvé que véritablement cette disposition ne venait pas en moi d'habitude.

Voilà ma confession. Si elle m'excuse aujourd'hui, elle ne me réjouit pas, je vous assure. Que ce soit, en effet, défaut de vie ou défaut de nature, les inconvénients sont les mêmes. Ne m'épargnez donc pas là-dessus. Aidez-moi à combattre, par la honte et par la crainte de ses inconvénients, une infirmité qui est naturelle, mais à laquelle je dois résister autant que je le puis. Quant à ce qui passera la possibilité, je saurai m'y résigner comme à un mal qui vient d'en haut. Il y a des défauts dont nous ne pouvons tirer d'autre parti que de nous en faire une vertu, par la patience et par notre soumission à les avoir. Apparemment le mien ne me permettra jamais d'être très-utile ni à moi ni aux autres, et je mourrai rempli de beaux projets et de belles intentions qui n'aboutiront à rien du tout. Quelques plaisirs que mon esprit aura donnés par-ci par-là, pendant ma vie, seront la seule récompense ou le seul dédommagement des soins que j'aurai pris de sa culture. Comme il plaira à Dieu ! C'est mon mot d'habitude et mon remède à tous ces maux. Il me rend le courage et la paix, et me rengage toujours avec joie, quand je le prononce du fond du cœur, aux soins, aux peines, aux travaux dont je vois l'inutilité. C'est le bois de mon sacrifice ; je l'assemble tant que je peux ; ainsi je n'aurai rien perdu, parce que ce qui sera inutile, pour mon usage, servira du moins à mon offrande.

Villeneuve-le-Roi, le 30 mars 1804.

A M. Molé.

Tout ce que vous m'avez dit de neuf sur l'erreur est bien dit, et non-seulement très-bien dit, mais très-vrai, mais historique.

J'ai cependant quelques objections à vous faire.

Dire aux hommes que toute erreur est funeste, n'est-ce pas les porter, par leur propre intérêt et par leurs intérêts les plus grands, à tout examiner, et par conséquent, à tout rendre problématique, au moins quelques moments ? situation la plus funeste où puisse être placé le genre humain. Il n'est pas exact, d'ailleurs, que toute erreur soit funeste. Que dis-je ? il en est un grand nombre qui n'éloignent pas de la vérité, car elles en occupent. Telles sont presque partout les fables qui s'attachent aux religions. En parlant de Dieu, elles en entretiennent la croyance et en inculquent les lois;

Le conte fait passer la morale avec lui.

Beaucoup d'erreurs sont moins des opinions que des vertus, moins des égarements de l'esprit que de beaux sentiments du cœur. Telles sont celles qui ne s'adoptent que par respect, par piété, par soumission pour les parents, pour les anciens.

Il faut distinguer soigneusement les erreurs nouvelles des anciennes, les erreurs dogmatiques des erreurs de docilité, les systèmes inouïs et en opposition à toutes les idées antérieures, des systèmes partiels et qui portent plus sur les formes que sur le fonds.

Il est de l'ordre que toutes les idées nécessaires à l'ordre et à la portion de bonheur que ce monde peut nous donner, soient des idées de tous les temps, et se soient trouvées partout où des peuples se sont trouvés. Par cela même, tout ce qui tend à détruire les idées précédentes, est funeste, et produit sur les individus et les nations, les effets déplorables dont vous avez fait le tableau.

Toute erreur qui est ancienne a perdu son venin, ou peut-être, pour parler plus exactement, toute erreur qui a subi l'épreuve du temps et y a résisté, est une erreur qui est innocente, par nature, et peut s'amalgamer avec tout ce qui est bien. C'est ce qui l'a rendue vivace.

Dieu nous trompe perpétuellement, et veut que nous soyons trompés; je veux dire qu'il nous donne perpétuellement des opinions, à la place du savoir dont nous ne sommes pas capables. Quand je prétends qu'il nous trompe, j'entends par des illusions et non par des fraudes. Il nous trompe pour nous guider, pour nous sauver, non pour nous perdre. C'est l'éternel poëte, si je puis user de ce mot, comme l'éternel géomètre.

Nous appliquons mal, au surplus, et nous entendons mal tous les jours, le nom, le grand nom de vérité. Je me suis dit une fois : La vérité est des natures, et non pas des individus; des essences, et non pas des existences; de ce qui est une loi, et non de ce qui est un fait; de ce qui est éternel, et non de ce qui est passager. Souvenez-vous, par exemple, de cette fable de Saint-Lambert : Un courtisan puni maudissait son roi. — Que dit-il ? demanda celui-ci.—Que Dieu pardonne aux princes miséricordieux, répondit un sage. — On

vous trompe, dit un méchant; le malheureux vous maudit. — Tais-toi, reprit le roi ; — et se tournant du côté du sage : O mon ami, tu dis toujours la vérité.

En effet, « Dieu pardonne aux miséricordieux » est une vérité, une chose d'ordre, de nature, d'essence, une chose éternelle. Le sage, par une espèce d'apologue ou de supposition de fait, disait véritablement une vérité ; l'autre tendait à la faire oublier, en disant un fait existant.

Ce que j'en veux conclure, c'est que si beaucoup de choses vraies, ou beaucoup d'*existences*, ne sont pas dignes du nom de *vérités*, beaucoup de choses fausses ou non existantes ne méritent pas non plus le nom d'*erreurs*, et la mauvaise note qui semble devoir être attachée à ce mot.

Et pour m'expliquer par une autre subtilité, car il faut s'aider de tout dans les recherches déliées, j'ajoute que, dans les calculs dont il n'importe aux hommes de connaître que les résultats, ce n'est, en dernière analyse et pour l'effet nécessaire, dans aucun des chiffres partiels, que se trouve la vérité ou l'erreur, mais dans la somme toute et dans le dernier énoncé. Ainsi, dans les faits d'un certain ordre, les faits religieux, par exemple, peu importe qu'il y en ait d'erronés, si celui auquel on veut parvenir et l'on parvient par eux, est un fait réel, comme l'existence de Dieu.

Enfin, ce n'est peut-être pas l'erreur qui trompe du vrai au faux, mais celle qui trompe du bien au mal, qui est funeste. La première, je l'observe en passant, n'a pu jamais être durable. Il y a plus, elle ne produit même pas toujours tout le mal qui, par une inévitable conséquence, semble devoir en découler ; car il arrive

souvent qu'on a le sentiment d'une vérité dont on n'a pas l'opinion, et qu'en pareil cas on assortit sa conduite avec ce qu'on sent plutôt qu'avec ce qu'on pense. Cela paraît aussi subtil que ce que j'ai dit plus haut; mais je l'avance plus hardiment, et vous allez savoir pourquoi.

Cette pensée est bien de moi, et je la tiens de mon expérience; mais elle n'est pas de moi seul. Je crois aussi que les expressions sont miennes; mais elles ne sont pas de moi seul non plus. Je me souviens qu'un autre a dit à peu près la même chose. Or, savez-vous quel est cet autre? C'est un homme dont le grand sens égalait pour le moins l'esprit, c'est Bossuet, dans ses disputes sur le quiétisme, et à propos de Fénelon, dont il voulait expliquer les vertus, qui lui semblaient en contradiction avec les monstruosités de sa doctrine. Vous trouverez sans doute que je cite là une grande autorité, et je la trouve encore plus grande que vous; car, à mon gré, Bossuet, c'est Pascal, mais Pascal orateur, Pascal évêque, Pascal docteur, Pascal homme et homme d'état, homme de cour, homme du monde, homme d'église, Pascal savant dans toutes sortes de sciences, et ayant toutes les vertus aussi bien que tous les talents. Je m'arrête : je crains de vous scandaliser.

Je coupe court, fort peu content de tout ceci, mais soulagé du moins d'avoir fait ce premier acte d'explication, et jeté ce morceau de levain dans votre pâte. Sachez-moi gré de ce que je vous fais part, avec tant d'abandon et si peu d'amour-propre, de la portion de mes opinions qui se présente la première, vous les livrant tantôt avec leur lie, tantôt avec leur excès et

leur extravagance. Je suis entré un moment dans ces idées pour vous en ouvrir la fenêtre, assuré que le coup d'œil que je vous fais jeter là se représentera plus d'une fois à votre esprit, et que, peut-être, dans un moment heureux, vous y démêlerez ce que j'aperçois depuis longtemps, mais ce que je n'ai pu parfaitement saisir.

Bientôt, en nous revoyant, nous traiterons à loisir ces grands sujets. Je répondrai alors à vos lettres, dont je ne vous ai pas dit un seul mot. J'aurais dû cependant déjà faire des remercîments à votre jeune amitié. Il est probable que je n'en profiterai jamais; mais elle ne peut être pour moi que très-précieuse.

La première fois que je vous ai vu, je perdais ma mère, la meilleure, la plus tendre, la plus parfaite des mères! Ma tendresse pour elle fut toujours, au milieu de mes innombrables passions, mon affection la plus vive et la plus entière.

La première année où nous avons eu quelque liaison, j'ai perdu la plus nécessaire de toutes mes correspondances. Je ne pensais rien qui, à quelque égard, ne fût dirigé de ce côté, et je ne pourrai plus rien penser qui ne me fasse apercevoir et sentir ce grand vide. Madame de Beaumont avait éminemment une qualité qui, sans donner aucun talent, sans imprimer à l'esprit aucune forme particulière, met une âme au niveau des talents les plus éclatants : une admirable intelligence. Elle entendait tout, et son esprit se nourrissait de pensées, comme son cœur de sentiments, sans chercher dans les premières les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes dans les seconds. Mais vous ne l'avez tous connue que malade, et vous ne pouvez

pas savoir cela comme moi. Nous nous étions liés dans un temps où nous étions tous les deux bien près d'être parfaits, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, je veux dire le souvenir de l'innocence. Vous rencontrerez dans le monde beaucoup de femmes d'esprit, mais peu qui, comme elle, aient du mérite pour en jouir et non pour l'étaler. Ses amis disaient qu'elle avait une mauvaise tête ; cela peut être ; mais aussi elle en avait une excellente, et que nous ne trouverons pas à remplacer, vous et moi. Elle était, pour les choses intellectuelles, ce que madame de Vintimille est pour les choses morales. L'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'était à consulter sur les idées. N'en ayant point de propres et de très-fixes, elle entrait dans toutes celles qu'on pouvait lui présenter. Elle en jugeait bien, et l'on pouvait compter que tout ce qui l'avait charmée était exquis, sinon pour le public, au moins pour les parfaits. Je suis trop avancé dans la vie, trop mûri par la maladie, pour pouvoir espérer ni prétendre aucun dédommagement. Toutefois, je dois vous dire que, sans de tels empêchements, la Providence, en vous plaçant, pour ainsi dire, devant mes pas, quand j'éprouvais de telles pertes, m'aurait paru vouloir les adoucir et m'en consoler autant que possible. Je lui rends grâce ; mais laissez-moi me borner à profiter de ce bienfait, quand l'occasion s'en présentera, sans aspirer à vous lier par aucune espèce de chaînes.

Adieu, adieu. Je n'en puis plus.

Paris, 2 juillet 1804.

A M. Molé.

J'apprends que vous restez à Champlâtreux pour y faire tondre vos prés. Je vous approuve ; mais cela me dérange.

J'avais promis d'aller passer, aux portes de Paris, la fin de cette semaine et le commencement de l'autre ; mais, comme en toutes choses il faut faire céder les petites considérations aux grandes, je vais envoyer mon dédit : il faut bien que je vous attende.

Chateaubriand et moi voulons absolument qu'on nous instruise

Du foin que peut manger une poule en un jour ;

nous nous adresserons à vous.

J'ai brûlé votre confidence, comme vous l'avez exigé. Il me semble que vous voulez même que je l'oublie. Je ne vous en parlerai donc pas, à moins que vous ne m'en parliez. Je me permettrai seulement de vous faire, à ce sujet, quelques observations.

1° Il faut donner au mal et aux méchants le moins d'empire qu'il est possible sur ses contentements.

2° Il est peu juste de punir ceux qui ne ressemblent pas exactement au portrait que nous nous en étions fait, à moins qu'ils n'aient pris un masque, dans le dessein bien prémédité de nous tromper.

3° La vie est un ouvrage à faire où il faut, le moins qu'on peut, raturer les affections tendres.

4° Il faut mettre, dans ses actions et ses jugements, beaucoup de force et de droiture, et, dans ses sentiments, beaucoup d'indulgence et de bonté, pour que l'ouvrage de la vie soit beau.

5° Appelons toujours le bien des noms les plus beaux, et le mal des noms les plus doux, dans les traitements qu'on nous fait. Souvenons-nous de Fénelon, lorsqu'il dit, en parlant des bâtards de Lacédémone : « nés de « femmes qui avaient oublié leurs maris absents, pendant « la guerre de Troie. »

Je cherche à vous consoler, comme vous pouvez l'être, avec un caractère tel que le vôtre, en vous élevant à votre hauteur naturelle ; cela soulage. Tout le reste met l'âme dans une fausse position qui la tourmente.

Il y a cependant ici une vérité de fait à reconnaître : c'est que l'humeur exhalée purge les passions.

Vous voulez tout concentrer et ne pas vous plaindre ; vous avez tort. Ce rôle, qui paraît plus beau, est beaucoup moins sage. La plainte est un soulagement naturel, dont il ne faut faire le sacrifice qu'à la grandeur d'âme proprement dite, et à la prudence véritable.

Il n'y a point de cas où l'on ne puisse et où l'on ne doive parler, lorsqu'on a à sa portée, dans le monde, des oreilles discrètes et un silence intelligent. Il faut alors jeter son feu, comme la surabondance d'un élément qui a besoin d'être évacué. On est tout étonné, après cela, de la plénitude de raison ou de santé morale qu'on sent renaître en soi.

Il est vrai que, pour se permettre ce remède, il faut avoir un confident auquel on soit assuré de ne pas donner son mal. Quand le confident manque, il faut garder le mal, et le digérer par sa propre force, qui est alors employée et consumée par un abus devenu de nécessité.

Tâchez de faire un meilleur emploi de la vôtre.

Cherchez l'écouteur qu'il vous faut, et jetez vos hauts cris. Je ne vous demande point la préférence.

Adieu; je m'intéresse encore plus à votre bonheur qu'à vos succès, et plus à votre vie qu'à vos livres. C'est beaucoup dire. Je vous aurais écrit un mot, si j'avais su que vous ne reviendriez pas plus tôt. Je le fais aujourd'hui, afin que vous ne sachiez pas trop tard que les moindres souffrances de votre cœur affligeront toujours le mien.

Portez-vous bien, et fauchez vite.

Villeneuve-le-Roi, 18 novembre 1804.

A M. Molé, à Paris.

Venez aussitôt que vous le pourrez, et soyez sûr que votre présence sera pour moi un plaisir utile et qui est vivement souhaité.

Je ne vous dirai qu'un mot de l'état où je suis depuis deux mois. Il a résisté jusqu'ici à tous les régimes, au mien, qui n'a pu le changer, au vôtre qui l'a aggravé. J'ai pris le parti désespéré de livrer le mal à son propre cours, en écartant seulement ce qui pourrait le contrarier en son chemin. Je m'abandonne au temps tout seul, au temps tout pur. Décidément, pendant quelques jours, je vais vivre d'air et d'un peu de liquide; car, après tant d'essais, je vois qu'il faut renoncer à me nourrir, si je veux guérir, et surtout si je veux avoir des sentiments et des pensées. Il y a au moins cinquante jours que je n'avale rien d'un peu solide, qui ne me rende stupide complétement.

Le travail de mon estomac m'ôte le sens et la mémoire ; mon crayon se repose, et mes petits cahiers, qui ne m'avaient jamais quitté, restent dans un tiroir. Je n'ai plus aucun besoin de les mettre sur ma table de nuit ou dans ma poche. Je ris dans la journée, mais sans plaisir, comme un nigaud ; ma parole même est liée, et les mots dont j'ai besoin me fuient. Personne ne s'en aperçoit autant que moi, parce que je paie de mine. Je n'ai point de ces accablements extérieurs, qui m'ont quelquefois tant abattu ; point d'impossibilité de parler, point de faiblesse dans la voix. Je fais mes promenades sans fatigue ; j'ai l'œil et les manières assez vives, le pied bon, et point mauvais visage. Je parais fort, je parais gai ; le changement est tout dans le dedans. Là est le vide, le néant : j'ai le cœur et l'esprit perclus. Cette âme où, dans le temps de mes dépérissements anciens, et dans mes crises les plus accablantes, se faisaient des circulations si rapides, est sans action, sans mouvement ; elle dort perpétuellement, les yeux ouverts. Cette inanimation m'ôte jusqu'à la force d'en être inquiet. Je vis à cet égard dans une indifférence qui n'est pas un des moindres effets du mal. Il me reste encore assez de sensibilité pour m'apercevoir de ma faiblesse ; mais pas assez pour avoir le désir de m'en plaindre ; si cela continuait, je n'y penserais plus, et n'y prendrais plus garde ; car une longue habitude de vivacité est, je crois, la seule chose qui m'ait décidément empêché de regarder cet engourdissement comme mon état naturel.

Un tel excès d'inutilité et d'inaction est fort triste, à mon avis ; mais il ne m'attriste point du tout, ce qui est affreux. Il est vrai que je pense que cette situation

changera d'un moment à l'autre. J'y comptais si bien, que, depuis mon arrivée, j'espérais chaque jour pouvoir vous annoncer le lendemain que j'étais mieux. Mais ma bêtise et mon silence se sont éternisés, sans m'impatienter seulement. Vous conviendrez que c'est un mauvais signe que cette tranquillité machinale. Oh! si c'était de la résignation! mais je suis incapable de faire un pareil mouvement; à peine en ai-je le souhait; je n'en ai que l'estime et la passive volonté.

D'où tout cela vient-il? je n'en sais rien. J'ai, il est vrai, forcé, contristé et contrarié, pendant quelque temps, mon attention, mais non pas au point de m'excéder jusque-là. Quant au remède, j'ai usé de toutes sortes de variétés, pour le trouver dans les aliments. Je vais le chercher dans l'abstinence. Une diète plus sévère, dont j'ai essayé hier, m'a donné un peu plus d'esprit, pendant le jour, et beaucoup plus de calme pendant la nuit. Enfin j'ai, ce matin, la possibilité et le plaisir de vous écrire. C'est un grand pas, et cela doit un peu vous réconcilier avec le lait, auquel j'ai eu recours, et contre lequel vous avez tant de préventions. J'espère qu'en arrivant vous me trouverez mieux. Préparez-moi tous vos conseils; je les écouterai avec attention, je les suivrai tant que je pourrai, et je vous fournirai volontiers l'occasion de vous éclairer vous-même par mes expériences. Vous savez qu'en toute occasion, je désirerais beaucoup servir de quelque chose au bon usage que vous faites de votre esprit. Je n'ai point évité d'entrer avec vous en examen sur mon état et mon régime. Seulement, je n'aurais pas mis sans provocation cette matière sur le tapis, parce que je la croyais peu propre à vous occuper avec utilité, ou

pour vous ou pour moi. Puisqu'il en est autrement, je suis fort à votre service. Je n'ai pas trouvé dans la vie de meilleur conseiller que vous, et je vous prendrai volontiers pour mon médecin consultant. J'aime beaucoup qu'on me parle de soi, ou qu'on me parle de moi, soit pour la santé, soit pour toute autre chose, quand on m'en parle du cœur.

Chateaubriand, que je vois la moitié de la journée, me fait peu compagnie ; mais ce n'est pas sa faute ; c'est celle de ma léthargie. Je serai fort aise que vous le voyiez ici, pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs, et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaîté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable, quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons, et remué que par lui-même. Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Quant à lui, sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation ; elle m'offre vraiment un modèle, et je vous assure qu'il ne s'en doute pas ; s'il voulait bien faire, il ne ferait pas si bien. Le pauvre garçon a perdu, depuis huit jours, sa sœur Lucile, également regrettée de sa femme et de lui, également honorée de l'abondance de leurs larmes. Ils ont eu l'affliction du monde la plus sincère et la plus raisonnable. Ce sont deux aimables enfants, sans compter que le garçon est, en outre, un homme de génie. S'ils font bien, ils passeront ici le mois de décembre. Je crois qu'ils ne pourront s'en dispenser.

Arrivez donc, arrivez vite. Je vous verrais volontiers tout seul, mais je vous verrai sans peine mêlé à cette société.

M. Guéneau doit nous venir, d'ici à deux jours. Je ne sais s'il s'arrêtera; je le désire, pour honorer son beau côté des soins de l'hospitalité.

Adieu. Je vous embrasse, je vous attends, je vous désire. C'est beaucoup dans l'apathie où je suis noyé malgré moi.

Villeneuve-le-Roi, 9 janvier 1805.

A M. Molé, à Paris.

Vous avez tort d'être mécontent de vous et des autres; il me semble que vous pourriez mieux employer votre temps.

Il ne tiendrait qu'à moi d'être mécontent, à mon tour, et de me plaindre de ce que vous tardez tant à venir; mais la cause qui vous retient me paraît pour vous un tel bonheur, que je n'ose pas être fâché de vos lenteurs.

Je lis l'abbé Delille. Oui, vous avez raison, cela est beau. Il n'y a point de livre où la langue française soit si brillante. Cet homme en a fouillé les mines, et a trouvé partout de l'or. Il a fait resplendir, par l'usage, jusques aux mots qui sont de fer,

...et sulco attritus splendescere vomer.

Les exemples en sont partout, et j'aimerais à les citer, si j'en avais le temps. J'admire comment le public sent quelquefois son homme! On a souvent comparé celui-ci à Virgile; il ne lui a jamais ressemblé qu'en traduisant Milton. Ses Georgiques sont bien loin

de cette souplesse de veine, de cette vie et de ce charme. Les vers de Virgile sont de chair, et il les avait faits de marbre ; mais ceux de Milton sont d'acier, je le parie, et il les a faits d'argent pur. Il y a bien, par-ci, par-là, quelques pompons, quelques aigrettes ; mais il faudrait être insensible aux vraies beautés, pour prendre garde à ces clinquants. Cet homme aura, plus que tout autre, révélé à la langue française ses richesses et ses couleurs. Il aura, le premier, montré comment on peut nous faire lire, sans fatigue et sans ennui, une longue suite de vers sérieux, secret qui consiste tout simplement à les faire si beaux, que l'esprit, toujours entraîné, se repose toujours, en s'arrêtant dans son plaisir. Je ne sais pas s'il a traduit Milton exactement ; mais je suis sûr qu'il lui a donné des sons qui lui manquaient, et un éclat qu'il n'avait pas. Il m'a fait aimer et admirer ce bizarre génie, qui m'avait toujours repoussé, je vous l'avoue. Jamais il ne m'avait été possible d'achever ce Paradis perdu, où je suis encore choqué de voir le diable mis en parallèle avec Dieu. Je sens aujourd'hui qu'il doit mériter sa renommée. Enfin, j'apprends qu'il est possible de traduire les poëtes en vers, ce que je ne croyais pas du tout. Mais je crois aussi que l'on ne peut bien traduire que les poëtes imparfaits.

J'ajoute que je n'avais pas eu de tels plaisirs, depuis le jour où je lus les vers de Fontanes pour la première fois ; et si celui-ci, comme je n'en doute pas, reprend un jour son instrument, soyez sûr que trois hommes, lui, l'abbé Delille et Lebrun, auront trouvé, sur la lyre française, des cordes qu'on n'avait point encore ouïes, et que Malherbe seul, peut-être, y avait soupçonnées.

Le président me mangerait, si je lui disais cela, surtout à cause de Lebrun, qu'il appelle avec raison un *poëte de mots*. Mais je me moquerais de sa colère, et lui dirais que les mots bien employés sont une chose si merveilleuse et si belle, que ce talent seul, lorsqu'il est porté très-loin, place un esprit au premier rang. Je vous scandalise peut-être, mais je suis sûr d'avoir raison.

J'ajoute, pour vous désarmer, que ce talent est très-utile aux hommes, en ce qu'il fournit aux esprits puissants en pensées, les moyens et la facilité de mettre au monde leurs plus rares conceptions, dans tout le lustre et toute la sublimité qui y conviennent.

Puisque nous en sommes sur les mots, je vais vous en citer un sur lequel vous vous arrêtez plus qu'il ne le mérite. Vous ne voulez pas qu'on dise une *idée claire* pour une *idée nette*, réservant le mot *clair* pour l'expression. Cette fantaisie est assurément d'un penseur trompé par un scrupule mal fondé. *Une idée nette* est une idée qui est distincte d'une autre, qui se détache bien, qui a sa forme individuelle, et sa rondeur ou son carré, pour ainsi parler. *Une idée claire* est celle qui a de la clarté, ou quelque chose de vitreux, de transparent. Nos idées sont des visions ou des images. Or, quand je vois un homme au haut d'une montagne, je puis bien le voir *nettement:* il se détache de partout; mais je ne le vois pas *clairement*, car je ne distingue ni ses traits, ni la couleur de ses habits, etc. La netteté tient à la circonscription, et la clarté à la substance. Enfin, rapportez-vous-en au sens commun, à l'intelligence en repos. Elle trouve, sans y penser, une différence sensible entre ces mots, et autant de raisons de

dire d'une idée qu'elle est *claire*, que de dire qu'elle est *nette*. Les deux expressions sont toutes deux fort bonnes, et toutes deux nécessaires ; vous nous en ôtez une mal à propos.

Je viens d'entrer dans ces explications, parce que vous êtes tombé quelquefois, autant qu'il peut m'en souvenir, dans un inconvénient auquel vous avez de la pente, celui de soustraire les mots à leur sens ordinaire, en resserrant, dans un point trop étroit, leur signification, tandis qu'il faudrait faire le contraire peut-être, et étendre les idées des hommes, en leur montrant le sens tout entier des mots dont ils sont obligés de se servir, pour s'entendre chacun avec soi, ou un seul avec tous. Ils disent presque toujours et mieux et plus qu'ils ne pensent, parce que l'esprit ordinaire ne met partout, en général, que des commencements. Rien n'est si rare qu'une pensée qui a été conduite à son bout. Je crois donc que, pour redresser les hommes et les instruire, par les expressions mêmes dont ils se servent, il faudrait moins leur dire : « Votre expres-« sion ne signifie que cela, » que leur dire au contraire : « Votre expression, en l'approfondissant, veut dire « tout cela et va jusque-là. »

Vous sentez que, dans des matières pareilles à celles dont il est ici question, on s'égare aisément en traitant tout au courant de la plume. Si j'ai raison, profitez-en ; sinon, supposez que je n'ai rien dit.

J'oubliais de vous dire que les témoignages d'amitié dont votre lettre est pleine plus que les autres, m'ont très-sensiblement touché. Bonjour.

Villeneuve-le-Roi, 18 février 1805.

A M. Molé, à Paris.

Je me porte extrêmement mal ; si mal qu'il n'y a eu guère de jours, depuis que j'ai reçu votre lettre, où je n'aie délibéré de partir le lendemain pour Paris, dans la seule intention de consulter les médecins, espèce d'hommes dont les ordonnances ne pourraient guère qu'aggraver mon mal, mais dont il ne faut jamais avoir à se reprocher de n'avoir pas interrogé l'expérience.

L'impulsion précédente et la puissance d'une résolution première ; l'espoir d'un changement en mieux, qui renaît au moindre relâche du pire ; le printemps qui s'approche ; l'accroissement des jours dont je puis mieux jouir ici ; les regrets et presque les remords que j'aurais d'arriver là-bas, avec une foule de commencements dont je ne tirerais plus aucun parti, même pour moi, si je changeais de place, dans l'état où ils sont ; le peu de plaisir que j'aurais d'arriver, en partant ainsi mécontent ; le trop peu d'agrément que causerait infailliblement à ceux que j'aimerais à voir, dans des circonstances meilleures, la présence d'un homme aussi mal disposé que je le suis ; mille petits dérangements qu'occasionnent toujours les résolutions subites et la rupture des premières résolutions ; enfin l'embarras d'emporter son bonnet de nuit, comme le disait Fontenelle, me retiendront probablement, dans le lieu où je suis, jusqu'au temps que je m'étais prescrit.

Il me reste peu d'espérance maintenant de vous voir arriver bientôt. J'en suis extrêmement fâché. C'est un

plaisir sur lequel j'avais toujours compté, de semaine en semaine, depuis trois mois. Cette perspective mobile tenait mon espérance en action, et donnait souvent de la distraction à mes maux. J'avais renvoyé au temps où nous serions ensemble, une foule d'explications, de réflexions, de réponses et de questions que j'aurais peut-être fait entrer dans mes lettres, si je ne m'étais cru à la veille de vous parler.

Si vous n'êtes pas de mon avis sur les trois poëtes, je vous assure que j'en suis bien. Quant à votre Milton que l'abbé Delille me fait admirer, et contre lequel j'ai cependant toujours un grand grief, pourquoi, je vous prie, êtes-vous scandalisé que je n'aie jamais pu le lire ? Je n'entends pas sa langue, et j'y ai peu de regret. S'il n'est pas supportable, dans la prose même de Racine le fils, est-ce ma faute?

Quant à la force, je ne la hais ni ne la crains; mais j'en suis, grâce au ciel, tout à fait désabusé. C'est une qualité qui n'est louable que lorsqu'elle est ou cachée ou vêtue. Dans le sens vulgaire, Lucain en eut plus que Platon, Brébœuf plus que Racine. Fiévée même en a, et Delalot, le plus haïssable des écrivains, n'en manque pas. Que si vous voulez lui donner une signification particulière, ce que peut-être il ne faut jamais faire, dans les mots très-intelligibles; si, par exemple, vous voulez entendre par-là la puissance du beau, qui ne sera jamais qu'une idée ou qu'une forme, je vous soutiendrai que l'abbé Delille a plus de force que Milton.

Voilà un nouveau sujet de querelle entre nous. Je ne dis pourtant que ce que je pense; mais je ne réponds pas toujours de ce que je dis. Il faudrait pour cela que la réflexion en eût approuvé la pensée et l'expression.

Si l'on ne pouvait avoir avec ses amis, impunément, sans reddition de compte et sans responsabilité, la liberté des jugements d'humeur, des jugements de verve, des jugements mêmes de caprice, le commerce épistolaire ou la conversation auraient les fatigues et les épines d'une continuelle argumentation.

Je suis bien loin de lire des in-folios. Je voudrais fort en avoir, mais seulement pour les ouvrir. Cependant, si j'en avais le temps, je prendrais avec raison leur parti contre vous, ainsi que celui du P. André qui est fort éloigné de mériter tant de dédain.

La lecture de tous les livres un peu bons fait souvent penser à beaucoup d'excellentes choses qui, sans eux, ne se seraient pas présentées dans le cours de nos réflexions. Elle apprend aussi une grande vérité, c'est qu'il y a, dans beaucoup de livres oubliés sans retour, un mérite et des pensées dont nous ferions le plus grand cas dans nos contemporains. Si la raison, le bon esprit, et même le bon style, suffisaient pour faire vivre les livres, combien, qui sont obscurs, seraient fameux! Mais, pour durer, il faut être excellent et beau.

Il n'est pas inutile, non plus, d'observer ce que les siècles précédents ont aimé ou dédaigné, dans les livres que le temps a abolis. Enfin, il en est où le beau et l'excellent se trouvent, jusqu'à un certain point, et que les gens d'un goût indépendant de la mode, doivent tenir entre leurs mains.

Je bavarde; bonjour.

P. S. Ne parlez ni à Chateaubriand, ni à mon frère, si vous le voyez, ni à personne au monde de mes intentions de partir avant le temps. Cette disposition de

toutes les nuits, qui change tous les jours, est un secret qui n'est connu que de vous et de moi.

Villeneuve-le-Roi, 10 mars 1805.

A M. Molé, à Paris.

Je vous attends, venez; mais prenez vos aises et vos commodités. Je serais fâché de ne pas vous voir ici, avant que d'en partir; et plus fâché encore, si vous y veniez avec la moindre répugnance. Je sais, par expérience, *ce que c'est qu'une feuille de rose qui s'est pliée en deux*, dans tout ce qui tient au cœur et à l'imagination. Vous mènerez près de nous une vie toute bourgeoise; c'est la vie du genre humain pris entre ses extrémités. Dites-vous bien que vous ne verrez personne de la matinée, excepté moi, à midi ou une heure, et faites provision de quelque occupation, pour vous désennuyer, quand vous serez seul dans votre appartement. Je ne sais pas trop si vous me trouverez bonne compagnie. Je m'occupe de choses à dire, après m'être tant occupé de choses à penser. Il pourra se faire que, malgré moi, je n'aie pas à vous offrir une tête bien libre; mais je ferai de mon mieux.

Vous ne m'avez rien dit du gras et du maigre; cela cependant est important, pour que notre hospitalité prenne d'avance son parti sur la mauvaise chère que vous aurez ici, dans le carême, *in utroque*.

Ce qui m'occupe est peu important. Je vous en parlerai. Ce sont des caractères ou caricatures littéraires, mais en grand, c'est-à-dire, les défauts des écrivains

vus et montrés dans leur esprit, et leur esprit mis en relief, en corps, en visage. Fiévée et Delalot m'y servent à modeler mes sentiments de déplaisance.

J'apprends à Delalot, par tous les vers qu'il aime, et par tous ceux qu'il n'aime pas (vous savez qu'il aime les siens), qu'il s'entend peu, ou même ne s'entend point en poésie. Ceci est bon, très-bon du moins pour moi, qui suis parvenu à déterminer et fixer, à mes yeux, les caractères de la poésie et de la versification, de manière à pouvoir, au premier mot, distinguer Lucain de Virgile, et à savoir pourquoi les vers de Voltaire, d'Esmenard et de quelques autres, ne sont pas de bons vers, de véritables vers. Il me semble que je sais très-bien maintenant ce que c'est que la poésie, le poëte et la versification : *architecture de mots*.

Je lui prouve, en outre, qu'il n'observe pas les lois de la critique : accusation grave, comme vous sentez; car c'est l'accuser là de prévarication, puisque la critique est pour lui un ministère, une sorte de sacerdoce auquel il s'est promu. Mes lois de la critique sont aussi une bonne, quoique plaisante chose ; mais je fais plus de cas de mes caractères de la poésie. Cela ne sera pas entièrement perdu.

J'aime mieux Fiévée que son compagnon : d'abord il a souvent plus de bon sens :

« Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante ; »

ensuite il se fait juger plus *nettement ;* ses défauts sont plus *clairs*. Il est borgne ; (n'a-t-il pas l'air, en effet, d'un spadassin qui a un emplâtre d'un côté, pour avoir reçu quelque mauvais coup dans un duel ?) mais il voit bien de son bon œil. Delalot montre un esprit

louche, même quand il voit droit. Dieu le bénisse et le corrige ! car c'est un insupportable mérite que le sien. Ses défauts sont cent fois pires que ceux des philosophes, contre lesquels ces messieurs crient tant. Ceux-là, au moins, faisaient mal avec le mal ; celui-ci fait mal avec le bien, ce qui est horrible. Dites tout cela de ma part à Chateaubriand, à qui j'en dirai bien d'autres, et à qui je ne pardonnerai jamais de m'avoir appris l'orthographe du nom de M. Delalot, que j'appelais *de Delaleau*.

J'arrive à ma dernière occupation. Celle-ci a quelque importance. Il s'agit de lettres sur la question proposée par l'Institut : Le XVIII[e] siècle et sa littérature.

J'avais d'abord voulu esquiver ce que le sujet a de trop remuant et de trop pénible pour moi, en noyant ma matière dans un grand espace. Je considérais le XVIII[e] siècle, au bout de tous ceux qui l'ont précédé, dans la littérature française, c'est-à-dire que je ne voyais en lui que la langue et l'esprit français, parvenus au point où il les a mis, et considérés dans leur cours.

Je prenais donc la langue, (elle naquit sous les Capétiens), et je la conduisais, de livre en livre, et de siècle en siècle, jusqu'à nos jours.

Des citations nouvelles, piquantes, utiles, me reposaient et m'aidaient à faire ma route légèrement. Cela serait, je vous assure, une charmante besogne à faire. Mais voici ce qui s'est trouvé sur mon chemin, et en remuant le sujet. C'est que cette chose-là n'est que la quatrième qu'il faille faire ; c'est qu'avant d'y venir, il faut se rendre le cœur net et contenter le lecteur sur tout le reste.

L'état de la littérature veut dire, en effet, quatre choses : 1° son caractère, par son esprit particulier ; 2° ses traits, en quelque sorte, par ses principaux auteurs ; 3° son sort, ou la condition dont elle jouit dans le monde ; 4° enfin sa place, ou le rang qu'elle occupe parmi nos autres littératures, dernier aspect sous lequel j'avais d'abord voulu la considérer uniquement.

Me voilà donc, depuis trois semaines, occupé des trois premiers points. J'ai médité là-dessus une dizaine de lettres, courtes et vives. Je prépare mes fils ; mais je ne sais ce qui en arrivera, car le plaisir commence à se passer, par trop d'ardeur qui survient. En tous cas, je n'aurai pas perdu ma peine pour moi.

Je n'avais compté vous écrire qu'un mot ; vous pouvez le voir à mon papier. Malgré moi, je suis entré dans un bavardage que j'ai voulu mener jusqu'à sa fin. La voilà ; mais soyez sûr que j'étais si mal disposé, et que j'ai tellement écrit contre nature, qu'après avoir fermé ma lettre, je vais tomber d'épuisement sur mon papier. Bonjour.

Villeneuve-le-Roi, 19 avril 1805.

A M. Molé, à Paris.

J'ai lu le livre que vous m'avez envoyé. Cela est détestable, non pas comme mauvais, mais comme imparfait. *Omnis corruptio optimi, pessima.* Je ne reprocherai pas au style de n'être convenable ni au sujet, ni à la place que cet écrit doit occuper ; mais je l'accuserai du pire de tous les défauts, de n'être pas d'accord avec

lui-même. Des quasi-platitudes et des quasi-affectations le bigarrent presque partout. Je n'y vois nulle part les exactitudes du soin, ni les excuses de la négligence. L'opuscule n'a pas été mieux conçu qu'il n'est exécuté, et il me semble que l'auteur ne s'est pas fait une idée nette et complète de son personnage.

Quand il parle de Rollin, comme on le connaît, il en fait un savant pieux, doux et modeste. Quand il le peint, comme il le voit, c'est un recteur à tête ardente, qui a la voix forte, qui ordonne en public aux fanfares de redoubler, et qui, le jour de sa mort, gronde avec exclamation ceux qui le pleurent. Il lui donne de petites ruses, de petites malices, des mines et des attitudes, en opposition avec les mœurs de l'homme, l'esprit de sa profession, et le caractère du temps. Que dites-vous, par exemple, des jeunes professeurs qui font semblant d'être brouillés, pour se faire inviter à la table frugale du bon principal? Je ne sais si le fait est historique ou inventé; mais, dans l'un et l'autre cas, je ne connais rien de plus triste que le plaisir pris par l'auteur à raconter élégamment une pareille espièglerie. Il s'est trompé sur la naïveté, et cette erreur annonce un esprit qui est peu franc. En général, il me paraît trop épris de tout ce qui sent le collége. Il faut qu'il soit né écolier, et je crois, en effet, que c'est là son naturel. C'est au moins ce qui seul peut excuser la déférence très-coupable qu'il a eue pour l'école moderne, en disant beaucoup de mal de M. Crevier.

D'abord, mon cher ami, connaissez-vous M. Crevier? Que vous le connaissiez ou non, je vous déclare que c'est un de nos meilleurs historiens; qu'on voit les personnages dont il parle, et qu'on s'en souvient; que

son Histoire des empereurs est la meilleure qu'on ait faite ; que ce qu'il a écrit de l'histoire romaine est très-supérieur, comme peinture, à ce qu'a fait Rollin lui-même. Lisez, pour en juger, les guerres de Mithridate, écrites par l'un et par l'autre. On prétend que son style est dur. En le lisant, je ne m'en suis jamais aperçu. Au surplus, j'aime tout, en style, le froid et le chaud, le sec et l'humide, le grave et le léger, le dur et le mou, même le noir et le blanc. J'exige seulement que la qualité et la couleur, une fois décidées, ne se démentent pas jusqu'à la fin. Qu'il y ait espèce, caractère, continuité, unité, raison d'existence, tout alors me paraît naturel et digne d'attention. Le style donc de M. Crevier ne m'a jamais choqué en rien. On n'y prend pas garde, à moins d'en avoir le projet, tant on est occupé et frappé de ce qu'il montre. Mais M. Crevier écrivit contre les opinions de M. de Montesquieu ; il a fait une histoire de l'Université, qui peut-être ne vaut pas les autres : je ne la connais pas ; on l'appela *le lourd Crevier :*

« Le lourd Crevier crut remplacer Rollin, »

disait Voltaire; et, sur cette autorité, ou par une combinaison de contrastes, il a plu à votre jeune homme de le sacrifier à la prévention, avec une injustice dont je suis vraiment outré. Il a même appliqué à son caractère, avec une révoltante étourderie, ce qu'on n'avait dit jusqu'ici que de ses écrits. Il en fait un homme dur, parce qu'apparemment il ne *tressaillait* pas avec les mères, et ne *triomphait* pas avec les écoliers. Il va même jusqu'à soutenir qu'il n'était pas aimable, ce qui est grave dans un ouvrage de morale.

Exiger, avec le siècle, que la vertu, (Crevier en eut), soit riante, soit caressante, soit moelleuse ; faire de l'amabilité une des conditions du mérite d'un professeur, et de l'approbation qui lui est due, c'est flatter les dépravations de son temps, c'est avoir pour les préventions une condescendance coupable, c'est corrompre les poids et les mesures.

Ma dernière lettre a fort bien pu être tiède, et même très-maussade : je l'écrivais à contre-cœur et à contre-temps. Celle-ci, probablement, ne sera pas chaude non plus, ce qui m'embarrasse fort peu. Que m'importent mes lettres ? Ne suis-je pas sûr que personne au monde ne vous estime et ne s'intéresse à vous plus vivement, plus entièrement et plus intimement que je ne fais ? Les transes où m'a mis votre impression, depuis que j'en ai eu la première nouvelle, en sont une bonne marque pour moi.

Il y a, en effet, dans votre ouvrage, des opinions et des expressions remarquables, des idées du caractère le plus haut, modestement vêtues, mais belles, nobles, ingénues, et que je vous verrais volontiers jeter au public.

Mais je crains qu'ayant une fois montré votre talent, sous une face déterminée, vous ne vous en teniez là, non-seulement dans vos opérations, mais dans vos goûts ; que vous ne bridiez votre esprit, au moins pour quelque temps, par les choses que vous direz ; que vous n'enchaîniez en vous cet attrait pour la variété, cette inconstance naturelle à l'esprit, qui, le portant longtemps à différents plaisirs, à différentes formes, et même à des jugements opposés, l'enrichissent en le promenant, et, par ses erreurs mêmes, le dressent à

ne plus se tromper. Croyez que si le ciel a donné des ailes à l'attention, ce n'est pas pour rien. L'inconstance dont je parle, pourrait fort bien être, en littérature, ce que la mobilité d'humeur, dans les enfants, et leur curiosité légère sont à la vie : un moyen d'apprendre à se fixer dans ce qui nous convient le mieux. Au surplus, n'imaginez pas que mon exemple me serve ici de règle. Je suis plus porté à me chicaner qu'à m'approuver ; mais peut-être mes défauts ne vous feraient pas de mal, à vous.

Mes transes, vous le voyez par ce peu de mots d'explication, sont des transes purement philosophiques. J'ajoute que si elles sont fondées, en vous les communiquant, je leur ôte d'avance leurs motifs. Prévenu du danger, vous saurez l'esquiver.

Arrêtons-nous. Je dirai le reste une autre fois. J'ajouterai seulement, pour aujourd'hui, que notre départ est fixé au 5 mai, et que nous arriverons à Paris le lendemain. Nous vous sacrifions le petit voyage à la campagne, dont vous nous avez entendu parler, ne pouvant pas le faire en ce moment de mauvais temps. Il nous retarderait beaucoup trop.

On n'a pas vu le pape à Sens, parce qu'il ne s'y est pas montré. Je l'ai cependant aperçu deux fois, au fond de sa voiture, mais si rapidement, que je suis, à son égard, ce que seront certainement, à l'égard de Rollin, ceux qui ne l'auront vu que dans M. Guéneau : j'ai quelque peine à me le représenter.

Portez-vous bien. J'écris en poste, et si je ne me hâtais, je n'écrirais pas.

Paris, 12 juillet 1806.

A madame de Vintimille.

J'avais invité à dîner, pour mardi, M. de Chateaubriand et M. Molé. Ils sont venus, l'un à cinq heures et demie, l'autre à six.

Il y avait peu de monde, et on a donné une minute aux révérences. Après les révérences, ils se sont vus ; en se voyant, ils se sont pris la main d'un air charmé, et se sont secoué le bras d'une manière très-sensible.

On a servi. Ils ont été voisins et n'ont cessé pendant tout le repas de jaser très-gaiement, et de manger comme des ogres.

J'ai remarqué qu'ils demandaient toujours du même plat, et qu'ils soutenaient toujours le même avis contre tous les convives. Je ne me souviens pas d'avoir observé, en ma vie, une plus parfaite uniformité de cœurs, d'esprits et d'appétits.

Après dîner, je leur ai proposé d'aller se jucher en tête-à-tête dans la bibliothèque, où ils se sont ébattus pendant deux grosses heures, et d'où il m'a fallu les arracher, à la nuit noire.

Le lendemain, mercredi, ils ont couru les champs ensemble, depuis trois heures jusqu'à cinq, et se sont réunis encore, à sept, chez Chateaubriand, où j'ai laissé M. Molé, à dix heures et demie. Je ne sais pas s'il y a couché.

Il y était attablé le lendemain jeudi. Ceci est sûr, car j'y ai dîné avec lui.

Ce jour-là, ils se sont encore promenés seuls pendant

toute la soirée, car ils n'étaient pas rentrés à dix heures. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait hier.

Voilà le bulletin exact de tout ce que j'ai vu. Quant à ce que j'ai entendu, je puis vous assurer qu'ils rient aux grands éclats, comme des fous, et qu'ils ne parlent pas trop comme des sages. C'est qu'apparemment ils extravaguent de joie.

Si, pour compléter la narration, il faut mêler mes conjectures à mes récits, je vous dirai confidemment que je crains un peu que ce rapprochement ne se soit fait aux dépens du genre humain, car ils ne cessent de se moquer du monde entier, même de moi !

Aussi leur ai-je dit de n'y pas revenir ; je les ai appelés serpents réchauffés dans mon sein. Mais ils plaisantent de tout cela.

Heureusement, pour les mauvais effets que pourrait avoir leur réunion, et l'esprit de ligue offensive et défensive qui les anime, ils vont bientôt se séparer, car Chateaubriand part demain. J'ai la bonté d'en être fâché, quoique je ne perde évidemment que des coups, à l'éloignement où vont vivre l'un de l'autre, ces deux hommes qu'a ressaisis une amitié si enragée.

Madame de Chateaubriand n'était pas du festin, parce qu'elle se trouva fort incommodée ce jour-là. Elle va mieux, et, comme vous savez, elle part avec son mari.

Voilà tout, ce me semble. Je sais ce que vous est une nouvelle, et une nouvelle de cette espèce. Aussi n'ai-je pas perdu un moment pour vous mettre au courant de celle-ci. Vous la savez à présent comme moi-même. Je vous ai mis tous les *points* sur tous les *i*. C'est à la condition que vous m'enverrez les premiers vers que fera M. de Vintimille ; quoique, à vrai dire,

je me trouve déjà payé par le plaisir de vous avoir appris ce que vous avez voulu savoir.

Issy, 8 août 1806.

A madame de Vintimille.

Chateaubriand partit de Paris, le dimanche 13 juillet, à trois heures après midi, pour se donner le plaisir de voyager toute la nuit.

Dans la matinée, il eut du loisir, et en employa une partie à visiter ses plus chers amis, quoiqu'il eût reçu leurs adieux la veille au soir. Il vit entre autres M. Molé, à qui, par parenthèse, il recommanda, en cas d'événement, son oraison funèbre, dont il lui assigna la place, laissant d'ailleurs à son choix le texte et les divisions. Il lui recommanda aussi, s'il ne revenait pas, d'aller chercher en Angleterre des papiers qu'il y laissa dans ses mauvais jours, et M. Molé le lui promit.

Si vous me demandez de quelle humeur il était dominé, lorsqu'il faisait ces prudentes et lugubres dispositions, je vous répondrai que quelques uns disent qu'il était triste, mais que j'assure qu'il était gai. Il passa plus d'une heure avec moi, et nous rîmes comme des fous. Fontanes cautionne aussi sa bonne humeur.

Rentré chez lui, il se trouva du temps de reste, et, pour se désennuyer par quelque fantaisie, il se fit apporter des armes ; j'entends des armes à acheter, des pistolets, des carabines, des *espingoles*. Je nomme ces dernières sur la foi de la relation qu'on m'a faite, car je ne sais pas ce que c'est. Je n'avais jamais lu ou entendu ce mot depuis Louvet.

L'ennui était grand, apparemment, et la fantaisie fut forte. Il prit beaucoup de cette menue artillerie. M. de Clausel, homme digne de foi, m'a protesté qu'il lui en avait vu payer pour huit cents francs.

Je suppose qu'il lui vint en tête d'équiper quelque petit bâtiment à ses dépens, si, en arrivant à Trieste, il ne trouvait pas la navigation libre, et qu'il prit ces précautions pour s'assurer le voyage d'Athènes à main armée, s'il ne pouvait pas le faire autrement.

Quoi qu'il en soit, il eut besoin sans doute de beaucoup d'adresse pour distribuer ce surcroît d'équipage dans sa voiture déjà pleine, et surtout pour l'y cacher aux yeux très-pénétrants de madame de Chateaubriand, qui lui avait déclaré l'avant-veille, en ma présence, qu'en voyage « elle aimerait mieux voir un brigand « qu'un pistolet. »

Tous ces arrangements finis, les chevaux arrivèrent, et on partit. Il avait pour voiture une grosse, grande et belle dormeuse : c'est son bâton de voyageur. Cette dormeuse démarra, en emportant sa femme et lui dans le fond, une énorme femme de chambre sur le devant, et, sur le siége, le frère de sa cuisinière qu'il emmène à Constantinople, et que, par une bizarrerie dont assurément il rira pendant toute la route, il s'est avisé d'habiller comme un *icoglan*. Il faut vous dire que cet icoglan, qui est d'ailleurs un brave garçon, a au moins ses quarante-six ans, et la peau d'un rôti brûlé. Or il l'a affublé d'une espèce de turban bleu, orné de galons d'or, petite veste et pantalons de même couleur. Il a oublié les moustaches, ce qui sera la cause que le pauvre homme, qui a l'air fort doux et l'œil d'un menuisier honnête, tel qu'il l'avait toujours été, ne pourra

faire peur à personne, et fera rire tout le monde, à commencer par son patron.

Il arriva que le postillon se trouva vêtu comme le domestique, et tout à neuf, ce qui fit faire à la portière de la maison des conjectures qu'elle communiquait à tous ceux qui entraient, l'un après l'autre, pour dîner chez sa maîtresse, ce jour-là, et qu'heureusement pour lui le voyageur n'entendit pas. « Voyez-vous, Mon-« sieur, voyez-vous, Madame ? » disait-elle. « Le pos-« tillon et le domestique ont le même habit. Monsieur « part aux dépens du gouvernement. Oh ! il a une belle « place ! » Quelques charitables personnes voulurent se donner la peine de redresser ses idées; mais elle persista dans la haute opinion qu'elle avait de ce départ, et, au passage de la voiture, on remarqua qu'elle fit une de ces profondes inclinations de corps, de ces révérences d'anéantissement, que ses semblables réservent pour les occasions où il entre de ce respect qu'on rend aux têtes couronnées. C'est le dernier salut que reçut le pauvre garçon, et je le prends à bon augure. Il ne part pas et ne reviendra pas ce que la portière l'a cru; mais il reviendra riche de beaux sentiments et de belles imaginations, dont il agrandira son mérite, sa réputation et la place qu'il occupe dans les esprits. En tous cas, il en aura toujours une immense et des plus élevées dans le cœur de ses amis, quoiqu'il ne se ménage guère pour eux, et qu'ils soient tous en droit de lui faire bien des reproches. Écoutez la fin de ceci.

Il m'a écrit trois fois. Par sa première lettre, écrite de Lyon, il m'apprenait qu'à Nevers on l'avait jeté dans la Loire. A cela il n'y a rien à dire : on n'est pas responsable du fait d'autrui, fût-on noyé.

Mais il me dit dans la seconde, écrite de Turin, qu'il a pensé être brûlé, et ici c'eût été sa faute. Concevez, s'il vous est possible, l'excès de fureur où je suis entré, en lisant les détails que je vais écrire.

Et d'abord, il paraît que le jour de son départ de Lyon, il voulut aussi partir tard et voyager la nuit : sans cela que ferait-on d'une dormeuse ? Il paraît encore que, dans la matinée, il eut du loisir comme à Paris, et que, ne sachant qu'en faire, et par la pure horreur du vide, il se mit à charger ses armes. Entendez bien que ce fut toujours en cachette, et par un passe-temps ignoré de tout autre que lui : je vous en ai dit la raison. Tout cela présupposé, voici quel fut et surtout quel risqua d'être l'événement.

Il part. Au moment où la voiture arrivait sur la place Bellecour, un de ses pistolets prend feu sur son repos ; au bruit de l'explosion, madame de Chateaubriand s'évanouit ; les chevaux s'arrêtent ; tout le monde accourt et les environne. On descend ; personne, grâce au ciel, n'est blessé ; madame de Chateaubriand revient à elle, et déjà on se félicite d'avoir échappé au péril, quand tout à coup quelqu'un s'écrie que le feu est à la voiture. Je suppose qu'il en sortait de la fumée, et que la pensée que le pistolet parti n'était pas seul, fit craindre à tous une seconde explosion. Chateaubriand ne dit rien de tout cela, mais on l'imagine aisément, car tout le monde prit la fuite, à ce qu'il dit. Alors il se ressouvint qu'il avait caché, dans un coin, quatre ou cinq livres de poudre ! — « Heureusement, » dit-il, « il « ne perdit point la tête ; il ouvrit sa voiture, y monta, « saisit le paquet fatal, et, trouvant que les cordons de « ce paquet étaient en feu, il l'éteignit.—Sans son cou-

« rage et son industrie, » ajoute-t-il, car l'abominable ose se vanter, plaisanter même, « lui, sa femme, la « berline, le postillon et les chevaux étaient en l'air! »

Il finit en m'assurant qu'une demi-heure après tout était réparé, et que de là à Turin tout s'est passé le mieux du monde. J'en suis charmé ; mais, après de telles nouvelles, nous avons délibéré et conclu, madame de Coislin et moi : 1° que nous garderions le secret sur ces imprudences ; 2° que nous chercherions partout un homme capable de faire ses livres, capable de nous plaire et de se faire aimer de nous comme lui ; 3° que si nous trouvions un tel homme, nous lui interdirions, à lui, tout commerce avec nous, et toute administration de son propre talent. Enfin il nous faut un Chateaubriand plus sage. Voyez si vous en connaîtriez quelqu'un ; nous nous brouillerons volontiers avec celui-ci, si vous pouvez nous en fournir un autre, et nous vous conseillerons d'en faire autant. Mais j'ai grand' peur que cette tête-là n'appartienne à un homme unique, et qu'à tout prendre nous ne soyons éternellement condamnés à l'aimer tel qu'il est, constamment et à la fureur, quoique avec fureur.

Sa troisième lettre est d'un sage. Elle est écrite de Milan, où d'abord il se félicite d'être arrivé exactement huit jours après son départ de Paris, et à la même heure, et où ensuite il ne dit et ne fait probablement que des choses sensées. Il m'apprend, entre autres, qu'il a déterminé sa femme à revenir, aussitôt après son départ ; il m'annonce que nous la verrons dans un mois, et que nous pourrons l'emmener avec nous à Villeneuve, au commencement de septembre, ce qui me fait grand plaisir.

Du reste, il paraît, quoiqu'il n'en dise rien, que la poudre, et peut-être les armes, ayant manifesté leur existence et leur voisinage à madame de Chateaubriand, elle les a fait jeter dans le Rhône ; car son mari, qui aurait sûrement employé son séjour à Milan à les fourbir, s'il les avait encore eues à sa disposition, ne s'est occupé qu'à m'écrire une longue lettre, et à regretter ses amis. « Il est prêt à pleurer, » dit-il, « quand il « songe qu'il ne pourra pas avoir de nos nouvelles. » Il reconnaît « qu'on est bien insensé et même bien « coupable de s'éloigner ainsi volontairement de ceux « qu'on aime et dont on est aimé....; et pourquoi ? » ajoute-t-il, « pour aller où ?.... Il n'en sait rien ». Enfin il se montre là ce qu'il est si souvent, le meilleur et le plus aimable enfant du monde : d'où je conclus qu'il était désarmé.

J'attends à tout moment une lettre de lui, pour m'annoncer son arrivée à Trieste, et je m'étais promis de vous donner alors le journal complet de son voyage jusqu'au port ; mais, puisque vous êtes si pressée, je ne veux plus attendre, et, à mon ordinaire, je vous apprends ce que j'ai su. Tout est exact dans mes récits. Si vous doutez de ce que je n'ai pu savoir, ni par lui ni par moi, je vous citerai mes autorités sur tout cela, et certes vous les trouverez, comme on dit, *irréfragables*.

Je vous écris d'Issy, où je suis en famille depuis huit jours. Vous savez où est Issy. Mon frère y a une petite maison, et parce qu'elle est placée hors de Vaugirard, il s'y croit à la campagne. Nous tâchons de le croire aussi.

Voisin de Fleury et de madame de Pastoret, j'ai été

la voir, il y a huit jours. Elle m'avait donné de vos nouvelles ; de sorte que celles que j'ai reçues de votre santé ont continué à me faire plaisir, sans me surprendre.

Une autre fois je vous parlerai de vous et de moi ; la relation m'a assommé. Mais je me suis consacré à mourir au service de toutes vos curiosités. Malheureusement je n'aurai plus de nouvelles à vous donner ; je ne saurai plus rien, et ne pourrai par conséquent vous être bon à rien. Soyez sûre, au moins, que rien ne m'intéressera autant que d'apprendre que vous continuez à vous porter mieux, et que vous songez à me le dire. Mon frère va mal, lui. Son ancien mal l'a repris, et rien ne l'a jusqu'ici soulagé, que *Zimmermann, sur la solitude* : c'est un remède qu'il vous doit.

Il y a près d'un mois que je n'ai vu M. Molé. J'ai su qu'il était venu deux fois depuis huit jours ; mais il y en a neuf que je suis absent.

J'ai lu madame Cottin. Je vous passe, à vous, votre goût pour elle, parce que, si vous aimez ses mauvais romans, c'est par simple reconnaissance du plaisir que vous y trouvez, ce qui est juste et même délicat. Vous n'en faites point pour cela, comme quelques autres lectrices, une grande femme et un génie. Son dernier ouvrage m'a paru irréprochable, et voilà tout. C'est un éloge qu'au reste elle a mérité pour la première fois.

Mais bons dieux ! pourquoi me faites-vous vous parler de madame Cottin ? Je n'ai pas même le temps de vous parler de vous-même. Ce sera pour une autre fois.

P. S. Vous ne m'envoyez pas les vers de M. de Vintimille, et ne m'en dites rien. Je ne vous donnerai plus

de nouvelles, quand même il m'en viendrait. J'en excepte pourtant l'arrivée de Chateaubriand à Trieste, parce que je m'y suis engagé.

Issy, 10 août 1806.

A madame de Vintimille.

Chateaubriand parle déjà de son retour. « Il nous « racontera, » dit-il, « dans nos foyers, à la fin de cet « automne, les choses des pays lointains. »

Il faut vous dire qu'en arrivant à Trieste, le 30 juillet, il a trouvé dans le port un navire autrichien, prêt à partir pour Smyrne le lendemain, et qui semblait avoir appareillé exprès pour lui.

Aussi n'a-t-il pas douté que ce ne fût là une galanterie que lui faisait la Providence. Il l'a très-chrétiennement remerciée, et s'est enfin senti content et charmé de son sort.

« Son étoile, » à ce qu'il me marque, « commence à « l'emporter visiblement, et les prières de Saint-« Sulpice ont opéré. »

Saint-Sulpice, c'est-à-dire, le séminaire, fait en effet tous les soirs, pour son heureux voyage, une prière à laquelle il a beaucoup de foi, depuis le vaisseau autrichien. Il me montre un cœur pénétré de la plus orthodoxe reconnaissance.

Tous les biens sont mêlés de maux, et, pour tempérer par une légère amertume, la joie extrême que pourrait nous causer le bon état où se trouve la conscience du voyageur, on a imprimé ce matin dans *le Mercure*, un bout de lettre qu'il a adressée à Bertin,

et dans laquelle il parle assez mal de Venise et de ses gondoles noires. Jusque-là on n'a rien à dire. Mais il ajoute « qu'il a pris une de ces gondoles pour un « mort qu'on portait en terre. » Je meurs moi-même, je meurs de peur que le Publiciste ne s'empare de cette phrase, et que *l'étoile* du pauvre Chateaubriand ne soit battue dans cette petite occasion.

Vraiment sa femme entend mieux les petites choses, et si le Publiciste lisait ses lettres, il les trouverait de bon goût, et dignes de ses feuilletons. Je vais vous en transcrire quelque chose. Cette plume vive et leste mérite, je crois, de vous faire quelque plaisir.

« Venise, 26 juillet.

« Je vous écris à bord du *Lion d'or*, car les maisons « ici ne sont que des vaisseaux toujours à l'ancre. On « voit de tout à Venise, excepté de la terre. Il y en a « cependant un petit coin, qu'on appelle la place Saint-« Marc, et c'est là que les habitants vont se sécher le « soir. Je vais y aller aussi après mon dîner. *Il vero* « *Pulcinella*, qui a survécu au doge, fait sa résidence « sur cette belle place. Au reste, je me réserve de vous « parler de l'Italie quand je serai à Villeneuve ; parce « que, comme vous savez, *verba volant*... c'est du latin ; « je laisse au grand peintre qui est avec moi le reste « du proverbe. Mais tout ce que je puis vous dire à la « louange de l'Italie, c'est que je vous y souhaite.

« M. de Chateaubriand ne vous écrira pas de Venise ; « c'est moi qu'il a chargée de ce plaisir. Il partira lundi « pour Trieste. Il a trouvé ici deux maudits juifs qui lui « ont donné les plus belles espérances pour son voyage. « Il vous a écrit de Turin et de Milan, et dit que vous

« devez être content de lui. Il est tout glorieux parce « qu'il a trouvé une nouvelle traduction de son ou- « vrage, qu'on a imprimée ici, et qui paraît en ce « moment. Pour moi, je ne suis que triste, parce que « je vais bientôt le perdre.

« Rappelez-nous au souvenir de M. Molé, etc.

« Vous savez notre histoire de Lyon. A présent vous « comprendrez comment on aime mieux un brigand « qu'un pistolet. »

Je n'ai pas sous les yeux la deuxième lettre à ma femme, et qui est encore plus piquante. Au moment où elle arrivait, son mari était parti la veille à dix heures du soir. Il voyage toujours la nuit comme vous voyez. Elle était seule, désolée, et attendant Balanche pour la ramener. « Le temps du repentir est arrivé, » disait-elle, etc. Elle allait rapidement reprendre le même chemin, et attendre à Lyon que nous fussions de retour à Villeneuve, où elle passera les premiers mois de son veuvage. En ce moment, elle était accablée de sa tristesse et du *sirocco*. « C'est un vent qui coupe « bras et jambes, » ajoutait-elle ; « quand vous rencon- « trez un Vénitien, il vous dit : *Sirocco, sirocco!* Vous lui « répondez : *Sirocco, sirocco!* Avec ce seul mot d'italien, « on en sait autant qu'il en faut pour faire la conver- « sation pendant tout un été. »

Je ne me souviens que de ce passage. Tout le reste était de cette drôlerie. Cette petite femme a fort bien fait de voyager. La nouveauté des objets donne à son esprit un exercice involontaire qui lui reposera le cœur.

Dieu les conduise et les ramène tous les deux ! j'entends la femme et le mari. Nous consolerons celle-ci

du mieux que nous pourrons. C'est fâcheux de ne pouvoir espérer des nouvelles de l'autre que par son retour et sa présence. Enfin, il faut espérer que la même Providence que vous lui assignez, ainsi que moi, et qui l'a suivi jusqu'au port, ne l'abandonnera pas et l'y ramènera. Ici finissent mes fonctions de nouvelliste, et je donne ma démission.

Paris, 5 septembre 1807.

A madame de Vintimille.

J'ai dit à Chateaubriand tant de mal de son acquisition ; j'ai jeté de si hauts cris sur les difformités du lieu et sur l'énormité des dépenses où la nécessité de se plaire dans son chez lui va le jeter ; il m'a écouté avec une telle patience, et m'a répondu avec une telle douceur, que, de pure lassitude, d'épuisement et aussi d'attendrissement, je croirai désormais que le lieu est charmant, les dépenses utiles et l'acquisition excellente. N'interrogez donc plus un homme dont la judiciaire est troublée ; je me déclare incompétent. C'est de vous que je veux apprendre ce que je dois penser désormais de tout cela ; ma raison attendra que votre coup d'œil la redresse. Jusque-là, mon avis est précisément celui de M. Bridoison : « Je ne sais que vous « dire ; voilà ma façon de penser. »

Vous nous avez renvoyé madame de Chateaubriand enchantée de vous et de tout Méréville. Si elle se plaît un quart d'heure dans son futur manoir, autant qu'elle s'est plu pendant cinq jours dans le lieu où vous êtes, son mari n'aura pas fait une aussi mauvaise affaire que

je l'ai d'abord craint, lorsque j'avais le sens commun.

Il faut absolument que j'assomme votre portier, un jour que j'aurai de la force, et je vous en demande très-sérieusement la permission. Cet homme a l'air d'un Cerbère maigre ; il me reçoit toujours fort mal, ne m'écoute point, ne me laisse jamais entrer, et, de plus, il me prend pour le père de mon frère, c'est-à-dire, pour mon propre père à moi. J'avais choisi les deux jours les plus brûlants de l'année, et le plein midi de ces deux jours-là, pour vous faire de ces visites signalées, qui prouvent sans contestation un dévouement incomparable, et qui rendent impossible, de la part de ceux qui les reçoivent, toute ingratitude et même toute indifférence ; je m'attendais à votre admiration, à vos regrets, tout au moins à votre pitié : il est clair que le misérable m'a omis sur votre liste, ou que peut-être il m'en a méchamment effacé. Je ne lui pardonnerai jamais les reproches de négligence et d'oubli que je reçois si mal à propos, et l'injustice énorme dont il est la cause. Ces Chateaubriand à qui je m'étais vanté, en temps et lieu, de mes hardiesses, auraient bien dû s'en souvenir, et me servir de témoins, en vous servant de confidents, lorsque vous leur avez fait vos plaintes. Mais ces gens-là sont absorbés par leur *vallée au Loup;* ils en perdent la tête, et moi aussi. Tant y a que si j'avais eu affaire à cette large et ronde face, qui se montrait si accueillante, à votre porte de la rue de Cérutti, j'aurais eu des remercîments. Je suis sûr que les honnêtes gens chez qui vous étiez, ces jours-là et à ces heures, vous ont fait les leurs. Mais ainsi va le monde,

Et par où l'un périt un autre est conservé !

Je me réduis donc à protester de mon innocence, et, si je meurs des traitements que l'on me fait, avant d'avoir tué ce vilain homme, je déclare que je l'ajourne d'avance à comparaître au tribunal de Dieu, dans l'an et jour. J'offre de plus l'épreuve du fer rouge, ou telle autre que vous voudrez choisir. Si, après tout cela, vous persistez à me croire coupable, je vous rends vous-même responsable de tout ce qui pourra en arriver.

Vous n'auriez pas parlé ni écrit comme vous avez fait, si vous aviez pu écouter, à travers la porte, une conversation sérieuse, de deux heures, que j'ai eue ici, sur votre compte, avec l'éternel président, il y a huit ou dix jours : vous n'avez jamais été si bien jugée ni mieux appréciée. Nous conclûmes très-gravement que vous étiez la première des femmes estimables et des femmes aimables. Entendez bien qu'un chimiste appellerait cela le *caput mortuum*, ou le mâche-fer de l'entretien, qui fut chaud, qui fut tendre, qui fut sensé, animé et complet. « J'espère au moins, » dis-je au président, « que nous ne nous demanderons plus : que « pensez-vous de madame de Vintimille ? »

Il m'assura que le plus insupportable des désagréments de sa place était de ne pas lui permettre de vous voir tous les jours, et de vous promener tous les soirs dans les cafés du boulevard. Je lui dis qu'il avait raison.

Je ne puis pas entrer dans les autres détails ; je pars demain. Je vous pardonne ; mais vous m'avez désespéré. Une chose qu'il m'est impossible de vous pardonner cependant, c'est d'avoir laissé partir madame de Chateaubriand, sans lui montrer quelque poupée de mademoiselle de Noailles. Mais elle m'a promis de

revenir exprès à Méréville pour en voir une. Portez-vous bien, je vous prie, car, juste ou injuste, je m'intéresse toujours infiniment à votre santé, en quelque état que soit ma tête. Si M. de Vintimille fait des vers, ou s'il raconte quelque nouvelle historiette, je me recommande toujours à vous.

Villeneuve-le-Roi, octobre 1807.

A madame de Guitaut, à Époisses.

Madame,

Je suis fort peu observateur, et même je n'observe rien ; mais j'ai des yeux, je les ouvre, et quand j'aperçois dans le monde quelque apparence qui me charme, je la regarde, je m'y complais et je ne puis plus l'oublier. C'est là mon métier sur la terre, et presque mon unique occupation.

J'ai fait cependant autrefois une observation importante, et je veux vous la dédier. La voici :

« On s'épargnerait bien des peines, si l'on entrait « dans la vie, déterminé à garder à tout prix les opi-« nions qui nous rendent plus sages, et tous les senti-« ments qui, en nous rendant contents des autres, nous « rendent plus contents de nous. »

Or, Madame, ceux que vous nous avez inspirés ont tout à fait ce caractère. Mon frère et moi sommes bien déterminés, et nous avons le cœur têtu, à aimer invariablement Époisses. Ce lieu nous est recommandé par le passé, par le présent et par l'avenir.

Le passé, c'est madame de Sévigné ; le présent, Madame, c'est vous, et l'avenir ce sont ces deux jeunes

personnes qui étaient assises à vos côtés, et dont vous étiez si bien parée. En vous voyant au milieu d'elles, il était difficile de ne pas se dire, comme leur arrière-grand-père lorsqu'il écrivait de Saulieu à madame de Grignan : « Le monde est bien aimable et bien joli ! » Je m'étonne pourtant qu'elles comptent ainsi dans mes souvenirs ; car, s'il faut avouer la vérité, je donne peu d'attention à cet âge qu'on dit charmant. Il se suffit si bien à lui-même que je le livre à ses agréments. Mais, cette fois, moi qui n'ai jamais pardonné à personne d'avoir quinze ans, je pardonne à mesdemoiselles vos filles d'en approcher. Tout me plaît d'elle et m'occupe, jusqu'aux noms qu'elles portent. Celui de l'aînée est le vôtre, Madame, et celui de sa sœur appartenait, il n'y a pas encore longtemps, à une femme bien regrettée, bien digne de l'être, et dont l'amitié a fait les délices des dix dernières années de ma vie. Pardonnez-moi d'oser vous en parler ici. Ce mois est consacré à sa mémoire, et tout ce qui me la rappelle m'est cher. J'ai déjà souhaité bien des fois que Pauline de Guitaut fût plus heureuse que Pauline de Montmorin !

J'aurais eu l'honneur de vous écrire depuis longtemps, Madame, si je n'avais eu les mains liées par un rhumatisme et par des serments. Le rhumatisme venait du ciel, et les serments m'avaient été extorqués par mon frère qui abuse de ma simplicité.

Il avait allégué le droit des gens que vous aviez, disait-il, peu ménagé dans sa personne, en le soupçonnant de vous avoir quittée avec moins de regret que moi. Il avait invoqué les liens du sang, et employé la prière et l'éloquence pour me déterminer à lui céder ma place auprès de vous. Il voulait vous parler tout

seul, pour se faire mieux écouter. Je suis facile à émouvoir; il m'attendrit, et je jurai de ne vous écrire qu'après lui. Combien je m'en suis repenti !

Heureusement, Madame, le pays où nous sommes n'est pas à mille lieues du vôtre, et vous y relayez quelquefois. Paris a l'honneur de vous compter, de loin en loin, au nombre de ses habitants, et nous y passons notre vie. Enfin vous avez des affaires, des procès, et mon frère est homme de robe. Pour vous revoir, il n'y a qu'à vivre. A la vérité ce dernier point me paraît difficile, quand je suis immobile et assis; mais on dit qu'il n'est rien dont une volonté ferme ne vienne à bout; or de quelle résolution ne sont pas capables des hommes qui ont pu vous fuir, quand vous vouliez les retenir auprès de vous ! Nous vous reverrons donc, et je pourrai vous remercier de vive voix d'un accueil dont je n'ai pas su vous remercier par écrit. Ce sera désormais mon espérance.

Daignez, en attendant, agréer les assurances du profond respect avec lequel j'ose me dire, après vous avoir vue un seul moment, Madame, votre, etc.

Villeneuve-le-Roi, 11 novembre 1807.

A madame de Vintimille, à Paris.

Vous avez dédaigné mon innocence, et le ciel vous en punira.

J'ai fait le tour du monde. J'ai vu le château de Bussy où sont les portraits de toutes les femmes spirituelles et belles de la cour de Louis XIV.

Mourez de honte ! au milieu de ces curiosités, mon

premier et unique mouvement a été de m'écrier : « Ah ! « où est madame de Vintimille ! »

J'espérais trouver ici, à mon retour, une lettre de vous, et j'avais dans ma tête, pour y répondre, une demi-douzaine de relations qui vous auraient fait plaisir; mais je n'ai rien reçu et vous ne saurez rien.

Je veux vous dire seulement que le portrait que nous avons vu ensemble autrefois, chez madame de Muy, est celui de madame de Grignan. Celui qui est à Bussy n'est pas aussi bien peint ; mais il a plus de feu et de vie ; on y retrouve davantage, pour ainsi dire, une nature qui a été prise sur le fait.

Figurez-vous, une bonne fois pour toutes, que madame de Grignan avait le visage de l'esprit de sa mère, et que madame de Sévigné avait le visage de l'esprit de madame de Lafayette, une mine longue et posée, mais sage et tendre ; en sorte que ce qu'il y avait de piquant, dans l'esprit de madame de Grignan, lui venait de ses traits, et que ce qu'il y avait de piquant, dans l'esprit de madame de Sévigné, lui venait de ses pensées.

Je m'embrouille un peu et j'embrouille mon écriture, mais vous m'entendez bien. Si la doctrine moderne des contrastes est vraie, ces deux femmes étaient nées pour s'aimer, quand elles n'auraient pas été cousines.

J'ai vu aussi ce charmant Bourbilly. Mais, pour celui-là, je n'en parlerai qu'aux amis constants, à ceux dont l'amitié est à toute épreuve. J'éviterai d'en faire mention et même de le nommer en votre présence.

« Je n'ai pu désarmer Sabathier mon rival ; »

il est clair que vous m'avez sacrifié aux calomnies de votre vilain portier; ce qui redouble le désir que j'avais de le tuer, et assurément je m'en passerai la fantaisie.

Malgré cette humeur homicide qui me domine, je sens encore pour vous, au fond de mon cœur, une tendresse molle que je puise tout entière dans le passé, car, en vérité, le présent est abominable. Je vous livre à vos remords, et je me renferme dans ma vertu, comme un limaçon maltraité se renferme dans sa coquille.

Je porterai bientôt avec moi, à Paris, ce fragile rempart, et du fond de mon trou, je demanderai aux passants de vos nouvelles.

Adieu, Madame. Il m'en coûte de prendre ce ton avec vous; mais il le faut: la justice le veut; l'honneur l'ordonne. J'obéis, et je vous redis le plus tragiquement qu'il m'est possible, en admirateur désespéré et furieux: adieu, Madame.

P. S. Je m'aperçois que mon papier a bu mes injures: apparemment on l'a pris chez votre marchand. J'en suis fâché, car je voudrais que mes ressentiments pussent se lire d'une lieue, et que vous n'en perdissiez rien. Je suis outré.

Villeneuve-le-Roi, novembre 1807.

A madame de Guitaut, à Époisses.

Madame,

On m'a remis à mon réveil, le 20 novembre, deux lettres et de vieux journaux.

La première lettre, qui était de mon frère, nous ap-

prenait que M. Gueneau de Mussy quittait Paris. J'en suis fâché pour moi qui n'aurai plus personne à qui parler de son pays ; mais je m'en console pour lui, puisqu'il vivra votre voisin.

La seconde lettre, Madame, était la vôtre. Le timbre en était effacé ; mais, au premier coup d'œil, j'en ai reconnu l'écriture, et j'en ai baisé l'enveloppe. La surprise que me causait cette faveur inespérée, et les bontés dont cette lettre était remplie, autorisaient un tel transport.

Les journaux qui étaient retardés annonçaient que M. Molé était définitivement nommé préfet de votre Côte-d'Or, ce qui m'a fait un grand plaisir.

M. Molé est un jeune Français d'une probité patricienne, d'une gravité consulaire et d'une figure romaine. Il a l'air froid ; mais son esprit est très-ardent, et il a le cœur excellent. Je le connais beaucoup ; il connaît M. de Mussy ; il a vu M. Frisell, qu'il se sent disposé à estimer infiniment. Ainsi, Madame, vous serez bien recommandée ; vous l'êtes même déjà.

J'ai écrit avant-hier à ce nouveau duc de Bourgogne, pour lui offrir ma protection dans les lieux où il va régner, et pour lui demander la sienne pour Époisses et pour Bourbilly. J'ai dit ce qu'il fallait de vous et de votre maison. J'ai même fait quelque mention du portrait de votre arrière-grand-beau-père, dont je l'ai assuré que le visage aurait beaucoup aimé le sien.

Enfin, Madame, je me suis mis en mouvement pour vous, et j'en éprouve une grande joie. Je présume peu cependant de ces apparences riantes. Probablement je n'aurai point le bonheur de vous être utile. Du moins n'osé-je me flatter que mon crédit à la cour de

Dijon, ait pour vous de grands avantages ; je connais messieurs les préfets : ils peuvent nuire impunément, mais non pas servir à leur gré.

Peut-être, Madame, nous n'avons rien à espérer de celui-ci ; mais vous n'en aurez rien à craindre. Je suis sûr que, s'il est forcé de manger son département, il vous mangera la dernière, et avec beaucoup de regret.

Je me fais de ce moindre mal un bien dont mon impuissance s'amuse, faute de mieux, pour se distraire d'elle-même et pour occuper son ennui.

Comme je n'ai rien écrit en ma vie avec plus de plaisir que cette lettre, je veux goûter dans toute sa simplicité la satisfaction qu'elle me donne ; peut-être, d'ailleurs, vous verrez mieux ma bonne volonté, si je la montre toute seule ; je n'ajouterai donc pas un mot, si ce n'est qu'il n'est rien au monde de plus naturel, de plus juste et de plus agréable que d'être, comme je le suis, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Villeneuve-le-Roi, 12 décembre 1807.

A madame de Guitaut, à Epoisses.

Il y a, Madame, dans le monde, un vilain petit mal bien singulier. C'est une invisible vapeur, qui semble ne toucher à rien, et qui pénètre jusqu'aux os. On lui donne un grand vilain nom, dont l'épithète est fort jolie : c'est un rhumatisme volant.

Ce mal bizarre, qui a quelque chose de dragon et de lutin tout à la fois, se joue à ravager un homme. Il se jette, comme en sautant, sur les deux bras, sur les épaules, sur les dents ; et, quand il est las de bondir,

ou rassasié des tourments dont il fait sa vaine pâture, il abandonne les surfaces ; il se glisse dans l'estomac, et s'y endort.

Alors on croit ne plus souffrir ; mais on porte, au dedans de soi, un poids affreux, pire que toutes les douleurs.

J'ai logé cet hôte cruel. Je suis en proie à ses caprices, depuis la lettre du mois d'octobre où je vous en ai dit un mot, et je m'en sentais accablé, lorsque la vôtre est venue. Elle m'a beaucoup soulagé ; elle m'a ranimé du moins, et depuis que je l'ai reçue, j'ai fait cinq mouvements complets.

Le premier, Madame, a été d'écrire à M. Molé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, dans un billet que vous avez comblé de gloire, et qui ne mérite pas d'être compté ; le second a été de vous écrire à vous-même ; le troisième, de chercher sur ma table une demi-douzaine de lettres éparses, que j'avais commencées pour vous, dans les intervalles de mes angoisses, et que j'avais toujours été forcé d'interrompre, en me disant : Je souffre trop ; je recommencerai demain ; le quatrième a été de les lire ; le cinquième enfin est de vous en envoyer la copie. Comme l'intention, quand elle est ainsi constatée, équivaut à l'exécution, je pourrai me vanter à vous de vous avoir écrit six lettres pour une, moi qu'on a toujours accusé de n'en écrire qu'une pour six. Tout est transcrit, dans ma pancarte, avec une minutieuse et scrupuleuse exactitude. Je n'ai pas changé un seul mot, quoiqu'il y en ait qui me déplaisent ; je n'ai voulu rien ajouter, quoique j'en fusse bien tenté ; enfin tout a ici l'excuse et le mérite du premier jet et de la première intention.

Je vous aurais envoyé avec plaisir les originaux de mes copies ; mais la poste en aurait été surchargée ; le port vous en eût coûté la valeur d'une métairie, ou tout au moins d'une charrue, et quand on se donne les airs de recommander vos domaines aux pouvoirs administratifs, il ne faut pas vous ruiner.

Il ne me reste, Madame, qu'à vous demander vos commissions. Que voulez-vous que je dise à votre préfet ? Où sont messieurs vos fils ? Que pouvons-nous faire pour eux ? Que pouvons-nous faire pour vous, en attendant M. Frisell que rien ne saurait remplacer ? J'ose espérer que vous nous donnerez vos ordres, convaincue à la fin que personne n'a plus que moi le droit de se dire, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Paris, 5 juin 1809.

A M. de Fontanes, à Paris.

J'étais mort hier. Je me sens un peu ressuscité aujourd'hui, et je voudrais bien ne pas me gâter ; mais il faut voir à quel point vous êtes pressé.

Si vous ne vouliez que répondre au roi, vous le pourriez dès ce moment ; mais si vous voulez lui faire plaisir, il faut un peu de temps.

Il a des doutes, des scrupules, des embarras d'esprit, des obscurités dans la tête. Pour dissiper tout cela, il faudrait des clartés ; il faudrait traiter le sujet un peu à fond, quoique légèrement, et discuter ses notes.

Voulez-vous courir les risques d'attendre encore quelques jours, et me donner cette semaine ?

Je pourrais vous envoyer, dès aujourd'hui, les notes et le mémoire que vous renverriez sur-le-champ au chambellan, en lui faisant dire que vous aurez l'honneur d'écrire au roi. Il est sûr qu'en prenant ce parti, vous répondriez plus tard, mais vous répondriez mieux et plus complétement.

Vous êtes un oracle qu'on consulte, et non pas un bel esprit avec lequel on correspond.

Je sais gré à cet in-folio de ne m'avoir pas occupé de lui, un seul instant, hors de mes écritures, ce qui est un grand soulagement, et ne m'est pas ordinaire. Mais ces maudites écritures, ces extraits et ces notes ont eu besoin d'un travail mécanique assez pénible, et m'ont fait rester deux fois au lit, jusqu'à quatre heures du soir, en tenant mes yeux collés, tantôt sur le mémoire, tantôt sur mon papier. Je serais fâché de ne pas aller jusqu'au bout. Cela me sert d'ailleurs à me fouiller moi-même, en passant, et on est toujours bien aise de savoir ce qu'on porte en soi.

Voyez, décidez. Je puis, avec un tronçon de plume, expédier précipitamment ce qui me reste; mais je m'épuiserai, et je gâterai tout. Si vous pouvez attendre aux fêtes, j'irai à Issy, je me baignerai, je terminerai sans fatigue et en m'amusant. Votre roi sera mieux servi, et vous finirez par être plus content de lui, de vous et de moi.

J'attends votre décision.

Paris, 6 juin 1809.

A M. de Fontanes, à Paris.

Puisque vous ne voulez pas attendre, voici mes

notes. Ne vous en prenez qu'à vous de la sécheresse et du désordre qui y règnent.

Les auteurs du mémoire sur l'instruction publique en Hollande, divisent le sujet en trois ordres de connaissances : *les nécessaires*, *les agréables* et *les utiles*. De là, trois degrés : l'éducation élémentaire ou *primaire*, l'éducation littéraire ou *secondaire*, et enfin l'éducation savante ou *définitive*.

Ils attribuent à l'éducation primaire « les connais- « sances dont l'homme ne peut être privé, sans dégra- « dation réelle, quels que puissent être, d'ailleurs, la « classe dans laquelle il est né, son rang, son état, sa « fortune. »

A l'éducation secondaire, « l'acquisition des con- « naissances d'un ordre plus élevé, connaissances dont « les dernières classes de la société peuvent se passer, « mais qui sont très-nécessaires aux autres, et de- « viennent de plus en plus indispensables, à mesure « que les classes s'élèvent, qu'on jouit de plus de for- « tune, ou qu'on aspire à parvenir, par un mérite « réel, à un rang plus distingué. »

Enfin, à l'éducation définitive, « le genre d'instruc- « tion qui procure les connaissances requises, pour « exercer l'état auquel on se voue, soit dans les études « proprement dites, soit dans d'autres professions d'un « ordre supérieur. »

Le roi n'aime pas cette épithète de *définitive*. Elle exprime assez bien cependant ce que veulent dire les professeurs ; elle a du sens, car il semble que l'éducation est plus finie, lorsque après avoir instruit l'homme pour soi, ce qui est sa grande utilité, elle l'instruit aussi pour les autres. On pourrait, au surplus, la nommer

politique. Elle donne, en effet, à celui qui l'a reçue, un rang sur la terre et dans son pays, un état dans le monde, une sorte de dignité et de magistrature dans la société. C'est un honneur qu'ont eu, chez tous les peuples et dans les siècles même barbares, la théologie, la jurisprudence, la médecine, les hautes sciences et les belles-lettres.

L'instruction élémentaire qui, par une disposition déclarée fondamentale, embrasse l'un et l'autre sexe, me paraît admirablement soignée en Hollande, et, aux nouveautés près dont on voudrait la surcharger, elle est peut-être excellente, vu les bonnes habitudes d'un pays où les révolutions que le gouvernement a subies, n'ont rien changé et rien interrompu.

Cinquante inspecteurs, pour dix départements, veillent et courent sans cesse pour maintenir ou rétablir l'ordre dans les écoles. Ces petits établissements sont traités comme les digues du pays. Aux inspecteurs on adjoint, dans les grandes villes, sous le nom de commissions locales, quelques personnes à chacune desquelles sont assignées les écoles de son quartier.

Il y a, dans cette disposition, quelque chose à imiter, *et erat quod tollere velles*.

Les commissions locales se réunissent, trois fois par an, aux inspecteurs, pour discuter les besoins des localités, et font parvenir, chaque année, au ministre, un rapport de ce qu'elles ont fait, et de l'état dans lequel se trouvent toutes les écoles de leur département. La réunion des inspecteurs a surtout pour objet de faire subir « l'examen prescrit par la loi aux élèves qui « désirent devenir maîtres d'école. »

Il n'y a rien qu'on n'ait tenté, ou qu'on ne propose, pour en avoir d'excellents.

« Choix à faire par les inspecteurs, parmi les élèves « qui se distingueront et qui voudront embrasser la « carrière de l'enseignement ;

« Encouragements et facilités pécuniaires aux jeunes « gens des classes les moins *fortunées*, afin qu'ils se « vouent à un genre de vie si utile ;

« Perspective d'être placés, dès qu'il y aura des « *vacatures ;*

« *Gradations* propres à servir d'aiguillon, » c'est-à-dire, passage d'une école moindre à une école supérieure, de l'école d'un bourg à celle d'une ville, etc.;

« Rétributions tellement proportionnées à leurs « besoins, qu'ils ne soient plus dans la triste nécessité « de se livrer à d'autres occupations, qui souvent « prennent sur les devoirs de leur profession, et dimi- « nuent leur zèle, etc. »

Les auteurs du projet voudraient sagement borner l'instruction élémentaire en Hollande, comme en France, « à lire, écrire et pratiquer les premières opé- « rations de l'arithmétique, outre le profond respect « pour l'Être suprême et le culte qui doit lui être « rendu. »

Le ministre n'entend pas qu'il soit permis, dans les écoles primaires, de donner aucune instruction sur les dogmes de la religion, opinion que le roi partage, par respect pour la liberté des consciences. Seulement, ce qui est, dans le roi, respect profond, tendre scrupule et ménagement délicat, semble être, par-ci par-là, chez le ministre, une aversion. Mais, par compensation, ce dernier veut qu'on enseigne, dans les plus

petites écoles, ou du moins dans quelques-unes, « ou-
« tre l'art d'écrire, de lire et de compter, les langues hol-
« landaise et française, le chant, les éléments des
« mathématiques, de la physique, de l'art de raison-
« ner, de la géographie, de l'histoire, et *d'autres articles*
« *encore.* »

Il ne dit pas si les petites filles, qui ont aussi des facultés intellectuelles, « apprendront les éléments de « la logique » ; cela est probable, dans un siècle où l'on croit que le *raisonnement est la raison.*

Que le ciel préserve les autres enfants (enfants du peuple, car c'est d'eux qu'il s'agit ici) d'être propres à apprendre tout ce que le ministre veut qu'on leur enseigne ! Ils ne seraient plus capables de travailler. La force de l'homme, si elle se porte à son cerveau, quitte ses mains. Quiconque est propre à donner une attention extrême et soutenue à ce qui est abstrait, devient impropre à ce qui est machinal. La nature a pourvu aux travaux nécessaires à la vie, en ne donnant à la plupart des hommes que des cerveaux qui ne font rien.

Les inspecteurs sont chargés, dans le projet, d'introduire et de perfectionner des méthodes nouvelles. C'est une mauvaise attribution. Tout ce qu'on peut en effet proposer, à cet égard, tendra toujours à rendre l'art d'apprendre *moins mécanique;* et c'est précisément ce caractère, qu'il a reçu d'abord par la force de l'instinct et de la nécessité, qui le rend *plus populaire,* c'est-à-dire, plus convenable à la multitude, qui est incapable de combiner, surtout lorsque cette multitude est composée d'enfants.

La mission donnée aux inspecteurs ouvre, en outre,

à la fureur d'inventer, un million de portes qu'il faudrait tenir fermées. Elle introduit dans l'éducation une foule d'essais capricieux, et fait incessamment tenter des expériences déplorables, en ce que, lorsqu'elles n'ont pas une grande utilité, elles ont le grave inconvénient d'interrompre le respect pour l'antiquité ; elle enflamme l'ambition et attiédit le véritable zèle ; elle ôte à la médiocrité sa modestie, car il n'est point d'homme médiocre qui ne puisse imaginer un changement à l'alphabet, et plus il sera médiocre, plus il tiendra à honneur et à gloire de le tenter : les exemples surabondent. Enfin, pour se faire valoir et se distinguer dans une mission qui leur est si imprudemment donnée, chaque inspecteur doit sans cesse avoir l'esprit tendu, en lui ou hors de lui, vers quelque *novum organum* qui puisse le recommander ; la vanité est en travail et le bon sens dans l'inaction.

Les professeurs proposent, et le roi approuve que, sans déranger les études, on introduise un travail manuel dans les écoles élémentaires, parce que les enfants qui les composent ne peuvent pas avoir l'esprit occupé pendant toute la durée des classes. Il y aurait sans doute quelque utilité à cette mesure ; mais il est douteux qu'on trouve un grand nombre de travaux sédentaires qui conviennent aux hommes, et par conséquent aux jeunes garçons. Ne serait-il pas ridicule, par exemple, de leur permettre de tricoter ou de filer ? et si l'habitude de l'oisiveté est à craindre, n'est-il pas utile d'habituer l'homme, dès l'enfance, à se tenir dans l'ordre et dans le repos en même temps ?

Je brise là.

Encore un mot, cependant. Vous avez vu que ces

bons professeurs étaient plus hardis que le roi, et mieux intentionnés que le ministre, sur ce qui intéresse la religion. Ils veulent qu'on en parle, ou du moins qu'on la pratique publiquement dans les écoles, et ils disent fort sensément à ce sujet : « Qu'il faut que « les enfants sentent que si le gouvernement a laissé « sagement aux ministres des cultes une instruction « religieuse détaillée, il attache néanmoins une grande « importance à la religion ; qu'il la considère comme la « base de la morale, du bonheur particulier et public, « du respect dû au souverain et de toute instruction « sociale.

« On donne quelquefois », ajoutent-ils, « trop de « latitude à ce principe très-vrai en lui-même, que la « religion est une affaire entre chaque individu et « l'Être suprême. Elle l'est sans doute ; mais elle est, « en même temps, une affaire qui importe tellement à « la société, que son bonheur, sa stabilité, son perfec- « tionnement en dépendent, et qu'on ne saurait trop « tôt tourner vers elle l'esprit et le cœur des jeunes « gens.

« Nous savons d'ailleurs, à n'en point douter, com- « bien, dans ce pays où les sentiments religieux ont « conservé beaucoup d'empire », (heureux pays !) « l'idée que des lectures pieuses, tirées des saintes « lettres, ne feront plus partie de l'instruction publi- « que, indispose de personnes instruites, aussi zélées « pour la religion que pour le bonheur de leur patrie, « et les rend peu favorables à un système d'instruction « qui, sans cela, exciterait peut-être leurs applaudisse- « ments les plus vifs. »

Le roi a fait, sur ce paragraphe, une note dont nous

parlerons ainsi que des autres. Il n'a pas entièrement tort dans ses scrupules ; et cependant les professeurs ont presque entièrement raison. Ce sont des hommes fort éclairés, fort modérés, fort sages. Leur français est hétéroclite ; mais le sens en est bon ; et leur langage corrompu est toujours employé à exprimer des pensées et des sentiments fort sains. En attendant notre première entrevue, vous pourrez, sans compromettre l'honneur de votre discernement, dire à Sa Majesté beaucoup de bien de ce travail et de ces gens-là.

Paris, 7 juin 1809.

A M. de Fontanes, à Paris.

Toute la seconde partie du mémoire est consacrée à l'instruction littéraire, ou, comme disent les professeurs, *secondaire* et *intermédiaire*. On dirait que le zèle pour le bien public s'est épuisé à s'occuper des premières écoles, et n'a pu donner aux autres qu'une attention lassée et des regards fatigués. Cette partie, en effet, est écourtée et misérable, misérable dans ce qui existe, dans ce qu'on propose, dans ce qu'on désire même, et dans ce qui est possible.

Je n'ai pas besoin de vous entretenir de ce qui existe ; la lettre du ministre de l'intérieur au roi en fait justice.

Quant à ce que l'on propose, le ministre, si magnifique, si fécond et si inépuisable en expédients pour tout ce qui intéresse les écoles élémentaires, demeure ici sans invention.

Après avoir déploré, avec une indignation amère et

concentrée, le temps perdu, dans les écoles secondaires, à apprendre le grec et le latin qu'il paraît haïr en secret, il ne trouve rien de mieux, pour remédier à tous leurs inconvénients, que de joindre, « dès l'abord, « à la grammaire, la lecture de quelques morceaux des « meilleurs écrivains, et de faire comprendre ceux-ci, « non-seulement quant au sens et à la construction des « mots, mais encore quant aux choses et à l'esprit des « écrivains. »

Cela formerait sans doute une excellente instruction, car tout s'y trouve, grammaire, rhétorique, histoire, géographie, poésie, éloquence et érudition ; mais on ne dit pas comment il faudrait s'y prendre pour atteindre à un pareil but ; on ne résout pas le problème.

Les professeurs y sont eux-mêmes embarrassés. Ils proposent des gymnases, et, dans ces gymnases, « une « grande variété d'instruction, l'étude des langues « française, anglaise, allemande, l'enseignement de la « physique, de la géographie politique, etc., tout cela « mêlé aux langues grecque et latine, etc. »

Ils ont deux plans et les exposent avec une parfaite impartialité, quoique trois d'entre eux tiennent pour le premier, et le quatrième seul pour le second. Les raisons et les objections, en faveur de l'un et de l'autre, sont loyalement débattues ; ces bonnes gens sont bons camarades entre eux et ennemis irréprochables. La différence la plus notable qu'on puisse indiquer entre ces deux projets, qui ne sont au fond ni dignes d'une grande attention, ni dignes de mémoire, c'est que, dans la première hypothèse, les leçons seraient données dans le même lieu, et en des lieux divers, dans la seconde.

On allègue en faveur de ce dernier parti, qu'en changeant de place, les enfants se délasseraient, et, en faveur du premier, qu'ils seraient induits à tout apprendre en venant dans un lieu où tout serait enseigné. Le peu de frais, l'occasion, le voisinage en détermineraient un grand nombre à apprendre le latin *par surabondance*. C'est l'expression, le désir et l'espérance de trois des professeurs, qui, dans tout cela, montrent plus de bonhomie que de grandeur et de force d'esprit.

Leur opinion à ce sujet me rappelle une des miennes que je ne veux pas taire, puisque je m'en souviens, et qui, un peu inférieure à la leur en simplicité, ne l'est pas en utilité. « On ne saurait, » vous disais-je un jour, dans un rapport que j'avais projeté comme nécessaire, et que j'ai depuis supprimé comme superflu, « on ne saurait encourager par trop d'immunités, ces « espèces d'écoles mixtes où les enfants du peuple, « témoins perpétuels d'une éducation plus élevée que « celle qui leur est donnée, en reçoivent quelque tein- « ture, et deviennent ainsi meilleurs. » Voilà mon passage. Je vous prie de faire en sorte qu'il ne soit pas perdu. Je reviens aux bons professeurs.

Ils se réunissent pour demander que, soit dans la même enceinte, soit dans des enceintes différentes, il y ait une *éducation littéraire* distincte pour deux espèces d'écoliers, ceux qui apprennent les langues savantes, et ceux qui ne les apprennent pas.

C'est séparer ce qui doit être réuni ; c'est mettre une liqueur exquise dans des vases indignes d'elle, et qui ne manqueraient pas de la corrompre. Il ne faut verser la littérature que dans des esprits et dans des âmes littéraires. Or, les modernes ne peuvent avoir l'esprit

et l'âme littéraires que par l'étude des anciens, ni bien connaître les anciens, s'ils n'en connaissent pas la langue.

Les professeurs sont donc petits dans leurs moyens. Ils le sont aussi dans leur but, ou dans ce qu'ils désirent, et c'est là mon troisième point.

Ces bonnes gens pensent que le but de l'éducation littéraire est et doit être, non pas de rendre l'esprit plus beau, le goût plus pur, le sens plus droit, la langue plus ornée, l'âme plus délicate et la mémoire plus heureuse, mais seulement de donner à l'esprit « un plus « grand nombre d'aptitudes pour tous les genres de « connaissances. » Ils gémissent de l'état de leur pays à cet égard : « Les études des mathématiques, de la « physique, de l'histoire naturelle, y sont beaucoup « trop négligées. Les *auditoires* où l'on enseigne ces « sciences sont peu fréquentés, dans quelques endroits « même, à peu près déserts. » Ils en rougissent, et « ce n'est pas là, » disent-ils, « ce qu'exige l'état actuel « des lumières et de la société. » Pour se mettre donc au niveau de cet état actuel des lumières et de la société, grand cheval de bataille de ceux qui, ne trouvant jamais leurs raisons dans le dedans des choses, parce qu'ils ont l'esprit peu pénétrant, les cherchent toujours au dehors, parce qu'enfin ils ont des yeux, ils souhaitent qu'on enseigne tout à la jeunesse, même à l'enfance, pour la rendre propre à tout savoir.

Ils ont, à ce propos, un singulier principe. Ils reconnaissent que les enfants sont peu capables d'attention; mais ils prétendent qu'en faisant succéder perpétuellement une étude à une autre, on pourra occuper continuellement leur esprit, sans le fatiguer. C'est dire

qu'un arc toujours tendu se reposera, si le tireur change de but. La comparaison est de l'école ; mais nous parlons des écoliers.

Les professeurs se trompent. L'esprit des maîtres, qui est robuste et exercé, peut se délasser, en effet, par un changement d'attention et d'occupations ; mais celui des enfants, léger et tendre, ne peut se reposer et se réparer que par des mouvements, des jeux, des distractions et des dissipations.

Il pourrait se faire, cependant, qu'à force d'exercice, on donnât à l'esprit d'un enfant plus d'étendue et d'*aptitudes* que sa nature ne le comporte ; mais on ne gagnerait, à ce jeu de l'art, qu'une vaine apparence, et qu'une trompeuse extension ; on ne ferait qu'un esprit faux et de mauvaise consistance. Un des soins des bons éducateurs doit être de laisser chaque esprit dans sa propre sphère, et de lui apprendre à la remplir. *Meo sum pauper in œre*, était la devise d'Horace, et, à quelques égards, il serait bon qu'au sortir des écoles, chaque enfant pût se l'appliquer. Il faut que personne n'apprenne à avoir plus d'esprit que soi.

J'excéderais moi-même les bornes que mes forces naturelles ne prescrivent, si je continuais à vous développer mon texte, sans en interrompre l'explication. Je renverrai donc à demain mon quatrième point, qui consiste à prouver que cette partie du mémoire, misérable dans ce qui existe, dans ce qu'on propose, et même dans ce qu'on désire, l'est aussi dans ce qui est possible. Je n'aurai besoin que de copier, car j'ai dicté ce paragraphe ; aussi ne sera-t-il pas fort bon, et c'est dommage ; il aurait mérité d'être traité heureusement ; mais je l'ai traité malgré ma Minerve, c'est-à-dire,

malgré ma santé. Vous imaginerez ce que je n'aurai pas bien dit.

Cependant vous êtes pressé de savoir ce qu'il faut penser du plan, en général, et vous voulez que j'en parle aujourd'hui ; j'en parle donc ; voici mes résultats :

La première partie pèche par excès ; on a trop fait pour l'instruction primaire ; il y a dans tout cela du luxe et de la prodigalité. On voit qu'on a voulu planter, cultiver et arroser à grands frais des nouveautés chères, et trop chères à leurs auteurs. Si tout cela a été nécessaire, pour créer, une bonne moitié en sera du moins inutile pour conserver. Vous pourrez le faire observer au roi.

La seconde partie pèche par défaut, et pèche surtout par un défaut irrémédiable : l'idée essentielle d'une bonne éducation littéraire y manque. Nous examinerons pourquoi.

La troisième est complète. On ne peut pas l'analyser ; tout s'y tient, tout y est excellent, hors un point, sur lequel je vous préviendrai. Il faut absolument demander une copie de cette troisième partie ; la plupart des dispositions qu'elle contient méritent d'être méditées et imitées.

Si l'on n'a pas et si l'on n'a jamais eu, en Hollande, l'idée d'une bonne éducation littéraire, on n'a point et on n'a jamais eu, en France, l'idée d'une bonne éducation universitaire.

Les étudiants, parvenus aux écoles de droit, de médecine, etc., étaient leurs maîtres ; rien ne les défendait d'eux-mêmes. Ils sont surveillés en Hollande, surveillés paternellement. L'obtention des grades exige

une bonne conduite. De douces et sages remontrances, de la part des professeurs, de sages précautions prises par les lois, une police scolastique bien entendue, rendent les écarts difficiles. Tout cela est doux, modéré; il faut absolument l'avoir entre vos mains.

Je vous ai dit qu'il y avait un point où l'on pourrait trouver à reprendre; le voici :

On exige, pendant les six années que les auteurs du mémoire appellent *académiques*, tant de cours de toute espèce, que la nomenclature seule en est effrayante. Là-dessus, il n'y a rien à dire au roi, si ce n'est qu'il est douteux que l'esprit humain pût suffire à ces études, dans tous les pays de l'Europe, en avouant toutefois que cela peut convenir à la Hollande, et en remarquant discrètement qu'un peuple qui veut se distinguer par les lettres, quand il n'est pas très-ingénieux, est naturellement porté à se jeter dans le savoir, qui est sa ressource, la nature ayant donné plus de patience aux esprits qu'elle a créés moins pénétrants.

Nos Français fuiraient, à la seule inspection de l'affiche, les mêmes écoles où le dénombrement de tant de belles connaissances attire en foule les jeunes Hollandais. Je suis las; à demain.

Paris, 8 juin 1809.

A M. de Fontanes, à Paris.

Je vous ai dit qu'il serait fort difficile au roi de Hollande de former, dans ses états, une bonne éducation littéraire. On voit bien percer son désir à ce sujet; il

rejette l'épithète de *définitive*, donnée à la troisième éducation ; il demande pourquoi l'éducation *secondaire* ne serait pas *définitive*, pour ceux qui ne veulent pas prendre un état où les sciences soient nécessaires, et son bon sens lui fait soupçonner qu'il serait utile d'établir des écoles d'où, sans avoir à regretter les douze ou quinze années qu'il en coûte à un jeune Hollandais pour faire tous ses cours, on pût du moins sortir lettré. Mais cette éducation, dont ses souvenirs lui fournissent confusément quelque idée, n'a jamais existé dans ses états ; le pays n'en a point une notion exacte, et n'en offre pas les éléments.

Dans les écoles hollandaises, en effet, les études n'ont été regardées, jusqu'à présent, que comme préparatoires. On n'a jamais enseigné que ce qui était nécessaire pour apprendre ailleurs, c'est-à-dire, le latin et quelquefois le grec, langues des universités qui appelaient tout, attiraient tout, et n'étaient unies, par aucun lien, aux écoles subordonnées. De là est arrivé que celles-ci n'ont eu, pour chefs, que des hommes incapables de s'élever plus haut ; que ces hommes, n'étudiant que ce qu'on venait apprendre d'eux, sont restés des maîtres d'école, et qu'ils sont aujourd'hui, aux anciens membres des congrégations dont nous recueillons les débris, ce qu'étaient les répétiteurs de latin aux bons professeurs de nos colléges.

On n'a jamais connu en Hollande, en Angleterre même, et dans tous les pays où il n'y a pas eu, comme parmi nous, de corps ecclésiastiques enseignants, l'éducation littéraire proprement dite, je veux dire, bornée à donner aux esprits et aux âmes humaines une teinture de ce que les poëtes, les orateurs, les historiens

et les moralistes de l'antiquité ont eu de plus exquis, teinture qui certes embellissait les mœurs, les manières et la vie entière.

Dans nos colléges, l'enfant était dressé à distinguer et à goûter tout ce qui doit charmer l'imagination et le cœur. Des hommes qui faisaient leurs délices de l'étude de ces beautés, se consacraient à leur enseignement. Jeunes eux-mêmes, ils portaient, dans l'exercice de leurs fonctions, un zèle épuré par le désintéressement le plus parfait, et égayé par de riantes perspectives. Ils voyaient dans l'avenir, dès que leur âge serait mûr, une retraite studieuse, les dignités du sacerdoce, ou les grâces et les honneurs de toute espèce qu'obtenaient alors les talents. Le temps de leur professorat était pour eux un enchantement continu, et, de ces dispositions, naissait en eux une aménité de goûts et de manières qui se communiquait, non-seulement à leurs élèves, mais à tous ceux qui enseignaient, car partout où il y a des modèles, il y aura des imitateurs.

Les doctrinaires, les oratoriens et les jésuites sont encore aujourd'hui copiés par les instituteurs français. Ils l'étaient, dans les anciens temps, par les professeurs mêmes de l'université de Paris, qui étaient si fiers de leur antiquité, mais qui restèrent inférieurs à ces nouveaux venus, dans tous les points où ils ne voulaient pas et ne pouvaient pas leur ressembler.

Le grand mérite de Rollin fut d'avoir, avec un meilleur goût et un meilleur esprit, les humeurs du père Porée.

Des mœurs sombres, inspirées ou entretenues par l'uniformité de l'horizon étroit où circulent leurs es-

pérances; des vertus qui servent à les contenir, mais non pas à les réjouir ; un isolement attristant et décourageant, car ils ne tiennent à aucun corps, à aucune association; la certitude de vivre et de mourir dans des occupations dont ils ne peuvent pas changer; un sort bourgeois et quelques applaudissements municipaux pour toute gloire, sont le plus beau partage où puisse aspirer et parvenir, aujourd'hui, un simple professeur de grec et de latin.

Aussi ne sont-ils et ne font-ils pas des littérateurs ; ils ne sont et ne font que des grammairiens.

Regrettons nos anciens colléges! C'étaient véritablement de petites universités élémentaires. On y recevait une première éducation très-complète, puisqu'on en sortait capable de devenir, par ses propres efforts et par ses seules forces, tout ce que la nature voulait. La philosophie et les mathématiques, dont on fait tant de bruit, y avaient des chaires; l'histoire, la géographie et les autres connaissances, dont on parle tant, y tenaient leur place, non pas en relief et avec fracas, comme aujourd'hui, mais, pour ainsi dire, en secret et en enfoncement. Elles étaient fondues, insinuées et transmises avec les autres enseignements. On les goûtait et on emportait le désir de les apprendre; on les apprend aujourd'hui, et on part avec le désir de les oublier. En se bornant, comme le ministre hollandais le désire, « à faire comprendre les meilleurs auteurs, « non seulement quant au sens et à la construction des « mots, mais encore quant aux choses et à l'esprit des « écrivains », on enseignait un peu de tout et, pour me servir d'une métaphore musicale que je ne rejetterai pas, puisqu'elle se présente à propos, on faisait

résonner la touche de toutes les dispositions. On déterminait tous les esprits à se connaître, et tous les talents à éclore.

Instruit avec quelque lenteur, avec peu d'appareil et d'une manière insensible, on se croyait peu savant, et on se conservait modeste. Au lieu de cette ignorance qui s'ignore, et de ce savoir qui se connaît, fruits pernicieux et repoussants de notre éducation actuelle, on sortait des anciennes écoles avec une ignorance qui se connaissait et un savoir qui s'ignorait. On les quittait avide de s'instruire encore, et plein d'amour et de respect pour les hommes qu'on croyait instruits. Que ceux qui ont vu les temps passés portent leur mémoire en arrière, et qu'ils se souviennent d'eux-mêmes : ils avoueront que je dis vrai. La jeunesse, en ce temps-là, était un âge plein d'enthousiasmes, et par là même de bonheur; mais ses enthousiasmes étaient doux et ses félicités paisibles. Elle n'imposait pas la loi d'admirer ce qu'elle admirait et d'aimer ce qu'elle adorait. Ses goûts étaient vifs et décidés; mais ils n'étaient pas tyranniques. Elle se fiait à son instinct, mais non pas à ses jugements.

Elle avait de l'orgueil, sans doute, mais un orgueil tout en lointains et en suppositions, fière, non de ce qu'elle était, mais de ce qu'elle pourrait devenir, avec le temps et le travail. Cet orgueil ne blessait personne; on aimait à le caresser. Ceux à qui leurs épreuves et une exacte connaissance de soi-même, moins rare alors qu'elle ne peut l'être aujourd'hui, interdisaient ces espérances et ces brillantes perspectives, se repliaient sur le passé. Ils cultivaient en eux, avec délices, les semences de morale et de bon goût qu'ils avaient reçues;

ils entretenaient leur mémoire de ce qu'ils avaient appris ou entendu dire de plus beau ; et, contents de pouvoir comprendre quelques bons livres, de pouvoir converser avec quelques hommes d'esprit, ils avaient quelque part aux félicités littéraires. Ce bonheur n'était impossible à personne. Il n'y avait point d'écolier, quelque médiocre qu'il pût être, qui fût absolument négligé et abandonné par ses maîtres ; on cultivait de chaque esprit ce qu'on en pouvait cultiver, et on n'en laissait aucun d'illettré et d'incapable d'admirer.

C'est par l'effet d'une telle éducation, c'est par cette succession non interrompue de générations, non pas savantes, mais amies du savoir, et habituées aux plaisirs de l'esprit, que s'étaient multipliés en France, pays du monde où cette éducation était le mieux donnée, et peut-être le mieux reçue, à cause de la tournure d'esprit naturelle à ses habitants, ces caractères où rien n'excellait, mais où tout était exquis dans son obscurité ; cette réunion de qualités où tout charmait, sans que rien y fût distinct ; ce tempérament moral singulier, que le philosophe suisse, *de Muralt*, croyait particulier à nos climats, et qui servait à former ce qu'on appelait proprement des hommes de mérite, « espèce « d'hommes, » dit-il, « commune en France et presque « inconnue partout ailleurs ; » espèce d'hommes si nécessaire à l'ornement du monde et à l'honneur du genre humain, que les siècles où aucune nation ne pourra se vanter d'en posséder un très-grand nombre, seront tous des siècles grossiers.

Au surplus, cette éducation et ses utilités ne dépendaient que peu de la méthode et du choix de l'enseignement. Le succès en était dû surtout aux hommes qui

enseignaient, et dont il faudrait, s'il était possible, faire revivre au moins les apparences.

Pour y réussir, beaucoup de choses seraient nécessaires; mais une au moins doit être adoptée sans hésitation. C'est qu'il ne soit permis de devenir professeur d'Université qu'à ceux qui auront successivement professé toutes les classes, à commencer par les écoles secondaires. Des hommes obligés de tout apprendre, seront inévitablement portés à tout enseigner, et l'Université ne sera indispensable qu'aux jeunes gens qui voudront se consacrer aux sciences, par goût et par nécessité.

Villeneuve-le-Roi, 10 décembre 1809.

A M. Clausel de Coussergues, à Paris.

Je suis désolé que le grand-maître soit toujours au corps législatif, et que vous ne soyez pas au conseil. Vous manquerez ainsi l'un et l'autre, du moins pendant quelque temps, aux besoins de l'Université.

Il lui faut des hommes comme vous, des hommes graves et lettrés, et, ainsi que je le dis souvent, des moralistes passionnés, qui soient de chauds amis de l'ordre, de chauds ennemis du désordre, dans les écoles et dans le monde, dans les lettres et dans les mœurs. Je vous attendrai toujours impatiemment à la place où je vous désire, et où vous n'êtes pas encore.

J'ai reçu vos lettres et j'ai fait, en son temps, tout ce qu'elles me recommandaient. Je n'ai manqué à rien qu'à vous répondre; mais vous m'en aviez dispensé. Cette indulgence même excite mes remords, et c'est

pour apaiser le ver rongeur, qu'avant de vous voir, je veux vous demander pardon. Pardonnez-moi donc, aimez-nous et soyez toujours pour nous, comme pour le reste du monde, le doux et ardent Clausel, dont je suis persuadé que les avis vaudront toujours mieux que les lois.

Nous espérions partir lundi. Mais d'horribles douleurs de dents n'ont pas permis encore à ma femme de s'occuper de ses paquets, et un rhume qui m'a saisi, et que je voudrais digérer, me tient cloué depuis trois jours au coin du feu. C'est là qu'on place le bonheur, et cependant je m'y ennuie, parce qu'il me tarde de voir mes amis, et surtout les deux *chats* de la Vallée au Loup, dont nous n'avons point de nouvelles, quoique nous leur ayons écrit.

Il me tarde aussi de voir mes collègues et d'applaudir à leurs travaux. Quant à mon poste, j'y suis toujours, et j'y suis ici plus qu'ailleurs.

Portez-vous bien et venez nous voir souvent, quand nous aurons réchauffé notre foyer. Adieu, adieu.

Paris, 22 avril 1810.

A M. Maillet-Lacoste, à Brest.

« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
« Laisse-là tes moutons, viens gouverner les hommes. »

Cela veut dire, Monsieur, que j'aimerais mieux vous voir à l'École normale que dans l'école de M. Laurent, et vous savoir occupé à former des maîtres qu'à former des écoliers. Voyez donc si deux mille cinq cents francs de traitement, la table commune, un logement, un

loisir et des occupations qui seraient également propres à favoriser vos études et à exercer vos talents, sont ce que vous aimeriez le mieux au monde. Vous n'auriez, avec tous ces avantages, que le titre modeste de répétiteur ; mais les répétiteurs de l'École normale sont, dans l'opinion de M. le grand-maître et de son conseil, des professeurs du premier rang.

J'ai distribué vos largesses, et j'ai rappelé à M. de Fontanes, vos titres, son ancienne bonne volonté et ses promesses. Il m'a renvoyé à M. Gueroult, que j'ai vu, qui avait d'autres desseins peut-être, mais qui est disposé à vous agréer. C'est donc à vous à vous décider. Sondez-vous bien ; consultez-vous longtemps, et prenez une résolution irrévocable. Ne dites cependant au public rien de décisif, avant d'avoir reçu votre nomination, dont je m'occuperai dès que j'aurai reçu moi-même votre réponse. La philosophie athénienne disait que « sur la terre tout est dans un état perpétuel d'écoule- « ment et de changement. » Or, l'Université naissante est une des choses humaines. Je souhaite, Monsieur, que vous soyez employé à établir ses fondements, et à lui imprimer cette stabilité qui naît des bons commencements. C'est vous dire assez quelle opinion j'ai de votre âme et de votre esprit. Vous aimez certainement plus une louange qu'un bon office ; mais, dans cette occasion, c'est vous louer éminemment que de vous servir. Du reste, j'ai reçu et j'ai lu vos opuscules avec un grand plaisir. J'aime cette dialectique pénétrante et ornée comme un thyrse couvert de pampres. Vos erreurs mêmes et vos illusions ont une candeur qui me charme, et ne blesse jamais la raison. Vous êtes né pour la sagesse, avec une tête brûlante ; enfin, comme

je le disais, cet été, à M. Rendu, il y a en vous assez de feu pour en donner à ceux qui en manquent, et un feu assez bien réglé pour consumer l'excès de ceux qui en auraient trop. Venez donc instruire et former ceux qui sont destinés à former les générations futures. Tout ce que vous avez dit de la dignité du professorat, ne convient qu'à celui qui vous est offert, et dont je vous crois aussi digne que je le crois digne de vous.

J'ai distribué vos exemplaires, comme je viens de vous le dire ; mais ne comptez que sur mon suffrage, sur celui de M. le grand-maître, et sur celui de M. de Villars. Tout le reste ne lit que ce qu'il fait, ou que ce qui est fait pour ses vues. Il n'y a presque plus, en France et surtout à Paris, d'amateurs désintéressés. N'attendez donc désormais ce que vous appelez votre gloire, que de vos devoirs bien remplis, et de la voix de vos collègues. J'espère que vous trouverez ici du discernement et de la justice.

Cette école dont on parle tant, qui est presque entièrement formée, mais qui n'existe pas encore, parce qu'elle ne sait où prendre pied, peut cependant s'établir d'un moment à l'autre, et si vous voulez en être, il faudrait vous tenir prêt à partir. Écrivez-moi ; songez à vous ; déterminez votre avenir, et, si vous m'en croyez, songez encore plus à votre vie et à vos études qu'à vos ouvrages. Ce sera le moyen de n'en faire que d'excellents. Je voudrais, Monsieur, contribuer au bonheur de votre vie et à tous les succès que vous pouvez attendre de votre esprit. Comptez, je vous prie, sur la solidité de mes sentiments.

P. S. Je veux ajouter que, malgré mes froideurs pour la politico-logie, et pour tout ce qui en rappelle

le temps, j'ai mis vos opuscules dans ma bibliothèque. Honneur insigne ! mais qui n'est honneur qu'à mes yeux.

Villeneuve-le-Roi, 11 octobre 1811.

A M. de Fontanes, à Paris.

Vous avez donc nommé Guidi le jeune inspecteur provisoire pour un an ? J'en suis charmé. Il pourra vivre, et je vous décerne bien volontiers cette couronne que les soldats romains présentaient à leurs généraux, et dont les plus illustres étaient si fiers, lorsqu'ils pouvaient l'obtenir, *ob cives servatos.* Mais quel génie aveugle gâte vos bonnes intentions, et mêle toujours parmi nous quelque mal au bien le plus pur? Pourquoi nommer Guidi à Caen ?

Il serait possible, à la rigueur, que l'air épais de la Normandie fût bon à un napolitain, dont la poitrine est délicate ; mais il sera mortel aux finances de celui-ci. Sa bourse est plus malade que ses poumons, et voilà un long voyage, un déménagement, des meubles à revendre et des meubles à acheter, qui l'achèveront. Il serait bien plus simple et plus aisé de le laisser à Aix, et cela serait plus sage. M. Guidi ira peut-être avec plus de plaisir à Caen ; il serait mieux placé dans le midi.

Vous savez ma maxime « qu'il faut confier l'éduca-« tion à des français en France, et à des italiens en « Italie. » Or la Provence est une seconde Italie, et la Neustrie une espèce de Danemark. De plus, M. Guidi connaît très-bien le lycée de Marseille, et, entre les mains de M. d'Eymar, il aurait pu faire de grands biens

dans cette maison. Revirez les parties et nommez-le à Aix, en laissant M. Félix à Avignon.

Quant à l'inspectorat de Caen, souvenez-vous d'un malheureux bien oublié, et qui n'est pas en tout digne de l'être ; je parle de Chênedollé.

Il avait autrefois sollicité cette inspection de Caen ; on la lui avait même proposée. Il s'ennuie à mourir à Rouen, où il fait très-bien son devoir, mais où il occupe une chaire trop inutile. Il aurait mérité la place d'Esmenard ; nul autre même ne la mérite comme lui. Mais, quoique un tel emploi soit l'objet de son ambition, il épouvante sa prudence. Il est trop pauvre pour vivre avec 2,000 francs.

Izarn est votre inspecteur général, et Chênedollé est relégué dans une ville de commerce ! O fortune ! ô destin ! peut-être aussi, ô Providence ! Mais nous qui ne connaissons pas les décrets du ciel, et à qui le ciel a donné d'autres lumières pour juger et pour nous conduire, n'avons-nous pas là de quoi nous étonner ? Songez que ce pauvre garçon a été votre confident, le confident de votre muse ; qu'il a été votre disciple, disciple de vos conseils, disciple de votre exemple. Il a voulu vous imiter : est-ce donc là ce qui vous a fâché ? Il vous a imité mieux que tout autre : cela devait vous apaiser. Après vous et l'abbé Delille, et en comptant les morts et les vivants, c'est l'homme de son âge et d'un âge inférieur au sien, qui écrit le mieux en vers, et qui a la plus savante et la plus saine littérature. Voilà entre vous un lien de plus. Un mot peu réfléchi et peu convenable peut-être, mais certainement innocent et qu'il a cru honorable, est sorti de sa bouche, un certain soir. O poëte, avez-vous pu vous en souvenir

si longtemps, et deviez-vous vous en offenser? *Tantæ ne animis celestibus iræ!*

Enfin Chênedollé est, par nature, votre admirateur; il le sera toujours, et malgré vous et malgré lui, jusqu'au fond de ses moelles et de ses veines. C'est donc un client que Dieu et la nature vous ont donné, et vous devez être son patron. Ah! monsieur le grand-maître, retenez bien deux vérités : la première, et je vous l'ai dite souvent, c'est qu'avec une certaine mesure d'esprit et de talent, on n'a pour véritables amis que ses admirateurs, parce que la moitié de nous-même est restée étrangère ou inconnue aux autres hommes; la seconde, c'est qu'on n'est parfaitement goûté et apprécié que par les hommes de son âge et les hommes de son métier.

Adieu, je vais me baigner quoique enrhumé. Je n'irai point au conseil.

Villeneuve-le-Roi, 28 octobre 1811.

A M. de Fontanes, à Paris.

Ah! monsieur le grand-maître, au nom du ciel et de vous-même, gouvernez paternellement, noblement et loyalement, justement et royalement, et, pour tout dire en un mot qui ne peut être dit qu'à vous, gouvernez poétiquement.

On vous fait commettre tous les jours, dans vos opérations officielles, des actes de lésine qu'on ne passerait pas à un auteur de charades. J'ai vu des prosateurs s'en indigner. Oui, j'ai vu se lever des épaules.... et quelles épaules, encore! celles de l'abbé Desrenaudes.

J'ai vu une tête se secouer.... et quelle tête ! la plus longue du conseil et de l'Institut, la tête de M. Cuvier. Sa bouche même articulait en grommelant le mot effrayant d'*avarice*. A propos d'avarice, les vices nous poursuivent jusqu'à notre dernier moment. Il serait bien singulier et bien déplorable qu'ayant si bravement échappé, pour votre propre compte, au plus triste et au plus hideux de tous, il se fût emparé de vous au nom de l'Université. J'ai peur qu'il n'en soit quelque chose ; d'autant plus qu'on vous voit obsédé, tous les matins, par une espèce de cauchemar, dont le poids et les inspirations assoupissent tout ce que vous avez en vous de libéral et de bénin. Je veux le faire peindre en diable, ou, pour mieux dire, en diabloteau, marchant un peu écarquillé, tenant une bourse à la main, rubicond comme un diable plein, et riant d'un rire nigaud. Il ressemblera, trait pour trait, à *Mammoun*, quand il était jeune.

Ce que je vous dis des épaules qui se lèvent et des têtes qui se secouent, n'est pas d'hier : cela date de deux et de six mois ; mais ce qui se passe aujourd'hui fera lever et secouer bien d'autres têtes et d'autres épaules. Rendu même en est consterné, et l'abbé de Champeaux en est pâle. Ah ! monsieur le grand-maître, oubliez M. de Rigny ; oubliez MM. tels et tels, et souvenez-vous de vos odes ! Cédez à vos propres inspirations, et consultez votre bonté, votre équité, votre raison, votre génie et votre gloire.

C'est un grand mal, je ne cesserai jamais jamais de le croire et d'en soupirer, que vous ayez voulu être, en personne et presque seul, votre directeur des finances. C'est un parti et une espèce de déchéance

que ni Sully, ni Colbert, ni Rollin, ni M. Desmousseaux, ne vous auraient jamais conseillés ; mais d'autres hommes, d'autres noms, d'autres avis ont prévalu. Je ne veux pas réveiller ici des sujets de discussion et de querelle.... Mais du moins, si vous perdez, dans ces misérables détails, et en si misérable compagnie, votre force, votre repos, votre attention, votre patience, votre temps et votre gaieté, n'y perdez pas votre bon cœur et vos entrailles, et, permettez que je le dise, votre honneur.

Je tremble quand je songe avec quelle facilité votre successeur, quel qu'il soit, car vous aurez un successeur, et vous l'aurez bientôt peut-être, améliorera le sort des hommes qui vous avaient été confiés, et leur fera trouver son administration plus protectrice, plus prévoyante, plus soigneuse d'eux-mêmes et plus humaine que la vôtre.

Vous quitterez l'Université ; mais l'Université ne vous quittera pas. On y parlera longtemps de vous et de votre trésorerie. Or, il ne faut mépriser ni les souvenirs ni les paroles. La louange et l'injure, le déshonneur et l'honneur en sont tissus, et la gloire même en est faite. Beaucoup de gens vous donnent des conseils qui ne seraient bons que pour eux. Repoussez-les, au nom du ciel. Vous le devez pour votre nom, pour l'estime où l'on est de vous, pour la prospérité et le bonheur du corps dont vous avez été le premier chef, pour l'intérêt de vos amis, qui n'ont de lustre que celui qu'ils tiennent de vous. Vous le devez pour la raison, pour la justice, et même pour votre fortune, comme je vous le prouverai quelque jour, si je vous trouve disposé à m'écouter.

Je dirai le reste à M. Rousselle, qui n'est pas de ceux dont je vous vois environné avec chagrin. *Nihil enim illo adolescente castius, nihil diligentius,* comme Cicéron le disait de son secrétaire. J'aime le vôtre, je l'estime ; mais je n'aime pas ses amis, et je les estime encore moins. Je n'aime pas non plus toutes ses maximes d'administration. Il en a de mauvaises, c'est-à-dire, de déplacées, que je veux essayer de lui arracher. Ce sera l'entreprise d'une autre lettre.

Quel a été le but et quelle est la conclusion de celle-ci ? me direz-vous. Elle n'est qu'un préliminaire. Je suis au lit ; j'ai mal aux dents, et je n'ai pu que commencer ce que j'aurais voulu finir.

Villeneuve-le-Roi, 30 octobre 1811.

A M. de Fontanes, à Paris.

Je dis, monsieur le grand-maître, qu'il n'y a pas, dans l'Université, un professeur qui ne doive être logé, chauffé, blanchi, éclairé, désaltéré, alimenté, rasé et porté ; j'ajouterai même, médicamenté.

J'ai deux grandes autorités pour étayer auprès de vous mon assertion.

1° Celle de Voltaire, homme qui savait aussi bien compter que bien écrire, et qui vous amuse toujours, au point de vous subjuguer. Vous savez qu'il promettait, textuellement et en toutes lettres, ces avantages au moindre précepteur et au plus mince secrétaire, quand il en appelait quelqu'un de Paris à Cirey, soit pour lui, soit pour ses amis ;

2° Celle d'un honnête rhémois qui ne fut jamais soupçonné d'aucune prodigalité. Ne vous souvient-il pas que le prudent et riche père de ce pauvre Flins, qui serait assis parmi nous, s'il avait pu vivre son âge, et qui n'y consumerait pas, comme moi, en sollicitudes pour les besoins d'autrui, son embonpoint et ses éclatantes couleurs, écrivait sans cesse à son fils : « Mon « fils, mon fils, il faut qu'un métier nourrisse homme » ?

Qu'on dise tout ce qu'on voudra, qu'on fasse comme on l'entendra ; mais il n'y aura jamais ni honneur, ni bonheur, ni succès constants dans l'Université, tant que la plupart de ses suppôts y seront exposés à loger en hôtel garni, à vivre à la gargotte, à voyager un bâton à la main, et à se faire soigner, en cas de maladie, à l'hôpital.

Et cependant, *proh dolor et proh pudor !* c'est ce que nous voyons tous les jours !

Eh quoi ! lorsqu'un gras conseiller, comme M. Noël ou M. Rendu, ou un leste et pimpant inspecteur, comme M. Gueneau ou comme moi, partent en poste pour quelque expédition brillante, ils sont payés au poids de l'or ; leur traitement demeure intact, et même leur épargne, s'il est permis de prendre garde à un tel effet des voyages, grossit de tous leurs mouvements. Et lorsqu'un maigre professeur, harassé du poids de l'année et accablé de ses soucis, se voit promu à quelque emploi aussi obscur, mais un peu plus lucratif que le premier, il faut qu'il aille l'occuper, quelquefois au bout de l'empire, à ses frais et dépens ; il faut qu'il s'appauvrisse, à chaque pas, et qu'il arrive ruiné !

« Est-ce là faire droit ? est-ce là comme on juge ! »

« Mais il avance », ai-je entendu M. Rendu nous dire en plein conseil. Il avance! mais c'est pour arriver tout au plus au tiers ou à la moitié de ce que nous avons. Il avance! mais on l'avance par justice, ou par le besoin qu'on a de lui, la faveur pure et simple ne pouvant être supposée. Si par justice, on impose son mérite; si par besoin, on taxe son utilité : dans les deux cas, la raison suffisante manque, et il y a, dans la manière dont eux et nous sommes traités, différence offensante et inexcusable contradiction.

Je m'arrête, pour le moment, à cette inégalité de poids et de mesure, et je vous dis qu'il faut la redresser et l'expier, en proposant au conseil la loi que je vais écrire ici, puisque loi il y a : « Voyager à leurs dépens « d'un lycée à un autre, sera une peine infligée aux « professeurs qui changeront de place, pour avoir mal « fait leur devoir ». Voilà ce que doit être votre loi, un règlement disciplinaire, et non un règlement bursal.

Paris, 8 avril 1812.

A madame de Vintimille.

Avec votre gentille petite lettre à nez retroussé, croyez-vous donc en être quitte, et qu'après un méfait comme le vôtre, il suffira d'avoir bonne mine pour avoir raison ?

J'ai gardé la chambre cinquante jours; je suis encore possédé et obsédé par un maudit catarrhe muet, qui m'a retenu dans mon lit, qui m'a fait cracher du sang, qui ne fait plus de bruit, mais qui tourmente

tous mes muscles et tous mes nerfs entre lesquels il s'est glissé. Vous n'avez pas envoyé savoir de mes nouvelles une seule fois, et, pour toute réparation, pour toute apologie, vous vous contentez de me dire, avec l'air et le ton de l'insolence en belle humeur : « Je me fâchais, vous vous fâchiez, défâchons-nous ».

A la bonne heure. Tant d'assurance, et une légèreté si bien tournée et si hardie me déconcertent absolument. Je ne sais plus ce que j'ai fait de ma colère ; mais je m'en réserve tous les droits, et si jamais je la retrouve, vous m'entendrez !

En attendant, j'irai vous voir, soit en riant, soit en grognant, peut-être tous les deux ensemble, au premier rayon de soleil qui me luira. Je prendrai mon temps, depuis midi jusqu'à une heure. C'est, dans le cours ordinaire de vos journées, une époque où le soleil ne vous voit guère hors de chez vous.

On parlait hier, devant moi, de M. de Rémusat. J'ai assuré qu'il allait mieux, et j'en suis sûr ; car vous m'avez écrit d'un style gai, et vous ne m'avez pas dit un mot de cette maison. Entre tous ceux que vous avez une fois honorés du nom d'amis, je suis le seul dont les maux, par un privilége bien honteux ou bien glorieux, vous laissent sans occupation, ou du moins sans quelque inquiétude impossible à dissimuler. Je prends cette disparité en bonne part ; je l'excuse pour le moment ; et, par nécessité ou pour la rareté du fait, je vous pardonne. C'est une lâcheté peut-être ; mais le moyen de résister au *Quos ego !...*

Villeneuve-le-Roi, 14 octobre 1812.

A Madame de Vintimille.

Est-il possible que vous ayez attendu de moi un service léger que je ne pourrai vous rendre ! Sera-t-il dit que vous aurez inutilement compté sur moi, vous à qui je dirais si volontiers, en regardant les étoiles : « Ne me les demandez pas, car je ne pourrais pas vous « les donner ! » Ce que vous désirez m'aurait été facile, il y a cinq ans, et m'est impossible aujourd'hui. Mais parlez à M. Frisell : je lui transmets avec confiance, mais avec un inexprimable regret, cette belle occasion d'être heureux et de vous servir. J'ai délibéré si je ne m'adresserais point à lui, en mon propre nom ; mais j'ai trouvé peu généreux de lui dérober une satisfaction dont il sentira tout le prix, et de ne pas lui laisser, dans leur intégrité, et sans y prendre aucune part, votre reconnaissance et cette joie dont vous parlez avec tant d'appétit, et qu'on aurait eu tant de plaisir à vous causer. Je vous remercie des vers de M. de Vintimille ; ils sont fort jolis et dignes de vous. Quand Chateaubriand vous écrit, c'est une préférence qu'il vous donne sur nous, qui l'aurions voulu avec nous, qui l'avons pressé de venir, et qui n'avons pas encore pu en obtenir une réponse.

Nous serons à Paris du 1er au 3 novembre. Ma tête et mes nerfs sont affreux ; mon estomac penche à redevenir ce qu'il était ; Moscou me fait horreur ; mais mon cœur est toujours le même, parmi tant de vicissitudes et de maux, et vous pouvez être persuadée que, dans ma destinée individuelle, rien au monde, rien ne

m'aura fait tant de peine que la nécessité désespérante où je suis de vous dire aujourd'hui : Je ne puis rien. Je vous exprime mes regrets en parodiant, comme vous le voyez, l'expression de vos désirs ; figurez-vous bien que tout cela se ressemble exactement, en vivacité et en étendue, et jugez des uns par les autres. Je vous aime, je vous honore, je vous suis dévoué et je m'en fais gloire ; mais je vous le dis aujourd'hui tristement et la tête baissée.

Paris, 17 octobre 1813.

A M. Rousselle, à Paris.

M. Mignon, que vous avez vu hier matin, est venu le soir, à heure indue, solliciter ma protectien auprès de vous ; je n'ai pu la lui refuser.

Il demande, pour toute grâce, la permission de voir un instant le grand-maître. Obtenez-lui cette faveur.

Il y a, dans l'entrevue de ce petit Mignon avec l'empereur, des circonstances qu'on est bien aise de savoir, et qu'il raconte avec une grande naïveté.

Cet élan d'un enfant, cette botte saisie, cette jambe héroïque secouée, et l'entretien qui s'établit :

— « Que me demandes-tu ? — Une recommandation « pour entrer à l'École normale.— Bon ! à l'École nor- « male ? Entre plutôt à mon service ; je te ferai sous- « lieutenant.— Mon frère est au service de Votre Ma- « jesté depuis six ans, et nous n'en avons point de « nouvelles. Je suis la seule consolation et la seule res- « source de mes parents, qui sont infirmes et âgés. — « Eh bien ! entre à l'École polytechnique ; je faciliterai

« ton admission. — Votre Majesté n'ignore pas qu'il « faut, pour l'école polytechnique, des études prépara- « toires, et je ne m'en suis pas occupé.—Qu'as-tu donc « étudié? — Le latin et le grec. — Et as-tu fait de « bonnes classes?—Oui, Sire, très-bonnes.— Dans quel « lycée? — J'ai suivi quelque temps le lycée impérial. « — C'est bon. »

Et il se fait un silence pendant lequel le petit jeune homme s'avise d'improviser un distique latin à la louange de l'empereur qui, prenant son parti en habile homme, se met à dire en souriant : — « C'est bon, c'est « bon ; je t'entends, je t'entends. » Et puis, étendant gravement la main: — « Va , tu seras content de moi. « Prenez son nom. »

Tout cela se passait sur le quai, un beau matin, et à la face du ciel et de la terre. L'empereur était à cheval. Rien n'avait été préparé ni prémédité de la part du petit garçon, qui est réellement un bon sujet, pieux et studieux, à ce que l'on dit, et très-hardi, comme vous voyez, mais très-décidé, en même temps, à n'être ni soldat ni prêtre.

On pourrait lui donner une petite place de petit régent ou de maître d'études. Le temps presse : il a dix-huit ans. Je sens bien que cela même offre difficultés ; mais l'obstacle est levé par une singularité qui n'est pas commune. L'empereur a étendu sa main sur lui, en l'assurant qu'il serait content, *cum brachio extenso*. Vous savez quelle était la puissance de cette formalité chez les Orientaux, dont l'empereur aime les mœurs et les manières. C'est là jurer par le Styx.

Enfin, depuis saint Marcelin, il n'y a point eu d'homme aussi hardi et aussi heureux avec le plus

redoutable des mortels, et cela me touche. Obtenez de l'oncle qu'en l'honneur du neveu, il accueille le suppliant et qu'il écoute l'anecdote.

Vous savez que j'aime mieux, dans tous les temps, faire dix lieues qu'écrire dix lignes. Vous croirez donc facilement, en voyant cette lettre, qu'il m'est devenu impossible d'aller dîner à Courbevoie. J'avais pris mes mesures avec M. de Clarac ; je me faisais une fête de ce voyage ; mais un peu d'air et d'humidité ont détruit ce rêve de bonheur. Je me suis couché enrhumé ; j'ai peu dormi, et je me suis éveillé oppressé, enroué, la gorge en feu, la voix éteinte, ne pouvant enfin ni parler, ni voyager. Oh ! qu'il est triste d'avoir une frêle santé ! — Faites entrer M. Mignon, comme dit M. Laborie.

Paris, 6 décembre 1813.

A madame de Vintimille.

Ah sirène ! vos paroles et votre voix m'ont d'abord presque ensorcelé ; mais heureusement j'ai pris le temps de me reconnaître. J'irai vous voir, vous regarder, vous admirer ; mais j'aurai les oreilles bouchées. Résolument, je ne veux chanter votre refrain, tout séduisant qu'il est, qu'au singulier, et pour mon compte seul.

Me préserve le ciel de consentir à vos visites. Cette partie de mes reproches et de ma colère n'était qu'une plaisanterie. J'ai une fort bonne raison pour refuser cet excès de faveur ; c'est qu'il me pénétrerait d'une lâche reconnaissance, et que je veux rester fâché.

D'ailleurs on gagne toujours quelque douceur ou quelque mot plaisant à être grondeur avec vous, tandis que la tendresse toute pure vous endort et vous embarrasse. J'irai donc braver en personne, aussitôt que je le pourrai, l'indulgence que vous m'offrez, et dont je déclare que je n'ai pas besoin; j'irai affronter vos bontés, que je reconnais franchement pour le plus terrible des dangers, quand on veut être mécontent. Je prendrai vos cajoleries pour de l'hospitalité, et toutes les grâces de votre accueil pour un bienfait dont le voyage me rendra quitte.

Enfin, je me tirerai de ce détroit périlleux comme je pourrai. Je veux bien vous aimer toujours, mais non pas me réconcilier. Fidèle et constant malgré moi, ce dont j'enrage, je resterai boudeur et sourd par projet, par calcul, par honneur, et pour servir de temps en temps à vos menus plaisirs.

Regardons-nous donc désormais, si vous voulez bien y consentir, comme des amis éternels, mais éternellement brouillés.

Paris, 18 mars 1816.

A madame de Vintimille.

Avez-vous le temps de penser à moi quelquefois, au milieu de votre tourbillon politico-logique? Pour moi qui, grâce au ciel, ne lis que la moitié d'un seul journal, qui vois peu de gens, et qui me bouche les oreilles quand on parle du ministère ou des deux chambres, j'ai gardé ma tête assez libre. Je m'y promène quand je veux, et je vous y trouve partout, dans les plus agréa-

bles de ces recoins que j'aime à parcourir plus que les autres, et où sont placés les souvenirs.

Je me reproche cependant de vous exposer à croire que j'ai pu vous oublier. Mes négligences sont grandes, sont longues, et deviendraient impardonnables si elles subsistaient plus longtemps. J'y mets un terme, et, pour apaiser mes remords, je fais l'aveu de mon iniquité. Le temps est bien choisi, puisque nous sommes en carême ; le jour encore mieux, puisque c'est aujourd'hui ma fête. Je me donne un bouquet, en me réconciliant ainsi avec moi-même. Si vous avez, pour votre part, quelque petit reproche à vous faire, je vous permets de vous réconcilier avec vous.

Toutes mes incommodités accoutumées, dans cette vilaine saison, sont revenues. Il faut bien vous le dire, pour être juste dans mon humilité. Tout n'est pas négligence en moi, et mes négligences, même les plus légères, ont pour principe d'invincibles nécessités.

Je lis un ancien livre latin, d'un cardinal Paleotti, qui dit et veut prouver que rien ne rend l'homme si heureux que de vieillir, que d'être infirme, etc. Je veux encore embrasser ce système, et j'entrevois déjà qu'il est aussi incontestable que beaucoup d'opinions qui dominent en ce moment, et asservissent des esprits fort sensés. Le bon cardinal, au surplus, n'assigne aucune époque à ce qu'on appelle vieillesse, et prétend qu'elle commence justement et exclusivement au temps où l'on se courbe, où l'on maigrit, où l'on tend au dessèchement, etc. Je suis bien aise de vous le dire et de le savoir ; il est évident, à ce compte, que vous ne vieillirez jamais.

M. Cornisset-Desprez a un léger service à vous de-

mander. Je l'ai fort exhorté à être hardi, et à s'adresser à vous en toute confiance. C'est un homme excellent, que j'ai déjà chargé de m'excuser auprès de vous, et dont je vous prie d'accueillir, avec toute votre bonté naturelle, la présence et le message, s'il ne s'est déjà présenté.

Dites-vous bien, je vous en supplie, que vous serez toujours à mes yeux ce que je vous ai vue, et daignez me voir toujours tel que je vous semblais être quand vous me trouviez supportable. Il faut peut-être, ou du moins il faudra bientôt pour cela un peu d'effort. Mais sans effort il n'y aurait jamais de vertu ni d'amitié perpétuelle. J'en excepte pourtant celle qu'on peut avoir pour vous, et qui me charme depuis longtemps avec tant d'uniformité.

Paris, 30 décembre 1816.

A madame de Vintimille.

Il est très-probable que nous sommes brouillés; mais nous le sommes sans doute en personnes d'honneur, et je puis, sans inconvenance, vous souhaiter la bonne année, et vous offrir mon petit présent, comme dans mes anciens beaux jours.

Ce petit présent n'est pas mince; ce sont, ne vous en déplaise, les quatre gros volumes in-8° des *Réflexions morales* que vous avez désirés, quand vous aviez quelque bonté pour moi, et que je n'ai cessé de chercher, même depuis le temps de ma disgrâce. Je les ai enfin trouvés, il y a six semaines, et j'ai employé tout ce temps à les rendre plus dignes de vous être offerts, en

y ajoutant les petites marques et remarques que pouvait y souhaiter votre curiosité. Il y manque une table des propositions notées, mais j'en ai préparé le brouillon, et je le ferai copier par des mains habiles. Le premier volume n'est pas souligné, parce que vous avez entre vos mains un premier volume à moi, qui doit me servir de modèle. Enfin tout cela sera parfait, avec le temps, et pourra vous causer quelque plaisir, si le goût que vous aviez pour les vieux livres n'est pas devenu aussi changeant que votre excellent cœur l'est devenu pour moi.

Il est pourtant bien singulier que vous m'ayez traité avec tant de rigueur. Vous m'aviez écrit, pour le 22 de juillet, la plus aimable lettre du monde, je l'avoue ; il y avait même dans cette lettre deux anecdotes impayables et qui me font rire encore, j'en demeure d'accord, toutes les fois que je ne suis pas trop accablé par la douleur. Je ne répondis et je ne vous remerciai que le 4 ou le 5 septembre, et j'eus grand tort, je n'en disconviens pas. Mais ce tort je l'avais eu vingt fois, et vous me l'aviez pardonné. Enfin ma négligence et votre indulgence étaient deux biens dont j'étais en paisible et incontestable possession, depuis treize ans, et vous avez troublé mon droit. C'est vous qui êtes impardonnable.

Quatre grands mois sans m'écrire un seul mot, vous qui écrivez deux fois par jour à tout le monde !... Je ne m'appesantis pas sur cette réflexion, qui me rendrait aussi intraitable que vous avez été ; je veux mettre les bons procédés de mon côté.

Je commence donc, comme si de rien n'était, par mes vœux de bonne année. Il pourra même m'arriver

de passer à votre porte, au premier beau jour dont je pourrai profiter. Je ne serai pas reçu, mais je laisserai mon billet. Enfin, pour n'avoir rien à me reprocher, si je deviens très-malade, je vous prierai de venir me voir *in articulo mortis.*

En attendant, je me souviendrai de vous toute ma vie, même pendant l'éternité, si Dieu me le permet, comme dit La Harpe, dont je n'ai jamais aimé que ce mot, et à qui j'ai toujours été tenté de reprocher de ne l'avoir pas dit pour vous.

Paris, 21 juillet 1817.

A madame de Vintimille.

Vous m'avez écrit, à pareil jour, il y a un an, une lettre bien aimable, que je reçus en silence, mais non pas certes avec insensibilité.

Il y avait dans cette aimable lettre, si digne de reconnaissance et si propre à me causer de grands plaisirs, un passage qui me fit une peine extrême, et dont je ne vous ai jamais rien dit. Il faut que j'en parle aujourd'hui, et que je soulage, en l'exhalant, ma douleur trop longtemps muette. Je me plaindrai en peu de mots.

Par un anachronisme qui fait frémir le cœur, vous confondiez, dans une commémoration dont j'étais d'ailleurs très-flatté, deux époques très-différentes, quoique également mémorables pour moi, le 6 de mai 1802 et le 22 de juillet, c'est-à-dire, le jour où je vous vis pour la première fois, et le jour où j'ai le mieux connu le bonheur qu'on trouve à vous voir, en me promenant

avec vous et Chateaubriand, dans une certaine allée des Tuileries, qui semble faite exprès pour s'y promener en rêvant, où je me promène souvent, et que je trouve toujours, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, tout embaumée de votre souvenir. C'est là (et ne l'oubliez plus) l'événement qui m'a rendu sacré le jour de Sainte-Madeleine. C'est là aussi ce qui m'a fait tant aimer les tubéreuses, dont je vous donnai ce jour-là un beau bouquet, et c'est en l'honneur de ce beau bouquet que je m'en donne un pareil tous les ans, à la même heure, s'il se peut, et que je vous ai dédié et cette fleur et son odeur. Je voudrais bien n'être pas fade, mais il faut être vrai, et je dois vous avouer que le bonheur que j'éprouve à me rappeler ces importantes minuties, fut un peu troublé, il y a un an, en voyant que seul j'en gardais bien nettement la mémoire. Je me suis ravisé. Je veux oublier votre oubli ; mais il était bon d'en faire mention en passant, ne fût-ce que pour constater notre état de situation et tenir nos comptes en règle : les bons comptes font, dit-on, les bons amis.

Je ne suis pas cependant si éplucheur ou si réplucheur que vous le pensez. J'examine peu si l'on m'aime plus ou moins ; c'est pour moi un assez grand bienfait qu'on se fasse beaucoup aimer, et je vous ai à cet égard de hautes et constantes obligations.

Il paraît que M. de Barante vous en a aussi de cette espèce, et qu'il vous aime plus que vous ne croyez, puisqu'il a donné à notre petit grand cousin la place qu'il sollicitait. Mon frère l'en a remercié, en le rencontrant aux bains, dans le temps. Une absence que nous fîmes alors ne me permit pas de connaître et de

vous annoncer à propos ce succès que nous vous devons, je le soutiens, 1° parce que je crois que cela est vrai, et 2° parce que je voudrais pouvoir vous attribuer tout ce qui m'est arrivé et tout ce qui m'arrivera d'agréable dans la vie. Elle est bien pénible pour moi, cette vie. Mes affaiblissements secrets augmentent tous les jours. Je les déguise au dehors et je me les déguise à moi-même tant que je puis ; mais je les sens, et ils m'accablent au dedans. Heureusement le cœur vit toujours, mais il ne vit guère tout entier que pour vous, et peut-être aussi pour madame de Staël, que je n'ai jamais vue, que j'ai mille fois évitée, qui me paraissait un être fatal et funeste, dont la mort me paraît un bien, et m'attriste cependant, quand je vois l'indifférence avec laquelle ses amis mêmes ont vu descendre au tombeau cette femme encore si vivante et qu'on avait si longtemps fêtée ! Je me suis informé de toutes parts : il n'y a pas eu d'exprimé un seul véritable regret ; son quartier même l'a maudite, je ne sais pourquoi. Benjamin-Constant a vu pendant deux heures M. Frisell, le jour de sa mort, sans lui en parler. Quand celui-ci lui en a fait des reproches, quelques jours après, il lui a répondu : « Je croyais que vous le saviez. » Le jour des louanges a été déplacé pour elle ; elle en avait reçu dans sa vie, il n'y en a point eu au-delà. Cette infortune d'une telle célébrité m'a navré véritablement ; et quand j'ai vu que personne ne voulait penser à cette pauvre femme, je me suis mis à y penser tout seul, et à regretter, avec une amertume inconsolable, le mauvais emploi qu'elle a fait de tant d'esprit, de tant de force et de tant de bonté. Elle est morte, comme vous le savez, madame de La Roche ou *della Rocca*, et cet

incident, qui égaie un peu ma tristesse, n'a pas occupé la malignité ! Sans les journaux, la fin d'une vie qui a été si tumultueuse, n'aurait pas fait le moindre bruit.

Madame de Chateaubriand, à la suite d'un catarrhe qui avait extrêmement fatigué sa poitrine, a eu la rougeole, à Montboissier. Elle est mieux ; mais elle nous a fort inquiétés, et nous avions envoyé son médecin, M. Laëneck. Je vous connais trop fidèle aux amitiés même passées, pour vous croire indifférente à cette nouvelle, qui d'ailleurs me touche de près, et je vous la donne.

Ce pauvre garçon est bien malheureux cette année!... mais je ne veux pas vous parler de lui. Je ne saurais supprimer cependant une réflexion qui vient au bout de ma plume, et qui me tourmente quelquefois, en pensant à vous, à lui et à bien d'autres que je vois quelquefois si bizarrement unis ou désunis. Il me semble que le monde est plein d'aimants qui se tournent leurs pôles, et d'antipathies qui se donnent la main.

Pour moi, dans mon isolement et au milieu de mes maux, je goûte et je cultive le bonheur de n'éprouver et de n'inspirer que des inclinations conformes à ma nature primitive et invariable. Souvenez-vous qu'il est de mon essence de penser à vous avec délices, et de vous être éternellement attaché.

Villeneuve-le-Roi, 20 septembre 1817.

A M. Clausel de Coussergues, à Paris.

Comment vous portez-vous ? En quel temps comptez-vous qu'arrivera madame de Clausel ? Que dit et que pense madame la duchesse de Lévis, que je suis désolé de ne plus pouvoir entendre, une fois par semaine, et à laquelle j'aurai l'honneur d'écrire incessamment ? Où faut-il adresser notre réponse à madame de Chateaubriand, qui nous écrit qu'elle part pour la terre de son neveu, sans nommer ni la terre, ni le pays où elle est située ? Enfin, nous aimez-vous toujours assez pour persister à venir nous voir, et pouvez-vous assigner un jour fixe à l'exécution de ce projet obligeant, que nous aurions une joie extrême à vous voir réaliser ?

Répondez d'abord nettement et catégoriquement à ces six questions, car je les ai comptées, et occupez-vous ensuite, toutes distractions et même toutes occupations cessantes, d'une commission que vous seul pouvez faire habilement, et dont je vais prendre la liberté de vous charger. Écoutez bien.

Je me suis longtemps, comme un autre, et aussi péniblement, aussi douloureusement, aussi inutilement que qui que ce soit, occupé du monde politique ; mais j'ai découvert à la fin que pour conserver un peu de bon sens, un peu de justice habituelle, un peu de bonté d'âme et de droiture de jugement, il fallait en détourner entièrement son attention, et le laisser aller comme il plaît à Dieu et à ses lieutenants sur la terre : je ne lis donc plus aucun journal.

J'en suis resté aux marquis du Lauret ou de Mascarille, et, depuis cette promotion, grâce aux trente-trois lieues qui me séparent de Paris, je ne sais et ne veux savoir aucune nouvelle de paix ou de guerre, intestine ou extérieure, entre aucun peuple ou aucun parti. J'ignore si l'on écrit sur les élections, si l'on a fait de nouveaux ministres, si Benjamin-Constant est mort, ou si l'abbé de Pradt est en vie. « Je ne sais rien », comme faisait Sancho Pança, et, comme lui, « je suis « couché dès yêpres, et je reviens des vignes ».

Mais si le monde politique ne m'occupe plus du tout, le monde moral, en revanche, m'occupe beaucoup, et, dans ce monde moral, il y a eu un événement qui est l'objet de mes réflexions, le jour, la nuit, et à toute heure, événement qui s'est passé dans votre pays : c'est l'assassinat de Fualdès.

Voilà, certes, un crime bien conditionné, un crime tout entier, avec toutes ses dimensions et toutes ses difformités ; un crime horrible, et par cela même un beau crime, car il est propre à dégoûter de tous les autres. Rien n'est d'un effet utile, en ce genre, comme une longue histoire et des circonstances qui s'accrochent l'une à l'autre dans la mémoire, et s'y attachent de manière à l'occuper tout entière, et à effrayer, pour des années, l'imagination même des scélérats les plus froids, les plus durs et les plus grossiers. Or, trouvez-moi, dans les causes célèbres, un forfait qui ait, autant que celui-ci, ce mérite et ces caractères.

Un caractère et un mérite qui sont encore particuliers à cette effroyable monstruosité, c'est d'être née de cette obscure débauche et de cette obscure usure bourgeoises, les pires des débauches et des usures, qui

avaient presque échappé jusqu'ici à l'horreur publique, mais qui enfin ont montré leurs fruits !

Vous comprenez d'avance à quel point il doit m'importer de posséder, dans toute leur fidélité et dans toute leur intégrité, les pièces d'un procès, je dirais presque les actes d'un drame dont l'effet théâtral me paraît devoir être si salutaire et la moralité si neuve.

On a rassemblé tout cela, à ce que l'on dit, dans l'imprimerie de Pillet, rue Christine. Pillet occupe votre ancien appartement, et pourrait presque s'appeler votre successeur. Ses presses sont au service d'un journal que vous avez presque créé. Le crime s'est commis dans le territoire qui vous a vu naître. Les juges, les témoins, les coupables et la victime ont été connus de vous. Vous pouvez mieux que personne décider de toutes les vérités de cette affaire. Si donc elles sont contenues, à votre avis, dans ce que Pillet publie, abonnez-moi à ce recueil, et faites-le moi envoyer au plus vite. On annonce avec le recueil un portrait de madame Manson ; on en annonce un autre chez Martinet. Examinez-les l'un et l'autre, et si celui de Martinet vous paraît plus ressemblant, envoyez-les tous deux.

Pardon de tant de peines; mais vous voyez que toutes les convenances possibles m'obligeaient à vous charger de ces corvées, et que vous êtes, dans cette occasion, agent unique et nécessaire.

Nos compliments à Charles. Ses camarades et les amis de son père l'attendent ici, avec une égale impatience.

Je finis. Ma lettre est longue. Permis à vous, pour m'en punir, de m'en écrire une dix fois plus longue,

et de nous dire, comme moi, mais avec plus de variété, tout ce qui vous a passé par la tête depuis notre départ. Je me croirai récompensé.

Adieu, bonne âme, ange de paix, dont tant de tourbillons se jouent à rendre inutile la primitive destination. Nous aimerions mieux vous voir et vous savoir en repos qu'en mouvement, conformément à votre essence. Mais, en mouvement comme en repos, nous vous aimerons toujours également, à cause de l'incorruptibilité de votre nature. Adieu ; aimez-nous aussi, et vivez longtemps.

Paris, 21 juillet 1818.

A madame de Vintimille.

Je suis mort au monde ; mais je ne le suis pas pour vous, quoique depuis six mois et vingt-un jours bien comptés, je ne vous aie donné aucun signe de vie.

Si vous me demandez pourquoi, pendant tout ce temps-là, je me suis tenu si obstinément enfermé dans mon espèce de tombeau, sans vouloir en ouvrir la porte à personne, pas même à vous ; comment il est possible que j'y sois demeuré sourd à vos aimables invitations de venir m'y rendre visite, muet sur mes regrets et inébranlable à mes propres inclinations, je vous dirai que c'est là un secret dont on ne fait pas aisément la confidence, qu'on se dissimule à soi-même tant qu'on peut, et auquel on ne pense pas volontiers ; en vous l'avouant aujourd'hui, je fais le plus pénible effort où un honnête homme puisse être porté par une amitié sans bornes et une confiance sans réserve.

Apprenez donc ce que personne au monde ne sait encore, mais ce qui sera bientôt sensible aux regards les moins clairvoyants; c'est qu'au fond de moi-même, je suis devenu imbécile, ennuyé de ce que j'entends, ennuyeux dans ce que je dis, indifférent à presque tout ce que je vois, ne comprenant presque plus rien ni aux livres, ni aux hommes, ni à mes propres pensées : enfin je suis différent de moi-même. Le souvenir de moi vaut mieux que ma présence, et je n'ose plus me montrer à ceux dont je veux être aimé. Jugez si je suis payé pour vous fuir !

Ce n'est pas qu'en y réfléchissant longtemps, et en me tâtant avec une extrême attention, je ne retrouve en moi, de temps en temps, le même cœur, le même esprit, le même fonds de feu et de tendresse ; mais tout cela est si enfoncé, si nébuleux, si engourdi, que je puis seul être assuré de mon identité parfaite. Je me supporte donc ; mais il me serait impossible de ne pas succomber à l'humiliation et à la peine d'être insupportable à autrui, surtout à vous, ne fût-ce qu'un quart d'heure, quelques minutes, un instant.

On dit que c'est un temps de crise, et que cette crise passera ; mais il y a dix mois qu'elle dure, et je suis descendu où je suis par des décadences insensibles et continues : on ne revient guère de ce qui s'est opéré si lentement.

Les grandes chaleurs et les souvenirs de la sainte Madeleine m'ont ranimé un moment. Je me sers de cette espèce de demi-retour pour vous offrir les hommages et les souvenirs d'une ombre. Ma chambre sera parée de tubéreuses, au retour de la servante qui va porter ma lettre à la poste ; et si M. de Fontanes est

fidèle à la promesse qu'il m'a faite de venir prendre mes commissions, il vous portera dimanche un petit livre qui m'est bien cher, parce qu'il me fait souvenir de vous, depuis six mois que je vous le garde. Ce sont mes étrennes de cette année. Recevez-les, quoique tardives. C'est ce qu'après beaucoup de recherches, j'ai cru trouver de plus digne de vous, ce qui est, en ce moment, le plus précieux à mon goût parmi mes livres, ce que j'aurais le plus de plaisir à garder, et ce qui, par cette raison, m'est le plus agréable à vous offrir.

Aimez-moi toujours un peu, puisque vous avez daigné m'aimer autrefois, et ne dédaignez pas mon oisive et inutile fidélité.

P. S. Il ne faut pas cependant que je vous expose à vous attendre à quelque merveilleuse rareté. Mon petit livre est tout bonnement un petit Pétrarque dont tous les sonnets, rangés dans leur ordre chronologique, font imaginer, presque jour par jour, l'histoire entière de sa vie et de ses amours.

La traduction française est en regard, de même dimension que le texte. Cette traduction n'est pas fort bonne, mais elle est du bon temps puisqu'elle est dédiée à M. de Montausier.

La reliure est couleur de bois d'oranger et me rappelle vos petits meubles que j'aimais tant. La couverture est ornée d'un double W très-délicatement tracé, qui semble multiplié par ses petites branches, et qui, par ce caractère, paraît à la fois l'emblème et le chiffre le plus convenable de votre nom. Les signets sont des rubans du plus beau blond, ainsi que les revers de la reliure, et les dorures un peu passées. Enfin tout an-

nonce que, dans son origine, ce livret fut destiné à la plus piquante des blondes. J'ai dans la tête qu'on le relia pour vous, qu'il vous a appartenu, qu'il fut volé ou que vous le perdîtes, et je vous le rends.

Je me suis dit, dans mes conjectures, qu'il vous fut donné, il y a longtemps; que, par conséquent, celui qui le donna, put vous aimer dès sa jeunesse; et c'est un bonheur que je lui envie. Je me dis que, s'il vit encore, il vous aime toujours; et ce bonheur-là je ne l'envierai jamais à personne, car je le partage avec tout ce qui vous connaît.

J'ai dit. Amusez-vous beaucoup et portez-vous bien.

Paris, 2 janvier 1819.

A madame de Vintimille.

Hier, j'ai tenté l'impossible pour aller vous offrir en personne mes vœux de la nouvelle année. Je voulais arriver à votre porte à trois heures, vous voir, si vous étiez visible, et déposer au moins de mes propres mains, chez votre suisse, si je ne pouvais pas parvenir jusqu'à vous, mon compliment et mon petit présent d'usage. Tout était prévu, arrangé; mais le sort s'est moqué de moi. Il n'y a pas eu moyen de trouver, dans mon voisinage, un fiacre qui fût à sa place. Tout roulait, et rien n'a voulu s'arrêter. Dans mon désespoir, j'ai fait chercher une brouette; mais on n'a pas pu en trouver.

Voilà, certes, commencer l'année par un désappointement qui serait de mauvais augure, si la peine que

j'en ai ressentie et que j'ai acceptée à la fin de bonne grâce, comme un juste châtiment de ma vanité déconcertée, n'avait absorbé le présage. Il est certain que j'étais fier de me montrer leste et ponctuel à remplir un devoir si cher, et dont je n'ai pu m'acquitter que de loin et avec lenteur, depuis tant d'années. Aujourd'hui je suis humilié de ma tentative déçue. C'est donc en toute humilité que je vous envoie ces assurances de mes regrets et de ma fidélité.

Je suis arrivé depuis quinze jours. Je n'ai pas oublié, pendant mon absence, que vous m'aviez invité à vous écrire, si je trouvais de l'encre et du papier à ma portée. Mais, au lieu d'écrire, je me suis amusé à penser à vous, sans vous en rien dire. Je vous assure que j'ai bien vivement regretté de n'être pas votre voisin, au mois d'octobre. Je l'ai passé tout entier dans une vivacité de tête et de cœur, dans une activité d'imagination, et une disposition à communiquer mes pensées, qui me rendaient tout à fait bonne compagnie. Ah! où étiez-vous dans ce temps-là? Mais voilà encore une vanité dont vous êtes la cause, et dont je pourrai bien être puni par le retour de cette imbécillité qui me tint si longtemps éloigné de vous, l'année dernière, et à laquelle vous ne voulûtes pas croire, quoiqu'elle fût, je vous le jure, bien réelle. Si elle revient, je la prendrai; mais je voudrais qu'elle ne revînt qu'aux vacances, pour n'être pas trop indigne de vous pendant que je suis à Paris.

Donnez-moi vos jours et vos heures, afin que je puisse mettre à profit mes bons moments tant qu'ils dureront. M. Molé vous aura fait part de mes bonnes intentions, et vous n'aurez pas été trop étonnée de

n'entendre pas parler de moi hier. Je le rencontrai au coin de la rue de la Paix, il y a six jours. Il m'apprit qu'il était hors de ministère. Je voulus lui en donner un, et je le fis mon chancelier auprès de vous. Je ne sais si le brouhaha de ses fonctions passées lui aura laissé la liberté de s'acquitter de celles que je lui confiai, et qu'il voulut bien accepter; en tous cas, j'en appellerai à sa responsabilité.

Adieu. Soyez heureuse cette année et toutes les autres autant que je le désire, autant que vous le méritez, et surtout soyez bien sûre que, tant que je respirerai, leste ou impotent, malade ou sain, imbécile ou non, écrivant ou n'écrivant pas, je penserai à vous, je vous estimerai, je vous honorerai, et je vous aimerai toujours.

Paris, 21 juillet 1819.

A madame de Vintimille.

Voici un petit présent qui me paraît digne de vous et du lieu que vous habitez. C'est une lettre de Boileau à M. de Lamoignon, l'avocat-général, qui portait le nom de cette terre de Basville, qui embellit votre voisinage; vous serez sûrement bien aise de voir et de posséder ce portrait parfaitement ressemblant de l'écriture du poëte. On me l'a donné, et je vous le donne. C'est pour moi un moyen infaillible d'augmenter le plaisir que j'en ai reçu.

Boileau se plaint, dans sa lettre, de n'avoir pas, cette année-là et ce jour-là, un soleil digne du mois où il

écrivait, qui était le mois de juin. Nous avons aujourd'hui un temps bien indigne aussi du mois de juillet, et surtout du 22. Mais j'en ai de rechange, et s'il ne fait pas demain un beau jour de Sainte-Madeleine, je me souviendrai d'un autre.

Vous souvenez-vous d'avoir entendu citer à Chateaubriand deux vers d'un vieux juge de paix de Sceaux, qui traduisait Atala à sa manière, et qui faisait dire à son sauvage :

« . . . . Le cruel souvenir
« Ne veut pas que mes maux puissent jamais finir. »

Je parodie ce sauvage en me disant :

. . . . Un si doux souvenir
Ne veut pas que mes biens puissent jamais finir.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles un peu en détail, et de celles de madame de Labriche, dont j'espère que l'accident est entièrement sans vestiges. Avez-vous auprès de vous madame de Pastoret, et son affliction s'adoucit-elle? Je n'ose pas aller la voir, de peur de remuer ses douleurs ; mais je pense beaucoup à elle. Je ne vous dis rien pour M. Molé ; je veux me brouiller avec tous les hommes, excepté avec deux ou trois. La politique a ôté aux autres la moitié de leur esprit, la moitié de leur droit sens, les trois quarts et demi de leur bonté, et certainement leur repos et leur bonheur tout entiers. Je les attends à l'autre monde ; c'est là seulement que je renouerai mes amitiés.

A propos d'amitié, le pauvre Frisell, qui servait quelquefois de truchement à la nôtre, étant parti pour Londres, a ressenti à Dieppe une atteinte de goutte qui lui a rendu une main toute enflée et toute rouge.

Le voilà qui se croit délivré de tous ses autres maux, et qui nous écrit, dans sa joie, pour nous prier de l'aider à chanter un *Te Deum ;* jamais homme n'a été si content d'avoir la goutte ! Mais il attend au lendemain, pour cacheter sa lettre, et le voilà qui s'éveille avec la même main, il est vrai, mais aussi avec les mêmes reins et les mêmes nerfs, les mêmes muscles et les mêmes douleurs qu'auparavant. Le pauvre garçon a fini par nous demander un modeste *De profundis*. Nous lui dirons un *Libera*, non pas pour l'autre monde, mais pour celui-ci, en priant le ciel de le délivrer de tout ce qui lui ôte sa gaîté, son contentement et son amabilité native.

Nous partirons pour Villeneuve beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire ; donnez-moi l'ordre et la marche de votre été, afin que je sache si je puis espérer de vous revoir à Paris avant de le quitter.

Portez-vous toujours bien, et ayez toujours beaucoup d'indulgence et un peu d'attachement pour moi, qui vous ai tant aimée et qui vous aime tant.

Paris, 16 août 1819.

A M. Frisell, à Londres.

J'ai reçu presque en même temps vos deux lettres, la mienne et celle de Chateaubriand. Je vous en envoie deux autres en retour. L'une m'a été adressée pour vous par M. de Favernay, qui est toujours à Chartres, et qui a oublié votre adresse. L'autre vient je ne sais d'où, et m'a été envoyée de votre hôtel. Je joins la mienne à tout cela ; j'en fais un seul paquet, et, pour

ménager vos finances, j'use de l'expédient que vous indiquez à Chateaubriand, en me servant de votre ambassadeur. Je désire que le tout arrive à bon port, et vous trouve en un état de santé et de désennui dont vous puissiez nous rendre un compte un peu satisfaisant. Ne m'épargnez pas les détails sur tout ce qui vous touche ; j'aime à lire ces choses-là de votre part ; mais, pour la mienne, je n'aime pas à les écrire. Contentez-vous de savoir que nous nous portons à notre ordinaire, et que notre plus vif désir est que vous vous portiez bien, ou passablement bien.

Vous avez beaucoup trop tardé à nous donner de vos nouvelles de Londres. Je commençais à être inquiet, quoique je m'inquiète toujours bien plus tard que les autres hommes. Grâces au ciel, vous avez enfin une idée nette et fixe sur votre maladie. Je suis bien aise qu'elle ait un nom déterminé. Celui de *goutte atonique* me paraît juste. Il est tout neuf à mon oreille ; mais il offre à mon esprit un sens si clair et si facile à saisir, que je le crois vrai. Tenez-vous-y. Il est dans la nature d'être soulagés de nos maux quand nous leur avons donné un nom, quel qu'il puisse être. Je ne sais pas au juste si cela est utile en soi ; mais je sais que cela est fort naturel, et par conséquent très-raisonnable. Remarquez, je vous prie, que la première question qu'on fait toujours, quand on voit souffrir les autres, ou qu'on souffre soi-même, est celle-ci : « Qu'a-t-il ? — Qu'a-« t-elle ? — Qu'ai-je donc ? » Dieu veuille qu'il vienne un temps où vous puissiez dire : « Je n'ai rien. » Vous êtes assez fort et assez jeune pour y prétendre, et j'ai assez bonne opinion de votre constitution et de la bénignité de vos humeurs pour l'espérer.

J'ai dit à M. Bernardi le peu de cas que vous faisiez de ses terreurs. Pour moi, je vous déclare que votre sang-froid et vos sécurités m'indignent. Si vous n'avez pas à craindre ce qui se passe chez vous comme un danger, vous devriez au moins en avoir horreur comme d'un scandale donné au monde, ou d'une difformité politique horrible à voir. Les désordres que vous supportez, non-seulement avec indifférence, mais avec une espèce d'orgueil, et pour le seul plaisir de penser, de dire et de montrer que vous êtes libres, me prouvent seulement que vous êtes fous. Et si vous ne l'étiez qu'à vos risques et périls, encore passe; mais vous l'êtes certes au détriment du genre humain. Vos fatales prospérités vous ont donné un tel éclat, comme nation, et cet éclat a inspiré aux peuples un tel désir de vous imiter, pour vous égaler, que tous vos exemples sont contagieux. Vous avez rempli le monde de funestes émulations. Pour être riche, comme vos fabricants, on voudra être turbulent et séditieux comme vos ouvriers. Pour paraître imperturbable et hardi comme vos politiques, on en viendra à rire, comme vous le faites, de ces agitations d'esprit qui sont le plus grand des désordres, si la paix et la concorde sont le plus grand des biens. Or, la concorde et la paix sont le seul bien que le vrai législateur doive se proposer, parce que sans elles il n'y a, pour un peuple, ni bonheur assuré, ni vertus constantes et faciles. Toute votre patience, si vous voulez la raisonner, ne peut au fond être établie que sur cette idée : que l'honneur et le bonheur d'un peuple consistent à se remuer, quand il veut, et que le meilleur des gouvernements est celui qui le laisse toujours aller jusqu'aux bords du pillage et de l'incendie,

sauf à l'arrêter quand il en sera là. Pour appuyer solidement un tel principe de conduite, il faut en venir aux théories des Sismondi et des Staël : « Que le mou-« vement, quel qu'il soit, est le plus grand bien de « l'esprit, le plus grand bien de notre cœur, de notre « corps et de notre âme. » Je hais ces horribles maximes, comme auraient fait les anciens sages ; je hais la liberté, comme l'entendent les modernes. J'aime l'ordre, et n'aime que lui, parce qu'il est le besoin de tous les pays, de tous les temps et de tous les hommes ; l'ordre dont le nom seul, quand il est en honneur, et l'idée seule, quelque confuse qu'elle soit, rendent les hommes meilleurs et au dedans et au dehors, tandis que le nom seul, la seule idée de liberté qui n'expriment et ne présentent pour nous qu'une exemption de frein et de règle, nous dépravent nécessairement et au dehors et au-dedans. Ce mot a pour nous, depuis le christianisme, un son et un sens qu'il n'avait pas auparavant. Il ne signifiait qu'une espèce de gouvernement tout aussi régulier qu'un autre ; chez nous, il tombe sur les mœurs, et n'exprime en réalité que beaucoup de dévergondage dans les lois et dans les humeurs. Un homme libre, chez les anciens, était respectueux et soumis à son pays, comme un esclave ; un homme libre aujourd'hui se montre hardi et maître de lui-même comme un tyran. Comparez Aristide, ou tout autre ancien, à lord Cochrane, et vous comprendrez ce que je veux dire, mais ce que je n'ai pas le temps de dire mieux.

En résumé, votre pays est fou et le mien aussi ; mais c'est le vôtre qui a perdu le mien, qui ne vaut plus même le vôtre ; et ces deux-là perdront les autres, si

quelque force, unie à la justice et à la raison, ne vient pas, je ne sais d'où, mettre la folie aux fers et les erreurs dominantes dans un puits. En attendant, riez de vos attroupements, comme nous rions de nos clubs; il en résultera un genre humain abominable; mais il est fort possible qu'au milieu de ces combustions, nous vivions tout notre âge, et que nous mourions même dans nos lits.

En voilà assez pour aujourd'hui, et peut-être pour très-longtemps. Vous aimez à écrire, et moi je le déteste. Des mots à tracer et à remuer me brouillent la vue et me fatiguent l'esprit. Si j'écris vite, je ne vois ni ne sais ce que je dis; si j'écris lentement, j'ai le temps de m'apercevoir que ce que je dis n'en vaut pas la peine. Le temps de mettre du noir sur du blanc, avec quelque plaisir, est passé pour moi. Trouvez bon que j'emploie ou ma femme ou mon frère à vous répondre avec ponctualité, me réservant cependant de vous témoigner, de loin en loin, tout le plaisir que je reçois de vos lettres. Les plus longues et les plus détaillées, sur vos biens et sur vos maux, sur vos plaisirs et sur vos peines, me sembleront toujours les plus courtes et les meilleures.

P. S. L'article de Chateaubriand a fait, en effet, ici beaucoup de bruit et peut-être beaucoup de bien...... Mais qui le sait?

Villeneuve, 8 septembre 1819.

*A mademoiselle de ***.*

Vous ayez, Mademoiselle, pour admirateurs décidés deux hommes qui peuvent se donner carrière. A la distance où ils seront toujours de vous, leurs hommages, quelque éclatants ou indiscrets qu'ils puissent être, ne pourront ni vous compromettre ni vous paraître intéressés; car l'un habite aux extrémités de la terre, et l'autre aux extrémités de la vie. C'est l'ambassadeur de Perse et moi.

Je crois que nous avons été créés exprès pour vous donner la gloire de plaire à des goûts opposés. Ce demi-turc est un franc étourdi qui s'est épris de vous, à la première vue, tandis que vous avez été souvent l'objet de ma plus sérieuse attention. Vous avez d'abord charmé ses yeux, et vous charmez aussi les miens; mais il vous a seulement regardée avec ceux qu'il a dans la tête, au lieu que je vous ai longtemps étudiée avec ceux que j'ai dans l'esprit, ce qui est plus sage et beaucoup plus respectueux.

Cependant ce hardi rival a pris sur ma timidité des avantages que je prétends lui disputer. Je vais sortir du silence et regagner sur lui, pied à pied, tout le terrein qu'il m'a ravi en osant parler le premier. Il a fait ses déclarations, et j'oserai faire les miennes. Il vous a dit ce que votre présence inspire; je vous dirai ce que j'ai mille fois pensé en votre absence, dans le sang-froid du souvenir et de la réflexion.

On dit que, prince et poëte, il compose pour vous une ode qu'il publiera dans son pays. Je suis un sage

instruit par le passé, et, tandis qu'il ne vous donne que des louanges, je me permettrai de vous offrir quelques conseils. C'est un tribut que semble exiger votre modestie, et dont l'obligation m'est imposée par la dignité de ma situation et de mon âge. J'appartiens presque à l'autre monde ; c'est le lieu de la vérité.

Pourtant, Mademoiselle, je ne veux être aujourd'hui qu'un sage en habit de ville. Je n'ai point vos devoirs en vue, mais seulement l'urbanité. Mes conseils ne sont pas vulgaires ; mais aussi vous ne l'êtes pas. En regardant votre avenir et le point que vous occupez, je parcours le recueil de maximes que j'ai reçues de l'expérience, et je choisis pour vous les offrir, au moment de votre départ, celles qui, parmi les plus rares, les plus exquises et les plus neuves, vous sont le mieux appropriées.

Quelque parti que vous preniez, vous ne plairez médiocrement à aucun homme d'un goût vrai, et, si vous déplaisez aux femmes, ce sera toujours votre faute, et parce que vos apparences n'auront pas assez répondu à toutes vos réalités ; je vous le dis et j'en suis sûr. Évitez cette disparate ; ne vous faites pas méconnaître et ne vous calomniez jamais.

Si vous voulez garder quelques imperfections, n'ayez que des défauts aimables et propres à vous faire aimer. Tous les autres, quelque innocents ou inconnus qu'ils pussent être, seraient trop peu dignes de vous.

Ayez souvent un peu d'humeur, pour délasser votre raison ; mais que cette humeur soit légère, et n'en montrez que ce qu'il faut pour votre propre amusement et pour l'amusement des autres. Vous seriez trop répréhensible, aussi bien que trop malheureuse, si elle devenait leur tourment.

Permettez-vous quelques caprices, mais qui soient courts, et peu marqués, et qui laissent apercevoir, comme un éclair dans le lointain, les agréments et le sourire de votre imagination.

Gardez vos singularités ; mais tant que vous serez très-jeune, ne les montrez qu'aux connaisseurs ; et qu'au gré des plus difficiles, elles vaillent mieux que l'usage, que la coutume, que la mode : le monde n'en veut qu'à ce prix.

Conservez dans votre maintien, dans votre ton, dans vos manières et dans toutes vos habitudes, une certaine négligence, une apparence d'abandon et un air de distraction que j'ai cru remarquer en vous, malgré votre vivacité. Mais que tout cela soit semblable à ce qui est modèle en ce genre, et puisse en servir à son tour.

Que cet abandon plein de grâce annonce de la confiance et non de l'indifférence ; que cette négligence, acquise par l'heureuse satiété de toutes les délicatesses et de toutes les élégances, soit une élégance de plus ; que cet air de distraction vienne de l'oubli de soi-même, par préoccupation des autres, et non de l'oubli des autres, par préoccupation de soi.

Dans toutes ces condescendances, la condition est de rigueur.

Ce sont là des demi-défauts. Parlons des défauts véritables ; vous n'en aurez jamais aucun.

Il y a des défauts fiers d'eux-mêmes : ceux-là tiennent de l'impudence, et on les hait. Il y a des défauts affectés et qu'on s'est donnés avec art : ceux-là tiennent du ridicule, et on en rit.

Il y a des défauts qui se blâment : on les plaint ; d'autres qui sont invincibles et qui se combattent sans cesse : on les respecte.

Il y en a qui demandent grâce : on la leur fait; d'autres enfin qui s'ignorent, qui sont naïfs et satisfaits : on leur sourit.

Il en est donc que l'on accueille; il en est d'autres qu'on tolère; mais il n'en est point qu'on estime. Je disais bien : vous n'en aurez jamais aucun.

Mais il est des imperfections moins faciles à distinguer, et qu'il faut fuir avec soin.

Défiez-vous des mauvais plis dont les effets sont si funestes et l'origine si petite. On les contracte sans les craindre, sans le vouloir et sans les voir.

De jolis traits qui s'habituent à la grimace du dédain, deviennent des traits refrognés.

Les paroles désagréables ont une certaine amertume ou une certaine âcreté qui, en se déposant sur les lèvres, au moment où elles y passent, y impriment le rechignement.

L'humeur aigre et l'aigreur d'esprit ont un inconvénient plus triste; elles pénètrent les dents et toute la masse des muscles d'un agacement sardonique et hideux.

L'attitude de la bravade opposée à l'autorité, quand elle est souvent répétée, ôte au col toute sa mollesse et au visage sa rondeur. Il y perd même son profil. Contournée invinciblement par cette expression véhémente de la révolte de l'esprit, il n'est plus possible à la face que de se montrer de trois quarts, de travers et le menton haut.

Tous ces contournements funestes ne sont pas toujours très-visibles; mais ils se font toujours sentir.

Pourquoi y a-t-il tant de personnes qui, d'ailleurs bonnes et aimables, sont lentes à se faire aimer? C'est

qu'il y a quelque mauvais pli qui s'est placé dans les replis de leur ton, de leur visage, de leurs manières, et dont la présence invisible nous rebute, on ne sait comment. Un mauvais pli imperceptible déplaît imperceptiblement.

L'air froid hérisse de glaçons toute une physionomie, et y laisse des plaques larges et ternes que rien ne saurait effacer.

L'air fier, l'air hautain, l'air superbe, ont une pointe de théâtre et de comique dignité qui inspirent à ceux qui les voient, un mouvement de parodie dont tout le monde a le talent. On les singe en les regardant, du moins au dedans de soi-même, et malgré même qu'on en ait. Ils gravent leur caricature au moment même où ils paraissent : c'est leur inévitable lot.

Fuyez les airs impertinents. La sottise, la petitesse et la bassesse y excellent ; sela seul doit en dégoûter.

Les airs d'insouciance, d'importance ou de fierté dont de jeunes têtes s'affublent, comme d'un panache ou d'une armure, quand on attaque leurs défauts, et quelquefois par contenance ou par décontenance, sont un expédient qui leur nuit dans l'esprit de ceux qui les voient et qui s'en souviendront toujours. Ces amazones d'un quart d'heure s'exposent par de telles équipées à déplaire éternellement.

Mais que faire quand on est timide, qu'on se sent gauche, embarrassée ? Il faut se résigner à l'être, et consentir à le paraître jusqu'à ce qu'on ne le soit plus. Ce ne sont pas là des malheurs. L'air embarrassé et timide n'a jamais repoussé personne. Il est d'aimables gaucheries, et un embarras ingénu, une timidité naïve ont leur mérite et leur attrait. Des yeux baissés ont de

la grâce et de la dignité peut-être; mais tout choque dans un œil hardi.

Avez-vous quelque mauvais pli? Avez-vous des demi-défauts? Avez-vous même des défauts, et voulez-vous de l'indulgence? Voici le secret infaillible de l'obtenir à pleins souhaits.

Donnez-vous trois demi-vertus, trois demi-beautés, trois grâces : l'accueil riant, les prévenances et le désir d'être agréable, qui n'est pas celui de briller.

Placez-les dans votre maintien, dans votre ton, dans vos manières; mais ce n'est pas encore assez; dans votre esprit, dans votre cœur, dans vos regards, dans votre voix, dans tous vos traits.

Entretenez-les avec soin; ne vous en dépouillez jamais, car c'est un atour nécessaire au négligé le plus hardi. Soyez-en donc toujours ornée, et tout vous sera pardonné.

Paris, septembre 1819.

A M. de Chateaubriand.

M. Maillet-Lacoste, vrai métromane en prose, et l'homme du monde le plus capable de bien écrire, si, ne voulant pas écrire trop bien, il pouvait quelquefois s'occuper d'autre chose que de ce qu'il écrit; M. Maillet-Lacoste, qui sera jeune jusqu'à cent ans, et qui est le meilleur, le plus sensé, le plus honnête, le plus incorruptible et le plus naïf de tous les jeunes gens de tout âge; mais qui donne à sa candeur même un air de théâtre, parce que sa chevelure hérissée, ses attitudes et le son même de sa voix, se ressentent des habitudes

qu'il a prises sur le trépied où il est sans cesse monté, quand il est seul, et d'où il ne descend guère, quand il ne l'est pas ; M. Maillet, à qui il ne manque que de la paresse, du relâche, de la détente de tête, pour travailler admirablement, et qui a travaillé avec autant d'éloquence que de courage, il y a vingt ans, contre la tyrannie de l'époque, comme l'attestent des opuscules, dont je vous ai remis, il y a dix ans, un exemplaire qui vous aurait fait connaître son mérite, si vous l'aviez lu, mais que vous n'avez pas lu, parce que, occupé comme vous l'êtes, vous ne lisez rien, et je crois que vous faites bien, par une prérogative qui n'appartient qu'à vous ; M. Maillet, qui a perdu une assez grande fortune à Saint-Domingue, sans y prendre garde et sans pouvoir s'en souvenir, parce qu'il était occupé d'une fable de Phèdre, et que depuis il est perpétuellement aux prises avec une période de Cicéron, ou avec une des siennes ; M. Maillet qui, mis en déportation par le Directoire, entra dans une école de Bretagne, dont il fit la fortune, pour des souliers et un habit, sans s'apercevoir ni de l'injustice des hommes, ni de son changement de situation, parce qu'il est toujours en repos, quoique toujours agité sur le sommet de ses idées ; M. Maillet qui, avec les plus hautes, mais les plus innocentes prétentions, met à ses fonctions obscures de professeur autant d'importance que s'il n'était qu'un sot ; qui en remplit tous les devoirs avec la conscience et le dévouement d'un Rollin ; qui excelle à tout enseigner, et enseigne tout ce qu'on veut, depuis le rudiment jusqu'à l'arithmétique, en passant par tous les degrés intermédiaires, humanité, rhétorique et philosophie ; M. Maillet, dont le destin est d'être apprécié

et oublié ; que l'Université, tout en rendant justice à son mérite académique, laisse en province, quand tant d'autres sont à Paris ; que M. de Fontanes lui-même a négligé, quoiqu'il fût très-déterminé à le servir ; que M. Dussault a quelquefois admiré ; qui compte un grand nombre de partisans, mais dont tout le monde parle en souriant, excepté moi ; M. Maillet qui a une ambition que tous les lauriers du Parnasse ne couronneraient pas assez, et une modération que le suffrage d'un enfant contenterait ; qui donnerait tous les biens de ce monde, quoique occupé de ceux de l'autre, pour une louange, et toutes les louanges de la terre pour une des vôtres, ou pour un moment de votre bienveillance et de votre attention ; M. Maillet enfin, dont je vous ai parlé plusieurs fois, mais dont le nom, peut-être, vous sera nouveau, parce que la fatalité qui le poursuit, sans qu'il s'en doute, vous aura sûrement rendu sourd ; M. Maillet donc vient d'arriver à Paris, avec une lettre de l'évêque de Montpellier pour M. Trouvé, laquelle lettre demande pour lui à ce dernier une mention au *Conservateur*. Or, M. Trouvé ayant répondu qu'il ferait la proposition, mais que le comité seul déciderait, le dit Maillet, après être venu me chercher à Villeneuve, où je n'étais pas arrivé, est revenu me chercher à Paris, d'où je partais, sans avoir l'habileté de me saisir sur le chemin, parce qu'il est trop distrait, c'est-à-dire, trop occupé, pour être habile ; et il m'écrit pour jeter son cri de détresse, et m'appeler à son secours. J'y vole autant que je le puis, c'est-à-dire que je lui réponds, moi qui ne réponds jamais, et que je vous écris, moi qui n'écris plus à personne, pas même à vous ni à madame la duchesse de Lévis. Je

lui envoie tout ouverte cette recommandation, dont un autre se fâcherait, et qui le comblera de joie. Ayez-y égard, je vous en conjure. Accueillez mon Maillet, le plus sage des fous et le plus fou des sages, mais un des meilleurs esprits du monde, si cet esprit était plus froid, et une des meilleures âmes que le ciel ait jamais créées, quoiqu'il ne soit occupé que de son esprit; espèce d'aigle sans bec, sans serres, sans fiel, mais non pas sans élévation assurément; un jeune homme de l'autre monde, que les connaisseurs généreux, comme vous l'êtes, doivent apprécier dans celui-ci, afin que justice soit faite, car il n'y fera pas fortune. Rendez-le heureux avec un mot et un sourire : cela me fera du bien. Adieu.

Paris, 27 mars 1820.

A madame de Vintimille.

Fontanes est entré hier chez moi, à quatre heures, criant, non pas *hosanna!* mais, *tue! tue!* ou peu s'en faut. Il venait presque de se battre avec votre portière. Voici les faits.

Il prétend qu'après avoir pris, chez madame de la Briche, des informations authentiques sur les jours et heures où l'on peut espérer d'être admis au bonheur de vous voir et de vous parler, il s'est présenté neuf fois (ni plus ni moins) à votre porte, auxdites heures et auxdits jours, sans avoir été reçu;

Que s'étant présenté huit fois à pied, et sans avoir

de carte de visite dans sa poche, il avait pu attribuer à cet *incognito* les huit premiers refus qu'il avait essuyés; mais qu'hier il a mis sa famille à pied, il est monté dans son carrosse, il a ordonné à son cocher d'aller grand train, et a rempli tout le quartier du bruit de son impatience, sans que ce bruit ait servi de rien.

Il me paraît que, dans son humeur entreprenante, il a porté ses insistances aux dernières extrémités, car il m'a avoué que la portière lui avait dit : « Est-ce que « vous voulez parler aux murailles ? » Ce bon mot a déconcerté tout son feu.

Il est venu là-dessus me confier sa déconfiture, et chercher mes consolations ; je lui ai donné des conseils. Je lui ai dit que, lorsqu'on voulait arriver, il fallait prendre le bon chemin ; que si, au lieu d'employer ses chevaux et ses jambes à courir après vous, il avait eu recours, sans aucune fatigue, à sa main droite et à sa plume, pour vous prier de lui indiquer le moment où vous pourriez le recevoir, il aurait eu, dès la première fois, une prompte satisfaction ; qu'il n'y avait personne au monde que vous vissiez plus volontiers que lui ; mais qu'enfin, pour le recevoir, encore fallait-il savoir qu'il était là ; qu'il lui restait donc à finir par où il aurait dû commencer, et à vous écrire deux mots, etc. Il a compris que j'avais raison ; mais il m'a paru si honteux et si abattu d'avoir eu tort, que je me suis offert à écrire pour lui : ce que je fais. Veuillez donc, je vous en supplie, lui faire savoir directement qu'il peut se présenter et en quel temps. Il a, dit-il, auprès de vous une affaire importante à traiter, un service à vous demander, au nom de La Harpe, au nom d'Ovide, au nom des vivants et des morts, et au nom

du bon droit et de la justice, qui sont des choses immortelles, au moins pour vous et pour les bonnes âmes.

Je vais tâcher de vous expliquer cette affaire en peu de mots, afin que vous soyez prévenue, si vous le voyez, ou que vous puissiez lui donner toute satisfaction, sans le voir, si la solitude qu'il est possible que vous vous prescriviez, dans ces jours saints, ne vous permettait pas de le voir.

Ovide, vous savez qui c'est; La Harpe, vous l'avez connu, et vous avez connu aussi une certaine traduction des Métamorphoses que La Harpe a vantée, et dont Ovide lui-même n'aurait pas été mécontent. Elle est probablement dans quelque coin de votre bibliothèque, et porte le nom de *Saint-Ange*.

Or, ce Saint-Ange a laissé une veuve, des filles et deux garçons, qui ont pour toute fortune une pension 1,200 fr. que leur fait le gouvernement. De ces deux garçons, l'un est mort aux armées, et l'autre, après douze ans de services et plus d'une blessure, est capitaine dans une légion dont M. de Zœpffel, neveu de feu M. le duc de Feltre, est colonel.

Le capitaine est fort content de sa fortune et de sa place; mais il craint que son colonel n'ait contre lui de fâcheuses préventions. C'est pour écarter ce péril qu'on veut vous supplier d'intervenir et de tout faire pour que M. de Zœpffel prenne des sentiments favorables à l'ovidien. M. de Fontanes répond de ses bonnes dispositions. Empêchez, il vous en supplie, qu'il ne tombe un cheveu de sa tête, ni un fil de ses épaulettes, ni un sou de son traitement.

Voilà l'affaire et tous les faits. J'abandonne le reste

à votre sagesse et à votre bonté. Mais n'allez pas dire à Fontanes qu'entre vous et moi, je me suis un peu moqué de lui, et de ce que, dans le temps de la passion, il s'est laissé interloquer par une servante qui n'est pas celle de Pilate.

On m'a prêté le livre ci-joint, qui n'est pas encore mis en vente, que je sache. Je vous cède mon privilége de le lire avant le public. Il y a des lettres de madame de Sévigné à un M. Duplessis, ex-gouverneur de son fils, dont je soutiens que vous avez au moins écrit les deux tiers, tant cela ressemble à votre bon ton d'aimable et bonne personne.

J'ai le livre pour la quinzaine, le maître étant occupé ailleurs. Ainsi ne vous gênez pas pour le parcourir à votre aise.

Il me reste à vous dire que j'ai mille fois plus pensé à vous que vous n'avez pensé à moi, depuis notre dernière entrevue, car j'aurais voulu vous écrire plus de trente fois. Si vous l'aviez voulu, vous l'auriez fait. Quant à moi, je n'exécute jamais que ce que j'ai résolu cent fois. Agréez mes sentiments déjà anciens et toujours vifs comme s'ils ne faisaient que de naître.

Villeneuve-le-Roi, 29 septembre 1820.

A M. Frisell, à Semur.

Je ne vous écris pas pour vous parler de nos santés, mais pour vous demander des nouvelles de la vôtre, qui intéresse les âmes les plus insensibles. « Il paraît « que ce pauvre M. Frisell est malade et j'en suis triste,

« car je l'aime sincèrement, » nous écrit madame de Chateaubriand, dans une lettre que nous venons de recevoir. Vous devez être bien touché d'une telle déclaration, si, comme on le dit et comme il est vrai, rien ne mérite tant de reconnaissance que les dons d'une main avare.

Nous sommes plus prodigues de nos sentiments et de nos témoignages d'amitié. Vous avez cependant, dans nos largesses en ce genre, et la lettre que je vous écris en ce moment le prouve assez, une part que nous n'accordons à personne, et je vais vous en dire la raison : je crois que nous vous sommes nécessaires.

Premièrement, personne ne vous apprécie, ce me semble, aussi parfaitement que moi. Secondement, il n'y a, je crois, personne au monde avec qui vous puissiez être aussi pleinement à votre aise qu'avec nous. Votre raison nous charme ; votre bonté nous est connue ; votre verve nous amuse ; vos humeurs nous font rire, et vos injustices, même quand elles tombent sur nous par hasard, trouvent nos cœurs invulnérables. Trouvez-moi des gens dont la société puisse aussi parfaitement convenir à un honnête homme qui n'aime pas à se gêner, et, dès demain, j'en fais la mienne.

Nous sommes en peine du chemin que prend votre goutte. Donnez-nous son itinéraire. Et vous, à quel parti êtes-vous décidé sur vos mouvements ou vos résidences? Rentrez-vous à Paris? Irez-vous en Bourgogne? Viendrez-vous nous voir, ou nous attendrez-vous? Venez. Nous vous reverrons et nous vous recevrons avec une extrême joie. Attendez-vous pourtant à dix fois plus de cousines que vous n'en trouviez quelquefois dans nos soirées à Paris, quand vous étiez tenté

de fuir. Je dois vous prévenir en outre qu'il vaudra mieux voyager dans une quinzaine de jours qu'à présent, si les pays qui sont au-dessus de nous ressemblent à celui-ci. Figurez-vous qu'en ce moment nous ne pouvons trouver, à trois lieues à la ronde, ni un morceau de lard ni un poulet, et jugez de la cuisine. Mais elle va s'améliorer. Nous fesons venir du lard de Paris, et les fermes voisines sont pleines de poules qui couvent, de sorte qu'à la fin d'octobre nous aurons des poulets de grain. Ils viendront un peu tard; mais *il vaut mieux tard que jamais*. J'aime à citer les vieux proverbes, quoique madame de Genlis les ait proscrits. Ils me délassent, et lors même que leur sens n'est pas nécessaire, leurs mots naïfs me sont agréables. Leur trivialité jette dans le langage familier, devenu trop sérieux, une teinte de bonhomie, et par là de variété, qui, n'en déplaise à la dame, vaut mieux qu'une élégance toujours soignée et un bon ton toujours tendu. Pardonnez-moi cette petite bouffée de digression littéraire. On peut parler de tout avec vous, et j'écris tout ce qui me vient. Une autorité collet-monté s'est présentée un moment à mon imagination, et j'ai voulu la chiffonner en passant. Voilà qui est fait. Je reviens à notre cuisine et par la cuisine à mon estomac, dont il faut bien vous dire un mot, car j'aime à parler aux gens que j'aime d'eux et de moi.

Mon estomac donc, je n'en ai point. Les chaleurs que j'ai trouvées ici me l'ont ôté en arrivant, et la mauvaise chère que nous faisons m'est devenue fort indifférente. Je vis de mon principe de vie, car d'ailleurs je ne mange rien. Mais aussi ma poitrine est en repos; tout le mal est chez le voisin. Je ne sais si le

frais, que quelques heures de pluie ont ramené hier, causera quelque changement dans ma manière d'exister, et me rendra mes incommodités accoutumées ; j'attends avec patience ce que le ciel opérera. Du reste, je me porte à mon ordinaire, toujours fort bien, selon vous et vos préventions, toujours fort mal, selon moi et mon sens intime.

Je viens de voir que Clausel vous citait, dans les notes de son mémoire, comme une autorité décisive sur la constitution de votre pays, et qu'il avait imprimé votre nom en toutes lettres, entre deux crochets.

On m'écrit que l'abbé de Lamennais est fort blâmé à Saint-Sulpice, où l'on trouve, avec raison, qu'en détruisant tous les fondements des certitudes humaines, pour ne leur laisser d'autre appui que l'autorité, il détruit l'autorité même. Il a eu tort de ne pas la consulter avant de publier son livre.

Voilà tout ce que je sais de nouvelles politiques et littéraires ; c'est à peu près vous dire que je ne sais rien.

Paris, 20 décembre 1820.

A madame de Vintimille.

Il y a plus de huit jours que je veux vous envoyer ce livre, avec une grande lettre pleine de remerciements, de reproches, d'explications, de tendresses et surtout de regrets de ne pouvoir plus vous dire ni vous écrire, sans réserve, tout ce que je pense. Réduit à ce demi-silence par la paresse de ma main, devenue incurable à force d'être invétérée, par la faiblesse de ma

poitrine, qui ne me permet presque plus que d'être écouteur, dans les entretiens où je prends le plus de plaisir, et enfin, par la nature des temps où nous vivons, et qui ont tant de faces qu'il est impossible de les voir sous le même aspect, si on n'est pas précisément placé dans le même point de perspective, ni d'en parler diversement sans se diviser, si l'un des deux prend, comme vous, aux hommes qui y jouent un rôle, un intérêt que l'autre ne partage pas. Enfin, je voulais encore une fois vous montrer à découvert et sans nuages, ce cœur où vous avez régné, et cette âme, toujours la même, où les souvenirs agréables sont empreints pour l'éternité. Mais je l'ai éprouvé et je l'ai dit plus d'une fois : *il faut du temps pour être sincère*, c'est-à-dire, pour savoir exprimer au juste tout ce qu'on pense et tout ce qu'on sent. Je renonce donc à la grande lettre, réservant pour des temps meilleurs, s'il en arrive, tout ce qu'elle eût pu contenir, et je hâte l'envoi d'un livre qui, je l'espère, vous causera quelque plaisir.

J'espère aussi que vous n'aurez pas eu le temps d'en connaître l'existence, ni d'en avoir la possession par quelque autre voie que ce soit. S'il en était autrement, j'en serais désolé. Mais, en ce cas, je garderais pour moi cet exemplaire, et je vous chercherais quelque autre étrenne. Je devance le 1er janvier 1821 pour vous présenter celle-ci, de peur qu'on ne me gagne de vitesse. J'attacherais un grand prix à placer le premier ce gros volume dans votre bibliothèque.

C'est un fatras délicieux, une énorme meule de foin, où l'on trouve des fleurs exquises ; enfin, un livre indispensable au bonheur de ceux qui, comme vous et

moi, aiment éperdument La Fontaine et son siècle, et n'en veulent rien ignorer.

Agréez mon présent, mes bonnes intentions, mon inaltérable constance, et dites-moi quel est le jour de la semaine prochaine où vous pourriez m'accorder une demi-heure d'audience, si les oppressions où je vis me permettent de respirer.

Paris, 22 juillet 1821.

A madame de Vintimille.

Est-il possible que je me sois fait méconnaître, ou que vous ayez pu vous méprendre à un tel point? Je vous jure, avec toute la sincérité que je vous dois, et dont, pour rien au monde, je ne voudrais me départir en aucun temps, surtout à pareille heure, et en un tel jour, je vous jure, dis-je, par vous, par moi, par sainte Madeleine et par les tubéreuses, les plus chers de mes souvenirs, je vous jure sur ma conscience et par toute mon amitié, par toute ma véracité, par toutes mes fidélités, que je ne vous ai fait aucune visite où j'aie goûté auprès de vous, tant de douceur, tant de repos que dans celle dont vous avez été presque tentée de vous plaindre. Vous avez pris ma confiance et mon abandon pour de la langueur de sentiment, et mon recueillement pour un nuage. J'arrivais souffrant (car toutes mes faiblesses sont devenues douloureuses) ; je m'assis, je me calmai, je vous fis parler, je vous écoutai. Je sortis presque restauré, et je me dis, au fond de ma voiture, en arrivant sur le boulevard : S'il m'était pos-

sible de quitter, tous les jours, mon lit à pareille heure, de courir par un pareil temps, et de trouver au milieu de ma course un tel plaisir, assurément je vivrais mieux et plus longtemps.

Maintenant soyez franc, ouvert, transparent, et montrez-vous tel que vous êtes, pour avoir *l'air gêné*, *embarrassé*, *mal à l'aise* aux yeux de ceux qui peuvent le mieux vous connaître, et qui savent le mieux juger! Je vois avec douleur qu'il vient un temps où l'on ne ressemble plus à ce qu'on est, et où, pour être apprécié, il vaut mieux employer la mémoire de nos amis, que notre présence. Souvenez-vous donc de ce que j'ai été pour vous, et croyez que je serai toujours le même, en dépit de mes dehors.

J'entends plus difficilement ce qu'on me dit, je dis moins volontiers ce que je pense, parce que le parler m'ennuie, quand je suis de sang-froid, et me fatigue, quand on m'échauffe. Je n'en pouvais plus, en arrivant auprès de vous, et je mis ma poitrine à l'aise par mon silence. Vous remplîtes ce vide par la plus agréable conversation. Je sortis content, ranimé, et ranimé si bien, que j'eus la force de faire, en vous quittant, deux visites de bienséance dont la seule idée m'aurait fait frémir le matin.

J'allais vous écrire, au moment où j'ai reçu votre lettre. Elle m'a fait un grand plaisir, quoiqu'elle ait fort étonné ma paisible sécurité. J'étais loin de penser que vous me demanderiez une explication; mais j'avoue pourtant que je suis flatté de l'injuste sollicitude que je vous ai causée si innocemment. On n'a point cette susceptibilité pour les gens que l'on n'aime plus. Non-seulement je vous pardonne Garat, mais je

vous dirai quelque bien de son livre. La lecture en est un peu fatigante, à mon gré, mais point du tout ennuyeuse. Cet homme peint faux, mais il est peintre. Il y a même de la vérité dans ses peintures les plus fausses, parce que, s'il ne peint pas les objets dont il parle, tels qu'ils sont, il les peint, du moins, tels qu'il les voit, et cette sorte de vérité fait toujours quelque plaisir. Enfin, s'il est fou et archi-fou, il est homme d'esprit et bon homme, mais bon homme à un excès digne d'observation, et qui m'a beaucoup occupé.

Voilà une lettre bien ennuyeuse. C'est le sort de toutes les apologies, et vous m'avez mis dans la nécessité de faire la mienne.

J'aurais été plus gai, plus leste et plus court, si, comme je l'espérais, je n'avais eu à vous entretenir que de cette excellente année de 1801, qui a joué dans ma vie un si beau rôle, et dont vous m'avez rendu le souvenir éternellement précieux. Croyez-le bien, et à jamais.

Paris, 30 août 1821.

A madame de Vintimille.

Je ne puis aujourd'hui vous parler d'aucune autre douleur que de la vôtre ; j'y prends une part bien sincère, je vous assure, et par des motifs indépendants de votre propre affliction.

J'avais vu chez vous, une fois, ce modèle touchant de la plus haute patience, cette image de la bonté, qui se peignit si doucement dans ma mémoire, et qui n'en sortira jamais. Je penserai toujours à madame de La-

borde, quand je voudrai me faire une vive idée de l'inaltérable égalité d'humeur et d'âme que peuvent donner la raison et la vertu.

Mon frère, que les affaires de son beau-père ont appelé et retenu forcément depuis six semaines à Villeneuve, doit arriver à la fin de cette semaine. Ses travaux judiciaires n'ont point été interrompus par cet éloignement indispensable; il avait emporté tous ses dossiers, et n'a fait que changer de cabinet. Je lui ai fait rappeler madame de Montmorency, et sûrement il n'aura rien omis de ce qui lui aura été possible pour vous donner satisfaction.

Les manuscrits de Fontanes sont enterrés dans une espèce de coffre-fort, où il n'est permis à personne de les voir. On ne s'en occupera qu'après les autres intérêts.

Je n'ai eu aucune occasion de lire le discours de Villemain, que je crois bon. Celui de Roger m'a plu, surtout la première partie. Je ne m'attendais ni à mieux, ni même à aussi bien.

Notre départ approche, et les préparatifs en seraient achevés, sans les occupations que nous donne la présence du pauvre Frisell, toujours inconsolable, et qui ne nous quitte pas. Sa fille est charmante, et entre demain au couvent de la Visitation, très-digne de l'éducation qu'on y reçoit, et impatiemment attendue par ces excellentes religieuses.

Donnez-moi encore une fois de vos nouvelles, je vous en conjure. Vos deux dernières lettres m'ont fait un plaisir particulier. Il y avait là un accent du cœur très-marqué, et qui a fortement ému le mien. Mais que disiez-vous que je vous ai fait des reproches? Je ne l'ai ni osé ni voulu.

Quoi que vous fassiez, je penserai toujours que vous avez raison, même quand j'aurai l'air de gronder ; j'en ai perdu l'habitude depuis longtemps, et quelquefois je le regrette.

A vous, depuis près de vingt ans, et pour jamais.

Paris, 1er mai 1822.

A madame de Vintimille.

C'est le mois où je suis né, et le mois où je vous ai connue, il y a vingt ans. Je vous vis le 1er, je vous revis le 6, et depuis,

« Je crois toujours vous voir pour la première fois. »

Venez donc, venez souvent ; venez quand il vous plaira, depuis midi et demi jusqu'à deux heures et demie. Venez sans me prévenir, ou en me prevenant, à votre choix ; venez à temps et à contre-temps. En quelque temps et à quelque heure que ce soit, vous n'arriverez jamais sans avoir été désirée.

P. S. Tout le reste vous sera dit dans nos entrevues.

Paris, 13 juillet 1822.

A madame de Vintimille.

Vous deviez revenir et je ne vous ai point revue ; mais vous avez été retenue ou détournée par des soins, des devoirs et des douleurs si respectables que je n'ai pas murmuré.

Je voulais aller vous voir, commencer par vous les deux ou trois visites dont j'avais le projet, quand elles me seraient permises par le retour d'un peu de force ; vous offrir enfin les prémices d'une convalescence que l'on me faisait espérer. Cet espoir n'a été qu'un rêve. Mes essais de mouvement n'ont abouti qu'à quelques promenades qui m'ont nui. Il a fallu reprendre le repos et la réclusion et attendre de meilleurs temps.

Impatienté de ces contrariétés, et ne pouvant plus me passer de vous, j'ai envoyé savoir où vous étiez, dans l'intention de vous prier de venir adoucir ma captivité. On a répondu à votre porte que vous partiez le lendemain de ce jour-là, à cinq heures du matin, et qu'ainsi il fallait déjà vous considérer comme absente.

Je vais m'éloigner aussi. Je pars demain, et je ne puis plus espérer de vous revoir que cet hiver. Je vais essayer d'un autre air et d'une autre vie. Adieu donc, et conservez-moi, je vous en conjure, un peu de cette amitié dont l'idée et les témoignages me sont si précieux, et que si peu de gens conservent pour ceux qui leur deviennent inutiles, et qui ne peuvent plus les aimer que de loin et dans le silence.

Voici le plus joli petit Horace qui existe dans le monde entier. Rien n'est si lisible ni si peu volumineux. Vous pourrez le porter toujours avec vous et le lire où il vous plaira. Je suis ravi de pouvoir vous l'offrir. Ce sera, si vous le voulez bien, mes étrennes de cette année et mes tubéreuses pour le 22 juillet qui approche, et dont je me souviendrai à Villeneuve.

J'ai substitué ce livret à celui dont je vous avais parlé, et qui n'aurait pas pu avoir pour vous le même mérite.

Portez-vous toujours bien, femme aimable, femme excellente, vous en qui la santé couronne tous les dons du ciel, et en permet le libre usage. Pour moi, je ne suis plus qu'une âme, un souffle, un cœur qui vit de souvenirs, et le vôtre fait mes délices.

Paris, 22 juillet 1822.

A madame de Vintimille.

J'attends M. Frisell, qu'on me dit de retour, pour avoir de vos nouvelles. J'apprendrai de lui, avec joie, que vous vous portez bien, que vous vous amusez, que vous animez tout par votre aimable esprit, par votre heureuse humeur, par votre parfaite raison, par votre présence riante, dans le lieu que vous habitez. Vous étiez plus jeune, il y a vingt ans, lorsque je marchais à vos côtés, et que vous donniez le bras à Chateaubriand, à pareil jour, à pareille heure, en parcourant certaine allée que je vois presque de mon lit, et où, à mon très-grand regret, je ne puis pas aller célébrer cet anniversaire; mais vous n'étiez pas plus aimable. Votre présence et votre souvenir font également mes délices. Continuez à vous faire adorer, et aimez-moi toujours un peu. Les tubéreuses ne sont pas encore en fleur cette année. J'avais pris toutes les précautions possibles pour en avoir à mon réveil; mais on n'a pas pu en trouver. J'ai *souscrit* pour les premières qui paraîtront.

4 heures.

Ce M. Frisell ne me vient point. Il est apparemment

à quelque club ou à la Bourse. Quelles vilaines occupations il se fait là! Puisque je ne puis pas même savoir positivement où vous êtes, j'adresse ma lettre à Paris. Il ne sera pas dit que le jour de Sainte-Madeleine s'achèvera sans une missive de moi à vous, puisque je ne vous ai point écrit la veille. Je ne vous parle ici que de mon souvenir; mais dans ce souvenir, que de choses!....

J'ai vu ces jours-ci *feu* Chênedollé qui ne s'est informé que de vous, qui ne m'a parlé que de notre ancien bon temps, qui ne s'occupe comme moi que de ce qu'il a connu d'aimable, et de ce qu'on peut lire de bon. Ce que c'est que de survenir à propos! Je l'ai trouvé un homme incomparable.

Si vous avez autour de vous M. Julien, dites-lui que je ne l'ai pas oublié. Celui-là aussi est fidèle à nos souvenirs. Adieu, adieu.

Paris, 16 août 1823.

A madame de Vintimille.

Il y a des choses bonnes à savoir et meilleures à ignorer; mais quand on les sait, le mieux est de les savoir parfaitement. Telle est cette querelle du quiétisme dont vous et moi et tant d'autres avons été plus ou moins occupés, dans le noble loisir où nos oisivetés nous laissent. Un homme a traité ce sujet avec plus de soin et d'exactitude qu'on ne l'avait encore fait. J'ai parcouru son livre; il y a du vrai et du nouveau : du vrai qu'il me semblait avoir seul connu jusqu'à présent, et du nouveau, qui m'a appris que je n'avais pas tout su.

Vous êtes curieuse, éclairée, et véritablement amie de la justice ; cela pourra vous intéresser.

J'ai donc fait donner ordre à Lenormand de vous envoyer ce livre par la poste, à Dieppe, où j'espère que vous l'aurez déjà reçu. Ce sont vos étrennes au mois d'août, et pour le moins, vous ne vous plaindrez pas de l'exiguité de leur dimension. Elle est presque immense comme la mer où vous baignez votre parente. Ce sera, par la circonstance, un mérite de proportion.

Au surplus, il y a là bien du fatras, comme dans tous les gros livres. L'auteur ne sait pas en faire de minces. C'est un abbé *Guillon*, de la bibliothèque Mazarine, qui a écrit l'histoire du siége de Lyon, il y a vingt ans, et un nécrologe des martyrs de la révolution, il y a deux ans. Il est diffus, mais il est laborieux, instruit, et il cherche la vérité, m'a-t-on dit, avec une infatigable obstination. M. de Féletz qui, par parenthèse, (j'aime fort les parenthèses, et voudrais les remettre en honneur), s'est chargé de faire partir le volume, doit en rendre compte incessamment dans les *Débats ;* je vous exhorte à lire son article : je crois qu'il sera excellent.

Je vous adresse cet avertissement à Paris. J'ai supposé, pour le livre, que la poste saurait vous découvrir à Dieppe, sans autre désignation que votre nom. En tous cas, ma dernière précaution remédiera à tout. En recevant le billet, vous pourrez réclamer le volume, s'il ne vous a pas été remis.

Nous nous sommes écrit le 22 juillet; mais je n'ai reçu votre lettre qu'à cinq ou six jours de date. J'espère que la mienne aura été plus diligente.

Je désire que vous reveniez à Paris, ferrée à glace

par l'abbé Guillon, et toute prête à instruire les ignorants et à faire taire les entêtés. Mais je désire aussi que, lorsque vous aurez terminé avec l'abbé Guillon, en dépit de sa glace et de son mâchefer, car il en a, vous reveniez bien vite, afin que je puisse, du moins, m'imaginer que vous n'êtes pas loin de moi. *È fra tanto*, je baise vos aimables mains.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

CORRESPONDANCE.



FIN DE LA TABLE.

